This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 493069

Digitized by Google

DOCTRINA
MELIOR
PARENTUM

Digitized by Google

AS
162
.R363
v.21-2

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DE REIMS.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

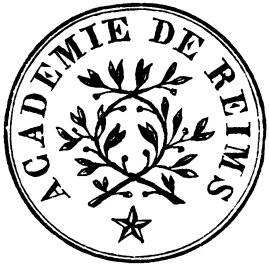
DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DE REIMS.

Vingt-deuxième Volume.

2e TRIMESTRE 1855. — 3e TRIMESTRE 1855.



REIMS

P. REGNIER, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

BRISSART-BINET, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE.

MDCCCLV.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS.

ANNÉE 1854-1855.

Tome XXII. — *N*° 1.

Lecture de M. Maumené.

—

NOUVEAU PROCÉDÉ D'EXTRACTION DU SUCRE DE TOUS LES VÉGÉTAUX.

—

Les efforts des chimistes et des fabricants pour conserver le sucre cristallisable des végétaux pendant toute la durée d'une campagne ont échoué jusqu'à présent. Il en devait être ainsi parce qu'on ne tenait pas compte des deux faits suivants :

1° Le sucre pur, candi, blanc, s'altère peu à peu dans l'eau pure, même à la température ordinaire : il se change en sucre incristallisable ou *interverti*.

2° Ce sucre pur ne subit aucune altération du même genre quand il est uni à la chaux.

J'ai reconnu ces deux faits dans les expériences dont j'ai rendu compte à l'Académie des Sciences,

Digitized by Google

le 6 Novembre 1854, et à l'Académie de Reims peu de jours après. Je me suis cru alors le premier à les établir : malgré leur importance, dont les chimistes auteurs n'ont pas été plus pénétrés que les fabricants, aucun ouvrage n'en faisait mention et ils étaient oubliés de tout le monde. Cependant leur découverte avait été faite par MM. Biot et Bouchardat ; ce dernier chimiste nous l'apprit à la suite de la communication verbale que je fis à la Société impériale d'agriculture, et on trouvera les détails dans le *Répertoire de Pharmacie* (Novembre 1851). — Je ne suis donc pas l'auteur de la découverte ; peut-être m'accordera-t-on d'avoir beaucoup contribué à répandre les faits, et je borne là mes prétentions.

Voici maintenant de quel intérêt sont ces faits en apparence bien simples : voici les conséquences dont la valeur me paraît assez grande pour amener dans la pratique une production double de sucre avec la même quantité de végétal, et, par exemple, de betteraves.

La conservation de ces racines à l'air, dans des silos, des magasins, etc., ne peut *jamais* être parfaite : on a cru et on croit encore que la *disparition* du sucre tient à des altérations accidentelles, à l'action des ferments activée par les chocs, les écorchures, etc., mais dans les betteraves les plus saines on peut juger, par les expériences de MM. Biot, Bouchardat et les miennes (1), que le sucre doit peu à peu, *sous la seule influence de l'eau*, se changer en sucre incristallisable. Ainsi, en 9 mois, du sucre pur a été, dans l'eau pure, transfor-

(1) Elles ont été confirmées depuis par M. Béchamp.

Digitized by Google

mé pour 56, 5 centièmes en sucre interverti (1). Une altération semblable et plus forte se produit dans les betteraves et par conséquent, dans la durée d'une campagne, les racines les plus saines perdent au moins la moitié de leur sucre cristallisable : et comme l'action de l'eau est évidemment augmentée de celle des ferments, il est possible que le sucre cristallisable disparaisse tout entier parfois, ce que l'expérience ne montre que trop.

La fabrication a marché jusqu'ici dans cette situation difficile : personne n'a su remédier à cette destruction du sucre dont on combat seulement la rapidité par des efforts peu efficaces.

Je propose aujourd'hui le moyen le plus simple de faire disparaître enfin le grand obstacle dont je viens de parler. Je me fonde sur la stabilité du saccharate de chaux. Aussitôt les betteraves arrachées de terre, conduisons-les sur le champ aux râpes et aux presses pour en extraire le jus : à ce liquide, *où le sucre est entièrement cristallisable*, ajoutons de suite une proportion suffisante de chaux pour convertir le sucre en saccharate, et nous pourrons évidemment conserver la liqueur, non seulement pendant toute la durée de la campagne, mais même pendant plus longtemps, si le besoin l'exige.

Cette donnée réalisée en grand présentera des avantages nombreux et considérables.

(1) Soit $\frac{n}{100}$ la quantité intervertie : le sucre cristallisable reste $\frac{100-n}{100}$ et l'on a :

$$\frac{100-n}{100} \cdot 100 \nearrow - \frac{n}{100} \cdot 38 \nwarrow = d \text{ (déviation observée)}$$

$$\text{D'où } n = \frac{10000 - 100\,d}{138}$$

En 9 mois la déviation est tombée à 22° ↗

$$n = \frac{10000 - 2200}{138} = \frac{7800}{138} = 56,5.$$

Digitized by Google

1° Tout le sucre cristallisable sera conservé et pourra être extrait le dernier jour comme le premier; et puisque, terme moyen, on n'obtient pas plus de 5 p. 0/0 de sucre, par les procédés ordinaires, ma méthode aura l'avantage de produire les 10 ou même 10 1/2 que contient la betterave, c'est-à-dire de doubler la production.

2° Le sucre sera mis à l'abri, d'une manière complète, de ces altérations qui rendent les sirops bruns, amers et facilement décomposables par le feu : en effet, ces altérations ne sont en aucune façon dues, comme on le croit, au sucre cristallisable. C'est le sucre incristallisable que la chaux modifie, surtout à l'aide de la chaleur, et qui donne ces sirops colorés dont le noir a tant de peine à enlever la matière colorante. La formation du saccharate de chaux au moment même de la récolte empêchera toute production ultérieure du sucre incristallisable : la chaux, même en excès, ne pourra donc agir *au plus* que sur une proportion très faible de ce sucre et ne donnera point de coloration ou en donnera une peu sensible. Les sirops obtenus seront donc très peu colorés et capables de soutenir sans altération notable l'action de la chaleur. *Il ne faudra plus de noir* pour en extraire des cristaux incolores. Le travail sera uniforme pendant toute la campagne; ce qui n'a jamais eu lieu, dans les meilleures conditions.

Quant à la réalisation, elle exigera d'assez grands changements dans les allures ordinaires : voici comment je l'exécute :

Au moment de la récolte, outre les soins qu'on doit mettre à bien saisir le point de maturité, je fais pratiquer l'arrachage de telle sorte que la totalité des

Digitized by Google

betteraves destinées à être traitées pendant la campagne soit amenée à la fabrique en un espace de temps variable de 15 à 45 jours. Je calculerai d'abord pour la première supposition. — Les racines sont immédiatement lavées, épluchées, passées aux râpes, puis aux presses. Il faut, *en un jour*, *obtenir le jus du quinzième récolté*, *ajouter la chaux et mettre le liquide en réserve à l'abri de l'air*. Le jus sera mêlé avec 5 à 6 p. 0/0 de chaux environ et versé immédiatement dans des réservoirs d'où on le tirera au fur et à mesure du besoin. La défécation aura lieu spontanément, à froid, dans ces réservoirs ; au moment de l'emploi les jus coulera clair, limpide : on le recevra dans une chaudière où commencera la préparation des sirops.

On pourra opérer de bien des manières ; ainsi :

1° On commence par décomposer le saccharate de chaux contenu dans le jus, au moyen de l'acide carbonique en petit excès, et on fait bouillir.

2° On peut concentrer le jus tel quel, à une douce chaleur, jusqu'à 25° de l'aréomètre, et le traiter à ce moment par l'acide carbonique.

3° On peut amener le jus à l'ébullition, recueillir le saccharate rendu insoluble, puis évaporer à 25° la liqueur décantée, et traiter séparément le saccharate et le sirop par l'acide carbonique.

4° On pourra employer d'autres acides et notamment l'acide pectique au lieu du carbonique.

L'acide carbonique sera obtenu par la calcination en vases *fermés* de la pierre à chaux. La même opération donnera la chaux nécessaire au jus et l'acide destiné à précipiter cette chaux dans le travail. L'acide serait dirigé dans un gazomètre. — Je n'exclus pas les autres procédés.

Digitized by Google

Les sirops obtenus pourront être évaporés même à l'air et amenés sans noir à l'état convenable pour cristalliser. Si tous les soins ont été bien pris dans la préparation du jus, on obtiendra du sucre du premier jet, et la quantité de mélasse sera pour ainsi dire nulle ; elle n'atteindra certainement pas, dans les plus mauvaises conditions, le vingtième du poids du sucre.

Calcul des avantages du procédé.

I. BÉNÉFICES.

Je supposerai dans ce qui suit une fabrication basée sur 10,000,000 kilog. de betteraves.

1° On obtiendra d'abord en sus des 500,000 kilog. de sucre fournis par les procédés ordinaires 500,000 autres kilog.; soit, à 70 fr. les 100 kilog., 350,000 fr.

2° Le noir supprimé produira une économie d'environ 40,000 francs.

3° Une partie du matériel, filtres, turbines, etc. supprimés, produira une diminution de capital d'environ 50,000 francs.

4° Enfin la main-d'œuvre de la mise des betteraves en tas (à l'air ou dans les magasins, etc.) sera supprimée : soit, à 1 fr. par 1,000 kilog., 10,000 fr. — La suppression des silos ou magasins entraînerait au moins 40 à 50,000 fr. de diminution ; je n'en parlerai cependant pas.

II. DÉPENSES NOUVELLES.

1° Le jus *saturé de chaux* pourra être contenu dans un seul et unique réservoir en maçonnerie

Digitized by Google

revêtu de ciment romain comme les réservoirs d'eau des grandes villes. La capacité, déduction faite du jus opéré dans la quinzaine, en supposant 150 jours de travail, devra être de 9,000 mètres cubes. Ce réservoir R (voir la figure) divisé en deux compartiments couverts par une voûte, pourra être fait pour 100,000 francs (1).

2 Le râpage et le pressage exigeront un matériel quintuple de l'ordinaire ; soient donc en excédant :

4 râpes et accessoires	24,000 fr.	54,000 fr.
12 presses et accessoires	30,000 fr.	
Admettons pour l'agrandissement de la chambre		20,000 fr.
Total		74,000 fr.

3° Le fonds de roulement devra être augmenté ; mais, comme on n'achète pas plus de betteraves, c'est agir largement que de supposer une augmentation de 25,000 francs.

4° Le travail des presses ayant lieu jour et nuit, la main-d'œuvre subira une augmentation. J'accorde 1 fr. par jour et 3 fr. par nuit à cause de l'activité nécessaire dans ce travail. En admettant 60 ouvriers, soient donc :

15 × 60 jours = 900 × 1 fr. =	900 fr.	3,600 fr.
15 × 60 nuits = 900 × 3 fr. =	2,700 fr.	

5° Le procédé ne donnant plus ou presque plus

(1) Le calcul admet : la maçonnerie en meulière et ciment à 20 fr. le m. cube.
en briques 45
en pierre de taille

Les détails conduisent à 90,000 fr. environ. J'ajoute 10,000 fr. pour la serrurerie, la peinture, la vitrerie et l'imprévu.

Ces prix sont ceux de Reims ; dans le Nord, ils sont moindres de beaucoup.

Digitized by Google

de mélasse, on sera privé par ce fait d'environ 125,000 kilog. d'une matière dont la valeur à 20 fr. les 100 kilog. atteint 25,000 fr.

6° La quantité de chaux employée *pourra être* de 600,000 kilog. soit à 20 fr. les 100 kilog. (maximum) 12,000 fr.

7° Il faut compter, pour recueillir l'acide carbonique, deux gazomètres, chacun de 2,000 mètres cubes, soit 50,000 francs.

Tels sont à bien peu près les changements produits au point de vue financier. Voici le résultat définitif ou la *balance*.

BÉNÉFICES.

500,000 kilog. de sucre à 70 fr. les 100 kilog.,	350,000 fr.	
Noir supprimé,	40,000	
Main-d'œuvre de mise en tas, etc., supprimée,	10,000	
Intérêt et amortissement de 50,000 fr. de matériel supprimé,	5,000	
	405,000 —	405,000

DÉPENSES OU GAINS ANNULÉS.

Réservoirs,	100,000			
Râpes, presses, chambre,	74,000			
2 gazomètres,	50,000			
	224,000	dont l'amortiss'	22,400	
Intérêt de l'excédant de fonds de roulement,			1,250	
Main-d'œuvre des râpes et presses,			3,600	
125,000 kilog. mélasse supprimée,			25,000	
600,000 kilog. de chaux,			12,000	
			64,250 —	64,250
Bénéfice net annuel,				340,750

Je crois à peine nécessaire de faire observer que mon procédé convient aussi bien au sucre de cannes

Digitized by Google

qu'au sucre de betteraves. Dans le cas où les fabricants râperont les cannes et en extrairont tout le jus, leur produit sera augmenté au moins dans la même proportion que pour la betterave : il faudra seulement un peu plus de chaux, 8 à 9 p. 0/0 du jus.

Inutile d'ajouter que la baryte ou la strontiane serviraient comme la chaux, sauf pour produire l'acide carbonique.

En résumé :

1° Le sucre ne peut être conservé intact dans les betteraves, les cannes ou les autres végétaux mis à l'abri de toute altération mécanique ou chimique, parce que l'eau seule le change à la longue en sucre incristallisable, même à froid.

2° La stabilité du saccharate de chaux est complète lorsqu'on y ajoute autant de chaux que le sucre en peut dissoudre, c'est-à-dire environ la moitié de son poids (5 à 6 p. 0/0 dans les betteraves, 8 à 9 dans les cannes, etc.).

3° Le seul moyen de régulariser le travail et de faire cesser l'état actuel *où l'on perd la moitié du sucre de betteraves et les 2/3 de celui des cannes*, est de transformer dès le premier jour le sucre en saccharate de chaux avec excès de base qui présente encore au bout de huit mois, comme les expériences de M. Bouchardat et les miennes l'ont fait voir, le même degré saccharimétrique. Il faut, dès le premier jour, extraire le jus, le mêler avec la chaux, puis le mettre en réserve dans les caves fermées dont j'ai parlé (ou dans des vases analogues en métal, etc., etc). On aura ainsi, pendant toute la campagne, un liquide toujours identique contenant du sucre cristallisable intact et pouvant fournir ce sucre par la seule action de l'acide carboni-

Digitized by Google

que (ou pectique, etc.). Il ne sera plus nécessaire de recourir au noir d'os parce qu'on n'aura plus de sucre incristallisable même à la fin de la campagne, etc.

4° L'acide carbonique doit être préparé par la calcination de la pierre à chaux aidée de la vapeur, au besoin surchauffée, et recueilli dans un gazomètre. On l'obtiendra en quantité équivalente à l'alcali dont on devra faire usage.

Un mot, en terminant, sur les procédés qui ont une ressemblance avec le mien.

Dans ces derniers temps on a essayé d'utiliser le saccharate de chaux et sa décomposition par l'acide carbonique; mais on ne pouvait obtenir que de bien faibles résultats. En effet, le fabricant qui râpe des betteraves, au bout de trois ou quatre mois, tire de ces racines, même bien conservées, un mélange de sucre cristallisable et de sucre incristallisable d'autant plus riche de ce dernier que les racines sont plus vieilles. Or, la formation du saccharate avec le sucre cristallisable, n'a presque pas d'avantage *dans ces conditions,* car le sel analogue, formé par le sucre incristallisable, est le seul qui s'altère, et plus on met de chaux, plus il se décompose et se colore. Ainsi employée, la chaux n'est pas utile; elle est bien plutôt nuisible comme l'expérience l'a montré.

La formation du saccharate n'a de valeur que si elle est opérée au moment même de la maturité des végétaux, *quand tout le sucre cristallisable est formé et ne se trouve accompagné d'aucune parcelle de sucre incristallisable;* alors le sucre est soustrait par la chaux à toute action destructive et peut être conservé. Il faut donc extraire immédiatement le

Digitized by Google

jus au moment de l'arrachage, le convertir en saccharate et le garder à l'abri de l'air (1), si l'on veut sortir de la situation barbare où l'on est resté jusqu'ici.

Mon procédé réalise ce grand progrès.

Reims, 24 Février 1855.

Je crois devoir faire connaître à l'Académie, que tous les chimistes, membres de l'Institut, auxquels j'ai eu l'honneur de communiquer mon procédé, en ont approuvé complètement les principes. Le savant et habile industriel M. Dubrunfaut s'occupe avec moi de préparer les expériences en grand pour la prochaine campagne.

(1) L'air ne rentre dans mes réservoirs que privé d'acide carbonique.

LÉGENDE.

Réservoirs pour le jus dans lequel le sucre est converti en saccharate de chaux, au moment de l'arrachage,

CC, deux caves de 90 mètres de longueur et 10 mètres de largeur, 1 mètre d'épaisseur pour les murs plans, et 0, 60 pour les voûtes.— La capacité est de 9678, 6 mètres cubes, jusqu'aux *trous d'homme* T. — La maçonnerie cube 4500, 44 mètres cubes.

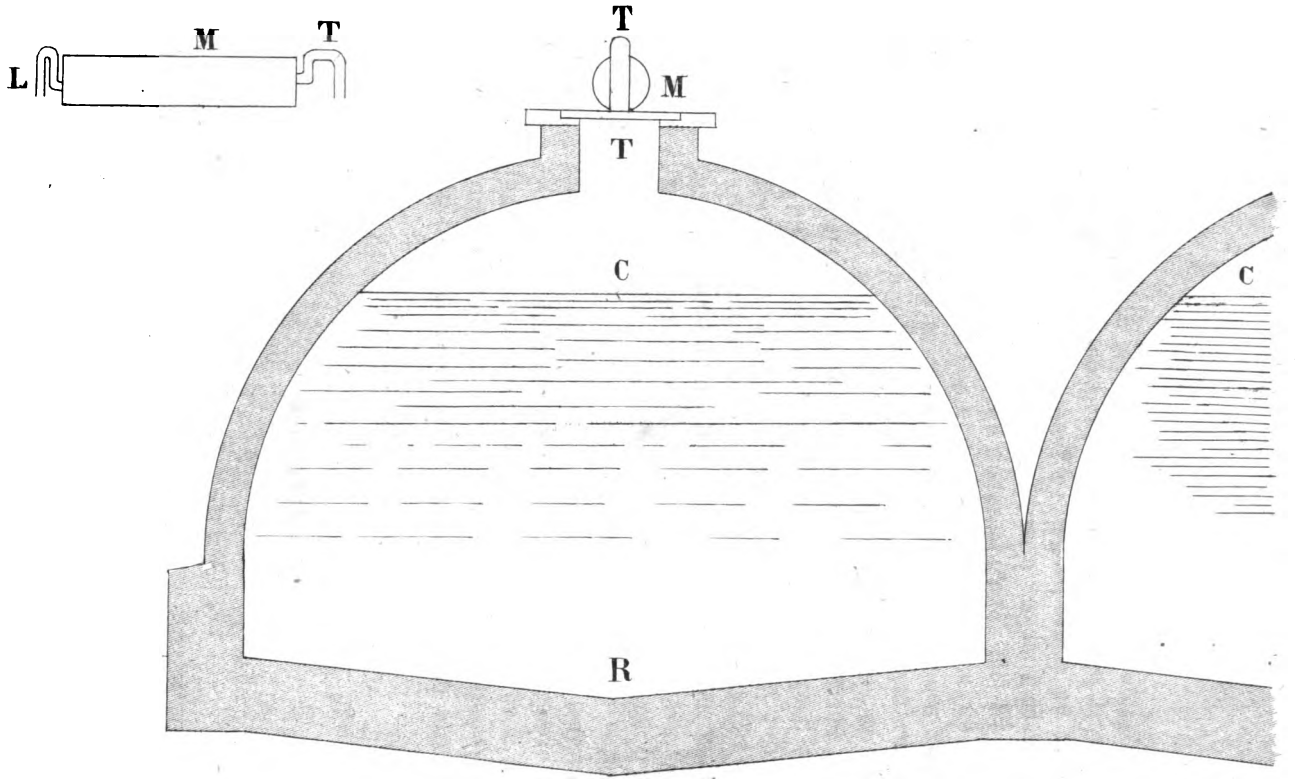
Digitized by Google

Les deux caves sont en communication ou séparées à volonté, etc. Les dépôts s'entassent dans les rigoles RR qui peuvent être creusées ; on les enlève au besoin par des pompes ou des ouvertures pratiquées dans les murs latéraux, etc. — La construction peut être faite au dessous du niveau du sol, etc.

TT trous d'homme fermés soigneusement et hermétiquement par des portes qui peuvent être vitrées avec des glaces épaisses ; il y en a quatre (deux sur chaque voûte, de 30 en 30 mètres). TM est un laveur pour ne laisser rentrer que de l'air pur sans acide carbonique. Il se compose d'une caisse M en tôle ou fonte renfermant 2 ou 3 mètres cubes de coke imprégné de potasse caustique. L est un tube par lequel a lieu la rentrée de l'air ; cet air traverse la colonne M de coke. Il suffit de renouveler la potasse une fois par mois au plus.

Je n'ai pas représenté les ouvertures par lesquelles le liquide s'écoulera dans un monte-jus pour être porté aux chaudières ; je passe sous silence ce détail et beaucoup d'autres qui n'ont rien de spécial.

Digitized by Google



Echelle de 1 centimètre pour mètre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Communication de M. Maumené.

—

SUR L'ALUMINIUM.

—

J'ai le très vif plaisir de mettre sous les yeux de l'Académie un échantillon du métal extraordinaire dont nous pouvons espérer de si grands services dans un avenir prochain, grâce aux efforts habiles et persévérants de notre compatriote, M. H. Sainte-Claire Deville. Je parle de l'aluminium.

Ce métal est destiné à remplacer l'argent avec de grands avantages. Il a toutes ses qualités, et il lui est supérieur sous beaucoup de rapports.

L'argent doit son grand prix aux propriétés suivantes : Il est d'un blanc pur et rempli d'éclat. Il exige pour fondre une température d'environ 1000°. Il est tenace et ductile. L'air atmosphérique ne l'oxide pas, même avec l'aide de la chaleur. Les autres métaux peuvent s'unir à lui pour former des alliages utiles. Enfin ses minerais sont rares, ce qui est du reste un malheur. — L'argent a de grands défauts : 1° il est lourd (10,474 autant que l'eau); 2° de tous les corps simples, c'est peut-être celui qui s'unit le mieux au soufre ; aussi l'argenterie se ternit dans l'armoire la plus propre, sous l'influence des vapeurs sulfhydriques inévitables au milieu des conditions de

Digitized by Google

la vie humaine. — En outre certains acides le dissolvent avec facilité (1).

L'aluminium pur, d'après M. Deville, est blanc comme l'argent, malléable et ductile au plus haut point, tenace à peu près comme le fer. Sa température de fusion n'est pas encore exactement déterminée, mais elle est voisine du rouge vif. — Il est inoxydable autant que l'argent. Beaucoup de métaux peuvent lui être unis et notamment le zinc, l'étain, le cuivre, l'argent, ce qui fournit d'un côté des alliages et de l'autre des soudures. A ces divers titres il est l'égal de l'argent. — Voici maintenant comment il lui est supérieur : 1° l'aluminium n'est pas plus lourd que le verre ; la médaille mise sous les yeux de l'Académie pèse 2, 74 autant que l'eau ; le métal n'est pas tout à fait pur ; la densité peut être réduite à 2, 6 ou, en d'autres termes, l'aluminium est à peu près quatre fois moins lourd que l'argent. Cette particularité, très curieuse en elle-même, est de la plus grande importance. Un couvert d'aluminium serait quatre fois moins lourd qu'un couvert d'argent de même volume. Une cuirasse d'aluminium chargera *trois* fois moins le soldat que la cuirasse d'acier de même épaisseur ; on pense à donner ces cuirasses aux Cent-gardes. La monnaie recevra le même avantage.

D'un autre côté, l'aluminium est insensible aux vapeurs sulfhydriques ; il ne noircit pas comme l'argent dans une armoire ou au contact des œufs.

Enfin les acides l'attaquent péniblement. L'eau

(1) L'acide azotique ou eau forte, entre autres, en produisant l'azotate d'argent ou *pierre infernale*.

Digitized by Google

forte ne l'altère en aucune façon, même bouillante, et si l'acide chlorhydrique, comme on doit le dire, le dissout, tandis qu'il n'a pas d'action sur l'argent, l'action est encore assez faible.

Ajoutons, pour terminer, que les minerais d'aluminium sont aussi communs que ceux de l'argent sont rares. On sait combien l'argile ou terre glaise est vile à force d'abondance ; c'est une des bases du sol; cette argile peut fournir aisement du chlorure d'aluminium, et ce chlorure décomposé par le sodium donne le métal vraiment précieux dont nous parlons.

Ces faits montrent suffisamment l'intérêt dont l'aluminium est digne. Un aussi grand progrès, une aussi belle conquête de la chimie ne pouvait manquer d'obtenir les encouragements de S. M. l'Empereur. 40,000 francs consacrés par le souverain à la création d'une usine d'essai, ont permis à M. Deville de préparer déjà plusieurs lingots considérables où l'on a pu reconnaître une qualité nouvelle de l'aluminium, c'est-à-dire une magnifique sonorité. — J'avais espéré un instant pouvoir présenter un de ces lingots à l'Académie, mais l'Empereur n'a pas voulu retarder d'un instant l'étude des applications du métal. Par ses ordres, les lingots ont été mis aux mains de plusieurs fabricants pour les mettre en pratique, et consacrer ainsi l'éclatant triomphe des sciences chimiques, l'honneur de notre siècle. — Réjouissons-nous de voir un si grand progrès, un tel service rendu à la science et à l'humanité par un chimiste français !

Digitized by Google

Communication de M. H. Landouzy.

MESSIEURS,

C'est surtout en suivant avec sollicitude les résultats pratiques des encouragements qu'elle décerne, que l'Académie peut en faire apprécier la portée. Il est donc du devoir des membres qui ont plus particulièrement appelé l'attention de la Compagnie sur certaines questions, d'en faire connaître les développements ultérieurs.

Vous vous le rappelez, Messieurs, l'un des points les plus importants de l'hygiène publique, l'aération des ateliers et des écoles, a été mis à l'ordre du jour, il y a deux ans, par l'Académie, et à peine cette question était-elle inscrite sur nos programmes, qu'un grand établissement industriel, celui de MM. Lachappelle et Levarlet, mettait en œuvre les procédés d'assainissement que notre Académie, écho fidèle de l'Institut de France, avait plus spécialement recommandés.

Il était intéressant de voir jusqu'à quel point seraient réalisées les espérances de la commission qui avait conclu à la médaille de première classe, et de rechercher si cette influence de l'aération serait aussi manifeste dans les établissements industriels qu'elle l'est dans les établissements hospitaliers.

Cette constatation était facile chez MM. Lachappelle et Levarlet, où les registres d'une caisse de prévoyance tenue très régulièrement, permet une statistique exacte de l'état sanitaire.

Digitized by Google

Or, en faisant la comparaison des vingt et un mois depuis lesquels fonctionne l'appareil, dans l'atelier de peignage, et des vingt et un mois précédents, on trouve, pour la première période, c'est-à-dire, pour celle où les ateliers n'avaient que l'aération ordinaire 884 jours de maladies, et pour la seconde, c'est-à-dire, pour celle où s'est faite la ventilation à l'aide de l'appareil Duvoir, 332 jours, c'est-à-dire une différence en moins de 60 0/0.

Et cette différence en moins a ici d'autant plus de valeur qu'elle s'est produite précisément pendant une époque où la cherté des subsistances augmentait nécessairement les chances de maladies. On peut espérer que l'éloquence de ces chiffres sera plus puissante encore sur l'esprit des industriels que les encouragements de l'Académie.

Notre appel n'a pas été moins efficace en ce qui concerne les réformes à apporter aux procédés usuels de panification aussi barbares pour les ouvriers que pour les consommateurs, et, grâce à l'Académie de Reims, bientôt on aura cessé ici de manger du pain imprégné de sueur. Dans peu de jours l'Académie recevra communication d'un appareil de cuisson du pain à l'air chaud, le premier qui ait été fait dans notre département.

Ces résultats, tout pratiques, tout techniques, nous feront persister, Messieurs, dans cette voie des encouragements aux progrès de l'hygiène publique ; ils seront une nouvelle preuve de l'heureuse influence des Compagnies savantes sur toutes les améliorations utiles, à quelque domaine qu'elles appartiennent.

Digitized by Google

Lecture de M. P. Massé.

—

La Commission des récompenses avait à examiner celles proposées pour

MM. Tricout-Drexel, *Bandage herniaire;* Charpentier fils, *Propagation, en Champagne, de la culture du Pin noir d'Autriche;* Bourgeois-Botz, *Appareil fumivore appliqué aux foyers des machines à vapeur.*

Sur le premier point :

Considérant que M. Tricout, par le bandage dont il est l'inventeur, a réalisé une amélioration véritable, que ce bandage n'a aucun des inconvénients qui existent dans les autres, que, mieux que tous ceux en usage, il soulage les malades, que pour quelques-uns même on a obtenu une guérison complète ; la Commission, adoptant les conclusions du rapport de M. Gaillet, propose de décerner à M. Tricout une médaille d'argent de 1re classe : en même temps elle demande qu'il soit rappelé que le bandage de M. Tricout a été présenté à l'Académie l'année dernière, quelque temps avant la séance publique, et qu'il n'a été différé de statuer sur le mérite de cette invention et de ce perfectionnement que par le désir de voir ses avantages sanctionnés par l'usage et par l'expérience.

Sur le deuxième point :

M. Ch. Martin, rapporteur de la Commission chargée d'étudier et d'examiner l'appareil fumivore

Digitized by Google

de M. Bourgeois-Botz, ayant obtenu sur cet appareil et sur son application des renseignements plus précis que ceux qu'il avait eus précédemment, présentera à l'Académie un nouveau rapport qui, en modifiant quelque peu les conclusions du premier, demandera pour M. Bourgeois-Botz, à titre d'encouragement, une médaille de bronze ; ici la Commission émet le vœu que, par la publicité donnée à cet encouragement, l'attention des industriels soit appelée sur les prescriptions de la loi qui ordonne la construction d'appareils fumivores applicables aux foyers de machines à vapeur, et elle espère que de nouvelles tentatives, faites dans ce sens, viendront provoquer pour l'année prochaine des récompenses que l'Académie serait heureuse de décerner.

Digitized by Google

Lecture de M. Ch. Martin.

—

ESSAIS FAITS A REIMS DE LA COMBUSTION DE LA FUMÉE DANS LES FOURNEAUX INDUSTRIELS.

—

Nous savons qu'en Angleterre le gouvernement, et à Paris le préfet de police ont en 1853 et 1854 imposé sous peine d'amende à tous les industriels, l'obligation de brûler la fumée qui jusque-là s'échappait des cheminées des machines à vapeur. Cette ordonnance rendait plus opportune encore la solution pratique de la question décrétée. De longs travaux, de nombreuses expériences ont déjà été faites pour arriver à bonne fin. Les tentatives faites, leurs résultats ont été livrés à la publicité. Les deux ordonnances de France et d'Angleterre ont laissé pleine latitude à l'industrie d'employer tout procédé quelconque de brûler la fumée, pourvu que le résultat prescrit soit produit ; mais toutes deux constatent, en s'appuyant sur les rapports d'hommes parfaitement compétents dans la question, qu'il existe plusieurs moyens pratiques et connus de brûler la fumée.

Il est inutile de démontrer combien l'hygiène publique est intéressée à une bonne solution du

Digitized by Google

problème des fourneaux fumivores. Tout le monde est d'accord sur ce point. Il est inutile également d'examiner quel est le meilleur moyen actuellement mis en usage. Il est certain que tous les moyens employés jusqu'à présent sont susceptibles encore de perfectionnement.

Nous n'avons qu'une chose à constater, c'est qu'à Reims, on a essayé d'introduire cette amélioration si désirable pour l'hygiène publique, et qu'un résultat utile s'en suivra, puisqu'il suffit si souvent d'un bon exemple donné par un manufacturier pour amener tous les autres, amis du progrès, soigneux de leurs intérêts et dévoués au bien public, à faire de même ou à mieux faire pour essayer de détruire une cause de désagrément et d'insalubrité générale.

Il a semblé à votre commission que les efforts tentés par M. Bourgeois-Botz dans son usine de la rue des Moissons, pour la suppression de la fumée, étaient assez sérieux pour devenir l'objet d'une récompense à titre d'encouragement. Si la construction de son appareil qui nous a paru donner des résultats voisins du succès, a besoin néanmoins d'être soumise à une plus longue expérience, si elle rappelle d'autres appareils à l'usage desquels il aurait déjà fallu renoncer, s'il y a au contraire invention nouvelle et ayant des chances d'avenir, nous n'avons pas à en saisir en ce moment l'Académie; mais les études et les dépenses faites pour introduire à Reims une amélioration vivement souhaitée, sont un fait constant, et en pareil cas, l'introduction d'un procédé nouveau, l'initiative à Reims d'un progrès ayant toujours été encouragé par l'Académie, soit qu'il s'agisse d'aérer des ateliers, soit qu'il s'agisse

Digitized by Google

de l'adoption du pétrin mécanique, nous proposons de récompenser les essais de M. Bourgeois-Botz, ou plutôt l'esprit d'initiative dont il a fait preuve dans l'étude d'une question importante et dans l'application d'un des procédés dont le succès est si désirable pour l'agrément et la salubrité des villes de fabrique ; nous demandons pour lui une médaille de bronze.

Digitized by Google

Communication de M. le Dr Guyot,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

ESSAI DE NAVIGATION MIXTE.

—

Sillery, 12 Avril 1855.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,

. . . . . .

Le commerce a un immense intérêt à mettre en rapport direct les principaux centres de production et de consommation pour transporter et échanger leurs produits sans transbordement; il a un intérêt non moins grand à opposer la concurrence des voies d'eau à l'insatiable avidité et aux mauvais services des chemins de fer.

Aussi, depuis quelques années, a-t-on fait déjà des efforts remarquables pour créer des bâtiments mixtes qui permissent à la fois de tenir la mer et de remonter dans les fleuves et dans les rivières; aussi l'administration des canaux a-t-elle autorisé leur parcours par les bateaux à vapeur, parcours qui leur avait été interdit jusqu'en ces derniers temps.

Mais les conditions d'une bonne navigation à la mer ne sont plus celles d'une bonne navigation sur les bas-fonds des fleuves et des rivières; mais le parcours des canaux par les bateaux à vapeur exige la suppression de leurs roues motrices latérales

Digitized by Google

pour le passage des écluses, des ponts et des goulets, et demande impérieusement que le courant rapide et destructeur, excité dans l'eau par la vitesse du propulseur, soit projeté dans le milieu du chenal pour ne pas détruire les berges et les murailles des canaux.

Il fallait donc pourvoir à ces nécessités par des dispositions appropriées. De toutes parts on s'est mis à l'œuvre : à Paris, à Londres, à Bordeaux, on a cherché à résoudre ces nouveaux problèmes posés à l'industrie. La Marne elle-même, cette rivière capricieuse et rapide comme un torrent, a été le théâtre de magnifiques épreuves de navigation depuis dix-huit mois.

Stimulé par l'infatigable génie du champenois Jacquesson, j'ai voulu ajouter le faible effort de ma main à cette vaste impulsion.

La navigation des lacs et des mers exige des bâtiments à quille ; celle des fleuves et des rivières, ayant peu de profondeur, exige des bateaux plats. Les bâtiments à quille tirent beaucoup d'eau et gouvernent très bien, les bateaux plats en tirent peu, mais ils gouvernent très mal, voici pourquoi :

La quille d'un vaisseau est une poutre ou assemblage de poutres, courant en ligne droite de l'avant à l'arrière, et formant sous la coque une saillie analogue à la lame d'un patin sous le pied d'un patineur. Pour le constructeur, la quille est la base du vaisseau où viennent reposer toutes les côtes, toute la charpente qui le constituent, c'est le faîtage d'un toit renversé avec tous ses chevrons remontants.

Pour le physicien, la quille est la ligne directrice

Digitized by Google

du bâtiment, c'est la hampe de la flèche dont le gouvernail est la penne mobile; en effet, toutes les surfaces, toutes les courbes calculées et grâcieuses qu'on appelle *les formes du navire,* viennent se réunir et se formuler en cette droite, de façon à y diriger tous les courants qui se créent par la marche le long des flancs de la coque. Je dis tous les courants qui se créent par la marche, parce que les courants des fleuves et de la mer, les mouvements des vagues extérieurs et étrangers au vaisseau lui même peuvent entraîner le bâtiment flottant mais ils ne peuvent servir ni à le gouverner, ni à le diriger à la volonté de l'homme ; ce n'est que par une impulsion propre, donnée soit par la perche armée d'un croc, soit par les rames et l'aviron, soit par les chevaux, soit par les vents, soit par la vapeur, que le vaisseau peut recevoir une direction à travers les courants, les mouvements ou l'immobilité des eaux qui l'entourent. Animé de ses forces propres, le vaisseau s'ouvre un passage à travers les eaux, et sa quille le maintiendrait toujours en ligne droite si le gouvernail qui la suit et la prolonge ne venait briser cette droite et former avec elle des angles variables ; ces angles engendrent autant de polygones dont la marche du vaisseau est obligé de suivre les courbes inscrites ou circonscrites. Plus la marche spontanée du bâtiment est rapide, plus les eaux glissent sur ses flancs, selon des composantes habilement calculées pour les concentrer sur la quille, plus le gouvernail est fortement frappé par leur résultante.

Dans les bateaux à fond plat et large, et s'enfonçant peu dans l'eau, le gouvernail à l'arrière du

Digitized by Google

bâtiment est, pour ainsi dire, à l'abri de toute action des courants ; d'abord il est entièrement privé de l'action de la nappe d'eau qui glisse sous le bateau, puisqu'il ne peut descendre lui-même plus bas que le bateau ; ensuite les courants sont éloignés du plan vertical moyen, à l'arrière duquel il est suspendu ; il n'existe donc là aucune ligne droite saillante, aucun élément directeur propre à former à volonté des droites ou des courbes.

Il n'en serait plus de même si, vis-à-vis le gouvernail et de l'avant à l'arrière d'un bateau à fond plat, on creusait un sillon, une cannelure ou un canal : c'est-à-dire si au lieu d'avoir une ligne droite en saillie sur le fond, cette droite était formée en creux, de façon à ce que les eaux s'y fraient un passage large et facile ; la force directrice alors, au lieu d'être une lame de patin glissant dans un sillon, deviendrait une cannelure rentrante, une gorge glissant sur une lame ou sur un relief qu'elle envelopperait, ce qui en mécanique revient exactement au même. Aussi, dans ce dernier cas, le bateau posséderait sa ligne directrice; comme dans le premier, le courant le plus énergique serait projeté sur le gouvernail, et cette quille négative remplirait toutes les conditions de la quille positive.

Le bateau plat avec un canal longitudinal rentrant, pourrait donc tenir la mer et gouverner aussi bien qu'un bateau à quille saillante ; mais ce n'est pas tout: ce canal peut recevoir toutes les dimensions désirables pour qu'un moteur y soit installé, soit une hélice, soit une roue à aubes, soit une turbine ; dans ce cas le courant, produit par le propulseur, est lancé au milieu du sillage, il remplit donc

Digitized by Google

parfaitement les conditions de navigation imposées par l'étroitesse des canaux : au lieu de soulever l'eau à l'avant et de l'y accumuler comme obstacle dans les goulets étroits, où la section du bateau fait, pour ainsi dire, barrage ou piston, le moteur l'aspire et l'absorbe pour la lancer à l'arrière.

Enfin si nous ajoutons que le moteur est, dans ce système, profondément caché et préservé, nous aurons lieu d'espérer que cette disposition résoudra à la fois tous les problèmes de la navigation mixte et du parcours des canaux.

Toutefois il convient de remarquer que la quille saillante résume tous les courants latéraux d'un navire, et que, dans le cas dont nous parlons, le gouvernail placé à l'arrière et au milieu du canal moyen, ne recevrait que l'impulsion des eaux de ce canal ; pour profiter donc des courants latéraux, il convient d'installer deux gouvernails, l'un à droite et l'autre à gauche du canal à l'arrière, là où les parois du canal rencontrent les parois extérieurs du bateau ; ces deux gouvernails géminés et commandés par une seule barre qui les articule, fonctionnent ensemble comme les deux côtés opposés d'un parallélogramme.

En signalant les problèmes nouveaux posés à l'art et à l'industrie nautique, et en exposant à l'Académie mes idées sur leur solution, j'ai décrit les principales dispositions du petit bateau que j'ai fait construire à Sillery. C'est une nacelle à fond plat, de 10 mètres de long sur 1 mètre 60 centimètres de large, traversée d'une extrémité à l'autre par un canal de 50 centimètres de large sur 30 de haut. Ce canal est librement ouvert à sa face

Digitized by Google

inférieure ; au milieu de la nacelle est installée une roue d'eau à bras d'homme, à deux manivelles ; elle a 2 mètres de diamètre, douze palettes de 15 centimètres de haut sur 48 de largeur, lesquelles se meuvent dans le canal et y propulsent l'eau ; la nacelle est munie de deux gouvernails articulés et géminés. Elle marche et gouverne de façon à justifier les prévisions théoriques que j'ai sommairement exposées.

Digitized by Google

Lecture de M. Leuchsenring,

MEMBRE CORRESPONDANT.

RAPPORT SUR L'INTRODUCTION ET LA CULTURE DU PIN NOIR D'AUTRICHE DANS LES PLAINES CRAYEUSES DE LA CHAMPAGNE.

MESSIEURS,

Nous avons été chargés, MM. Seligman, Baudesson et moi, d'examiner la proposition faite par M. Charpentier fils, de favoriser par votre puissante influence la culture en grand du pin noir d'Autriche dans les plaines stériles de la Champagne. Certes, il y a ici une idée vraiment patriotique; car, on se sent le cœur serré à l'aspect de ces vastes contrées, où l'on ne voit croître qu'une chétive mousse sans aucune utilité.

D'origine autrichienne, descendant des Habsbourg; de naissance rémoise, français de cœur et d'âme, je croirais terminer honorablement ma carrière, si, par mes faibles efforts, je parvenais à concourir à transformer en terres verdoyantes et fertiles ces champs désolés et arides de la Champagne, à juste titre appelés *Pouilleuse*; et quoi qu'ait dit un de nos savants confrères, cette Champagne n'a pas tiré son surnom injurieux de la plante appelée vulgairement pouilleux qu'elle produit, seulement dans un canton très limité

Digitized by Google

sans doute, mais bien plutôt de sa stérilité et de son aspect de misère et de mort. Je tiens à honneur et à très grand honneur de doter mon pays natal d'un arbre qui embellit et enrichit depuis des siècles les steppes de l'Autriche, patrie de mes ancêtres.

Il s'agit donc de choisir le végétal qui convient le mieux à *ce sol ingrat.*

Nous croyons l'avoir trouvé dans le pin noir d'Autriche.

Messieurs, agriculture, sylviculture, voilà la base de la richesse publique ; sans cela pas d'honoraires aux avocats, pas de visites payées aux médecins, pas d'aumônes aux pauvres, pas de présents au culte, pas de contributions, enfin rien de ce qui constitue une civilisation avancée, laquelle doit se montrer grande et généreuse dans tout ce qui peut embellir la vie de l'homme, même dans les choses assez futiles du luxe, comme vêtements, ameublements et autres bagatelles devenus de nos jours de première nécessité.

Messieurs, les produits de la terre ont préoccupé des esprits très-élevés ; je ne vous citerai que Parmentier, qui le premier a introduit la pomme de terre en France, et en honneur duquel une statue a dû, à ce que je crois, être érigée dans sa patrie. Deux hommes d'un génie supérieur se sont occupés et sérieusement occupés de l'aménagement des forêts. Ces hommes ne sont rien moins, l'un, que Mirabeau qui, pour toute oraison funèbre, n'a demandé à ses amis que la lecture de son dernier travail, inachevé, sur l'organisation forestière de la France ; et l'autre, n'est que Napoléon, qui, en incorporant la rive gauche du Rhin à nos départements, a mis le plus grand soin à reboiser la chaîne des Vosges dans le département du Mont-Tonnerre.

Digitized by Google

Voilà pour moi une preuve évidente que ces deux hommes d'un si vaste génie attachaient une immense importance au boisement des terrains qui y sont propres et qui, pour le moment, du moins, ne peuvent servir à aucune exploitation agricole.

Or, notre Champagne se trouve de temps immémorial plongée dans cet état misérable, sur une étendue de plus de 25 lieues carrées, depuis Juniville (Ardennes) jusqu'à Troyes (Aube) en latitude; et du canton de Suippes à celui de Beine, en longitude. Il est probable que bien d'autres parties du territoire champenois sont dans d'aussi mauvaises conditions.

Pour remédier à ce grave inconvénient séculaire et peut-être existant depuis le déluge, il est à notre connaissance un moyen certain, celui que nous venons vous proposer.

Mais avant tout, Messieurs, je dois vous mettre en contact avec les hôtes des forêts qui doivent faire l'objet de nos investigations. Ce sujet est riche, très-riche; mais comme par lui-même il comporte peu d'éloquence académique, je chercherai à être aussi succinct que possible.

J'ai l'honneur de mettre sous vos yeux quelques échantillons de branchages et de fruits qui servent à différencier les espèces ou variétés. Ils sont en petit nombre, mais suffiront pour ce que, je suppose, vous pouvez désirer en savoir.

Du reste, consultez le magnifique ouvrage de Franz Antoine, qui vous donne le portrait des principales familles des conifères.

Je vais tâcher de vous en donner une idée légère, mais suffisante, pour vous mettre à même de bien comprendre ce que nous avons à vous dire plus tard;

Digitized by Google

car tout le monde n'est pas tenu à avoir étudié la famille des conifères.

On entend par conifères, arbres verts ou bois résineux, des arbres qui portent des cônes, strobiles ou vulgairement pommes de pin, qui ont des feuilles effilées, d'où leur vient le nom d'aiguilles, persistantes dans la plupart d'entre eux, et qui ont la propriété particulière de sécréter de la résine.

Les espèces se distinguent par la longueur et le nombre de leurs aiguilles. Les botanistes en ont fait deux grandes divisions : 1° les plantes à aiguilles à gaines ; 2° celles à aiguilles implantées immédiatement sur le tronc ou sur les branches. La première classe est celle des pins proprement dit, la seconde, celle des sapins, des mélèzes, des cèdres (abietinées). Il existe encore d'autres espèces, celles des ifs et des cyprès, qui rentrent dans la seconde division. Mais ne devant pas m'en occuper ici, je passe outre.

La Société impériale centrale d'agriculture, en raison de leur importance, en a mis l'implantation au concours dans son programme pour l'année 1855.

Cependant à propos des cèdres, je ne puis m'empêcher de dire deux mots sur le cèdre du Liban et sur deux autres sujets de la même famille qui sont très remarquables.

LE CÈDRE DU LIBAN.

Tout le monde sait que son bois a servi à la construction du fameux Temple de Salomon à Jérusalem. Il est rare aujourd'hui sur sa terre natale. La hache dévastatrice de la barbarie a aussi passé

Digitized by Google

par là. On en admire un specimen magnifique au Jardin des Plantes de Paris ; il couronne le monticule où repose Daubenton, et de son vaste ombrage protège les restes vénérables de ce célèbre naturaliste.

Dans le même jardin il en existe un autre sujet encore enfant, âgé d'environ douze à quinze ans. Ce cèdre destiné à l'étude, dans l'enclos de l'école botanique, promet, à ce que l'on m'a assuré, de ne pas le céder à ses prédécesseurs, en beauté, en force et magnificence, quand il aura atteint sa maturité séculaire.

SAPIN DE LA CAROLINE OU DES MONTS ALLEGHANYS.

Arbre merveilleux qui s'élève à plus de soixante mètres, porte des fruits d'un demi-mètre de longueur, et produit un sucre plus abondant que celui qu'on tire de l'érable dans les mêmes contrées. Quoique ce qu'on rapporte de ce sujet soit peut-être beaucoup au dessus du vrai, il est assez intéressant pour que nous nous hâtions de le naturaliser en France.

L'Allemagne, toujours attentive à ce qu'une grande utilité recommande, possède déjà de vastes plantations d'érables à sucre, tandis que chez nous, le même arbre n'est pas encore sorti des jardins des curieux; de ceux qui sont consacrés à l'étude de la botanique. Il arrivera peut-être un jour que nous tirerons de l'Allemagne des semences du sapin de la Caroline, comme nous tirons aujourd'hui celles du pin d'Autriche qui nous occupe en ce moment.

Digitized by Google

CÈDRE DE L'INDE.

Roxburgh est, je crois, le premier naturaliste qui en ait parlé ; plus tard Lambert et Leudon l'ont fait connaître sous le nom de *Cédrus indien*, pour rappeler le pays où il croît spontanément. Dans ces derniers temps, M. de Chambray lui a ajouté l'épithète de *Mihi*, parce que lui le premier s'en est occupé en France.

Dans les Indes, on l'appelle *Devadaros*, *Deodora*, dit Roxburgh. Là les indigènes le considèrent comme un arbre sacré. Ce qui suit est emprunté aux divers auteurs cités plus haut.

Le cèdre de l'Inde croit spontanément au nord de l'Inde, dans le Népaul et dans les montagnes Indo-Tartares. Il a les mêmes caractères botaniques que le cèdre du Liban, mais ses cônes, ses feuilles et ses fleurs en diffèrent par la couleur et la grandeur. Les aiguilles sont plus grandes et plus larges. Cet arbre acquiert dans l'Inde de magnifiques dimensions, atteint jusqu'à la hauteur de 150 pieds, avec une circonférence en feuillage de 30 pieds à la base du tronc. Son bois est compact, très résineux, répand un arôme fort agréable ; il est de grande durée, on en trouve de parfaitement sains dans des charpentes de temples indiens qui peuvent dater de plus de mille ans.

Les principales espèces qui ont paru mériter notre attention, sont le pin maritime, le laricio de Corse, et surtout le pin d'Autriche. Ce sont ces trois essences qui feront l'objet de nos recherches ultérieures. Nous ne nous occuperons pas du pin sil-

Digitized by Google

vestre si répandu en France, ni d'autres sapins introduits en Champagne depuis 1800, tels que l'épicéa, le rouge, l'argenté des Vosges, le blanc, etc.

Il existe actuellement plus de cent espèces acclimatées en Europe ; encore en recommande-t-on douze à quinze nouvelles, originaires de la Californie, du Mexique, des Etats-Unis, du Chili, du Pérou, du Brésil, de l'Australie, de l'Océanie et même de la Chine, etc. Vous sentez, Messieurs, que je ne puis entrer dans ce dédale de forêts. Je m'y perdrais, et vous avec moi, si vous aviez le courage de m'y suivre.

Ces végétaux sont surtout recommandables en ce qu'ils ne demandent pour habitation que des terrains impropres à toute autre culture. Non seulement ils fournissent par eux-mêmes un produit important, mais encore introduits sur le versant des montagnes ou des collines, ils protègent par leur élevation les petites plantes de la plaine ou de la vallée, contre les vents impétueux ; par leur cime qui va jusqu'aux nues, ils arrêtent les pluies torrentielles qui, en enlevant toute la terre végétale des terrains en pente, les dépouillent de ce qui pourrait faire naître une production utile, et vont inonder les terrains placés au dessous, qu'elles frappent de stérilité. En outre, en retenant dans leur sein les eaux du ciel, ils sont très propres à doter la contrée qu'ils habitent de sources si nécessaires à l'irrigation, surtout où l'on désire obtenir de bons résultats de culture.

Je ne puis passer sous silence le produit que l'on pourrait retirer de leurs graines.

Généralement petites, à peu près de la grosseur

Digitized by Google

d'un grain de sarrazin, il est quelques espèces qui en fournissent du volume d'une noisette ordinaire; toutes offrent le goût de cette dernière. Les habitants des Landes mangent celles de pin maritime, comme font les enfants de notre pays des graines de soleil. Les oiseaux en sont très friands. Ne pourrait-on pas en tirer un parti plus utile, comme de l'huile, de la fécule, voir même de la victuaille pour les volatilles de basse-cour ?

En introduisant les conifères dans les forêts qui en sont dépourvues, on les embellit en même temps qu'on les rend plus utiles et plus productives. En été, ce vert sombre des pins et sapins contraste agréablement avec le feuillage des autres arbres. L'œil est satisfait d'une plus grande variété de formes et de couleurs. Dans plusieurs forêts de montagnes, les chênes et les hêtres, le châtaignier même, sont associés aux sapins.

Pourquoi les plaines n'offriraient-elles pas ce mélange, qui réunit si bien ce qu'il faut pour nos besoins et pour nos plaisirs ? Dans les jardins d'agrément, les pins et les sapins forment la plus grande partie des bosquets d'hiver. Il ne tient qu'à nous de multiplier indéfiniment cette verdure que l'on recherche en l'absence de toute autre, qui adoucit l'austérité d'un paysage, dépouillé de presque tous ses charmes, qui fixe dans nos contrées quelques habitants des forêts qui n'y sont plus privés d'asile et de subsistance pendant la saison rigoureuse. Outre ces embellissements des paysages, des parcs, des jardins et autres avantages que nous avons signalés, par la plantation des pins et sapins pour favoriser la culture des céréales, ces plantes précieuses ouvrent des trésors immenses à

Digitized by Google

l'industrie, au commerce, à l'économie domestique. D'abord elles fournissent en abondance du bois de chauffage par leur élagage et leurs cônes; puis du bois de construction et de service, des échalas, des solives, voire même des troncs propres à la mâture, à des conduits d'eaux souterrains, à des pilotis, et au carénage des bâtiments.

Ces arbres fournissent de plus une essence indispensable à la peinture, la térébenthine, de plus le goudron qui seul est propre au calfatage des vaisseaux.

On obtient la résine brute par plusieurs procédés un peu différents l'un de l'autre. Celui employé dans les Landes consiste à écorcer l'arbre dans le quart ou le tiers de sa hauteur, et dans une largeur de quelques pouces; dans d'autres contrées, en Allemagne, on a pratiqué l'écorçage par bandes en forme de brandebourg, mais toujours sur un même côté, avant d'en attaquer un autre. (Mémoire de Boitel sur le *Pin maritime*. Mémoire de Urkull sur le *Pin d'Autriche*).

Des creusets sont formés dans le sable ou même dans une grosse racine de l'arbre pour recevoir le produit.

Un propriétaire de Bordeaux, dont le nom ne me revient pas, a heureusement remplacé ces creusets terriens, (où il se perd une grande quantité de résine et une plus grande quantité encore de térébenthine,) par des auges métalliques, s'adaptant au dessous des incisions d'où s'écoulent les sucs résineux avec une perte presque insensible. Dans d'autres endroits on emploie le tarrière : mauvais moyen, suivant l'opinion de tous les sylviculteurs que j'ai consultés.

Ces divers procédés portent tous le nom de gemmage ou résinage ; la première dénomination vient sans

Digitized by Google

doute de ce que le suc résineux suinte des incisions en gouttelettes semblables à des perles.

Je m'abstiens d'autres détails qui ne peuvent intéresser que les personnes qui s'occupent spécialement de ce genre d'industrie.

Les feuilles ou aiguilles des conifères, non seulement fertilisent la roche sur laquelle ils tombent comme une rosée du Ciel en y formant un humus fructifère, mais si on n'en dépouille pas immodérément le sol qu'elles ont richement recouvert elles servent de litière, et de litière très-douce aux animaux, qui peuvent entretenir les pauvres habitants de ces pauvres contrées ; et les animaux qu'ils élèvent à leur tour viennent corroborer la fertilisation du sol.

Voilà pour le moment toute la richesse de ces habitants, de ces malheureux champenois qui, un jour, peut-être parviendront à une plus grande aisance, et j'ose le prédire à une très grande aisance.

Ces feuilles ou aiguilles ont même une autre propriété importante, celle de pouvoir être employées à la confection de couvertures d'hommes et de housses de chevaux. Par un procédé chimique on dépouille la feuille de la résine qu'elle contient ; elle se réduit en filaments, qui cardés peuvent former des tissus grossiers, sans doute, mais utiles. Une manufacture en grand de ce genre existe près de Breslau en Silésie.

Je crois que ces feuilles serviraient à faire les meilleurs matelas et les meilleurs oreillers pour les enfants en bas âge. L'odeur balsamique qui s'en dégage, quoiqu'elles soient desséchées, ne peut, à mon avis, qu'être d'une grande utilité pour leur sant et leur accroissement.

Digitized by Google

Enfin, Messieurs, les produits résineux, à eux seuls, forment une branche assez importante de l'industrie nationale pour qu'ils ne soient pas oubliés dans la distribution des encouragements à l'agriculture (*Boitel*).

Je ne parlerai pas des autres produits fournis par les conifères, tels que du charbon, du noir de fumée, de la braise et autres choses utiles qu'il serait trop long de détailler ici. C'est un in-folio qu'il faudrait vous lire, si l'on voulait vous faire connaître à fond les qualités de ce précieux végétal.

Dans la crainte d'abuser de votre bienveillante attention, je m'arrête, me réservant pour une autre séance le plaisir de vous parler plus spécialement du pin d'Autriche, que j'oserai, moi aussi, appeler *mihi*, nom que lui a donné Höess, son monographe, et dont nous avons à nous entretenir plus amplement pour vous prouver que lui seul peut et doit enrichir notre misérable Champagne *pouilleuse*, et d'un vaste désert en faire un nouvel Eden.

Néanmoins, avant de terminer, je crois devoir vous citer les auteurs allemands où nous avons puisé ce que nous soumettons à votre juste appréciation.

Ce sont: 1° *Mémoire sur le pin noir d'Autriche*, par le comte Urkull, grand-maître des forêts du Wurtemberg;

2° La 14e livraison des *Annales forestières du duché de Hesse*, par Wédekind, comparant le pin maritime et le laricio de Corse, avec le pin d'Autriche;

3° Toute la 20e livraison des *Annales forestières du duché de Hesse*, où l'on met en présence le pin noir et le mélèze;

4° Puis la 18e question de la réunion des agro-

Digitized by Google

nomes et sylviculteurs, tenue à Brünn, en 1840, où il s'est fortement agi du pin qui nous occupe.

5° La 22e livraison des *mêmes Annales*, où sont relatés les divers ouvrages qui ont traité des conifères, principalement du pin noir d'Autriche,

6° *Annales forestières de Hesse*, 29e livraison ; un protocole des agronomes de la plaine et des forêts, réunion à Munich, en Octobre 1844, où l'on a cherché à déterminer les diverses espèces de pins, et à les faire sortir de la famille des Abies (*Abietinés*). Ici encore, le pin Austriaca l'emporte sous tous rapports, et Höess, qui lui a consacré une monographie, mérite notre reconnaissance pour nous avoir bien fait connaître ce végétal qui, un jour, doit rendre les plus grands services à notre terre natale. Voilà les ouvrages étrangers dont nous vous donnons la traduction. Des hommes remarquables en France se sont aussi occupés de notre pin d'Autriche. M. le Marquis de Vibray a publié un article dans les *Annales forestières*, lequel ne donne que des renseignements très succincts, tirés des ouvrages allemands.

M. le Marquis de Chambray a publié un traité tout complet des arbres résineux conifères à grandes dimensions, cultivables en pays tempéré sous le climat de Paris.

Dans cet ouvrage, le pin d'Autriche a fixé particulièrement son attention ; ce qu'il en rapporte est tiré de Höess (1 vol. in-4°, Paris, 1845, Pillet aîné).

M. le comte de Gourcy qui a voyagé fréquemment en Allemagne dans le but d'étudier l'état agricole de ce pays, ne s'est pas occupé du pin d'Autriche

Digitized by Google

qu'il a confondu avec le laricio ou autres pins. C'est dire assez combien M. le comte est peu au courant de ce qui nous occupe actuellement. Il a publié un assez gros volume in-8°, intitulé *Deuxième voyage en Belgique* ; il y a beaucoup de bon à tirer de cet écrit, mais il ne parle pas de notre pin d'Autriche, et cependant, il me semble avoir lu que cet arbre avait été transporté en Belgique, qu'il y prospérait tellement, que Vienne et Munich en tiraient les graines que nous cherchons à disséminer dans une grande partie de l'Europe.

M. Gervais Delamarre, propriétaire-forestier, a donné en 1827 (chez Mme Huzard), un volume in-8° de 300 et quelques pages, intitulé : *Historique de la création d'une fortune millionnaire par la culture des pins.*

Il en existe une deuxième édition, 1831.

Cet écrit est plein de nobles et généreux sentiments, mais l'auteur, comme tant d'autres, a passé à côté du pin d'Autriche.

M. Moll, professeur d'agriculture au Conservatoire des Arts et Métiers, ignore entièrement l'existence du pin d'Autriche.

M. Tuyssusian, élève de Grignan, a écrit une lettre sur les arbres forestiers. Quoique ce professeur soit au courant de la littérature agricole allemande, il ne s'est pas spécialement occupé des conifères ; ce sujet était hors des attributions de son cours qui n'a rapport qu'à la science agricole.

M. Lemaout a aussi traité dans un ouvrage des conifères ; mais au milieu d'une brillante nomenclature, il ne fait pas mention du pin d'Autriche.

Un professeur de l'école de Nancy a donné tout

Digitized by Google

dernièrement un mémoire sur les arbres forestiers de la France, il a oublié le pin d'Autriche.

M. Boitel, dans son mémoire sur les Landes de Bordeaux, n'en fait nulle mention.

M. Segalas, dans l'article qu'il a publié dans le Journal d'agriculture pratique (20 Octobre 1854), n'en dit pas un mot.

D'après ces investigations, il résulte que le pin noir d'Autriche est à peu près inconnu en France, et qu'il s'agit maintenant à le faire mieux connaître.

Selon Loudon, le pin d'Autriche a été introduit en Angleterre, en 1835, par Lawson. L'année précédente il avait pénétré en France sous les auspices de M. Elmorin.

Je ferai remarquer que l'introduction tardive du pin d'Autriche en Angleterre dépendrait, suivant un certain auteur, de ce que dans les anciens temps le détroit qui sépare la France des Iles Britanniques, était beaucoup plus large qu'aujourd'hui, et que la distance ne permettait pas aux graines ailées de le traverser. Mais pourquoi ne s'arrêtaient-elles pas dans notre patrie avant de passer le détroit? J'émets cette opinion sous toute réserve.

Enfin, pour terminer cette espèce de catalogue bibliographique, qui pourrait servir à ceux qui voudraient s'occuper d'études ayant spécialement rapport à la Sylviculture; j'indiquerai: 1° un *Traité* de Höess, où il se propose de fonder un système botanique, par lequel on peut reconnaître tous les arbres et arbustes d'Allemagne, à la vue seulement des feuilles (1 vol. in-18, 380 p.; Vienne 1830, Veuve Strautz).

Digitized by Google

2° *Leçons sur l'histoire naturelle, nécessaires à ce qui se rapporte à la science forestière*, par Höess, petit in-8°, 430 p., Vienne 1825, Anton Strautz.

Je compte donner une traduction de ces deux ouvrages qui m'ont paru devoir intéresser les agriculteurs en général et les sylviculteurs en particuliers.

Digitized by Google

Lecture de M. Leuchsenring,

MEMBRE CORRESPONDANT.

2me RAPPORT SUR L'INTRODUCTION ET LA CULTURE DU PIN NOIR D'AUTRICHE DANS LES PLAINES STÉRILES DE LA CHAMPAGNE.

MESSIEURS,

Dans une des dernières séances, nous vous avons donné une notice des principaux auteurs qui, en Allemagne, se sont occupés de Sylviculture ; je vous ai particulièrement cité le comte Urkull ; l'inspecteur en chef des forêts, Wedekind et surtout Höess, sans parler des comices agricoles tenus à Brünn, à Münich et je crois à Stuttgard. Ce mouvement sylvicole prouve, en outre de ce que j'ai déjà dit, l'importance que nos voisins d'Outre-Rhin attachent à l'aménagement des forêts et à l'agriculture en général. Les souverains sont loin de dédaigner de s'en occuper sérieusement. Dans les temps néfastes de l'invasion, en 1814 et en 1815, les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Prusse et autres têtes princières allaient presque journellement, et pendant plusieurs heures, chercher des délassements aux lourdes préoccupations qu'ils ne pouvaient manquer d'avoir alors, près du modeste et savant Thouin, professeur d'agronomie, au jardin des plantes. Les

Digitized by Google

puissants du siècle sentent aujourd'hui plus que jamais le besoin impérieux de favoriser la culture de la terre, car c'est toujours à cela qu'il faudra revenir, si l'on veut établir la fortune publique sur des bases fixes et solides.

Messieurs, après vous avoir introduits dans la famille si nombreuse, si intéressante et généralement assez peu connue des conifères, qu'a si admirablement décrite et représentée Franz Antoine dans son grand ouvrage, que j'ai eu l'honneur de vous montrer, il s'agit maintenant de faire choix de nos sujets. Parmi cette foule de végétaux, tous très-estimables par eux-mêmes, j'arrêterai particulièrement votre attention sur trois espèces principales, laissant de côté le pin Sylvestre, non comme indigne, mais parce que, très répandu sur notre territoire, il y est comme un hôte familier que tout le monde connaît, et dont du reste on ne tire que le produit, utile sans doute, de bois de chauffage, parfois de bois de service, mais non ces substances précieuses aux arts et à l'industrie que l'on extrait des essences dont nous nous proposons de vous entretenir actuellement.

Je citerai d'abord le *pin maritime*. Cet arbre tout français, aborigène des Landes de Bordeaux, s'étend jusqu'aux Pyrénées et le long des côtes du golfe de Gascogne, mais il ne dépasse pas la Loire. On en rencontre bien quelques sujets isolés, plus au nord, mais dans des parcs, comme à Fontainebleau, par exemple, où une culture soignée les force à végéter. En massif, il ne croît naturellement que sur les bords de la mer, il lui faut de l'eau salée et du sable. Ce sont là ses éléments essentiels. Cependant il a été importé en Sologne, où il s'est trouvé à peu près à

Digitized by Google

son aise : mais là il paraît ne pas avoir encore donné de merveilleux résultats sous le rapport du résinage.

Dans les Landes, c'est lui qui fait en quelque sorte la seule richesse des habitants. Outre les produits qu'il donne en bois et en résine, il sert le long du golfe de Gascogne à former comme un rempart contre les vents impétueux de l'ouest, empêche l'ensablement des terres intérieures, et protège les monticules sablonneux dont les versants exposés au midi et à l'est sont couverts de vignes qui produisent le raisin et le vin très estimés des gourmets sous le nom de vin et de raisin *de sable*. Mais, ni le climat, ni le sol de la Champagne ne convenant à ce végétal, nous nous dispenserons d'en dire davantage.

Après lui s'offre le *pin Laricio de Corse*. Il est fort important de ne pas confondre cet arbre avec le pin d'Autriche. Ils diffèrent essentiellement à l'aspect dans leur jeunesse ; plus tard, ils tendent à se rapprocher dans leur apparence extérieure, mais leurs qualités intrinsèques restent toujours bien différentes.

Voici ce qu'en dit M. de Vibray en les comparant : « relativement à leur divulgation dans les différentes » zônes botaniques et relativement aux climats, le » pin Laricio comme le pin maritime appartient aux » zônes méridionales, et sort de son milieu lorsqu'on » l'introduit dans le nord. Le pin d'Autriche appartient » à des zônes plus froides. Ce dernier pin qui perd » son caractère sur les rochers des environs de Trieste, » végète encore au nord de Berlin, où le Laricio ne » pourrait probablement pas vivre. »

Quoiqu'il en soit, Messieurs, le Laricio est un arbre précieux. Lorsque la navigation de la Baltique nous était interdite dans nos guerres sous l'Empire,

Digitized by Google

il a fourni les bois de construction nécessaires à la pauvre marine de l'époque ; il a suppléé aux provenances de Riga et de Suède, mais il a été reconnu inférieur à ces bois du nord. *Il faut savoir se contenter de ce qu'on a quand on ne peut avoir mieux.* Trafalgar avait détruit notre flotte et celle d'Espagne.

Le Ministre du commerce et de l'agriculculture qui, depuis quelques années, cherche à répandre la culture du pin de Corse, par une distribution gratuite de ses graines, ne pourrait-il pas chercher à doter le centre et le nord-est de la France, d'une essence plus en rapport avec les exigences du sol, et plus encore avec celles de son climat ? J'entends par là proposer le pin noir d'Autriche, *pinus Austriaca.* Höess se l'est approprié en l'appelant *Mihi*, pour l'avoir le premier signalé en Autriche, dans la magnifique monographie qu'il en a faite, et que j'ai mise sous vos yeux.

C'est le pinus Nigrescens Austriaca de Host, et le pinus Nigricans Austriaca de Höess, mihi. On doit lui conserver, dit Wedekind, cette dernière dénomination en l'honneur de celui qui, le premier, l'a ainsi dénommé en titre de son beau traité monographique, dédié au comte de Hoyos, directeur de l'Institut impérial de Mariabrunn, et membre de la Société économique de Vienne. Je passe sous silence tous les autres titres nobiliaires de M. le comte ; il en a pour moi un plus noble, c'est celui que Höess lui a attribué.

Voici dans quels termes ce dernier s'exprime dans son épître dédicatoire :

« L'arbre dont j'entreprends de donner ici la » description est, sans aucun doute, un des plus

Digitized by Google

» utiles et des plus remarquables de tous ceux qui » ornent nos forêts. Réunissant à la beauté de son » jet, la durée de sa croissance, sa grande utilité » pratique et sa plus que modeste tempérance qui » s'accommode des plus mauvais terrains, le pin » noir d'Autriche répand sa bienfaisante influence » sur des terrains composés seulement de roches » nues, calcaires, inaccessibles à toute autre espèce » de végétation. Cette rare réunion de tant de » qualités si opposées, et les nombreux et riches » produits qui en résultent et répandent la béné- » diction du ciel sur une des contrées les plus mal » partagées de notre patrie, m'a paru très propre » à en faire le sujet d'une monographie que je livre » au public, en faveur de nos descendants, et en » souvenir de l'homme en qui nous honorons les » qualités du citoyen qui s'occupe si chaudement du » bien du pays, et auquel personnellement j'adresse » mes humbles remerciments. »

Je pourrais vous donner la description botanique de cette plante en latin, mais vous pouvez la voir dans la monographie ; je préfère vous parler français.

Le *pin noir d'Autriche* a des feuilles ou aiguilles finement dentelées, ponctuées en lignes droites longitudinales ; gaînes imbriquées et ciliées ; strobiles presque sessiles, un peu recourbés, allongés en cônes ovoïdes, horizontaux, quelques uns fendillés, et quelques autres mucronés.

Il diffère du *pin Sylvestre* par ses aiguilles plus longues, d'un vert foncé, rayées de 8 lignes planes ; par ses anthères à crêtes cylindriques, allongées et rapprochées en touffes ; par ses strobiles plus grands, presque sessiles horizontaux.

Digitized by Google

Il diffère du *Laricio* par ses feuilles plus droites et par ses cônes ovoïdes, tant soit peu recourbés en arrière, mais ne s'inclinant pas vers le sol.

Il diffère *du pin maritime* par ses aiguilles plus longues, érigées, plus droites, formant à l'extrémité des branches par leur réunion évasée comme une coupe à boire; par ses cônes plus allongés, légèrement recourbés et de beaucoup plus petits et plus amincis; enfin par leur implantation horizontale sur le tronc ou les branches.

Je ne parlerai pas des caractères qui le distinguent des autres espèces de pins dont la famille est si nombreuse que je n'en finirais pas.

Ce pin se trouve dans une étendue de 25 lieues, sur les versants des Basses-Alpes, dans une partie de la Styrie, de la Carinthie, encore plus bas dans le district de l'Unterwienerwald, surtout sur les domaines du prince de Lichtenstein, et dans les forêts appartenant aux villes de Moedling, Baden, Neustadt, Muriazel, Wukersdorf, et surtout dans les vallées du Schneeberg. Ces divers pays contigus paraissent être sa véritable patrie originaire. Cependant on le retrouve aussi en Caramanie, dans l'Asie mineure, où depuis des siècles il fournit à la Turquie ses meilleurs bois de construction maritime; et, chose étonnante, ce n'est guères que depuis 1830 qu'en Autriche on lui a accordé une attention particulière, par l'influence de la publication de Höess qui l'a si bien fait connaître.

Le calcaire Alpin ou Dolomie, le gré de Vienne, répandu dans le Steinfeld (plaine de pierres), entre Vienne et Neustadt, parait être le séjour de prédilection de cet arbre qui y prospère naturellement

Digitized by Google

avec un luxe extraordinaire de végétation. Il aime les *positions les plus sèches*, sans sembler faire grand cas de l'*humus*, et quand il se trouve implanté dans des endroits bas et humides, il n'y végète que languissamment et comme à regret.

Une roche calcaire est donc sa meilleure habitation : là il prend son plus parfait développement, tellement que si, mis dans une bonne terre, il ne trouve pas une couche sous-jacente de calcaire, il dépérit jeune et ne fournit aucun des nombreux produits qu'il promettait pour son âge mûr. Le pin d'Autriche est d'un naturel si facile, si modeste, si tempérant, que pour peu qu'on le choye dans sa tendre enfance, quand on en confie les semis à une terre convenable, on peut, lorsqu'il a acquis quelque vigueur, le transplanter sans danger dans de mauvais terrains, où, s'il ne trouve pas, pour le moment, dans le fond, les aliments nécessaires à sa croissance, il porte au dehors ses racines qui rampent à la surface, jusqu'à ce qu'elles aient rencontré une crevasse ou fissure où elles s'introduisent avec une extrême avidité. Il serait trop long d'indiquer les moyens à employer pour sa propagation artificielle, c'est aux sylviculteurs de profession à aller en chercher tous les détails désirables dans la grande monographie de Höess.

Qui ne voit dans tout cela, Messieurs, que la craie champenoise, qui est un carbonate de chaux très analogue à celui du calcaire Alpin, ne différant entre eux que parce que le premier contient de la silice, et le second du carbonate de magnésie, sont des terrains presque semblables, que les lieux où ces roches se trouvent, sont à peu près exposés à une égale

Digitized by Google

température, qu'ils sont également garantis de l'humidité marécageuse ; et que ce que l'Autriche produit avec avantage devrait être aussi importé en Champagne. Du reste, Messieurs, des essais probants ont été faits dans nos plaines, et en assez grand nombre, pour pouvoir assurer avec certitude la réussite du pin noir dans nos crayères, trios, savarts ; reste donc encore seulement à généraliser et à utiliser cette précieuse conquête. Vous y pouvez, Messieurs, contribuer pour beaucoup, et nous comptons sur votre bonne et patriotique assistance.

On l'a aussi dernièrement introduit dans les montagnes Wurtembergeoises, où il a jusqu'à présent fourni à ces pauvres pays du bois et de la litière ; près du Schneeberg (montagne de neige), il croît encore à la hauteur de 20 à 60 pieds, ayant ses racines à plus de 2500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Lorsque ce pin est placé dans de bonnes conditions (terrain calcaire sec), il peut parvenir à l'âge de 200 à 300 ans, cependant, il atteint son entière perfection à l'âge de 100 à 130 ans.

L'exploitation de la résine abrège un peu la durée de sa vie ; en l'abattant de 90 à 100 ans, après l'avoir résiné, son bois par la valeur qu'il a acquise en consistance, en force, en élasticité compense suffisamment la perte que pourrait faire éprouver sa trop courte existence.

Déjà, dès ses premières années, il fournit par des éclaircies bien entendues, des élagages ou bourrées, des échalas, des fagots qui donnent un revenu important comme *combustible*. Plus tard, on obtient des produits plus considérables ; le bois qui a une croissance rapide devient bientôt une source abondante de bénéfices pour le propriétaire.

Digitized by Google

Le pin noir, surtout quand il a été résiné, donne du charbon aussi estimé que celui du hêtre, et employé de préférence par les orfèvres pour la fusion des métaux. On a remarqué que le charbon fait avec les autres conifères, quand ils avaient subi le résinage, perdait beaucoup en consistance et en qualité calorifique. (Ces assertions sont tirées des assurances données par des charbonniers et d'autres hommes compétents de l'Allemagne.) Il paraîtrait que cette qualité supérieure du pin noir d'Autriche provient de ce que résiné ou non, par sa constitution particulière il ne perd rien ou presque rien des sucs résineux, dont au contraire l'assimilation augmente à mesure qu'on le prive de sa résine. Un certain sylviculteur a prétendu que le bois des arbres résinés gagnait en force et en résistance, en raison de ce que l'arbre ainsi saigné, était débarrassé des sucs exubérants provenant de sa trop grande vitalité; comme, dit-il, font les médecins sur les personnes trop replètes ou menacées d'apoplexie. J'abandonne cette idée à votre jugement.

Quoiqu'il en soit, son bois est préférable à celui de tous les autres conifères pour chauffage, et construction: fournissant chevrons, pieux, pilotis surtout; propre aux engrenages, aux arbres à moulins; il est très recherché, et très chèrement acheté. Employé comme bois de construction sous l'eau, il est préféré au Mélèze, et le surpasse en durée. Pour des tuyaux de pompes ou conduits d'eau souterrains, c'est un matériel inestimable. D'après le rapport d'un vieux vigneron d'Autriche, il se serait conservé intact pour cet usage depuis plus de 50 ans. Comme bois résineux, il sert aussi à faire des torches

Digitized by Google

dont les habitants usent à défaut d'autre luminaire. A cet effet, on le fend en de longues lanières. Quant à l'utilité de ses aiguilles, qui servent d'engrais naturel, j'ajouterai que sur un joug de terre d'Autriche enceint de clôture, on peut porter le produit des aiguilles à 40 quintaux ; et la perte éprouvée par l'entassement, et qu'il est difficile de préciser exactement, peut être porté, je crois, à 11 p. 0/0.
Mais ce n'est pas tout, je dois encore dire que par sa seule présence, il condense l'acide carbonique de l'atmosphère, ce qui favorise l'efflorescence du terrain calcaire compacte et hâte sa division, de manière à le réduire plus promptement en une terre meuble et productive.

L'efflorescence des pierres calcaires continue sans s'arrêter, mais d'une manière en quelque sorte insensible. Elle est due à des influences atmosphériques qui opèrent sur la matière pierreuse par des dissolvants chimiques. Ces agents agissent plus ou moins selon l'espèce de pierre qu'ils attaquent. C'est ainsi que dans le minéral ferrugineux oxigéné, la chaux se combine avidement avec l'aide carbonique.

J'arrive maintenant à l'exploitation de la résine. Nous avons précédemment indiqué l'opération du gemmage. Quant à ce qui concerne l'obtention de la térébenthine, la carbonisation et les produits du goudron, du noir de fumée, il faut nécessairement renvoyer aux ouvrages qui traitent *ex professo* de ces matières.

Comme il ne s'agit ici que de méthodes industrielles, je passe outre en indiquant aux personnes intéressées le traité de Thénard, tome III, pour la distillation de la résine en les engageant à puiser

Digitized by Google

dans les archives de l'Académie les renseignements qu'elles désireraient tirer des auteurs allemands dont M. Charpentier fils se propose de donner une traduction manuscrite à l'honorable assemblée, si elle daigne accepter cet hommage.

Cependant, deux mots sur ce que peut produire un arbre ayant par le bas 12 à 14 pouces de diamètre et par conséquent âgé de 40, 50, 80 ans, il donne en moyenne 6 livres de résine par an ; en général les autres conifères résinables n'en fournissent, terme moyen, que 2 livres. Prise sur les lieux, et calculs faits d'après les notes de Vienne, la résine de cet arbre rapporterait annuellement 2 f^s 16^c par pied, et cela pendant plus de 15 années. Messieurs, j'en souhaite à chacun de vous quelques centaines de mille pieds en pleine production.

J'aurais pu vous donner plusieurs tableaux comparatifs des produits de cette essence avec ceux d'autres arbres, mais cet examen pourrait être fastidieux pour l'Académie et j'abandonne cette partie de calculs.

Concevez-vous, Messieurs, qu'un arbre qui s'accommode du plus mauvais terrain, qui y croît, malgré vent et marée (comme on dit) et qui même ne s'accommoderait pas d'une meilleure terre, si elle était humide, profonde, non calcaire dans sa composition, ou n'ayant pas au moins une couche sous-calcaire à peu de profondeur ; un arbre qui résiste aux rigueurs les plus fortes de nos hivers; un arbre qui fournit les tant divers produits que j'ai énumérés plus haut, tout en fertilisant le sol stérile où il a été déposé et qui pendant toute sa vie, non seulement dédommage dès son enfance son propriétaire de ses frais de procréation, mais encore plus tard le récompense, lui ou

Digitized by Google

ses enfants par une richesse immense assurée : croyez-vous qu'un pareil arbre ne doive pas être vivement recommandé à l'intérêt de la sylviculture, surtout dans notre pays, où il nous paraît devoir trouver une nouvelle patrie, si on lui en favorise la colonisation.

Jusqu'à présent, on ne s'est occupé en Champagne de la plantation des conifères que pour en tirer du bois de chauffage, du fagotage ; c'est là l'idée fixe des frères Saint Denis à Boult. Ils ne demandent pas autre chose. Il est si difficile de triompher de la routine, que vraiment le cœur manque à pareille entreprise. Cependant il est quelques âmes animées de dévouement, qui s'attachent à l'idée qu'elles croyent bonne, la poursuivent avec persévérance, la propagent avec désintéressement, et finissent par la faire prévaloir au grand profit de l'utilité publique.

C'est là l'avenir du pin d'Autriche, particulièrement recommandé par M. Charpentier fils qui s'en occupe exclusivement à toute autre culture. M. Saint Denis lui-même m'a dit : que n'avons-nous connu cet arbre (le pin d'Autriche) 20 ans plutôt, nous n'en aurions pas planté d'autres. Paroles simples et naïves qui viennent à l'appui de ce que nous avons avancé précédemment.

On me dira peut être, votre projet de boisement est connu. Certes, on l'a proposé et la convention nationale l'avait décrété, en ordonnant des moyens en quelque sorte impossibles, surtout à l'époque où elle décrétait de si belles choses, sans un sou dans sa caisse. *On ne fait rien sans argent.*

Ici il ne s'agit pas d'argent, il suffit de patience, et dans 50 ans, nos petits neveux posséderont des terres fertiles et verdoyantes que n'auront pas vues

Digitized by Google

leurs pères. *On ne plante pas pour soi, mais pour ses successeurs.* Cela est une jouissance anticipée, quand on est sûr d'un bon résultat.

Et, Messieurs, n'est-ce pas une pensée bien souriante que celle de s'imaginer qu'un jour une verdure riche et belle ravivra nos plaines stériles de la Champagne, que les agriculteurs pourront couvrir plus tard de céréales ; ce que probablement on ne fera pas ; car alors les produits de nos pins dépasseront de beaucoup ce que pourrait donner du seigle, de l'orge, de l'avoine et même du froment.

Messieurs, nous ne nous sommes pas contentés de voyager dans les livres, tant nationaux qu'étrangers, j'ai fait aussi des excursions dans ces plaines qui pouvaient donner l'hospitalité à mon arbre chéri ; j'ai voulu voir par moi-même s'il avait été accueilli quelque part.

Dans une première excursion sur la Suippe, sous la conduite de M. Petit-Clément, de Boult, j'ai vu des plantations où le pin de Höess commençait à donner de brillantes espérances à Boult et Saint-Remy.

Dans une deuxième excursion, c'est M. Saint-Denis lui-même qui nous a accompagnés dans toute la contrée et nous a servi de *Cicerone*, et il nous a montré dans une étendue de terres considérables une végétation belle, mais jeune encore, établie sur un sol qui hier n'était qu'un aride désert. Eux, ces frères Saint Denis ont su, par leur intelligence et leurs sueurs, couvrir ces ignobles *trios* de forêts magnifiques et en ont fait de véritables oasis.

Honneur à ces hommes qui ont passé toute leur vie à travailler la terre ingrate où ils sont nés.

Digitized by Google

La terre a répondu à leurs soins, et j'aime à le croire, les en a dignement récompensés. Mais tout en fondant leur fortune particulière, ils ont procuré celle de la contrée qu'ils habitent; car en voyant les succès de leurs plantations, les *savarts* à l'époque où il les ont achetés étaient au prix de 6 à 10 francs l'hectare, et aujourd'hui on n'en obtiendrait pas à moins de 120 francs ; ils montent même jusqu'à 150 francs.

Là, j'y ai vu croissant dans un terrain calcaire aussi mauvais que possible, des pins et sapins de diverses espèces ; *mais dans ces plantations de même âge, je dois le dire sans flatterie, le pin noir d'Autriche semblait par l'élancement de sa flèche être un empereur trônant au dessus de ses humbles sujets.* Il est à remarquer que cet arbre dont l'active croissance dépasse dans sa jeunesse celle de ses congénaires, semble se reposer dans sa maturité, puis arrivé à la vieillesse, il se couronne, perdant ses branches inférieures, et conservant néanmoins au sommet une belle touffe, dont les rameaux s'étendent au loin et annoncent encore un reste considérable de vigueur par leur expansion luxurieuse.

Il peut y avoir dans ce district quelques 20 à 25 mille pieds de pin d'Autriche; autant dans les propriétés de M. Charpentier-Courtin, à la ferme de Modlin et environs. Le pin d'Autriche peut donc s'acclimater dans nos mauvaises terres de Champagne.

Je dois ajouter pour confirmer ce que nous avons dit du Laricio, sous le rapport du climat, que nous avons vu frappé par les gelées de l'hiver dernier, un nombre assez considérable de sujets de Corse, et pas un seul d'Autriche.

Digitized by Google

Je n'ai pas visité la contrée de Rethel où les conifères ne manquent pas, m'a-t-on dit, mais tout cela n'est pas le pin d'Autriche et ne m'intéresse que médiocrement, quoique cela ne soit pas sans intérêt sous un autre point de vue que le mien.

J'ai visité le parc de M. Tausserat, à Vinay, à 6 kilomètres d'Epernay. Là, le propriétaire avec bienveillance, nous a fait voir sa riche collection d'arbres étrangers. J'ai aperçu avec joie deux à trois pins d'Autriche, jeunes encore, mais d'une belle venue, quoique *placés* dans un site qui m'a paru humide et probablement sans fond calcaire. Vivront-ils longtemps? C'est ce que j'ignore, mais j'en doute fort; ce qu'il y a de certain, c'est que je ne verrai pas la fin de leur vie, quelque courte qu'elle soit.

Là, le cèdre Déodora de l'Inde a souffert de l'hiver dernier.

Là, le Laricio de Corse, âgé de 22 ans, offrait une circonférence de 60 centimètres.

Le pin de Romanie, dont vous avez vu un beau cône, de 25 ans d'âge, offrait 80 centimètres de circonférence et plus de 30 pieds d'élevation.

Le pin noir, à l'âge de 15 ans, présentait une circonférence de 35 centimètres et une hauteur de 16 à 20 pieds. J'y ai vu aussi le pin Tauride à feuilles très longues et aussi rustique que le pin d'Autriche, et qui me paraît être un cousin-germain de mon pin Autrichien.

Enfin, Messieurs, je comptais visiter les plaines des environs de Châlons; le temps et l'occasion m'ont manqué, je ne renonce cependant pas au plaisir de faire prochainement cette dernière excursion, car je sais que M. Segulas, avocat, proprié-

Digitized by Google

taire d'une grande étendue de terrain y a introduit beaucoup de pins, mais il paraît qu'il ne s'est occupé que de conifères autres que le pin d'Autriche, et que dans son domaine, je n'y rencontrerai pas mon arbre favori. C'est dommage! cependant il ne faut désespérer de rien. Nous verrons, j'aurai peut-être le bonheur d'y rencontrer quelques sujets perdus, comme j'ai fait à Vinay.

Je sais que le pin maritime existe à Jonchery et au petit Châlons, mais seulement pour former de belles avenues; c'est de là que proviennent les cônes que j'ai eu l'honneur de vous présenter dernièrement.

Je n'ai pu obtenir des cônes du pin d'Autriche. Les sujets que j'ai vus à Boult et à Modlin, sont encore trop jeunes pour porter fruits.

Les arbres qui s'y trouvent n'ont que 10 à 12 ans, et ce n'est qu'à 20 ou 25 ans qu'ils produisent leurs fleurs et leurs cônes. J'en ai demandé à Paris, il n'y en a pas: preuve que cet arbre est malheureusement encore peu connu en France.

C'est M. Charpentier fils qui m'a aidé de ses connaissances pratiques en sylviculture dans les traductions de l'allemand, et dans les diverses excursions que nous avons faites ensemble dans les environs de Reims. Je regrette que son absence momentanée m'ait privé du plaisir de faire une dernière partie de fatigue dans les plaines de Châlons. Je crois que nous pouvons nous en passer pour le moment, étant assez riches de documents pour prouver que l'on doit favoriser la propagation du pin noir d'Autriche, dans les plaines de la Champagne dite pouilleuse.

Digitized by Google

Maintenant, Messieurs, vu l'importance du sujet qui s'est agrandi à mesure que nos recherches ont sondé le terrain, et en considération du bienfait matériel que M. Charpentier fils devra procurer à la Champagne, et a déjà procuré dans la ferme de Modlin, à 6 kilomètres d'ici, fondée en 1832 par M. Charpentier-Courtin, son père, et où, par des soins assidus, ils ont père et fils fertilisé un sol inerte dans l'espace d'une vingtaine d'années ; en raison de son zèle et de son dévouement au bien public, nous prions la Société de lui accorder une médaille pour l'encourager à poursuivre ses travaux utiles pour le présent, et devant être très fructueux pour les générations futures.

Il y a longtemps, quelques centaines, peut-être des milliers d'années, qu'une partie de la Champagne est restée pouilleuse (je n'attache aucune importance à l'étymologie de cette dénomination), je la prends dans le sens *d'infertile*, et si par un boisement quelconque, la culture y étant impossible pour le moment, on parvient à la rendre productive, qu'importe le nombre d'années employées à cette création, si en constituant une terre végétale plus riche, les produits actuels répondent suffisamment aux capitaux qu'on y aura employés.

Pour terminer je crois devoir vous dire que j'ai écrit à un mien parent, dans le grand duché de Baden, où je sais que le pin noir a été introduit; j'ai aussi écrit à un autre parent, dans le Palatinat, pour avoir quelques renseignements sur le pin ou le sapin des Vosges qui, à ma connaissance, n'a pas encore été introduit dans le centre de la France, quoiqu'il embellisse ces montagnes bleues qui bordent

Digitized by Google

le Rhin ; enfin j'ai écrit à un ancien ami résidant à Bordeaux, et qui ayant parcouru la Corse pendant plusieurs années, pourra me donner quelques notions positives sur le Laricio et aussi sur le pin maritime, puisqu'il est au centre des Landes, et que lui-même est amateur d'agriculture, propriétaire d'une ferme considérable à quelques lieues de Reims.

Si de ces diverses sources il m'arrive quelques notions nouvelles qui puissent vous intéresser, je me ferai un véritable plaisir de vous les communiquer, si vous voulez bien me le permettre, car je crains d'avoir abusé de votre complaisante attention. Cependant encore un mot avant de finir.

L'Académie de Reims, dans ces dernières années, avait mis au concours la question suivante : « Indiquer les moyens pratiques d'amener *rapidement* » à l'état de culture ordinaire du pays les terres » incultes ou en friche connues en Champagne » sous les noms vulgaires de terres usagères, trios, » savarts. »

Cette question n'a pas été et n'a pas pu être résolue ; car, Messieurs, elle implique l'idée d'une espèce de création *spontanée !....* Dieu seul pourrait la produire d'un mot de sa voix toute puissante, mais, nous autres, pauvres mortels, ne devons attendre que du temps et de nos travaux l'amélioration du sol ingrat que le ciel a confié à nos soins. Demander cette transformation instantanée, c'est trop demander tout d'un coup, et comme l'a dit un de nos rois, *qui demande trop à la fois, n'obtient rien.*

Or, Messieurs, j'en reviens toujours, et ne crains pas d'y revenir encore à mon pin noir d'Autriche, persuadé que lui seul est capable de fertiliser, embellir

Digitized by Google

et enrichir ces plaines arides de la Champagne dite *Pouilleuse* et de les débarrasser de l'ignoble sobriquet qu'on leur inflige depuis tant de siècles. Il est temps de penser à faire abroger cette dénomination flétrissante. A vous, Messieurs, est réservé l'honneur par vos encouragements de réhabiliter notre pays et de contribuer à lui faire conquérir un nom plus noble, plus harmonieux et surtout plus digne de ses habitants.

Digitized by Google

Lecture de M. Baudesson.

—

DE L'INFLUENCE DE LA NATURE VARIÉE DES ALIMENTS SUR LA SANTÉ DES ANIMAUX ET SUR LEUR ENGRAISSEMENT.

—

Tout le monde connaît aujourd'hui les nombreuses expériences qui ont été faites dans le but de savoir si la vie peut être entretenue chez les animaux en les nourrissant avec un seul aliment ; tout le monde sait aussi qu'avec un pareil régime et dans un laps de temps plus ou moins long la vie s'affaiblit et la mort arrive bientôt par inanition. On sait également qu'en donnant à des chiens de la gélatine, de l'albumine et de la fibrine, substances formées d'un grand nombre d'éléments et riches en un principe essentiel à la vie, l'azote, ces animaux meurent néanmoins au bout d'un certain temps. Toutes les expériences qui ont été tentées dans le même sens ont toutes produit les mêmes résultats. On est donc en droit d'émettre ce principe que plus la nourriture sera compliquée plus son assimilation devra être facile, plus elle concourra à la formation du lait, de la viande et de la laine.

La démonstration de ce principe se fait tous les jours sous nos yeux, et les faits qui en découlent sont pleins d'éloquence et ne laissent aucun doute sur l'importance d'un pareil fait.

Digitized by Google

A quoi tiennent donc les effets si connus des pâturages sur les prairies naturelles, si ce n'est à la grande variété de l'herbe qui les compose et par conséquent à la grande quantité de principes alibiles divers qui s'y trouvent réunis ? Pourquoi les animaux sont-ils plus friands et moins vîte dégoûtés de foin de prairies permanentes que du foin des prairies temporaires, si ce n'est à la même raison ?

La même nourriture simple, longtemps soutenue, provoque le dégoût, et malgré l'abondance avec laquelle elle est distribuée le lait diminue, la laine devient plus dure, l'amaigrissement arrive bientôt, mais ajoutez un nouvel aliment à la ration ou changez quelque chose à l'ensemble, aussitôt vous verrez l'animal revenir à la santé la plus parfaite. Je ne suis pas éloigné de croire, avec un honorable professeur d'Alfort, que la monotonie du régime des chevaux de troupe est une cause puissante à leur peu de durée et aux nombreuses maladies dont ils sont si fréquemment atteints. Je vais presque en donner la preuve par ce seul fait : depuis six ans je connais une écurie qui n'a jamais compté, jusqu'à ici l'époque où nous sommes, moins de 70 chevaux employés à des services de jour et de nuit en toutes saisons : je puis certifier que jamais je n'y ai rencontré de chevaux malades, je mets de côté les accidents. Voici quelle était la nourriture de ces chevaux : 20 litres d'avoine, fourrage 40 livres, quelque fois plus, ainsi préparé, 1/3 foin artificiel, 1/3 foin naturel, 1/3 paille de lentille légèrement battue : je ne parle pas de ration de paille, cette ration n'était toute qu'accidentelle, les chevaux n'ayant jamais le temps de la manger vu le peu d'instants, qui leur était laissé pour chaque repas.

Digitized by Google

Aujourd'hui la plupart des nourrisseurs ne méconnaissent plus l'importance des effets produits par une nourriture variée ou plutôt compliquée. Ainsi, tous les aliments sont hachés, paille, foin, fourrages, herbes; on y ajoute tantôt du son, tantôt du grain cuit, des carottes, des betteraves, tantôt encore des résidus de betteraves provenant de la fabrication du sucre, tantôt enfin des tourteaux de graine de lin, de noix, de colza ou de navette. Aussi trouve-t-on chez les cultivateurs qui se servent de cette méthode, les plus beaux animaux gras : il faut ajouter que dans de pareilles conditions l'engraissement se fait avec beaucoup plus de célérité que chez ceux qui s'en tiennent toujours à la vieille routine. Et, en effet, pour que l'aliment des herbivores, d'après les belles recherches de M. Boussingault (1), puisse réparer toutes les dépenses que l'animal subit pendant la vie, et par conséquent pour entretenir cette même vie, il faut que sa composition soit très-complèxe, il faut qu'il contienne : 1° une substance azotée, telle que la fibrine, le gluten, la caséine ; 2° une matière grasse ; 3° une substance ternaire comme la fécule, le sucre, les gommes ; 4° enfin, des sels notamment des phosphates calcaires, magnésiens, ferriques, des sels de soude et de potasse.

Il résulte donc de là qu'un même aliment si composé qu'il soit, ne peut contenir à lui seul tous les principes en quantité égale pour non seulement entretenir la vie, mais accroître les diverses sécrétions.

C'est donc en associant sagement les différents

(1) Boussingault, *Economie rurale*, 2me édition, t. II, p. 356.

Digitized by Google

aliments qu'on parvient à les corriger l'un par l'autre et à augmenter ainsi leur puissance productive.

Mais il ne faut pas seulement considérer les effets de l'alimentation variée à ce point de vue, il faut encore voir qu'un régime bien approprié entretient toujours les organes de la digestion dans une activité constante, ainsi jamais de dégoût, de digestion paresseuse ; tandis qu'avec un régime composé d'un ou deux aliments, fussent-ils les plus riches en tous les principes qui les constituent, souvent on remarque de l'inappétence, des embarras gastriques, des indigestions intestinales, les organes se fatiguent ; en un mot, les aliments sont loin de donner les résultats qu'on devrait en retirer. Inutile d'établir la comparaison dans l'espèce humaine; tout le monde sait qu'on digère mieux un repas composé de plusieurs mets qu'un repas fait avec un seul.

Je termine, Messieurs, en citant deux passages d'agronomes latins, pour démontrer qu'eux déjà connaissaient l'importance de la variété d'alimentation. Ainsi P. Caton (liv. LIV) après avoir enseigné le moyen de conserver les différents fourrages en les saupoudrant de sel, dit : « Quand on commencera » au printemps à en faire la distribution aux bœufs, » on y ajoutera un boisseau de glands ou de marcs ou » de lupins, macérés avec 15 livres de foin (1). »

Varron, à son tour, écrivait, liv. II, *De re pecuaria* : « Il faut en dernier lieu faire acception des » aliments particulièrement propres à chaque espèce

(1) Ubi verno dare cœperis, modium glandis aut vinaciorum dato, modium lupini macerati et fœni pondo XV.

Digitized by Google

» de bétail, ce qui ne se borne pas à donner du
» foin aux chevaux et aux bœufs, et du gland aux
» porcs, à qui le foin ne saurait convenir. Il faut
» encore savoir à propos ajouter de l'orge et des
» vesces à la provende, et faire manger aux bœufs
» du lupin, du cytise et du sainfoin aux bêtes
» laitières (2). »

(2) Qui potissimum quæque pecudum pascatur, habenda ratio. Nec solum, quod fœno fit satura equa, aut bos, cum sues hoc vitent, et quærant glandem ; sed quod ordeum et faba interdum sit quibusdam objiciendum, et dandum bubus lupinum et lactariis medica, et cytisum.

Digitized by Google

Communication de M. De Vismes.

—

SUR LA MALADIE DES MOUTONS NOMMÉE LE PIÉTIN.

—

Sans-Souci, près Sézanne (Marne), le 12 Juin 1855.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,

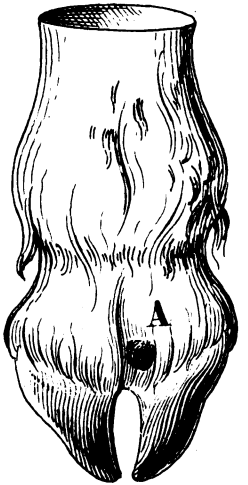
Quelqu'éloignées que soient les questions d'agriculture des travaux habituels de l'Académie, j'ai pensé que l'expérience que je fais depuis deux ans d'une découverte assez singulière à laquelle je dois la disparition du piétin parmi mes moutons, serait de nature à intéresser la savante société, ceux au moins de ses membres qui s'occupent de la culture, et c'est dans ce désir que j'ai osé vous prier de lui soumettre ma communication, si toutefois vous la jugez de nature à fixer un instant son attention.

J'aime l'agriculture, mais je ne suis pas savant, voilà pourquoi je crois pouvoir compter sur votre indulgence en me bornant à reproduire les faits dans leur seule simplicité.

Le piétin passe pour être un ulcère qui se forme au pied des moutons sous la solle de l'ongle. — Le moyen connu jusqu'ici comme seul remède, ou palliatif, se borne à couper la corne, souvent à l'abattre, à laver

Digitized by Google

La Poche piétinale.



La poche piétinale vue à l'intérieur.

A Orifice ouvert avec la pointe d'un canif pour en extraire la poche piétinale.

Digitized by Google

Digitized by Google

la plaie, puis à la brûler, ainsi que les chairs, avec du sulfate de cuivre, ou vitriol, de l'acide nitrique, etc.

Les moutons après avoir bien souffert par cette opération, cessent de boiter et de marcher sur les genoux, ce qui arrive lorsque la douleur devient trop aiguë et que le mal a été trop longtemps négligé.

Toutefois, cette guérison ne dure qu'un temps plus ou moins long. Le mal reparaît, la bête dépérit et finit assez souvent par succomber.

Tous les possesseurs de troupeaux qui se sont occupés de leur pansement dans le cas dont il s'agit, ont pu remarquer à la naissance de la fourchette de l'ongle, lorsque le piétin est formé, un point rouge que l'enflure du pied rend très-visible.

Ce point passe inaperçu et pourtant c'est lui que je crois la source du piétin, de la persistance de cette maladie, de sa contagionabilité.

Le berger voyant le pied enflé, douloureux, rendant des sérosités roussâtres, s'empresse de tailler la corne au vif, de couper les chairs, puis les cautérise au moyen des matières les plus brûlantes sans obtenir la guérison que son opération énergique devait faire espérer. Le point dont j'ai parlé plus haut se manifeste par une petite auréole rougeâtre et suppurante.

C'est l'infiltration incessante de cette humeur dans l'écartement de l'ongle qui, selon moi, produit l'ulcération, et qui par suite de son épanchement sur le sol foulé par le reste du troupeau, ne tarde pas à infecter ce dernier.

Voulant visiter plus à fond la cause de cette purulence, il m'arriva d'agrandir l'orifice avec la pointe d'un canif. Au lieu de voir sortir la matière que j'y croyais renfermée, il se présenta sous la pression des

Digitized by Google

doigts une espèce de chair morte, baveuse, que l'on pourrait comparer au bourbillon d'un clou ou javart ordinaire.

Je cherchais à l'extirper et quel fut mon étonnement en voyant arriver un morceau de chair rond, de la grosseur d'un tuyau de plume, d'une longueur de trois centimètres au moins.

L'extirpation n'excita aucun épanchement sanguin ne laissant qu'une cavité ronde de la profondeur de la poche charnue enlevée.

Je conservai longtemps à part les bêtes ainsi opérées sans qu'il se soit manifesté chez elles aucun retour de piétin.

Pour compléter mon expérience, je les réunis ensuite à d'autres moutons parfaitement sains, auxquels j'ajoutai deux bêtes infectées.

Celles qui avaient été opérées restèrent intactes, tandis que les autres ne purent échapper à la contagion.

Quant au boyau ou bourse charnue, extirpé, l'aspect en serait celui d'un ver de terre, moins l'indication des anneaux. Il est terminé en pointe, fermé au bout adhérant à l'intérieur de la fourchette, ouvert et humide à l'extérieur.

Sa longueur et sa grosseur diffèrent selon le degré de l'inflammation et du temps laissé au mal pour s'accroître.—Toutefois, les poches extirpées jusqu'ici, n'ont point dépassé la longueur de trois à quatre centimètres, ni la grosseur d'un fort tuyau de plume d'oie.

La couleur de ce morceau de chair est rougeâtre et garnie de filaments graisseux.

Fendue dans toute sa longueur, on trouve cette poche remplie d'une espèce de petits poils ou laine,

Digitized by Google

parfaitement rouge en couches longitudinales dont les pointes se dirigent vers l'orifice extérieur.

Ces poils ou laine sont, à l'œil nu, imprégnés d'une matière épaisse qui, examinée au microscope, prend l'éclat et le brillant du cristal.

Il est supposable que cette humeur arrivée au contact de l'air, se change en matière purulente et devient la source corrosive qui en séjournant entre la corne et la solle, engendre l'inflammation du piétin.

Aussitôt après l'opération, on frotte la petite plaie avec du saindoux, puis on laisse reposer la bête pendant deux à trois jours, afin de donner aux chairs le temps de remplir le vide occasionné par l'opération, ainsi que pour dissiper l'inflammation qui avait précédé.

Chaque berger devient le vétérinaire de son troupeau; car il n'a autre chose à faire avec la pointe du bistouri, dont il se servait auparavant pour tailler les cornes et les chairs, qu'à élargir un peu l'orifice afin de mieux saisir les bavures de la poche que j'appellerai piétinale. Ces bavures bien pincées entre la pointe de la lame de l'instrument et le pouce, sont tirées en dehors et cèdent facilement.

Pour suppléer à ma mauvaise description, je joins ici un petit dessin indiquant le point où l'on extrait la poche piétinale. — La grandeur naturelle de cette dernière, ainsi que l'aspect imparfait de l'intérieur.

Digitized by Google

Rapport de M. P. Charlier,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

MESSIEURS,

Il est si rare de rencontrer en agriculture des hommes assez intelligents et assez observateurs pour rechercher le siége et les causes des maladies de nos animaux domestiques, que j'éprouve un véritable chagrin d'avoir à signaler une erreur de la part de l'auteur de la note sur le *piétin* du mouton, qui a été adressée à l'Académie et que vous m'avez fait l'honneur de me remettre, en me chargeant de vous en faire connaître la valeur. Mais l'homme qui veut le bien ne se rebute pas à un premier échec, et s'il se trompe par fois dans ses appréciations, ce lui est au contraire un stimulant pour chercher à faire d'autres découvertes utiles. J'aborderai donc franchement la question, et dirai sans crainte d'encourir le mécontentement de l'honorable auteur de cette note, qu'il s'est trompé aussi bien sur la nature que sur le siége du piétin,

Ainsi, M. de Vismes croit que le piétin du mouton est dû à l'écoulement d'une humeur qui s'échappe d'une petite poche située au dessus et entre les deux onglons, organe peu visible, dit-il, chez les moutons sains, rouge, et assez apparent chez les moutons malades; laquelle humeur en se répandant

Digitized by Google

sur le sol, communique le mal à tout ou à une partie du troupeau.

Cet organe sécréteur que M. de Vismes appelle *poche piétinale*, existe en effet et laisse écouler une matière grasse, comme huileuse, mais il est loin d'être anormal; il est naturel au pied du mouton; c'est le *canal biflexe*, et le liquide qu'il sécrète sert à enduire la peau des surfaces de l'espace interdigité, pour qu'elle ne s'échauffe pas autant par la marche. Ainsi, la nature prévoyante remédie toujours elle-même aux inconvénients de ses admirables machines.

Quand l'inflammation de cet organe existe, qu'elle soit primitive ou secondaire, il est même à noter que sa sécrétion cesse. J'ai pu de nouveau faire cette remarque, en examinant récemment un troupeau affecté de piétin, et un autre de maladie aphtongulaire.

Le siége et la nature du piétin sont parfaitement connus; cette affection consiste dans une hypertrophie de l'appareil sécréteur de la corne, avec sécrétion anormale d'une humeur corrosive qui soulève, détache l'onglon, et détermine bientôt des désordres considérables dans toutes les parties qui forment le pied du mouton.

L'extirpation d'un organe indépendant de l'organe primitivement attaqué, qui en est éloigné, qui a sa fonction toute spéciale, ne peut donc pas prévenir le développement du piétin, ni en amener la guérison, ainsi que le pense M. de Vismes.

Les seuls moyens à mettre en pratique pour le traitement de cette redoutable maladie, sont :

1° L'enlèvement de toute la corne soulevée;

Digitized by Google

2° La cautérisation au moyen d'un corrosif ni trop, ni trop peu énergique.

Les bergers emploient eux-mêmes ce traitement avec succès, et sont déjà, comme le désire M. de Vismes, les vétérinaires de leur troupeau.

Seulement il arrive que beaucoup d'entre eux ne sont pas soigneux ; que d'autres ne possèdent pas les connaissances voulues, ou ne sont pas adroits ; que d'autres enfin ne sont pas convenablement secondés par leurs maîtres ; car à côté des deux points essentiels de traitement que j'ai signalés, il y a l'encombrement des fumiers dans les bergeries, le défaut d'aération, les cours humides et mal propres, le séjour des animaux malades avec les animaux sains, etc., etc.; causes qui sont toutes puissantes pour développer, propager le mal, et s'opposer à sa guérison.

Digitized by Google

Communication de M. Ed. de Barthélemy,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

ROYER-COLLARD,

SA VIE ET SES OUVRAGES.

—

La vie de Royer-Collard présente deux phases parfaitement distinctes que nous examinerons successivement : la politique d'abord qui occupe presque toute son existence, et qui lui donne en échange de contrariétés irritantes, d'amers désenchantements et de dégoût profond, une popularité immense ; la philosophie ensuite qui a placé son nom bien plus haut encore en l'inscrivant parmi ceux des plus remarquables penseurs de notre siècle. Enfin nous examinerons aussi en lui la dignité du père de famille, à laquelle il attachait une grande importance, tout en l'exagérant.

M. Royer-Collard (Pierre-Paul) naquit à Sompuis, près de Vitry-le-François, le 21 Juin 1761. Son père, M. Royer, suivant l'habitude du pays, joignit à son nom celui de sa femme. Il habitait Sompuis où il faisait valoir lui-même d'assez vastes propriétés que lui avait laissé son père, notaire royal, laissant à sa femme l'administration de la maison et la di-

Digitized by Google

rection de l'éducation de ses enfants au nombre de trois. Le fils aîné mourut au berceau, le second est celui dont nous allons retracer la vie, le dernier fut un médecin célèbre, homme spirituel et éloquent, étroitement lié avec son frère, mais qui devait le précéder de vingt ans dans la tombe.

L'enfance de M. Royer-Collard se passa au village, dans la maison paternelle, sous la surveillance sévère de sa mère qui appartenait à une famille ardemment dévouée au jansénisme et qui en avait chaleureusement embrassé les doctrines. Il fut placé au collége de Chaumont et envoyé ensuite à celui de Saint-Omer, dirigé par un de ses oncles, l'abbé Collard, où il dut recommencer ses études depuis le rudiment. Reçu avocat avant la révolution, il put plaider quelquefois devant le Parlement, et quand les événements lui eurent fermé cette carrière, M. Royer-Collard fut élu député de la commune de Paris par le quartier Saint-Louis. Après le 10 Août, il voulut, dans cette farouche commission qui dominait déjà l'Assemblée nationale, faire entendre quelques paroles de conciliation, et il en fut récompensé par la proscription au 31 Mai. M. Royer-Collard revint à Sompuis et y demeura tout le temps que dura la terreur, étudiant et poussant lui-même la charrue pour se mettre à l'abri des soupçons. Un jour, un gendarme vint le demander, et Madame Royer-Collard crut son fils perdu; mais la terreur était passée alors, et cet agent de la force publique venait simplement annoncer au jeune avocat laboureur que les électeurs de la ville de Vitry, rendant hommage à ses talents, l'avaient choisi pour les représenter au Conseil des Cinq-Cents. De retour à Paris,

Digitized by Google

M. Royer-Collard prit une part active aux travaux de cette nouvelle assemblée qui paraissait avoir la mission de fermer les plaies du pays; il refusa de s'associer aux tentatives diverses qui avaient pour but de rétablir un pouvoir monarchique, croyant alors sincèrement à la possibilité de la république, mais un esprit aussi droit ne devait pas longtemps demeurer aveuglé. Le 18 Fructidor fit comprendre à M. Royer-Collard la fausseté de cette illusion; son élection fut annulée; dès lors en présence des événements nouveaux, il comprit la nécessité d'une restauration bourbonnienne, et entama avec Louis XVIII une correspondance qui dura plusieurs années.

M. Royer-Collard ne devait pas demeurer longtemps éloigné des affaires. Au commencement de l'Empire, Napoléon avait fondé l'Université et avait confié une chaire de philosophie à M. de Pastoret; quand celui-ci la quitta pour aller siéger au Sénat, il la fit donner à M. Royer-Collard qui ne l'accepta qu'après de sincères hésitations. Pendant plus de dix années, M. Royer-Collard remplit ces fonctions et aborda successivement avec un réel succès les différentes branches de la philosophie. Ses leçons étaient suivies avec un rare empressement et l'on voyait la sombre salle où il se tenait, remplie d'une foule nombreuse et choisie. M. Royer-Collard conserva toujours le meilleur souvenir de cette époque de sa vie : « j'ai été enlevé trop tôt » à la philosophie, disait-il, non pas pour elle, » qui n'avait pas besoin de moi, mais pour moi-» même. » Il aimait aussi ces jeunes gens qui suivaient si assidûment ses cours, et parmi lesquels

Digitized by Google

se trouvaient tous ceux de ses contemporains dont la France peut s'honorer aujourd'hui.

Les événements de 1814 enlevèrent M. Royer-Collard à l'enseignement ; il était juste que les Bourbons fissent preuve de reconnaissance à l'égard de l'homme qui, depuis 1795, n'avait cessé de soutenir leur cause, de correspondre avec le roi, et qui s'était contenté du simple titre de professeur-doyen de faculté de lettres, tandis que ses talents pouvaient lui frayer une brillante carrière, et que tant de noms illustres de la monarchie s'arrachaient la charge de la plus humble domesticité du nouveau César. Nommé directeur de l'Imprimerie, M. Royer-Collard profita de la considération que sa réputation lui donnait dans le monde politique, pour conseiller les ministres et les empêcher de trop s'abandonner au parti des émigrés, dans la crainte d'une vive réaction. Les Cent-Jours rejettèrent M. Royer-Collard à l'écart, et la seconde restauration le trouva singulièrement effrayé de l'avenir et des chances de durée que le gouvernement monarchique pouvait avoir en France. Tout royaliste qu'il était, M. Royer-Collard rêvait cependant l'union de la royauté et de la liberté, ce rêve si difficile à accomplir. Un des plus récents biographes de M. Royer-Collard a dépeint en quelques lignes son caractère d'une manière exacte : « Il » pensait qu'une royauté héréditaire, tempérée par » des conseils où viendrait siéger l'élite de la » nation, était la forme la plus propre à protéger » tous les intérêts du pays. Mais la forme ne lui » fit jamais oublier le fond. On le voit dans les » divers temps de sa vie, essayer de faire prévaloir

Digitized by Google

» la prérogative du roi sur celle de l'assemblée, et » ensuite la prérogative de l'assemblée sur celle » du roi : il n'a pas eu en cela de contradiction ; » il a été du côté du roi tant qu'il l'a vu plus » libéral que l'assemblée, et il s'est rangé du côté » de l'assemblée quand il l'a trouvée plus libérale » que le roi L'organisation du gouvernement n'était » pour lui qu'un moyen ; le but était l'abolition de » tout privilège, le progrès des sciences et des » des lumières, l'unité de l'état fondé non sur le » culte, qui était divers, mais sur la justice qui » devait être uniforme. » Idée brillante sans conteste en théorie, mais dont la pratique est mal aisée et très périlleuse dans notre pays.

M. Royer-Collard fut cependant nommé Président de la commission de l'Instruction publique, et le collége de Vitry l'envoya siéger à la chambre surnommée *Introuvable*. Dès les premiers jours, il s'y posa d'une remarquable manière, et obtint par l'autorité de sa parole l'adoption de la loi d'amnistie qui semblait d'abord devoir être repoussée. Il prit part ensuite à tous les travaux de la chambre, demeurant toujours fidèlement attaché au roi, mais combattant avec énergie le parti ultra-royaliste dont l'ardeur nuisait réellement à la cause qu'il voulait soutenir. M. Royer-Collard accueillit avec joie la dissolution de cette chambre *introuvable*, et revint avec celle qui lui succéda, et dont la plupart des membres penchaient pour un libéralisme, honoré alors, mais dont malheureusement depuis nous avons eu à gémir, et dont les partisans eux-mêmes ont eu à répudier les doctrines.

Dans cette nouvelle assemblée, M. Royer-Collard

Digitized by Google

eut à remplir un rôle plus actif encore : il eut à défendre la prérogative du souverain à la fois contre les ultra-royalistes qui siégeaient à droite, et contre les factieux de la révolution et de l'empire qui occupaient la gauche. C'est ainsi qu'il se montra dans les débats sur la liberté individuelle, sur l'égalité complète des cultes : à l'occasion de celui-ci, il se prononça hautement contre une église dominante et repoussa avec une excessive énergie la pensée de confier l'instruction publique aux mains du clergé, en prononçant ces paroles : « l'Université » a le monopole de l'éducation, à peu près comme » les tribunaux ont celui de la justice, et l'armée » celui de la force publique. »

A la fin de 1817, M. Royer-Collard commença à se séparer du gouvernement, ou du moins abandonna la marche suivie par le ministère ; rallié à M. de Serres, il le soutint encore dans une discussion contre la prédominance de l'Eglise catholique, mais à dater de 1819, il se déclara complétement contre le système suivi par le roi lors de la modification ministérielle, et après l'assassinat du duc de Berry, quand M. le duc de Richelieu reprit les rênes des affaires, et en voulant montrer avec raison quelque sévérité contre le parti libéral qui entraînait la France à sa perte, proposa un changement dans le système électoral. M. Royer-Collard parla avec une grande force contre ce projet ; il continua avec plus d'énergie encore son rôle d'opposition à l'occasion de la loi sur la presse, en se prononçant contre la guerre d'Espagne, et en s'élevant hautement, étrange aberration d'un esprit aussi profond, contre la loi qui devait frapper de mort ceux qui commettraient le plus effroyable des

Digitized by Google

crimes ; la profanation des saintes hosties. M. Royer-Collard donna alors le spectacle réellement surprenant d'un royaliste secondant les efforts des libéraux et devant nécessairement provoquer la chûte d'une dynastie qu'il avait appelée de tous ses vœux. Il se résume plus nettement encore dans le discours qu'il prononça en 1827, quand on voulut envelopper la presse de liens plus forts et rendus indispensables par l'extrême licence des écrivains de l'époque ; en cette circonstance il fit voir que son but était de lutter contre le fanatisme, mais on ne peut se dissimuler qu'il se laissa entraîner trop loin. Le député de Vitry, qui, en 1815, était un des solides soutiens de la maison de Bourbon, reçut alors un pénible et éclatant témoignage de la reconnaissance des libéraux et fut élu dans sept départements après la dissolution de la Chambre en 1827, qui amena le triomphe de leur parti. En même temps l'Académie française lui offrait un fauteuil et en 1828, il était élu président de la Chambre. En ce moment le nouveau ministère faisait de louables efforts pour rétablir l'union entre les prétentions de la liberté et la prérogative royale : M. Royer-Collard y prêta généreusement son concours, mais il était trop tard, et il ne pouvait plus arrêter la marche des événements, au développement desquels il avait pris une trop large part par son attitude. Comme président, M. Royer-Collard dut lire par lui-même au roi la fameuse adresse votée par les 221, par laquelle la Chambre refusait de prêter plus longtemps son concours au gouvernement : M. Royer-Collard s'acquitta de cette pénible mission avec un profond chagrin. Le lendemain la Chambre des députés était prorogée : M. Royer-Collard partait pour la campagne et allait y

Digitized by Google

ensevelir des craintes et des regrets que la révolution allait si tristement justifier. Il est réélu en 1830, et s'il accepte ce mandat ce n'est pas pour soutenir un gouvernement « que ses mains n'ont pas élevé, mais » qui reste aujourd'hui la seule barrière contre d'o- » dieuses entreprises, » c'est seulement pour arrêter de toutes ses forces les tentatives du parti qui ne rêvait déjà que la destruction de la société. Voici ce que nous lisons dans une lettre qu'il écrivait de sa campagne de Châteauvieux, le 28 Juillet 1831, à un des membres de la famille de l'auteur de cette étude : « J'ai fait ce » que j'ai pu pour n'être pas réélu : je n'y ai pas » réussi. Il y avait à cet égard un parti pris dans la » grande majorité du collége de Vitry. Je n'ai pas cru » devoir rompre par un refus obstiné avec mes com- » patriotes et le peu d'amis politiques qui me restent » à Paris. Voilà tout : si vous m'aveez supposé quel- » que espérance personnelle, du moins désabusez-vous. » Ma vie politique est finie, *non defensoribus istis* » *tempus eget.* »

En 1839, M. Royer-Collard, qui était demeuré assez indifférent aux travaux de la Chambre, se retira devant le triomphe de la coalition, et il demeura dès lors dans la plus complète solitude : sa santé du reste ne lui permettait plus de s'occuper des affaires publiques. Atteint depuis longtemps d'une grave maladie organique, M. Royer-Collard en avait ressenti en 1835 une attaque qui avait mis dès ce moment ses jours en danger. Retiré dans sa terre de Châteauvieux, il ne passait plus que les hivers à Paris, et il y revenait au commencement de l'été de 1845, s'écrier dans la cour du château, où, selon l'habitude, s'étaient réunis les métayers et les habitants du village : « mes

Digitized by Google

» enfants, je viens mourir au milieu de vous : j'ai » voulu vous revoir encore une fois, m'occuper de » pourvoir à vos besoins de cet hiver, et vous faire » profiter des dépenses et des libéralités inséparables » même des plus simples funérailles. » Ces tristes paroles n'étaient que trop vraies, et M. Royer-Collard expira le 4 Septembre, entouré de sa famille et soutenu par les secours de la religion ; ses derniers mots furent ceux-ci : « Il n'y a de solide dans ce monde » que les idées religieuses, ne les abandonnez jamais, » et si vous en sortez, rentrez-y ! »

Le moment où M. Royer-Collard prit possession de la chaire de M. de Pastoret, est la date de l'époque la plus laborieuse de sa vie : jusque-là il n'avait étudié que pour lui et ne se croyait pas capable d'instruire les autres sur des sujets que lui-même, disait-il, connaissait imparfaitement. Du jour où il dut professer, il s'appliqua exclusivement au travail et en peu de temps se trouva capable de remplir brillamment sa tâche. Il n'hésita pas un instant à répudier hautement la philosophie du XVIIIe siècle pour se ranger du côté de celle du XVIIe, tout en conservant ses idées personnelles et se faisant du tout un système éclectique, et en constituant une véritable école, l'école *doctrinaire*. Le premier, il éleva d'une main hardie et ferme le drapeau d'une école opposée à celle encore toute puissante de Condillac. Il ne créait rien à la vérité, il ne faisait qu'importer des doctrines acceptées

Digitized by Google

ailleurs, mais il n'en faisait pas moins un appel, qui fut entendu, à l'esprit d'examen et d'indépendance; il n'en remettait pas moins la science dans la voie de la véritable méthode. Si ces doctrines n'étaient pas de lui, elles lui durent une vigueur et un enchaînement qui en doublaient la force, et en combattant avec ardeur l'esprit de la métaphysique, il lui empruntait la profondeur et quelquefois la subtilité de ses analyses. Si on le compare aux plus célèbres de ses contemporains, il semble qu'il eut moins d'étendue, mais plus de justesse et de nouveauté que M. de Tracy; moins de grâce et d'élégance, mais plus de hardiesse et de précision que M. Laromiguière; moins de profondeur et de portée, mais plus d'influence et d'action que Maine de Biran. Il eut surtout dans la tournure de la pensée et dans le style la qualité la plus précieuse au professeur, l'autorité. Il fit une révolution, et a laissé dans un discours, résumé si bref, mais si plein et si complet de ses leçons, un des morceaux les plus dignes d'être médités. Il faut suivre M. Royer-Collard dans le cours de ses trois premières années pour y retrouver le fond de ses doctrines. En 1811, il se déclara sans hésiter, avons-nous dit, l'adversaire des idées qui dominaient et dont les philosophes les plus éminents se disaient les disciples, quoique s'en séparant sur bien des points importants. M. Royer-Collard accomplit modestement cette révolution, en faisant adopter un maître meilleur, une lumière plus pure, les œuvres de Reid, qui venait prendre la place de Locke et de Condillac, comme ceux-ci avaient pris la place de Descartes. En 1812, M. Royer-Collard tout en développant

Digitized by Google

encore les doctrines de Reid, y ajouta ses idées personnelles; il s'inspirait du maître, mais il marchait seul. L'année suivante M. Royer-Collard compléta son œuvre: après avoir analysé ce grand fait de la perception du monde extérieur et établi sa théorie, il s'en servit pour contrôler et mettre d'accord ses doctrines antérieures. Nous n'entrerons pas dans le détail des subtilités de cette question qui est le point capital du système de M. Royer-Collard; nous nous reconnaissons incapable d'aborder ce sujet; nous avons voulu seulement donner une idée générale du mouvement imprimé à la philosophie par cet esprit profond qui poursuivait à outrance les partisans du scepticisme sur l'existence du monde extérieur, en proclamant son autorité propre et pour ainsi dire autonome. Il alla jusqu'à dire: « L'existence de l'univers est un profond » mystère caché dans un mystère plus profond, » celui de la vie intellectuelle. »

Nous quittons le philosophe et l'homme d'état pour ne plus nous occuper que du simple citoyen et de l'austère père de famille. Beaucoup d'écrivains, pour ne pas dire tous, ont toujours représenté M. Royer-Collard comme le modèle le plus parfait de la majesté des pères de famille: ces expressions franchement nous semblent exagérées et quelque peu pédantes. Chez M. Royer-Collard, le père de famille, comme l'homme politique, comme le citoyen, ne pouvait se dépouiller du ton doctoral

Digitized by Google

du professeur. Il avait adopté un système d'éducation pour ses deux filles, système qui se résumait dans ce singulier aphorisme que M. Royer-Collard leur répétait souvent : « Je ne veux pas que » vous soyez des dames : je saurai bien vous en » empêcher. » A cet effet, il avait placé près d'elles, une vieille domestique de sa mère, une fille des champs, d'une religion ardente, d'un caractère austère et qui devait suppléer Madame Royer-Collard à qui une trop faible santé ne permettait pas d'entreprendre une tâche aussi difficile qu'une double éducation. Cette servante, Marie-Jeanne, il faut la nommer, car elle a occupé une place importante dans cet intéressant intérieur, éleva rudement Mesdemoiselles Royer-Collard, sans que leur père trouvât cependant qu'il y eût de l'excès : elle brisait leurs volontés, les soumettait à des travaux réellement fatigants, aux épreuves les plus pénibles, nous allions dire inutiles. Jamais M. Royer-Collard ne se laissait aller au plus léger mouvement de faiblesse pour ses filles : tous ceux qui se sont occupés de retracer sa vie, nous le représentent avec un front sévère, une voix lente et grave, un geste impérieux : il apportait la même fermeté dans ses divers sentiments, et suivait obstinément le système qu'il s'était tracé. Rude envers lui-même, il s'astreignait à la vie la plus simple ; il détestait la mollesse et recherchait les privations ; il dormait peu, et si, quelquefois accablé par la chaleur du jour, il se sentait obligé de prendre quelque repos, il allait le chercher non sur un lit, mais sur le sol. Il repoussait également toute apparence de luxe, et malgré une fortune considérable, il ne se départit jamais de la plus grande simplicité, excepté

Digitized by Google

pour trois choses : l'achat de livres, les aumônes et les réceptions que lui imposaient ses hautes fonctions publiques.

M. Royer-Collard recevait avec politesse, mais avec une certaine raideur qu'il ne pouvait jamais abandonner. Son salon était assez suivi par le monde politique. Tous les dimanches on y voyait se réunir les principaux chefs de l'opposition modérée : c'était une vaste pièce servant de cabinet de travail, et dont les murs étaient couverts du haut en bas par des rayons chargés de livres ; pas d'ornements, pas de meubles de luxe, rien que le strict nécessaire. C'est là que venaient, selon l'époque, M. de Serres, M. de la Boullaye, les satellites du maître, M. Cousin, le plus éminent de ses élèves, M. Guizot, M. le duc de Broglie, M. Casimir-Perrier, M. Villemain, M. Humblot-Comté, alors député, M. Ampère, ce savant illustre d'une naïveté et d'une distraction devenues proverbiales, le janséniste comte de Montlosier, M. de Rémusat, MM. Andral et Genty de Bussy, gendre et neveu de M. Royer-Collard, et bien d'autres encore. On causait peu, la voix lente et sonore de M. Royer-Collard dominait dans le salon et se faisait continuellement entendre à un auditoire respectueux et attentif. La conversation roulait presque uniquement sur les événements du jour, sur les nouvelles politiques et les débats parlementaires : on y ménageait peu les actes du gouvernement. Ce salon était l'écho du monde libéral modéré d'alors : on ne s'y occupait ni de sciences, ni de la littérature, ni des arts, pour lesquels d'ailleurs, M. Royer-Collard avait une médiocre estime.

Tel a été M. Royer-Collard, cet homme qui a

Digitized by Google

attiré tous les regards pendant près de la moitié de notre siècle, et qui, sincèrement attaché à la royauté des Bourbons, a cependant, on ne peut se le dissimuler, contribué à sa perte en se ralliant à ses adversaires. Mais s'il l'a fait, il faut reconnaître qu'il n'a agi ainsi que dans l'espérance de la soutenir encore en l'amenant à de nouvelles réformes qu'il croyait sérieusement nécessaires. M. Royer-Collard s'est trompé, mais il a laissé néanmoins une noble mémoire; il a exercé sur l'esprit de ses contemporains un incontestable empire qu'il devait à la fermeté de son caractère, à la droiture de ses sentiments, à l'élevation de ses doctrines; le talent de l'orateur politique et la profondeur du philosophe s'unissaient en lui aux plus nobles qualités de l'âme. Et ce sera toujours, comme nous le disions en commençant, un des types les plus remarquables et les plus caractérisés du XIXe siècle, auquel si le talent ne fait pas défaut, manque souvent l'originalité.

Digitized by Google

Lecture de M. Max. Sutaine.

—

COMPTE-RENDU DU SEPTIÈME RAPPORT ANNUEL (1852) DES ADMINISTRATEURS DE L'INSTITUTION SMITHSONIENNE DE WASHINGTON AU SÉNAT ET A LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.

—

La Société Smithsonienne, fondée le 10 Août 1844, en vertu d'un acte du Congrès, est une magnifique institution.

Vous en jugerez vous-mêmes.

Elle est magnifique par son origine et par ses résultats.

Par son origine due à la munificence, posthume il est vrai, mais éclairée d'un citoyen de l'union américaine, M. Smithson, dont elle prit le nom par reconnaissance. Il vaudrait mieux, sans doute, donner de son vivant, on jouirait au moins de son œuvre ; mais enfin on ne saurait trop louer et encourager ces libéralités qui, pour être tardives, n'en viennent pas moins en aide aux sociétés scientifiques assez peu fortunées de leur nature. Elles les aident même d'autant plus, disons-le, qu'alors la part se fait plus large. On n'est jamais plus libéral que lorsqu'il s'agit de donner des biens dont on ne jouira plus.

Digitized by Google

Bien des académies et même des meilleures ne se montreraient pas plus difficiles que l'institution Smithsonienne, et feraient comme elle un accueil très convenable aux dispositions testamentaires, qui leur permettraient d'élargir leur cercle d'action et d'influence. Les légataires ne manqueraient pas ; il ne s'agit plus que de trouver les testateurs.

Encouragée par les particuliers, soutenue par l'État, elle est magnifique dans ses résultats, comme vous le verrez tout à l'heure.

De plus, elle est très dignement apparentée ; elle compte parmi ses administrateurs le ministre de la justice des Etats-Unis, des membres du sénat et de la chambre des représentants, le maire de Washington, et même le vice-président de l'Union. Avec un semblable patronage on est tenu de faire beaucoup et bien.

Son but est l'encouragement et la propagation des lettres et des sciences, et si nous nous en rapportons au compte-rendu de M. Joseph Henry, son secrétaire-général, nous verrons qu'elle n'a pas failli à sa mission.

Nous venons de dire : « si nous nous en rapportons » au compte-rendu de M. le secrétaire-général. » Nous nous empressons de demander à Messieurs les secrétaires-généraux de toutes les académies connues, pardon de cette expression dubitative, simple formule de style. Le doute n'est pas dans notre cœur, et nous savons parfaitement que rien au monde n'est plus véridique que ces documents annuels. Si la vérité était bannie du reste de la terre, elle irait certainement se réfugier dans ces discours périodiques ou, tout au plus, on l'habillerait et l'ornerait peut-être un peu, mais seulement par bienséance.

Digitized by Google

J'éprouvais le besoin de faire cette amende honorable avant de vous rendre un compte succinct du rapport de M. Joseph Henry, secrétaire de l'institution Smithsonienne, au sénat et à la chambre des représentants, sur les opérations et la situation de la Société en l'an de grâce 1852.

Et d'abord notons entre parenthèse que M. Joseph Henry nous paraît être parfaitement à la hauteur de la position importante qu'il occupe. Son rapport est simple, calme, digne en tous points d'un citoyen des États-Unis, qui n'a pas de temps à perdre et va droit au but. Quand on a parcouru son énumération des faits et gestes de l'institution, on comprend que cette dernière, imprégnée des émanations d'une société toute jeune encore, ait voulu se mettre à l'unisson de cette activité fébrile qui dévore les Américains du Nord.

Bien certainement si le mot de Pic de la Mirandole, qui se vantait modestement de pouvoir discourir *de omni re scibili et non scibili*, n'était pas connu, il faudrait l'inventer pour la société Smithsonienne.

Ainsi, en 1852 :

Elle a encouragé l'astronomie en facilitant les recherches qui ont amené la découverte du véritable orbite de la nouvelle planète de Neptune, et qui ont permis de déterminer les perturbations de cette planète et des autres corps du système solaire en raison de leur mutuelle attraction.

De plus, elle a facilité l'étude de cette science en fournissant des instruments à l'expédition du Chili, sous les ordres du lieutenant Gilliss, et en publiant une éphéméride de Neptune, adoptée actuellement par tous les astronomes de l'Univers.

Digitized by Google

Elle a fait faire des progrès à la géographie en dressant une liste annuelle des occultations par la lune des principales étoiles, listes au moyen desquelles on peut déterminer la longitude ; en préparant des tables, pour prendre d'une manière certaine les hauteurs à l'aide du baromètre, et enfin, en publiant une série de faits importants relatifs à la topographie de certaines localités des États-Unis, notamment de la vallée du Mississipi.

Elle a fondé un système de météorologie consistant dans l'établissement d'un corps de plusieurs centaines d'observateurs intelligents, occupés à noter, jour par jour, les phases de la température dans toutes les parties du continent de l'Amérique du Nord. Elle a importé des quantités d'instruments et fait construire des centaines de thermomètres comparés, de baromètres, de psychromètres, et fourni des tables perfectionnées, ainsi que les instructions nécessaires pour pouvoir, à l'aide de ces instruments, observer les variations de l'atmosphère, de la température, de l'humidité, etc., etc. Elle a recueilli, grâce à ce système, une série considérable de faits importants relatifs au climat des États-Unis et à la météorologie du globe.

En outre, la Société a fait avancer la science de la géologie par ses recherches et ses publications particulières. Elle a fait procéder à l'exploration préliminaire d'une partie du haut Missouri connue sous la dénomination de *mauvaises terres*, et maintenant elle s'occupe de l'impression d'un mémoire sur les intéressantes découvertes qui en sont résultées.

Elle a enrichi la botanique au moyen de ses explorations au Texas, au Mexique, en Californie, et

Digitized by Google

en éditant un mémoire étendu, illustré de planches coloriées représentant les plantes marines des côtes de l'Amérique septentrionale.

La physiologie, la zoologie, l'anatomie comparée lui doivent plusieurs travaux importants, entre autres des instructions étendues, intéressant spécialement les collections et la conservation des échantillons.

Elle a fait faire des progrès à la science du magnétisme terrestre en fournissant aux explorations scientifiques des instruments pour déterminer les éléments de la force magnétique, et en publiant le résultat des observations recueillies sous sa direction et aux frais de l'Etat. (Heureuse Académie à laquelle l'Etat fournit les fonds nécessaires à ses travaux et à ses recherches !)

Elle a publié une statistique des bibliothèques des Etats-Unis et un mode perfectionné de catalogues.

Puis, encore, l'institution Smithsonienne a attiré l'attention des savants sur les antiquités de l'Amérique, et, grâce à son appel, l'étude développée de l'archéologie fera connaître de plus en plus les mœurs, les habitudes, l'histoire des anciens habitants de ce continent.

Elle a établi un système étendu d'échanges scientifiques et littéraires, et expédie annuellement à des particuliers ou aux Sociétés les plus éloignées des ballots d'œuvres importantes. Ses propres publications sont adressées *franco* aux principales bibliothèques du monde, et aucun droit d'auteur, aucune restriction ne s'opposent à leur réimpression.

Il est impossible de répandre les lumières d'une manière plus généreuse et plus libérale.

On aura une idée de l'importance réelle de cette

Digitized by Google

institution quand on saura qu'en 1852 seulement elle a expédié 572 paquets de ses publications contenant 9,195 articles (probablement volumes et brochures), et qu'elle en a reçu 637, renfermant d'innombrables travaux, pour d'autres sociétés de l'Union, non compris 4,745 articles destinés à l'institution elle-même.

Nous connaissons dans l'Ancien Monde peu d'académies qui puissent se glorifier d'un pareil résultat.

Certes, l'analyse rapide que nous venons de vous présenter suffit à donner une idée du zèle déployé par les directeurs de l'œuvre, fondée par Smithson ; mais ils ont fait plus encore.

La société a compris qu'elle devait se rendre populaire, et en cela elle a sagement agi ; car si la popularité qui s'attache aux personnes est chose fragile et éphémère, celle que les institutions savent conquérir est plus solide et plus durable. A l'instar de l'institut de Lowell et d'autres associations américaines, elle a ouvert des cours de lectures publiques. Ces cours, professés par des hommes d'un savoir éminent, sont assidûment fréquentés. Ainsi, par exemple, à Washington, dit M. Joseph Henry, quand le temps le permet, la salle est encombrée longtemps avant l'heure par une foule d'auditeurs intelligents.

Ces cours sont enconragés et patronés par le Congrès, et voici la nomenclature de ceux qui ont été suivis pendant la session de 1852 :

Lectures du docteur Kane sur un voyage de découvertes au pôle arctique ;

Du président Mark Hopkins sur une méthode appliquée aux recherches ;

Digitized by Google

Du professeur Rogers sur les phases atmosphériques ;

Du docteur Benjamin Silliman sur la géologie ;

Du professeur Felton sur la littérature grecque ;

De M. Tyson : étude sur la reine Elisabeth et Olivier Cromwell ;

Du docteur Gould sur les progrès récents de l'astronomie ;

Du professeur Louis Agassiz sur le classement du règne animal ;

Du professeur Silliman sur les quatre anciens éléments : la terre, l'air, le feu et l'eau ;

Enfin, du docteur Henry Goadby sur la structure et les fonctions des insectes.

Vous voyez, Messieurs, que l'institut Smithsonienne se préoccupe vivement de l'instruction du peuple et qu'il répond largement aux encouragements qu'il reçoit.

Ces encouragements sont nombreux ; l'exemple de Smithson a trouvé de fréquents imitateurs, et des legs importants ont déjà constitué à l'œuvre qu'il a créée un fond considérable. Ainsi, en 1851, un M. Wynn de Brooklyn institue sa fille unique sa légataire universelle, en stipulant que si elle meurt sans postérité, la totalité de ses biens, s'élevant à 75,000 dollars (375,000 francs), appartiendra à la société.... Qu'on se le dise.

De même que les hommes, les peuples sont plus généreux dans leur jeunesse, et nous pensons que, sous le rapport de ces libéralités, l'ancien monde a beaucoup à envier au nouveau. Puisse le temps ne pas refroidir le zèle des donateurs, et l'heureuse bénéficiaire continuer à se montrer, comme elle l'a fait jusqu'ici, digne de ces bienfaisantes dispositions!

Digitized by Google

La meilleure manière de terminer cette rapide analyse du compte-rendu très remarquable de M. le secrétaire-général Henry, est de vous citer, Messieurs, cette maxime qu'on ne saurait trop méditer, et qui brille dans son rapport comme une pierre précieuse au front d'une couronne : « La valeur d'une insti-
» tution doit moins se calculer d'après les richesses
» qu'elle renferme dans son enceinte, que d'après
» les lumières qu'elle répand au dehors. »

Ces lignes devraient être gravées en lettres d'or dans toutes les académies.

Vous voyez, Messieurs, que j'avais raison de vous dire que la société Smithsonienne, notre digne correspondante, est une magnifique institution.

Digitized by Google

Lecture de M. Poussin.

—

ÉTUDE SUR LE XIIIe SIÈCLE CONSIDÉRÉ SURTOUT AU POINT DE VUE DE LA PHILOSOPHIE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

—

Première Partie.

—

MESSIEURS,

Deux écueils sont à éviter pour tout esprit qui veut juger le moyen-âge avec impartialité. L'un, c'est de s'éprendre d'un tel enthousiasme pour cet âge de transition, pour sa littérature, pour sa philosophie, pour son architecture et ses beaux-arts, que tout doive être ramené à ses conceptions fécondes sans doute, mais qui après tout ne peuvent être le dernier mot des arts et de la science toujours perfectibles à l'infini. Pour ces enthousiastes, la conception la plus grotesque, la figure la plus bizarre est un admirable symbolisme que l'antiquité n'a pu atteindre et que toute la civilisation contemporaine ne saurait faire revivre. — D'autres, au contraire, admirateurs passionnés du présent, pleins de mépris pour ce passé si chrétien et si fertile en œuvres de génie, ne comprennent rien à ces

Digitized by Google

éloges dithyrambiques prodigués dans le but de réhabiliter des temps barbares. A ces amis du progrès qui flétrissent si cavalièrement tout ce qui les a précédés, on pourrait appliquer peut-être cette sentence ingénieuse d'un philosophe chinois : « Une vive lu-
» mière éclairait l'antiquité, mais à peine quelques
» rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble
» que les anciens étaient dans les ténèbres parce
» que nous les voyons à travers les nuages épais
» dont nous venons de sortir. L'homme est un
» enfant né à minuit ; quand il voit lever le
» soleil, il croit qu'*hier* n'a jamais existé. »

Comme toujours, la vérité se trouve entre ces deux extrêmes. Le moyen-âge, à l'exemple de l'antiquité païenne et de la civilisation contemporaine, a eu ses ignominies et ses ténèbres; mais comme elles aussi, ses gloires et ses splendeurs. Or ces lumières éparses, reflétées et pour ainsi dire concentrées dans les siècles de Périclès et d'Auguste pour la société ancienne, dans ceux de Léon X et de Louis XIV pour les temps modernes, viennent à leur tour au moyen-âge se réunir comme en un seul faisceau dans le siècle d'Innocent III ou de saint Louis. C'est donc là qu'il faut chercher les grandeurs du moyen-âge. Car tout ce qui précède Louis IX, est un acheminement à ce grand siècle; tout ce qui suit immédiatement, une décadence intellectuelle et artistique, compagne inséparable de la décadence morale. — Heureuse la main des Médicis, si en arrêtant ces deux premières décadences, celle de la science et de l'art, par le retour aux traditions de Rome et d'Athènes, elle n'avait point, à son insu peut-être, consommé l'autre au profit des

Digitized by Google

idées païennes et aux dépens de la pensée catholique..... En méprisant trop les traditions du XIIIe siècle, de la partie saine du moyen-âge, en enveloppant sous un seul anathème, et l'élément barbare que les invasions germaniques avaient déposé au sein de l'Eglise, et les conceptions grandioses que cette même Eglise dressait sur toutes ces ruines de la civilisation ancienne, la Renaissance ingrate a commis une véritable injustice, qu'heureusement chaque jour notre siècle s'efforce de réparer.

Tout, Messieurs, concourait à préparer dignement ce grand siècle de saint Louis. Le monde intellectuel, au milieu des agitations convulsives de la société civile réfugiée dans les cloîtres, abritait depuis longtemps, un à un, les débris de l'antiquité qui surnageaient du naufrage. Une forte impulsion avait été donnée aux études par les papes et par les évêques, presque seuls gardiens de ces trésors auxquels, après le règne de Charlemagne, le XIe et le XIIe siècle attachèrent tant de prix. Alors le sol de la France se couvrait d'édifices religieux où s'étalaient toutes les richesses architecturales de Bysance.... L'Orient apportait à l'Occident son glorieux tribut.... La philosophie prenait à son tour un nouvel essor. Lanfranc et l'un des plus grands penseurs catholiques, saint Anselme de Cantorbéry, rallumaient tous deux cette passion de l'étude qui allait attirer, jusque dans la solitude des forêts, un peuple de disciples aux pieds d'Abélard. Bientôt les écoles inférieures se transforment en universités ; chacune conserve une spécialité. *Salerne* enseigne la médecine, *Bologne* le droit, *Paris* la théologie et la dialectique. Presque toutes ces universités durent à l'Eglise leur origine. C'est l'Eglise

Digitized by Google

qui les fonde et qui les dote; ce sont des papes qui les protégent. Cependant le XIIe siècle renchérit encore sur son devancier. Les luttes de Bérenger et de Lanfranc, de Roscelin et de saint Anselme, du saint fondateur de Clairvaux et du fougueux amant d'Héloïse; la dialectique savante et les leçons de Guillaume de Champeaux, maître d'Abélard; les hardiesses subtiles de Guillaume de la Porée; enfin toute cette pacifique croisade du catholicisme contre les libres penseurs, croisade si noblement soutenue par Robert Pulleyn, Pierre Lombard, Hugues et Richard de Saint-Victor, tout cela, fortifié des prédications populaires de saint Dominique et de saint François d'Assise, préparait singulièrement les esprits à ce grand mouvement philosophique, littéraire et artistique, qui devait faire la gloire du XIIIe siècle.

Deux hommes surtout étaient destinés par la Providence à inaugurer tant de grandeurs, le roi Louis IX et le pape Innocent III; tous deux à la hauteur d'une si belle mission. En étudiant dans une autre sphère d'action la prodigieuse influence exercée par Innocent III, on ne peut méconnaître la part immense qui lui revient de toutes les gloires du XIIIe siècle. « Aux yeux d'Innocent III, dit un » écrivain protestant, l'impartial Hurter, le pontifi- » cat était la seule puissance capable d'empêcher » l'abus de la force, la violation des lois divines » et humaines; puissance plus haute et plus sainte » que tout tribunal politique ou civil; puissance » qui tantôt instruit avec douceur, avertit avec » bienveillance; tantôt gronde et menace, s'oppose » aux grands de la terre et empêche le fort d'op- » primer le faible, le fils libre de devenir esclave;

Digitized by Google

» qui agit envers les rois comme un père envers
» ses enfants, qui s'efforce de protéger les malheu-
» reux contre l'avarice des grands, les peuples
» contre une domination despotique ou arbitraire,
» etc., etc. » Admirable et étrange puissance, ajouterons-nous, qui du consentement même des peuples et des rois, dans ces luttes perpétuelles du faible et du fort, faisait alors du pontife de Rome une image sensible de Dieu lui-même, disposant par sa providence des destinées du monde. Voulez-vous la preuve de cette puissance acceptée doublement et par les peuples qui parfois semblent la déléguer, et par les princes qui la sollicitent. Eh bien ! c'est le pape Innocent III qui assure la couronne d'Allemagne sur la tête de Frédéric II ; qui force le roi Philippe-Auguste de reprendre sa femme Ingelburge ; Alphonse, roi de Léon, de briser ses liens incestueux et de venir solliciter à Rome l'investiture de la dignité royale ; Sanche Ier, roi de Portugal, de mendier la protection du siége apostolique. En Pologne, c'est le même pontife qui arrête l'usurpation de Ladislas ; lui qui réconcilie les deux fils du roi de Hongrie ; c'est de sa main que la Dalmatie, la Bulgarie et la Valachie reçoivent avec reconnaissance le souverain qu'il leur assigne. En Norwège, en Suède, les foudres menaçantes du Vatican, plus puissantes que le sang dernièrement versé d'un évêque martyr, suspendent à l'instant les fureurs d'une guerre civile. Dans la Grande-Bretagne, Innocent frappe et relève Jean-sans-Terre, tout heureux de se proclamer l'humble feudataire du saint-siége. — Enfin l'Orient elle-même, sans la conduite insidieuse de Henri Dandolo, eût fini par se courber sous l'influence prodigieuse

Digitized by Google

du pontife romain. — Et cependant au milieu de cette multitude d'affaires qui, de toutes les parties du monde chrétien viennent peser sur sa tête, Innocent III trouve encore le temps de réunir dans son palais de Latran, une des plus brillantes et des plus nombreuses assemblées du catholicisme. Il parle, et 71 archevêques, 413 évêques, 800 abbés, les légats et les patriarches de l'Orient se pressent à Rome, pour confondre les nouvelles erreurs de Bérenger, arrêter les prétentions démagogiques des Albigeois, et opposer une digue nouvelle aux orages qui grondent en Orient.

Près de cette grande figure d'Innocent III, devenu seul l'arbitre du monde, ne pâlit point la noble et chevaleresque figure de saint Louis. Les sciences, les lettres, les arts reçoivent de lui une telle protection dans le royaume, que jamais la France ne fut plus florissante. Le mouvement bientôt se communique au reste de l'Europe, l'Allemagne, l'Italie rivalisent pour favoriser ce grand mouvement d'une civilisation nouvelle. La théologie, la philosophie, l'histoire même et la poésie; l'architecture, la peinture, la glyptique, la céramique, tous les beaux-arts, atteignent à cette époque une perfection, parfois obtenue, jamais dépassée. Et au milieu de cette grande agitation des esprits, la foi chrétienne inspirait et dominait tout. Les plus belles créations du génie étaient mises exclusivement au service de la religion; la pensée catholique embrassait tout l'esprit humain et l'associait ou l'employait à tous ses développements.

A la tête de toutes les plus glorieuses personnifications du XIIIe siècle, dans l'ordre des idées philosophiques, marche l'ange de l'école, saint *Thomas*

Digitized by Google

d'Aquin. Né en Calabre, d'une famille noble, élevé dans la solitude du Mont-Cassin, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, fit ses études à Cologne, sous Albert-le-Grand, et devint plus tard successivement professeur dans cette même ville, puis à Paris, à Rome et dans d'autres écoles italiennes. Passionné pour le travail, il refusa l'archevêché de Naples pour se consacrer exclusivement à l'étude.

Peu d'hommes ont remué plus d'idées que ne l'a fait saint Thomas. Par le nombre et par le mérite de ses ouvrages, par la vaste étendue de son savoir, par le génie profondément philosophique qui le caractérise, par la rigueur de la méthode et la puissance du raisonnement, il se place, de l'aveu de tous, au premier rang des théologiens et même des philosophes de tous les siècles. On sait la réponse du pape Jean XXII qui le canonisa, à ceux qui contestaient à l'ange de l'école le don des miracles : « des miracles! s'écria-t-il, il en a fait autant qu'il a décidé de questions. » Saint Thomas tient lieu de tous les docteurs, écrivait à son tour le cardinal Tolet. Aussi ne nous étonnons point qu'*Albert-le-Grand*, digne maître d'un tel disciple, n'ait prédit qu'un jour le *bœuf muet*, comme l'appelaient insolemment ses condisciples, remplirait le monde de ses mugissements. Tous les siècles ont ratifié cette sentence. Aussi un hérésiarque du XVIe siècle disait-il : *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam.*

« Tous, écrit un docteur allemand (Kleing, cité » dans l'histoire de saint Thomas d'Aquin), tous lui » reconnaissent une force d'esprit incroyable, qui lui » fait unir à la plus profonde spéculation les plus » utiles ressources d'une toute puissante dialectique ; » qui lui donne la noble hardiesse de scruter le ciel

Digitized by Google

» et la terre, le monde visible et invisible, Dieu et » l'humanité ; de s'élever à toutes leurs profondeurs, » sans cesser un instant d'être clair, réfléchi, et de » s'arrêter aux limites nécessaires de la connaissance ; » splendide intelligence qui ne recule devant aucune » objection, et même avant de les abattre, les fortifie » avec les armes de l'autorité et de la raison. » Aussi nul doute que l'école voltairienne n'ait souvent puisé dans cet arsenal d'objections fortifiées par saint Thomas, autant que dans les écrits de Dom Calmet, les arguments les plus spécieux que l'esprit français et le sarcasme ont si longtemps popularisés contre le catholicisme. A tous ces jugements, portés sur un homme qui suffirait à immortaliser une époque, ajoutons cette dernière appréciation, peu suspecte, d'un illustre rationaliste, de M. Cousin : « Le chef-d'œuvre de saint » Thomas, écrit-il dans son histoire de la philosophie » (9e leçon), la *Somme théologique*, est *un des plus* » *grands monuments de l'esprit humain ;* elle comprend » avec une haute métaphysique, un système entier de » morale et même de politique. » On se fera une juste idée de la fécondité de cet homme extraordinaire, en se rappelant que ses œuvres renferment dix-huit énormes volumes in-folio, dans l'édition éditée à Rome en 1570, sous les yeux de Pie V.

Sans doute, on a beaucoup attaqué de nos jours, sinon la philosophie spiritualiste de saint Thomas, ce qui serait trop fort, du moins la forme scolastique qui (dit-on) déshonore presque tout l'enseignement de cette époque du moyen-âge. Mais comment faire un crime au grand docteur, d'avoir appliqué aux dogmes de la religion cette forme sévère du raisonnement qui donne aux vérités morales la précision et la certitude

Digitized by Google

mathématiques ? Qui ne sait que c'est à la scolastique surtout, que nous devons cette exactitude dans la doctrine, cette évidence saisissante des preuves et jusqu'à un certain point, humainement parlant, cette immutabilité de la vérité chrétienne. Tous les penseurs profonds, dans l'Eglise et hors de l'Eglise, depuis Bossuet et Leibnitz jusqu'à Hegel, lui ont rendu complétement justice. Et si la réforme et la philosophie du XVIIIe siècle ont été si dédaigneuses envers la scolastique, c'est qu'elles comprenaient que c'était à cette source que la théologie chrétienne puisait cette vigueur féconde à laquelle aucun argument ne résiste. Juger en effet les vérités de l'ordre moral avec l'imagination et l'esprit, lui appliquer cette forme dégagée et souvent spécieuse de la raison ordinaire, c'est vouloir leur enlever une partie de cette évidence que leur donne la forme sévère du syllogisme. Nous connaissons tels arguments spécieux du philosophe de Ferney et de Genève, qui, réduits aux proportions rigoureuses de la forme scolastique, exciteraient souvent autant de railleries contre leurs auteurs qu'ils en ont provoqué contre le catholicisme. C'est que la scolastique en effet démasque tous les sophismes ; c'est qu'avec elle tout l'esprit du monde ne peut servir de passe-port à une mauvaise raison. La forme scolastique, c'est ce cercle de Popilius dont il n'est pas permis de sortir. Aussi l'on peut défier l'esprit le plus rebelle du monde de résister à la logique de saint Thomas.

Toutefois, Messieurs, elle ne fit point son seul mérite ; saint Thomas, grand théologien, grand philosophe, fut encore un grand poète. Quelle richesse de pensée n'a-t-il point semé dans ses hymnes au Saint-Sacrement. Santeuil qui s'y connaissait, eut volontiers,

Digitized by Google

disait-il, sacrifié tous ses vers pour certaines strophes si concises et si riches de Thomas d'Aquin.

Il citait celle-ci entre autres :

« *Se nascens dedit socium*,
» *Canvescens in œdulium*,
» *Se moriens in pretium*,
» *Se regnans dat in prœmium*. »

On peut sans doute trouver du plus beau latin; mais de plus grandes pensées dans un plus riche laconisme, jamais.

Maintenant, s'il est vrai, comme on l'assure, que saint Thomas ait composé les graves mélodies qui ornent ces poésies touchantes, à une âme de poète, il unissait donc encore le goût pur d'un grand artiste. Et si le seul spectacle de cette réhabilitation récente des harmonies du XIIIe siècle fit tressaillir dans la capitale notre savante magistrature, qu'il devait être beau à entendre cet orchestre de saints religieux, à demi-voilés sous leurs manteaux de bure, redisant d'une voix frémissante sous les arceaux mystérieux de la Sainte-Chapelle, en présence du saint Roi et de sa cour, ces sublimes cantiques à peine échappés de l'âme brûlante de saint Thomas. Oh ! quel contraste, Messieurs, avec ces accords éveillés que, par un étrange anachronisme, des lèvres profanes lancent presque en riant sous les voussures de nos cathédrales gothiques, devant une foule curieuse, distraite ou incrédule. Non tant que l'art musical n'aura point détrôné les notes graves de l'*Adorate supplex* ou de l'*Ecce panis ;* le chant lyrique du *Te Deum* ou les plaintives élégies du *Stabat*, ou les terreurs de l'*Hymne* des morts ; que l'Eglise s'en contente, et qu'elle laisse

Digitized by Google

généreusement au théâtre, à la place publique ou au salon, les riantes cantilènes, les nobles accents du patriotisme et les sublimes cantates des artistes contemporains. A chacun son rôle et son mérite. Car l'un c'est du catholicisme en action, l'autre serait de la parodie ; l'un réveille le cœur, l'excite à la religion et à la prière, l'autre endort mollement les sens, caresse voluptueusement l'oreille, surexcite l'imagination, et ne laisse dans l'âme que des impressions fugitives.

Mais je m'aperçois que l'enthousiasme pour saint Thomas allait nous faire négliger son maître, l'illustre *Albert-le-Grand*, le savant le plus fameux de toute l'Allemagne au moyen-âge. — Albert, comte de Wolstadt, acquit ce surnom de Grand en professant dans les écoles de Cologne et de Paris. Successivement provincial des Dominicains et évêque de Ratisbonne, il passa les dernières années de sa vie à Cologne, dans une laborieuse solitude. Tous les esprits studieux s'enfermaient alors dans les monastères, où ils trouvaient tous les moyens d'exécuter de grands travaux scientifiques ou littéraires. C'est que les monastères furent successivement et souvent à la fois, non-seulement les forteresses, les hôpitaux, les orphelinats, les maisons de refuges, les salles d'asile, les crèches du moyen-âge, mais encore les ateliers de sculpture, de peinture, de ferronnerie, d'architecture, ses écoles primaires et secondaires, ses académies et ses universités.... Le monastère était tout, ou plutôt c'était un monde dans un autre monde; un abri entre le ciel et la terre, où tout ce qui souffrait, tout ce qui pensait, trouvait un remède à des douleurs, un aliment à des investigations que le siècle trop agité et comme

Digitized by Google

en travail de la civilisation nouvelle, ne pouvait ni soulager ni satisfaire ! Dans ces pieux asiles, les plus jeunes moines aidaient les savants dans leurs fatigantes recherches. C'est ce qui explique comment Albert-le-Grand parvint à composer 21 volumes in-folio. Ses cours eurent un succès si prodigieux qu'il fût obligé de donner à Paris ses leçons en plein air, sur une place encore appelée place *Maubert* par contraction de Maître Albert. Versé dans toutes les sciences exactes, il avait, dit-on, fabriqué une tête parlante, ou du moins un automate à figure humaine, qui faisait les honneurs de sa chambre. Aussi, malgré la distance qui nous en sépare, le souvenir d'Albert-le-Grand est-il resté dans la mémoire du peuple, défiguré par une foule de traditions superstitieuses.

Ce qu'Albert-le-Grand avait entrevu, *Bacon*, par la seule force de son génie, le découvrit dans les profondeurs de la nature, en se fondant sur l'observation et l'expérience. Bacon, religieux de l'ordre de Saint-François, naquit en 1214 à Ilchester dans la province de Somerset. Les progrès qu'il fit dans l'astronomie, la chimie et les mathématiques l'ont fait surnommer *le Docteur admirable* par ses contemporains. C'est lui qui, en 1267, propose au pape Clément IV la correction du calendrier. On trouve dans ses écrits l'usage du miroir ardent, un commencement de théorie sur les télescopes, les lunettes et les microscopes. Il est certain qu'il connut la composition et les propriétés de la poudre, qui n'était point encore sans doute un instrument de guerre, mais dont s'amusaient déjà dans leurs jeux les enfants du XIIIe siècle. (Cuvier, 9e leçon.) Bacon pressentit l'emploi de la vapeur, résolut plu-

Digitized by Google

sieurs problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques, sur la réfraction de la lumière des astres. La polarité de l'aimant, remarquée en Chine 2500 avant J.-C., était assez connue de Bacon, puisqu'on lui attribue l'invention de la boussole, appliquée plus tard seulement à la navigation. Enfin, pour tout dire, ce savant religieux peut être considéré avec Albert-le-Grand comme le père de la science qui a immortalisé Newton.

Mais en parlant des gloires du XIIIe siècle, pouvons-nous oublier une des illustrations de notre pays, *Robert de Sorbon*. Né dans le Rethelois, il s'élève par son seul mérite au rang de docteur à Paris. Louis IX, charmé de l'entendre, l'honore du titre de chapelain et le choisit pour son confesseur. Robert n'use de son crédit que pour faciliter aux enfants du peuple la carrière des lettres, et dans ce but il fonde le fameux collége de la Sorbonne. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ascétiques écrits en latin, mais dont l'onction et la piété sont un peu ternies par l'inélégance du style. Et ici remarquons en passant que si les grands écrivains du siècle de saint Louis, saint Thomas, Bacon, Albert-le-Grand, n'ont point toujours occupé dans un certain monde intellectuel toute la place que mérite leur génie, ce n'est point seulement parce que depuis, les sciences exactes surtout ont marché, tandis que la philosophie est restée rétrograde ou stationnaire, mais c'est qu'ils ont paru dans une époque de transition, dans laquelle la langue faisait défaut à la pensée. Le latin, imprégné de l'élément barbare, était en décadence, et le français à peine sorti du berceau n'était point encore fixé. Le siècle de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV,

Digitized by Google

offre au contraire aux génies qu'il enfante une langue grecque, latine, italienne et française, toute formée et toute riche de l'apanage des siècles qui l'ont préparée. Or, malheureusement, l'absence de la forme ou de l'expression, entraîne trop souvent le mépris du fond ou de la pensée, dont cependant la parole ne doit être que l'humble vêtement.

Si maintenant nous rentrons plus spécialement dans le domaine de la science religieuse et de la philosophie, nous rencontrons encore sur notre passage *Alexandre de Hales*, surnommé le *Docteur irréfragable*. Elevé à Oxford, il étudia la théologie à l'école de Paris, où, malgré des intrigues, il parvint, après son entrée dans l'ordre des Franciscains, à obtenir une chaire de l'Université. Il se distingue par une logique ferme, claire et rigoureuse ; ses travaux sur la métaphysique d'*Aristote* et l'*Ecriture* prouvent l'étendue et l'activité de son esprit.

Un de ses disciples les plus fameux fut *Duns Scot*, originaire du Northumberland. Il acquit à Paris et à Cologne la réputation d'un docteur fort subtil. Inférieur à saint Thomas par le génie, il lui est peut-être supérieur par la subtilité de l'esprit, en même temps qu'il l'égale par la puissance de la dialectique. Avec Duns Scot commence cette interminable lutte des Scotistes et des Thomistes, qui en philosophie se résume dans la querelle des Universaux, et en théologie dans celle du mode d'action de la grâce sur la liberté.

Mais parmi les disciples d'Alexandre de Hales, rien n'égale Jean de Fidanza, surnommé *Bonaventure*. Sa profonde connaissance d'Aristote, son commentaire de Pierre Lombard, son livre sur les rapports

Digitized by Google

de la théologie avec les sciences humaines, et enfin son exposition des vérités chrétiennes, lui assignent un des premiers rangs parmi les noms glorieux du XIIIe siècle. Pour la hauteur et la profondeur des pensées, mais surtout pour la clarté de l'ensemble, saint Bonaventure l'emporte sur tous les contemplatifs qui ont écrit avant lui, et souvent même sur les plus renommés des écrivains catholiques des temps modernes. Ajoutons, ce qui ne gâte rien, que sa pureté d'ange et sa candeur lui ont mérité de ses contemporains le titre de *Docteur séraphique*.

D'un autre côté, Vincent de Beauvais jetait alors les fondements de sa réputation, dans cette vaste encyclopédie dont on peut admirer une rare édition dans la bibliothèque de Reims. Cet immense travail, qui a pour titre *Speculum majus*, parce qu'il reflète toute la science contemporaine, renferme à la fois l'étude de la *nature*, de la doctrine *chrétienne*, de la *morale* et de l'*histoire*. Vincent de Beauvais vécut à la cour de saint Louis qui lui confia l'éducation de ses enfants.

Pour terminer cette esquisse rapide, il faut bien nommer encore dans cette pléiade de théologiens, de philosophes, de moralistes et de savants : *Guillaume Gerald* et *Raymond de Penafort*, le premier des Casuistes ; le fougueux franc-comtois *Guillaume de Saint-Amour*, mêlé à toutes les querelles des ordres Mendiants et de l'Université ; *Henri de Gand*, le *Docteur solennel*, auteur de quatre sommes théologiques ; le dominicain *Hugues de Saint-Caro*, cardinal en 1244, le premier qui rédigea la concordance des Ecritures ; *Raymond Lulle*, majorquin de naissance, dont le génie exalté semble porter dans

Digitized by Google

son livre de l'*Art universel*, l'empreinte de l'esprit espagnol, arabe et africain ; *Guillaume Durand*, le grand liturgiste de Mende ; *Alain de Lille*, le *Docteur universel* ; *l'empereur Frédéric II*, par les soins duquel furent traduites les œuvres d'Aristote, alors si populaires ; *Arnaud de Villeneuve*, médecin et théologien de Montpellier, auquel la chimie doit ses premiers essais de distillation, et la découverte des acides sulfuriques, muriatiques et nitriques. Enfin parmi les docteurs du mysticisme, il faut encore ranger *Pierre de Celle, Guillaume de Paris, Guibert de Tournay*, et surtout *saint François d'Assise*, le saint et le génie poétique le plus populaire de l'Italie.

Le XIIIe siècle fut donc avant tout une époque de grand mouvement et de grand travail dans le monde des intelligences. Aussi partout une jeunesse, affamée d'apprendre, accourt des contrées les plus lointaines aux leçons des maîtres fameux. L'italien, l'allemand, l'anglais, l'espagnol se trouvent mêlés, confondus, autour des chaires savantes d'Albert-le-Grand, de saint Thomas d'Aquin, d'Alexandre de Hales et de cent autres. De toutes parts, le même génie chrétien, la même impulsion puissante qui fait jaillir du sol, ces splendides abbatiales, ces immenses basiliques, tous ces trésors d'architecture dont nous sommes si fiers, qui pousse en Orient nos généreuses cohortes, enfle les voiles de nos navires pour en rapporter toutes les richesses de Bysance, le même génie chrétien couvre en un instant l'Europe de nombreuses universités ; en 1200 celle de Bologne ; celle de Vicence en 1204 ; de Padoue en 1222 ; de Naples en 1224 ; de Verceil en 1228 ; de Plaisance en 1246 ; de Trévise en 1260 ;

Digitized by Google

de Ferrare en 1264; de Pérouse en 1276; voilà pour l'Italie. — Pour la France: en 1206 celle de Paris; 1289 celle de Montpellier; 1228 celle de Toulouse; 1209 celle de Valence. — En Portugal et en Espagne: Salamanque en 1240; Lisbonne 1290; — en Angleterre et en Ecosse: Oxford 1249; Cambridge 1257. Plus tard, sur ces grands modèles, s'élèveront aux XIVme et XVme siècles, les universités non moins célèbres de Lyon, de Bordeaux, d'Avignon, de Louvain, de Valladolid, de Turin, de Leipsick, de Trèves, de Bâle, etc., etc.

Aussi ne nous étonnons point que presque toutes les sciences modernes aient pris naissance ou du moins reçu de cette époque leurs plus heureux développements. La grammaire était cultivée avec un soin particulier et on sait que Bacon attachait le plus grand prix aux études philologiques. Chaque ville, chaque bourgade, dit Guibert, de Nogent, avait alors comme aujourd'hui ses écoles publiques et gratuites de grammaire. Saint Louis faisait traduire en français les plus belles parties de la Bible. Le Paraclet nous apprend au XIIe siècle ce que devaient être les écoles de femmes au XIIIe qui lui fut en tout supérieur.

La jurisprudence canonique, presque seule connue jusqu'au XIIIe siècle, marchait de pair avec l'étude naissante de la jurisprudence civile, protégée par les papes, et alors professée à Toulouse, à Orléans et à Montpellier. De là naquirent la plupart des législations nationales de l'Europe, les *grands miroirs* de Saxe et de Souabe, le premier code allemand publié par Frédéric II à la diète de Mayence, et un autre code par lui donné à la Sicile; en France, les *statuts* de saint Louis, le *droit coutumier* de Pierre Desfontaines,

Digitized by Google

et la *coutume de Beauvoisis*, de Philippe de Beaumanoir ; enfin le code de la chevalerie chrétienne si bien résumé dans la version française des *Assises* de Jérusalem. La médecine florissante à Montpellier et à Salerne inspirait à Jean XXI son *Traité de l'art de guérir*.

L'introduction de l'algèbre et des chiffres arabes donnait un nouvel essor aux mathématiques. La géographie s'enrichissait des découvertes de Marco Polo, des excursions nombreuses de nos croisés, des voyages en Tartarie commandés dans l'intérêt de la science par saint Louis. La physique, la chimie quittaient le domaine des rêves et des abstractions pour se fonder à l'école de Bacon sur les faits de l'expérience.

En un mot, un monde nouveau se dressait sur les débris du monde ancien, et préludait noblement à la civilisation contemporaine. Mais c'est assez parler de la philosophie et des autres sciences qui en relèvent, voyons ce qu'étaient au XIIIme siècle l'histoire et la littérature.

Digitized by Google

Communication de M. Ponsinet,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

BOURG-EN-BRESSE. — ÉGLISE DE BROU.

—

De Mâcon à Bourg la route est généralement plate, peu accidentée. On traverse la Saône (qui forme la limite du Mâconnais) sur un pont de douze arches, et l'on est en Bresse. Le pays cependant n'est pas sans quelques charmes ; on a devant soi la ligne du Jura, et au dessus de cette ligne, dans le lointain, les sommets des Alpes; des deux côtés de la route, des prairies avec d'épais bouquets d'arbres, des terres bien cultivées, de beaux champs de maïs ; quelques châteaux découvrent leurs tourelles avec girouettes ; les maisons avancent et s'alignent sur le grand chemin, ou se cachent derrière un rideau de saules ou de chênes étêtés. On sent le voisinage de la Suisse ; les galeries, les toits en saillie rappellent les châlets. Quand on se retourne, on aperçoit derrière soi les crêtes rocheuses des monts du Mâconnais et du Beaujolais.

Les femmes du pays ont conservé leur costume national; quelques-unes portent des collerettes rondes qui font songer à la fraise de Henri IV ; leurs robes sont à taille courte et à manches plates ; dans les

Digitized by Google

jours de fête ou de foire, de couleur claire, vert-tendre Isabelle, à reflets changeants, quelquefois avec un liseré de dentelle blanche sur la poitrine et sur les coutures des manches ; elles sont coiffées d'un bonnet, et par dessus du chapeau bressan, qu'elles posent non sur l'oreille, mais presque sur le front. C'est un chapeau noir, à bords plats, ronds et larges, avec une légère colonne au milieu, beaucoup plus étroite que le tour de la tête, orné de quatre rubans de soie noire, et parfois aussi d'une gause et d'un gland d'or.

Les Bressans sont un peu comme les Basques, une vielle avec une grosse caisse les met en branle le dimanche ; ils exécutent des danses du pays le long de la route; et on ne danse pas seulement au village, on danse même à la ville. — J'ai vu danser, dès quatre heures de l'après-midi, à Bourg, sur la place Joubert.

Bourg, l'ancienne capitale de la Bresse, le chef-lieu du département de l'Ain, est une ville qui mérite certainement l'attention du voyageur et de l'artiste ; elle présente un bon nombre de maisons curieuses et antiques. — Son église, placée au centre, ainsi que l'indique un chiffre inscrit sur une des portes, date de 1545. Elle a de belles promenades, de l'ombre, du silence, des fontaines, de vertes pelouses, des places consacrées à ses grands hommes. — Mais on dédaigne tout cela; tout l'intérêt se porte vers une de ses extrémités; les regards sont dirigés vers un de ses faubourgs: C'est là, en effet, qu'on aperçoit l'église de Brou; et l'église de Brou à elle seule vaut tout le voyage, elle éclipse tout autre genre de beauté; elle vous captive, elle vous enlève tous vos moments.

Il faudrait bien des heures d'attention, bien des vi-

Digitized by Google

sites à Brou, pour pouvoir donner une description, même la moins détaillée, de cette charmante église. L'admiration se résume et éclate, à chaque instant, en ces mots: que c'est beau ! A la vue de Notre-Dame de Reims, l'âme est écrasée; puis elle se relève, saisie de respect, pour s'écrier: oui, cet ouvrage des hommes est imposant, comme la Divinité dont il est la demeure. Au milieu de la nef de l'église de Brou, l'âme délicieusement enchantée, toujours ravie, voltige d'un chef-d'œuvre à un autre chef-d'œuvre, s'arrête aux détails, compte les perfections; mais elle s'attache plus à l'œuvre qu'elle n'est élevée vers le Dieu dont elle admire la maison. La différence est facile à comprendre : à l'époque de la construction de l'église de Brou, la renaissance apparaît, l'art gothique va expirer; il rachète ce qu'il a perdu, le sublime, par l'élégance, la régularité, la richesse des ornements, le fini du travail.

L'église de Brou est située à quelques pas de Bourg, sur la route impériale n° 75, de Pau à Genève, dans le faubourg Saint-Nicolas. Une montagne et une forêt sombre qui se prolongent sur la droite, forment le fond de l'horizon.

Le grand portail se dresse flanqué non de tours, mais de deux pignons plus bas; et sur tout le développement de la façade on ne découvre qu'un porche, lequel a de chaque côté deux grandes fenêtres à ogives qui descendent presque jusqu'au sol. L'arc de ce porche est surbaissé. Sur la façade, en guise de pilastres, sont accolés des arcs-boutants. Au porche on remarque la statue de saint Nicolas de Tolentino, sous l'invocation duquel l'édifice est placé; à droite et à gauche, celles de saint Pierre

Digitized by Google

et de saint Paul, de Jésus-Christ, de la princesse Marguerite d'Autriche, de son époux, de leur patron et patronne. Au dessus du porche, sur la galerie à claire-voie qui la domine, est placée une statue colossale de saint André avec sa croix; derrière cette figure sont de grands vitraux destinés à éclairer la nef. Plus haut on voit une seconde galerie également à claire-voie, surmontée de quatre vitraux. Toute la façade extérieure est un très riche assemblage d'ornements gothiques et d'arabesques. Il y a une profusion de fleurs, de feuillage, de piédestaux, de statues. On distingue les chiffres de la princesse et de son mari, P. M., et tout est travaillé avec un goût exquis, avec une délicatesse extrême.

A gauche se trouve un petit portail, et de la croisée s'élève une tour élégante de forme carrée.

Vous croyez avoir tout vu et tout admiré; mais à l'intérieur vous attendent de nouvelles surprises. Rien n'est gracieux, rien n'est ravissant comme le coup-d'œil qu'il va vous offrir; il semble qu'on ait ménagé tout ce qu'on pouvait inventer en magnificence pour cet intérieur. Ne vous attendez pas à ce jour obscur qui descend des vitraux de nos grandes cathédrales gothiques; l'art s'est fait coquet, une lumière éclatante brille et se joue à travers la nef. Comme ce vaisseau est vaste et beau! comme cette voûte est svelte et élancée! comme ce chevet est noblement arrondi! quelle admirable proportion, quelle délicieuse légèreté dans tout l'édifice! on dirait que les piliers sont des gerbes de pierre, et les pierres sont toutes choisies, taillées avec la plus rigoureuse exactitude; les nervures, les arcs qui soutiennent et partagent la voûte, viennent prendre naissance jusque dans la

Digitized by Google

base des piliers; tout dans l'ensemble correspond avec la plus parfaite symétrie; la voûte resplendit du signe de la Rédemption qui se reproduit dans toute son étendue.

A la croisée de l'église apparaît le jubé avec ses trois arcades; la pierre s'est faite dentelle: c'est comme le voile d'une mariée; il y a une telle multitude d'ornements, de groupes, de branches d'arbres, de bouquets, de fleurons, de guirlandes, de lacs, de chiffres percés à jour, et si gracieusement, si richement travaillés que c'est une merveille.

Dans le chœur le chêne a pris la place de la pierre, et comme la pierre il s'est transformé en dentelle, il a été façonné, taillé, tourné, évidé, découpé, dentelé avec un tel soin, une telle finesse, une telle délicatesse, une telle patience, et toujours avec un goût si sûr, qu'on doute que l'ouvrière la plus habile, avec ses ciseaux et son aiguille, puisse jeter sur son canevas un pareil chef-d'œuvre.

Les vitraux sont bien conservés derrière le maître-autel, et à gauche ils portent les armes de Bourbon, de Savoie, d'Autriche, et ils figurent différents sujets; à gauche aussi se trouve la chapelle de la Vierge; près de cette chapelle était la chambre de la princesse, lorsqu'elle venait recevoir la communion; au dessus, on voit une deuxième chambre où elle assistait à la messe, entourée de sa cour. Ces deux chambres avaient des cheminées.

En face du maître-autel, dans le chœur, s'offrent encore aux regards trois mausolées, trois nouveaux chefs-d'œuvre entre tant de chefs-d'œuvre; ce sont ceux de Marguerite de Bourbon, de Philibert II, son fils, au milieu, et enfin de Marguerite d'Autriche. Six anges en marbre entourent le mausolée du prince

Digitized by Google

qui, sur son tombeau, est représenté mort et couché. Il faut renoncer à décrire la profusion des ornements, la beauté du travail, la richesse, la recherche des matériaux, la perfection des figures, l'expression des têtes. On se borne à admirer, et l'admiration est au comble. — Non, l'Italie ne peut rien montrer de plus beau parmi les œuvres du temps.

Fortune, infortune, fort une. — C'était la devise de la princesse Marguerite d'Autriche, — elle est reproduite sur les vitraux, sur le lutrin, sur son tombeau, partout dans son église. — Pauvre princesse! dans le cours de sa vie, elle avait pesé la fortune et l'infortune, et dans son détachement des choses de ce monde, elle avait pu s'écrier : Fort une !

Fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, héritière de Charles-le-Téméraire, elle est fiancée, à l'âge de trois ans, au dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII ; puis elle se voit repoussée pour céder la place à Anne de Bretagne, qui apportait en dot à la monarchie le beau duché de Bretagne ; accordée ensuite à Jean de Castille, elle s'embarque pour l'Espagne, elle est assaillie par une horrible tempête ; l'équipage désespère de se sauver. Elle aborde en Espagne ; mais elle ne ressent que plus vivement les coups de la fortune, elle devient veuve après un an de mariage, et elle perd un fils dont elle était accouchée après la mort de son royal époux. Remariée au duc de Savoie, Philibert II, trois ans après, elle rendait encore les derniers devoirs à ce prince.

L'église de Brou, comme tant d'autres monuments religieux, doit sa fondation à un vœu fait dans le péril. On dit qu'un jour Philippe II, duc de Savoie, étant à la chasse, eut le malheur de se casser le bras

Digitized by Google

en tombant de cheval. Les suites de cette chûte devinrent graves. Marguerite de Bourbon, craignant pour la vie de son époux, implora le ciel, et promit, si elle obtenait sa guérison, de faire bâtir une église et un monastère à Brou, près de Bourg, qui faisait partie du duché de Savoie, et qui était alors un lieu en grande vénération pour avoir servi de retraite à un saint évêque.

Le duc guérit; mais la duchesse mourut avant de pouvoir accomplir son vœu. — Ce fut Marguerite d'Autriche, qui se chargea d'exécuter le projet formé par la mère de son époux, — l'église fut élevée de 1511 à 1536. Charles-le-Quint y mit la dernière main. On prétend que Louis Wamboglem, allemand de naissance, et Colomban, de Dijon, en furent les principaux architectes. — Conrad Meyt, suisse d'origine, aurait été le chef des sculpteurs, appelés imagiers ou folliagiers. — Ils furent secondés par ces compagnies ou confréries d'ouvriers réunis au moyen-âge pour travailler à l'édification de ces immenses cathédrales gothiques, qui nous frappent encore aujourd'hui d'étonnement et de respect. Une visite à Brou ne laisse que d'agréables souvenirs. Les heures s'écoulent rapidement dans l'admiration et l'enchantement, et ne paraissent plus que des minutes. — Adieu ! délicieuse église de Brou, gentil et coquet chef-d'œuvre de Marguerite, (*vraie perle toi même*, la plus jolie Marguerite entre toutes les fleurs), brillant joyau, le plus beau fleuron de la couronne murale de la ville de Bourg, Adieu !... Je n'ose dire à revoir; mais je n'oublierai jamais les trop courts moments passés à te contempler; je n'oublierai pas non plus la touchante et gracieuse hospitalité de ces bons amis de l'antique cité de Bourg, qui m'ont invité à venir te visiter....

Digitized by Google

Communication de M. Ponsinet,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

UNE EXCURSION A CLUNY (1).

—

A deux myriamètres cinq kilomètres de Mâcon, pour parler le langage officiel et se conformer au système métrique, entre des montagnes plus vertes que les monts du Mâconnais, s'abrite la curieuse petite ville de Cluny. Par un beau soleil de printemps, le voyage est charmant et peu fatigant ; à l'horizon, de hautes montagnes ; sur la route, de nombreux et beaux villages : Charnay, Saint-Sorlin, Berzé-la-Ville, Berzé-le-Châtel, des maisons de campagne, délicieuses retraites pour la vieillesse de l'écrivain (2) ou les loisirs de l'homme politique, retiré des affaires (3), puis, à gauche, quelque chose de plus champêtre — des ruisseaux qui s'échappent et qui courent, des

(1) Mon intention n'a pas été de faire une description détaillée de Cluny ; mais de rendre compte de mes impressions. — Il y a une histoire de l'abbaye de Cluny, par LORAIN, — 1815, — que je ne connaissais pas à l'époque de ma visite, que j'ai lue plus tard avec intérêt. — J'ai passé quelques heures à Cluny; ensuite j'ai jeté sur le papier mes souvenirs.

(2) M. de Lacretelle.

(3) M. de Rambuteau.

Digitized by Google

prés avec des fleurs plus blanches que l'argent, des moulins qui babillent sous des peupliers, derrière soi, le large ruban de la Saône ; les plates prairies de la Bresse semblent bornées dans le lointain par la ligne du Jura et la tête du Mont-Blanc.

On monte de rampe en rampe — enfin, près d'un bois on descend dans une riante vallée, formée et embellie par les replis de la Grône — la ville est là, entre deux masses de verdure ; elle s'incline vers sa rivière. Oui, c'est toujours, comme le dit la Chronique, *un lieu si plein de solitude, de repos et de paix, qu'il semble, en quelque sorte, l'image de la solitude céleste.*

Approchons.... l'enceinte des murs est presque intacte. Ici, des bastions, des tours rondes et carrées, là, des portes antiques : l'œil aperçoit des rues sombres, tortueuses, escarpées, et dans ces rues, des maisons sculptées, si recherchées de l'artiste. — La vieille cité a bien conservé sa véritable physionomie, c'est bien toujours la ville du moyen-âge, la vassale de l'abbaye.

Qu'importe que Cluny soit aujourd'hui un chef-lieu de canton, avec une population de 4,411 habitants, — chiffre supérieur à celui de certaines sous-préfectures, que la ville possède une justice de paix, une perception, un bureau de poste, un hôpital, un collége communal, une papeterie et un dépôt impérial d'étalons ! qui s'occupe de cela, en arrivant ? l'abbaye, l'abbaye ! Voilà ce qu'on demande, lorsqu'on descend de voiture. — Le monastère était tout autrefois ; aujourd'hui encore, alors qu'il est privé de ses moines, le monastère n'est pas dans la ville, c'est la ville qui est dans le monastère ; car cette bonne propriétaire a taillé pour elle à l'infini : justice de paix, mairie, prison, école des enfants, collége, bibliothèque, bals, spectacles, mar-

Digitized by Google

chés, promenades, que sais-je enfin ? Chaque chose a trouvé un logement dans les vastes bâtiments de l'abbaye. Les quatre faces du cloître, de construction moderne, et commencées vers l'an 1750, malheureusement à une époque où l'art chrétien n'existait plus, servent de place publique. Ses hautes galeries abritent les rares promeneurs en temps de pluie; le préau n'a fait que changer de personnes.

Qui que vous soyez, en mettant le pied sous les voûtes de l'ancien monastère, vous êtes saisi d'un irrésistible respect. Vous ne voyez plus ce qui vous entoure, notre temps positif et prosaïque disparaît. Il semble que chacune de ces cellules que vous suivez de l'œil va s'ouvrir, que vous allez voir apparaître une longue file de moines, que la vie va sortir du tombeau, que le cloître va reprendre son mouvement arrêté le 13 février 1790. — Votre âme s'isole, et s'envole vers le passé; puis, dans son enthousiasme et dans sa tristesse, elle s'écrie : la voilà donc cette demeure, ce fameux établissement religieux, qui a commencé presque avec l'antique monarchie française ; et qui, après avoir traversé des siècles de gloire et de splendeur, est tombé avec notre vieille société. — Cluny, si merveilleux même au milieu des merveilles de notre civilisation catholique ; Cluny grand par ses hommes, grand par ses choses; Cluny, la première corporation religieuse du monde chrétien, la reine des maisons de l'ordre de Saint-Benoît ; Cluny, qui, lorsque sa mission était accomplie sur la terre, nous a encore légué les trésors de sa science immense, de sa vaste érudition.— Tout ce qui a été fort, illustre, puissant, noble, influent dans le moyen-âge a passé par là, on a trouvé un abri dans ces lieux : rois de France, rois d'Espa-

Digitized by Google

gne, papes et empereurs. Des cellules de Cluny sortirent plusieurs pontifes, et ce ne sont point les moins célèbres : Grégoire VII, Urbain II, Pascal II. Les croisades, les grandes luttes de la papauté avec l'empire ont couvé là. Abélard y a trouvé un refuge près de Pierre-le-Vénérable, dont la figure se dresse, à travers les siècles, comme la douce figure de Fénélon. Saint Bernard y a paru aussi. En 1245, le pape Innocent IV et le roi de France, saint Louis, ont séjourné à l'abbaye de Cluny pendant plusieurs jours, avec une foule de princes, de cardinaux, d'archevêques et d'évêques. Et après le moyen-âge, les plus grands noms de notre histoire : les Bourbon, les Guise, les Bouillon, les La Rochefoucauld. Salut antique et vénérable demeure, autrefois si renommée, autrefois tant visitée, et aujourd'hui couchée dans la poussière, et ce qui est pis, dans l'oubli !

Pour quelques pièces de cuivre, un concierge vous fera parcourir les immenses bâtiments du couvent. La bibliothèque demanderait des heures d'attention, une description spéciale, car des richesses précieuses ont pu être sauvées ou recueillies après le naufrage. Mais le temps s'avance, il faut passer vite ; il faut remettre à une autre fois. D'ailleurs, il est des lieux qui vous attirent ; il est impossible qu'après avoir rêvé et médité dans le vieux monastère, on ne se dise pas, je reviendrai.

Cependant, après la visite de l'abbaye, on cherche encore, on interroge qu'est devenue la grande basilique du couvent aux dimensions si colossales, qu'elle surpassait toutes les autres basiliques du monde chrétien, excepté Saint-Pierre de Rome ; qu'est devenue l'œuvre de saint Hugues, une des merveilles de l'art

Digitized by Google

romain en France? elle est tombée, tombée, hélas! comme tant d'autres magnificences, comme l'église Saint-Nicaise de Reims, sa sœur; car je remarquais dernièrement, en feuilletant un vieux titre produit dans une contestation, que Claude de Guise avait été abbé de Cluny et de Saint-Nicaise, et en relisant ce titre, je faisais ce singulier rapprochement.

Les habitants de Cluny, couverts cependant des bienfaits de l'abbaye, n'ont pas su défendre et sauver son église. On dit qu'elle fut divisée, adjugée, au nom de la nation, en trois lots, et vendue *pour quelque chose comme cent mille livres*. L'œuvre de la destruction commença dans une orgie de 1793, et se prolongea plus méthodiquement jusqu'en 1811.

Que reste-t-il aujourd'hui? un clocher méridional de forme octogone, de style romain, qui élève sa tête encore élégante au milieu de ruines, et indique de loin au voyageur *la place où fut la basilique*; puis, un débris qui semble un des bras mutilés de la croix, et qui sert de remise à la pompe de la commune; enfin une chapelle, la chapelle Bourbon, construite au xve siècle, dans toute la splendeur et la grâce du style gothique, et à côté de la chapelle, l'oratoire de Jean de Bourbon avec sa cheminée, le prie-Dieu du cardinal et son *écusson barré*; car Jean de Bourbon, cardinal et abbé de Cluny, était fils naturel de Jean I, duc de Bourbon.

La chapelle n'a plus la coquetterie de ses beaux jours; pourtant elle est admirable encore dans sa tristesse et sa nudité; — elle étale encore les restes de ses belles figures de patriarches et de prophètes, avec des légendes rouges et des lettres d'or à demi effacées; — elle montre ses blessures saignantes;

Digitized by Google

mais aussi toute la grâce des dentelures et des découpures du style ogival ; — sa voûte s'élance légèrement, constellée de fleurs-de-lys, et recouvre, ossuaire en ruines, des ruines aussi précieuses, des débris de chapiteaux, une pierre d'autel, une urne en marbre blanc avec des serpents entrelacés qui forment les anses du vase, le plan de l'abbaye, des tronçons de colonne, des fragments de tombeaux.

Les armes de l'abbaye de Cluny, alliée, soutien et protégée de Rome, étaient de gueules à deux clefs d'argent en sautoir, traversées d'une épée de même en pal, la poignée d'or et en chef. Mère de tant de couvents, elle était si puissante, si riche, qu'un proverbe bourguignon résume sa richesse en ces rimes :

« En tous pays où le vent vente
« L'abbaye de Cluny a rente. »

Quoiqu'on puisse penser des ordres monastiques, il faut le reconnaître, Cluny paraît toujours veuf de son monastère, et doit pleurer son veuvage ; car rien jusqu'à présent n'a pu remplacer le monastère.

Mais l'heure du départ a sonné ; il faut s'arracher à ces lieux qui autrefois ont donné l'hospitalité à tant de visiteurs illustres, à des saints, des papes, des rois, des empereurs, des évêques, enfin à tant de princes de toute la chrétienté, aujourd'hui seulement visités, pendant les jours de fête, par des bourgeois endimanchés, par des étudiants et des clercs en vacances, ou par quelque inconnu comme moi.

Digitized by Google

Communication de M. Th. Lorin.

—

ESSAI SUR LA LOCUTION PROVERBIALE : *Bâtir des Châteaux en Espagne.*

—

Renfermée dans un corps matériel, où elle est en quelque sorte emprisonnée, notre âme immortelle, qui se sent destinée à une vie plus parfaite, s'efforce de briser ses liens, et s'élance vers une existence, une manière d'être différente de sa situation actuelle; mais retenue par son union intime avec le corps, ses élans ne peuvent être que vagues et incomplets et se bornent le plus souvent aux objets qui ont rapport à notre vie mortelle. De là ces projets sans consistance, ces plans sans fondement solide, ces idées bizarres, dans lesquelles la folle du logis, par une sorte de *mirage*, nous montre au milieu d'espaces imaginaires des *châteaux* et d'autres objets sans réalité que nous avons nommés :

Châteaux en l'air, *dans les nuages*, *sur les vents*, etc.

« Et se dessigne avecq' l'œcil mille *chasteaux en l'air.* »

Math. Régnier, *Elég.* 2.

« Vous retirant toujours seul pour mieux jeter les fondemens de vos *chasteaux* bastis *en l'air.* »

P. Larivey, *les Ecoliers*, act. 1, sc. 1, etc.

Digitized by Google

Italien, *Palazzi*, *Castelli*, *Castellucci in aria*, *supédi nivoli*. — Espagnol, *Castellos de viento; torres fundados en el viento, en el ayre*. — Anglais, *Castles in the air; airy castles, airy palaces*: Washington Irwing, abbotsford, p. 50; Bulwerk, Rianzi, liv. I, ch. 1, etc. Durant la domination de Cromwel, un de ses partisans reprochait à quelques cavaliers qui se flattaient du retour du roi et d'un nouvel ordre de choses, la folie qu'ils avaient de *bâtir* ainsi des *châteaux en l'air*. « Où voulez-vous que nous en bâtissions, répondit un de ceux-ci, puisque vous vous êtes emparés de toutes nos terres ? » — La même métaphore se retrouve dans le grec : ἀεροδρομειν, αεροπαπειν courir, se promener dans l'air, signifie se livrer aux écarts de son imagination. Les Polonais disent dans le même sens, mais par une métaphore un peu différente : *bâtir des châteaux sur la glace*, c'est-à-dire sur un fondement peu durable : *Staurac Zamki nor lodzié*.

Châteaux en Asie.

Et le songer fait *chastels en Asie*,
Le grand désir la char ne rassasie.
Menus propos de P. Gringore.

Locution qui peut avoir pour origine les projets d'établissements, de forteresses, de *châteaux*, etc., que faisaient les croisés en partant pour la Terre-Sainte, et qui, en définitive, n'eurent aucun résultat solide.

Châteaux en Albanie.

Et si *bastis* sans règle ni compas
Tout fin seulet les *chastels d'Albanie*.
Vergier d'honneur.

Digitized by Google

Selon M. Quitard, *Albanie* serait dit ici pour Albion, et ce proverbe devrait sa naissance à l'ambition excitée dans toutes les têtes par la considération des grands biens échus en partage à Guillaume le Conquérant. — A la vérité, le nom d'*Albanie* a été donné quelquefois, sinon à l'Angleterre, du moins à une partie de ce royaume. Toutefois l'opinion de M. Quitard est peut-être plus ingénieuse que bien fondée.

Enfin nous avons donné à ces plans vagues, à ces projets fantastiques, à ces vaines espérances, le nom de *châteaux en Espagne*, et c'est la dénomination la plus usitée en France (1). Guillaume de Lorris, dit en parlant des rêves dans lesquels l'amant croit tenir entre ses bras sa maîtresse :

Comme z'elle fust devenue
Du tout ta mye et ta compaigne,
Lors feras *chasteaux en Espaigne*,
Et si auras joye de néant,
Pour le temps que seras béans
En ta pensée délectable.

Rom. de la Rose, édit. de Lenglet du Fresnoy, v. 2465 et suiv.

Les parémiographes sont loin d'être d'accord sur l'origine de cette dernière locution.

1° Selon quelques-uns on aurait dit indifféremment, et d'après la fantaisie de celui qui parlait : *Bâtir des châteaux* en *Asie*, en *Albanie*, en *Espagne*, c'est-à-dire, dans une contrée étrangère plus ou moins connue.

2° On a vu plus haut que les Espagnols disent *Hacer castilla en el ayre*, (faire des châteaux en

(1) On connaît le mot de Mme de Villars : « Il suffit d'être en » *Espagne*, pour n'avoir plus envie d'y *bâtir* des châteaux. » V. *Lettre de Mme de Sévigné*, édition de Blaise, lett. 685.

Digitized by Google

l'air). Notre aimable poëte, Mme Tastu, en conclut que la locution française signifie : *Faire des châteaux comme on en fait en Espagne, à la mode Espagnole.* Voyez *Notes sur La Fontaine*, liv. VII, fab. 12. Cette origine, si elle n'est pas la véritable, me paraît du moins très ingénieuse.

3° D'autres y ont vu une allusion, soit aux mines d'or et d'argent qui abondaient anciennement en Espagne, où une érudition mythologique avait placé la demeure de Plutus ; soit aux *pommes d'or* du jardin des Hespérides, situé, disent-ils, sur la côte d'Afrique, non loin de celle d'*Espagne*, qu'on nommait *Hespérie.* Cette dernière opinion a été adoptée par feu M. El. Johanneau.

4° Si l'on en croit Fleury de Bellingen, cette locution aurait une origine historique. Cecilius Metellus, dit-il, ayant bloqué la petite ville de Trébie, dans le royaume d'Aragon, fut enfin obligé d'en lever le siège après plusieurs efforts inutiles. Alors, il se mit à courir la campagne, bâtissant de côté et d'autre des forts, des redoutes, des châteaux, qu'il abandonnait en changeant de quartiers. Trompés par cette ruse, les habitants de Trébie crurent qu'il ne songeait plus à s'emparer de leur ville et se relâchèrent de leur surveillance. Metellus, trouvant l'occasion favorable, revint sur ses pas, et prit facilement d'assaut la citadelle mal gardée. Fleury de Belingen conclut de ce récit que *bâtir des châteaux en Espagne* signifie : faire des projets aussi inutiles que l'étaient les châteaux bâtis par Metellus. V. *Etym. des Prov.* liv. III, ch. 4, § 10, p. 271, 272. On verra plus bas (n° 6) que le même auteur avait proposé auparavant une autre étymologie.

Digitized by Google

5° Selon feu l'abbé Morellet, *Mél. de littérature*, t. I, p. 351, la locution : *Châteaux en Espagne* devrait son origine à l'opinion qui fit regarder l'Espagne, devenue maîtresse des trésors du Pérou et du Mexique, comme le pays le plus opulent et la source des richesses les plus abondantes. L'opinion du savant académicien serait assez vraisemblable, si cette locution n'était pas de beaucoup antérieure à la conquête du Nouveau-Monde, puisqu'elle se rencontre dans le *Roman de la Rose*. J'ai dû, pour la même raison, renoncer à la conjecture, que j'avais d'abord formée, qu'elle pourrait venir des vaines espérances que les Maures, chassés d'Espagne, conservaient d'y revenir et d'y *rebâtir des châteaux ;* conjecture dénuée de fondement, puisque l'expulsion totale des Maures, qui n'eut lieu qu'en 1492, est bien postérieure au *Roman de la Rose*.

6° « *Bâtir des châteaux en Espagne*, c'est, dit » Leduchat, former des projets sans bornes, et aussi » ridicules dans l'exécution que serait l'entreprise de » bâtir en Espagne des châteaux dans tous les lieux » dont la situation y serait propre. L'Espagne est » un pays très montagneux : or, anciennement les » châteaux se bâtissaient tous sur des montagnes. » *Ducatiana*, part. 2, p. 459, 460. Cette opinion peu satisfaisante se retrouve, sauf quelque modification, dans Fleury de Belingen. *Etym. des prov.* liv. I, ch. 10, § 59, p. 45.

7° Selon Et. Pasquier, on doit attribuer le proverbe à la rareté des *châteaux* en Espagne ; les Espagnols, dit-il, n'ayant pas voulu bâtir de forteresses, dans la crainte que les Maures ne s'en emparassent et ne s'y procurassent une retraite où ils auraient pu faire

Digitized by Google

une longue résistance. — Quelques voyageurs ont adopté en partie cette origine ; mais, comme l'observe très bien feu M. Bourgoing, si les *châteaux* modernes, les châteaux de plaisance sont rares en Espagne et surtout aux environs de Madrid, les anciens châteaux, ruinés à la vérité, « abondent dans presque toutes les provinces. » *Tableau de l'Espagne moderne*, troisième édit., t. II, ch. 12, p. 347.

8° L'opinion la plus vraisemblable est, selon moi, celle de M. Quitard qui pense que ce proverbe a pris naissance vers la fin du XIe siècle, « à l'époque où Henri » de Bourgogne alla conquérir gloire et butin sur les » infidèles, et acquit, en récompense des services qu'il » rendit à Alphonse, roi de Castille, la main de Thérèse, » fille de ce prince, avec le comté de Lusitanie. » Ce succès fit naître l'émulation et les espérances des chevaliers français, qui se flattaient de fonder, comme Henri et ses compagnons, de beaux établissements en Espagne et d'y *bâtir des châteaux*.

Consultez :

Etienne Pasquier, *Rech.*, liv. VIII, ch. 17.
Garasse, *Rech. des rech.*, p. 252.
Fleury de Bellugen, *Etym. des provi*, liv. I, ch. 10, § 59, p. 45. *Idem*, ibid., liv. III, ch. 4, § 10, p. 271, 272.
Explic mor. des prov., *à la suite du trésor de la langue franç.*, de J Nicot, p. 18.
Vocabol. della Crusca au mot *Fare*.
Alberti, *Diz. crit. encicl.* aux mots *Castello*, *Castellucio*.
Diccion. de la Real, Acad. de Madrid aux mots *Castello*, *Torre*.
Sam. Johnson, *Engl. Dict.*, au mot *Castle*.
La mesangère, *Dict. des prov.*, p. 173.
Quitard, *Dict. étym. des prov.*, p. 353 et suiv., etc.

Digitized by Google

Communication de M. Th. Lorin,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

ESSAI SUR LES MYSTIFICATIONS
nommées vulgairement Poissons d'Avril.

—

Personne n'ignore que nous nommons *Poisson d'Avril* une sorte d'attrape ou de mystification qui a lieu le premier d'Avril, et qui consiste le plus ordinairement à faire faire au mystifié des courses et des démarches inutiles. Cet usage, que Fleury de Belingen qualifie d'*impie*, et que, sans être aussi sévère, on peut considérer comme sot et de mauvais ton, est assez généralement répandu en France et dans les autres pays de l'Europe. Les Italiens disent: *far pescar l'Aprile* (faire pêcher l'Avril); les Danois: *vise en April* (montrer, faire voir un Avril); les Allemands: *in dem April schicken* (envoyer en Avril). Ils nomment aussi *April narr* (fou ou sot d'Avril), comme les Anglais: *April fool*, la victime de cette mystification, que l'on retrouve également chez les peuples de l'Inde. Voici ce que rapporte à ce sujet le colonel Pearse.

Le *Houly*, fête lunaire en grand renom parmi les Hindous, et qui remonte à une haute antiquité,

Digitized by Google

tombe toujours en Mars. La fête du Houly, dont le dernier jour se célèbre avec le plus de solennité, est consacrée aux jeux et aux plaisirs; et l'un des principaux amusements consiste, comme chez nous, à envoyer les gens faire des messages illusoires, dont l'issue fait rire à leurs dépens. Cette coutume, qui en Europe a lieu le plus ordinairement dans la basse classe, s'étend chez les Hindous à tous les rangs de la société. Les tours que l'on se joue réciproquement à cette occasion, ajoute le colonel Pearse, étaient un des divertissements favoris de Choudja Ed-Daulah, musulman de la condition la plus élevée, mort le 26 Janvier 1775. V. *Dissert. sur deux fêtes des Hindous*, § 2, Rech-Asiat., trad. franç., tom. 2, p. 372, 373. L'auteur paraît disposé à croire que nous pourrions bien avoir emprunté des Hindous l'usage du *Poisson d'Avril.*

Je vais maintenant passer en revue les diverses opinions émises sur cette grave question, et dût-on me comparer à M. Pincé du *Tambour nocturne*, je diviserai en trois paragraphes cet essai que je m'efforcerai d'ailleurs de faire le plus court possible.

§ I. — *Quelle est l'origine du Poisson d'Avril?*

On vient de voir que le colonel Pearse n'est pas éloigné de la faire remonter jusqu'aux anciens habitants de l'Inde; mais j'avoue que cette hypothèse ne me paraît rien moins que solidement établie Je ne crois pas non plus devoir adopter l'opinion de Fleury de Belingen, qui prétend que les courses inutiles, nommées *Poisson d'Avril*, par corruption de *Passion d'Avril*, sont une allusion sacrilége aux

Digitized by Google

courses que les Juifs firent faire à Notre Seigneur qu'ils renvoyèrent de Caïphe et d'Hérode à Pilate. V. *Etym. des prov.*, liv. I, chap. 8, § 48, p. 34, 35. Fleury de Belingen observe ensuite que, selon quelques personnes, on a voulu, par ces courses dérisoires du premier Avril, représenter celles que font les proxénètes que l'on a nommés par dérision *Poissons d'Avril* (Rabelais, livre v, chap. 30), nom par lequel on désignait aussi le *maquereau*, poisson qui en effet est plus commun en Avril que dans les autres mois de l'année. V. aussi *Ducatiana*, p. 526. — D'autres prétendent, et selon moi avec aussi peu de vraisemblance, que le peu de profit que l'on tire souvent, surtout dans les premiers jours, de la pêche qui commence le premier Avril, est la cause qui a donné lieu à cette coutume. V. *Dictionn. encyclop.* au mot *Poisson*. — QUITARD, *Dict. des prov.*, p. 89, etc. — Si l'on en croit d'autres écrivains, elle est fondée sur le fait historique suivant. Le roi Louis XIII retenait prisonnier dans le château de Nancy François I, duc de Lorraine. Malgré l'extrême surveillance de ses gardiens, le duc parvint à s'échapper le premier Avril, en traversant la Meurthe à la nage, ce qui fit dire aux Lorrains qu'on avait donné aux Français un *poisson* à garder. Cette opinion rapportée par les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique*, est rejetée par M. Quitard, qui observe que la locution *Poisson d'Avril* est antérieure au règne de Louis XIII. Selon lui, on doit la faire remonter à l'année 1564, époque à laquelle Charles IX rendit, par la réforme du calendrier, une ordonnance d'après laquelle l'année, au lieu de commencer le premier Avril, commença

Digitized by Google

le premier Janvier. Cette ordonnance ne passa point sans opposition, et ne fut enregistrée au Parlement qu'en 1567. Les oppositionnaires s'obstinant à considérer le premier Avril comme le premier jour de l'an, continuaient à faire ce jour là leurs visites d'usage, et faisaient par conséquent des courses inutiles, dont on se moquait en leur envoyant des cadeaux simulés. Cette conjecture, empruntée de M. Xavier Girault (*Etymol. des usages*, etc. Mém. de l'Acad. Celt., tome II, p. 71, 72), me paraît très plausible. Peut-être, néanmoins, doit-on accorder la préférence à l'opinion de M. Thom. Rowe, qui, au demeurant, s'en rapproche beaucoup. Nos pères, dit cet écrivain anglais, dans une lettre adressée au *Gentlemen-Magazine*, Avril 1756, avaient fixé le commencement de l'année au 25 Mars, jour de l'Annonciation, qu'ils considéraient en quelque sorte comme la naissance ou du moins la conception de Notre-Seigneur, et qui d'ailleurs se rapprochait de l'équinoxe du Printemps. Cette solennité qui donnait lieu à des réjouissances, comme celles dont étaient accompagnées toutes les grandes fêtes, durait une semaine; par conséquent jusqu'au premier Avril. Cette octave était plus particulièrement un jour de joie et de plaisirs. Or un des grands moyens que choisissent les gens du peuple pour témoigner leur gaieté, est de se moquer les uns des autres, comme on le voit par les tours du Carnaval. De là, la coutume des mystifications du premier Avril qui ont duré jusqu'à ce jour. Voy. JOHN WALKER, *Select from. Gentlem.-Mag.*, t. I, p. 251, 252.

Digitized by Google

§ II. — *Pourquoi ces mystifications ont-elles lieu le premier Avril ?*

Quelques écrivains, persuadés, comme on l'a vu plus haut, que ces courses que l'on fait faire aux personnes dont on veut se moquer étaient un emblême de celles que font les proxénètes, ont pensé que l'on avait donné pour ces fades plaisanteries la préférence au mois d'Avril, parce que les vils agents des plaisirs des autres sont nécessairement plus employés et forcés à des courses plus fréquentes, à cette époque où les hommes, excités par le retour du Printemps, sont plus enclins à la volupté ; ce qui avait déterminé les anciens à consacrer le mois d'Avril à Vénus. Voy. FLEURY DE BELINGEN, *loc. cit.* Cette conjecture me paraît entièrement dénuée de vraisemblance, et j'estime qu'il est plus naturel de croire que le premier Avril a été affecté à ces mystifications, parce que ce jour était le premier de l'année, ou plutôt l'octave des fêtes par lesquelles on en célébrait le renouvellement, et conséquemment aux joies et aux plaisanteries dont elles étaient l'occasion.

§ III. — *Pourquoi les a-t-on désignées par le mot de Poisson ?*

On a vu plus haut que Fleury de Belingen a prétendu que le mot de *Poisson* était ici une corruption de *Passion* Quelques écrivains, en adoptant l'origine donnée par ce parémiographe à la coutume en question, ont pensé qu'on devait néanmoins conserver le mot *Poisson* qui n'est, disent-ils, que

Digitized by Google

la traduction du grec, ἰχθυς poisson dans lequel on trouve les initiales de la formule Ιησους Χριστος, θεου υιος, σωτηρ. Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur, et que les premiers chrétiens avaient employé comme une sorte d'emblême cabalistique, pour cacher aux profanes le nom sacré de notre divin Sauveur (1). C'est seulement à raison de sa bizarrerie que je rapporte cette conjecture, rejetée avec justice par M. Quitard. — Ce nom de *Poisson* s'expliquerait plus naturellement si l'on donnait pour origine à la locution *Poisson d'Avril*, la fuite du Duc de Lorraine, ou si on la tirait de la pêche; mais, comme je l'ai déjà dit, je ne crois pas ces deux origines admissibles. — Selon M. Xavier Girault, on a donné à ces attrapes ou mystifications le nom de *Poisson*, soit parce qu'elles avaient lieu à une époque rapprochée de celle où le soleil vient de quitter le *signe des Poissons*, soit plutôt parce qu'un présent simulé, tel que ceux que l'on fait au premier Avril, glisse et s'échappe de la main comme le ferait un *poisson*. Ne pourrait-on pas supposer, et peut-être avec plus de vraisemblance, qu'en donnant ce nom aux *attrapes* ou mystifications du premier Avril, on a voulu faire allusion aux petits *poissons*, aux moyens desquels on

(1) Parmi les monuments que l'on voit à Openheim, se trouve une croix, sur laquelle est représenté un poisson. Consultez sur ce symbole et sur plusieurs autres que les premiers chrétiens peuvent avoir empruntés des juifs cabalistes, Ph. Aug Pauli, *Die Romisschen und Deutschen alterthümer am Rhein*, May, 1820. Il serait possible que l'on dût rapporter à cette figure symbolique le juron : Vertu d'autre que d'un *petit poisson* ; par la vertu, non pas d'un *petit poisson*, etc., qui se rencontrent assez souvent dans Rabelais, liv. I, ch. 33, etc.

Digitized by Google

amorce, on trompe, on *attrape* les brochets et autres poissons ichtyophages? C'est par suite de la même métaphore que nous disons encore, dans le langage populaire, en parlant d'un homme qui s'est laissé duper, qu'il a *gobé* ou *avalé* le *goujon*.

D'après l'exposé que je viens de soumettre au lecteur, on peut conjecturer :

1° Que les mystifications du premier Avril doivent leur naissance à la gaieté pétulante qu'inspirait l'époque du nouvel an, gaieté qui, lorsque l'année commençait au 25 Mars, était encore redoublée par la surexcitation que cause la naissance du Printemps, et qui se manifestait, surtout dans le peuple, par des plaisanteries auxquelles ne présidait pas toujours le bon goût ;

2° Que le premier Avril a été choisi pour s'y livrer, parce que c'était l'octave des fêtes qui se célébraient nécessairement à cette époque ;

3° Qu'on a donné à ces *attrapes* le nom de *Poisson*, par allusion aux petits *poissons* qui servent à en attraper de plus gros.

Puissent mes lecteurs ne pas considérer comme un *Poisson d'Avril* cet essai un peu trop grave, je dirai presque trop pédantesque pour un sujet aussi frivole!

Digitized by Google

Communication de M. A. Violette,

MEMBRE CORRESPONDANT.

—

LE LOUP ET LE BRACONNIER,

FABLE.

Un loup, dans certain trou, tomba par aventure.
Bientôt un autre escroc, (c'était un braconnier),
Glissant aussi par l'étroite ouverture,
Sous la griffe du sire était là prisonnier.
Je laisse à juger la figure
Des deux vauriens si mal appareillés;
Car chasseur et gibier l'un de l'autre effrayés,
Doit être chose assez bizarre,
Quand la longueur du nez seulement les sépare.
Du reste, bien que plus ou moins estropiés,
Mes poltrons avisaient à prendre leur volée;
Mais la lucarne était trop élevée.
Enfin, se dressant sur ses pieds,
L'hôte des bois rompt le silence.
« Camarade, dit-il, si j'en crois l'apparence,
» Vous vouliez par surprise, avec certain lacet,
» Pour m'étrangler tout vif, me saisir au collet:
» Vous comptiez sur ma peau. Par la vôtre, au contraire,
» Je veux faire la nique à la gent braconnière!

Digitized by Google

» Je veux changer d'état. Foin du métier de loup !
» Plus des trois-quarts du temps pour vivre on est à bout ;
» Encore le genre humain, par un art qu'il déguise,
» Comme un peuple hors la loi, nous décime à sa guise.
» Contre le droit commun vit-on rien de pareil ?
» On nous dénie enfin une place au soleil !
» Et quel mal, après tout, fesons-nous sur la terre,
» Pour nous voir sur les bras tant de gens irrités ?
» Happons-nous les enfants sous les yeux de leur mère ?
» Mais les loups sont réduits au plus piètre ordinaire :
» De cadavres sans noms, par hasard éventés,
» Nous rongeons les débris... en des lieux écartés ;
» Ou bien la nuit, à la voirie,
» Souvent en vain, hélas nous cherchons notre vie ;
» Si, poussés par la faim, alors nous dérobons,
» Je l'avoue, à la bergerie,
» Malgré les chiens, quelques maigres moutons
» Soudain on crie : Aux loups ! on court sus aux gloutons.
» Parbleu ! mourant de faim faut-il donc qu'on s'en gêne ?
» Lorsque dans vos charniers, ils tombent par centaine !
» Êtes-vous sur ce point moins sauvages que nous ?
» Nous les mangeons tout crus, chez vous on les fait cuire.
» Belle raison, ma foi, pour nous détruire
» Et nous traiter comme des loups-garous !
» Or donc, expliquez-moi les lois de votre code,
» Ou, sans merci, ma foi, je vous croque à ma mode. »

« — Vous le voyez, seigneur, à mes faibles engins,
» Je ne suis qu'un preneur de martres, de lapins.
» Parmi les panneauteurs, à votre noble race,
» Jamais, jamais un seul n'osa montrer sa face.
» Quant à moi, j'ai fait plus : un des vôtres, un soir,
» Au piége d'un méchant, s'était pris par la patte.
» De le sauver j'ai cru que c'était mon devoir ;
» Mais l'opération paraissait délicate.
» Je n'ai rien craint pourtant, pour lui j'ai tout tenté,
» Et grâce à moi bientôt il fut en liberté.

Digitized by Google

« — Bien, à mon tour alors, rends-moi donc ce service ;
» Dresse-toi là tout droit contre ce mur,
» Puis d'un bond sur ta tête, et d'un autre aussi sûr,
» J'irai prendre là haut quelque peu d'exercice. »

Le pauvre hère allait servir à cet office,
Alors qu'au bord du trou paraît un sien ami :
« — Sauve mon compagnon, car j'en ai grand souci. »
Aussitôt celui-ci, par certain artifice,
Tire à lui notre loup; puis l'homme tout transi,
Grâce à son aide sort enfin du précipice.

Les poltrons, on le sait, ne sont pas des héros.
Il en est qui pourtant sont rusés, pleins d'adresse ;
D'autres qui font, à défaut de prouesse,
Les fanfarons à tout propos.
Mais ces messieurs ont beau dire, ont beau faire,
Il faut toujours quelqu'un pour les tirer d'affaire.

Digitized by Google

Lecture de M. L.-F. Clicquot.

—

LE LION ET LE SINGE.

FABLE.

Un lion, visitant un matin son domaine,
Au pied d'un vieux sapin, surprit un sapajou
Endormi sur la mousse : oh ! dit-il, quelle aubaine
Pour dame la panthère, ou pour sire le loup,
Si leur nez de gourmet eut dépisté ce fou ?
Quant à nous, qui perdrait, par devoir, et par goût,
En notre qualité de Roi, de l'innocence
Et même aussi souvent, de l'imprudence
De nos sujets, sommes né le tuteur,
De cette espèce là, nous serons le sauveur :
C'est pourtant une ingrate bête,
Elle ressemble à l'homme ! égoïste, méchant,
Fantasque, c'est l'image assez complète
De ce maître du monde, à ce qu'il se prétend !...
Et le bénin lion, ainsi philosophant,
S'approche du magot : de sa griffe royale,
Il le touche : aussitôt le dormeur s'éveillant,
A son aspect se crut à son heure fatale,
Sous les pieds du Lion, il se roule en criant,
Grâce, merci !.... dans sa candeur loyale,
Le bon monarque, en souriant,

Digitized by Google

Dit, accordé !..... le singe, aux branches s'accrochant
Au faîte du sapin, se perche en un instant,
Et là, hors de péril, se sentait du courage,
Il appelle à grand cris les magots d'alentour.
Le lion qui les voit bondir sous le feuillage,
Croit qu'on s'assemble ainsi pour lui faire la cour,
Et pour lui rendre hommage.
Mais voilà, que soudain, un horrible tapage,
Un concert inoui, de siflets et de cris,
Des pierres, des bâtons et mille autres débris,
L'accablent de partout, comme un subit orage !
Et le roi des forêts,
Honni, blessé, confus, s'enfuit, n'y pouvant, mais !...

Ceci, n'est pas une satire,
C'est un conte, un conte pour rire !
On ne peut l'appliquer à l'homme, assurément !
Car l'homme est bon, juste, reconnaissant,
Et jamais, par lui roi sage, humain, bienveillant,
Prudent, modéré, débonnaire,
Ne fut par des sifflets et par des coups de pierre
Remercié de ses bienfaits, certainement.
Et si quelqu'un osait l'écrire,
On dirait à l'auteur de la folle satire,
Vous calomniez méchamment.

Digitized by Google

L'AILE BRISÉE.

APOLOGUE.

—

Les yeux sur le soleil, les ailes étendues,
L'oiseau de Jupiter planait au sein des nues !
Caché sous un rocher, dans l'ombre, un bras cruel,
Vers son aile soudain, lève un tube perfide,
Le coup part, l'éclair brille, et le lingot, rapide
Comme la foudre, siffle, et l'atteint dans le ciel !
L'aigle tombe abattu, mais redoutable encore,
Il relève le front, et de sa voix sonore,
Poussant son cri de guerre, il marche à l'ennemi,
Mais, il le cherche en vain, le meurtrier a fui !...
Victorieux encor, mais atteint dans sa gloire,
Et martyr d'une loi fatale, sans appel,
Sur le rocher, morne témoin de sa victoire,
Il n'a plus qu'à mourir, noble exilé du ciel !....

Que de héros brillants par leurs vertus guerrières,
Que de rois honorés, que de chefs populaires,
Nous avons vus, jouets des caprices du sort,
Sur un rocher ou sur quelque rive étrangère,
Loin du berceau d'un fils, loin du tombeau d'un père,
Réduits à voir venir l'obscurité, la mort!....

O nous, que le hasard d'une obscure naissance
Ou qu'un talent modeste écartent du regard,
N'accusons pas le sort d'inique préférence,
Si, pour d'autres que nous, dans sa munificence,

Digitized by Google

Il a fait, de ses dons, une plus large part ;
Laissons les vains espoirs au profane vulgaire,
Gardons-nous d'élever notre désir trop haut.
L'ouragan, qui du cèdre abat la tête altière,
Epargne l'humble hysope et fait grâce au roseau !
Aux traits du sort adverse, opposons la constance,
Et n'oublions jamais, aux jours de la souffrance,
Que le pauvre, le riche, et le faible et le fort,
Sont frères devant Dieu, sont égaux dans la mort !...

Reims, Imp. de P. REGNIER

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS.

ANNÉE 1854-1855.

Tome XXII. — *N°* 2.

Discours de M. E. Dérodé,

PRÉSIDENT ANNUEL.

—

Séance Solennelle du 26 *Juillet* 1855.

—

MESSIEURS,

Lorsqu'il y a un an à pareille époque, je prenais la parole dans cette enceinte, par suite de la retraite prématurée de mon prédécesseur, je ne devais pas croire que l'honneur d'occuper le fauteuil de la présidence me serait encore dévolu aujourd'hui; vos suffrages, toujours si précieux à chacun de nous, en ont décidé autrement ; et je ne saurais vous exprimer assez ma gratitude pour une élection dont il ne faut pas chercher le motif, ailleurs que dans les sentiments de bienveillance réciproque que j'aimais à vous signaler l'année dernière, comme un des plus heureux effets de notre institution.

Digitized by Google

Sommes-nous restés aussi fidèles aux autres engagements de notre programme, tel que j'en traçais naguères l'esquisse à cette place, en présence et avec l'approbation du savant prélat qui, mieux qu'aucun de nous, en possède l'idée, puisqu'elle est une émanation de son généreux esprit? C'est ce qu'une voix aimée à si juste titre vous mettra tout à l'heure à même d'apprécier; et je comprends combien chacun ici doit désirer que je lui donne sans trop tarder la parole.

Après l'avoir entendu, l'assemblée décidera si, sans dénier aux belles-lettres cette première place qu'on leur contesterait en vain dans la hiérarchie des connaissances humaines, nous avons fait aux théories scientifiques, à l'application des découvertes et des procédés utiles qui en découlent, à l'encouragement des bonnes œuvres, à la propagation de toutes les méthodes propres à améliorer le sort moral et matériel du plus grand nombre, cette large part à laquelle ont droit des intérêts aussi élevés. Je ne chercherai pas à devancer l'arrêt qu'est appelé à rendre l'auditoire d'élite qui jette aujourd'hui tant d'éclat sur cette solennité, et témoigne à un si haut degré, par sa présence, du goût inné de la société française pour les délassements intellectuels.

Vous me pardonnerez néanmoins (puisqu'aucun dissentiment n'est en ce point à redouter), de relever comme un titre à la sympathie générale, la persévérance avec laquelle cette Compagnie a poursuivi l'idée de l'érection d'une statue à notre immortel Colbert. Sans doute nous n'avons été que les in-

Digitized by Google

terprètes d'un sentiment universellement répandu ; cette ville qui, dans tous les temps, a su allier l'amour des lettres à l'esprit des affaires, n'était assurément ni oublieuse, ni ingrate envers la mémoire de l'illustre ministre qui de la même main a créé l'Académie des sciences et celle des inscriptions, développé notre commerce sur la plus large échelle, et élevé la prospérité de notre marine à une hauteur que jusqu'à lui nous n'avions jamais pu atteindre. Sans doute le mérite d'avoir mené à bonne fin l'œuvre réparatrice qui vient de faire un si grand pas, appartiendra principalement au concours empressé de tous les citoyens, et au magistrat municipal dont l'activité féconde a su imprimer tant d'impulsion aux travaux de la cité ; mais c'eut été de ma part faillir au devoir et à la justice que de ne pas revendiquer hautement pour l'Académie l'honneur d'avoir pris la parole la première, et de s'être inscrite en tête de la liste longtemps avant, même, que la souscription ne fût ouverte : oui, nous avons apporté notre pierre à l'édifice que la reconnaissance nationale va élever au grand ministre de Louis XIV ! !

Il est encore une autre tâche, celle-ci mêlée de douceur et d'amertume, que j'ai désiré retenir pour le président de la Compagnie.

L'Académie a fait dans ces derniers temps des pertes bien sensibles :

M. Villemereux, après avoir rendu tant de services à l'instruction publique dans ce département, est allé porter le tribut de sa capacité et de son expé-

Digitized by Google

rience, dans une ville amie qui, plus heureuse que la nôtre, vient d'élever un monument digne d'elle à l'héroïne dont Reims aussi a le droit de porter les couleurs et dont la gloire était, il y a deux ans, célébrée dans ce palais. M. de Maiche, que la collaboration empreinte d'une philosophie élevée avait placé au premier rang parmi nos confrères voués aux études spéculatives, a cessé de nous appartenir comme membre titulaire; mais le lien qui l'unissait à nous, n'est point entièrement brisé : nous nous en félicitons et pour nous mêmes et pour la jeunesse placée sous son égide. M. Gobet, envers qui la nature s'était montrée si prodigue, et dont nous avons été à même d'apprécier tant de fois la vaste érudition, l'esprit éminemment littéraire, la parfaite loyauté, et le rare désintéressement, M. Gobet a quitté sans esprit de retour, cette ville où son mérite lui avait assigné une position si élevée, dans un temps qui n'est pas encore éloigné : nous avons tous partagé la douleur qu'il a ressentie en rompant avec un passé dont il aura toujours le droit de s'enorgueillir.

Je suis l'interprète d'une pensée unanime au sein de l'Académie en exprimant ici les vifs regrets que nous inspire la retraite de collègues aussi distingués. Je ne serais pas son organe fidèle, si j'omettais de rendre un dernier hommage à deux membres correspondants pour lesquels la ville de Reims était une seconde patrie ; tous vous avez nommé : M. de Bussières qui avait puisé dans la plus célèbre de nos écoles, cette rectitude de jugement et ce goût pour les choses sérieuses dont il a donné tant de preuves dans l'arme du génie et dans nos assemblées nationales ; M. Léon Faucher que nous n'avons point à

Digitized by Google

apprécier comme homme d'état , Léon Faucher que ses remarquables travaux économiques avaient appelé si jeune à l'Institut et dont la mort inattendue a produit une si douloureuse sensation dans le monde savant.

La fortune, après tant d'atteintes, nous devait des consolations; elles ne nous ont point manqué : des adhérents dignes de leurs devanciers sont venus combler les vides que des causes diverses avaient faits dans nos rangs ; de ceux-là qui sont présents, je ne saurais rien dire sans offenser les lois de la modestie; il n'est permis de parler d'eux qu'en parlant de leurs œuvres, et cette mission est dans le domaine réser de M. le secrétaire-général : je lui cède la parole pour donner lecture du compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1854-1855.

Digitized by Google

Lecture de M. V. Tourneur,

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE,

Année 1854-1855.

MESSIEURS,

Une règle inflexible, sanctionnée par quatorze ans d'usage, impose au Secrétaire de l'Académie l'obligation de lui rendre compte, en séance publique, des travaux accomplis par elle durant l'année qui va finir. Pensée bien sage de nos fondateurs, qui ont voulu que ce retour périodique vers notre passé ne nous laissât aucune illusion sur nos profits et sur nos pertes, et en même temps que notre inventaire, produit au grand jour, devînt à la fois la plus précieuse récompense de ce que nous avons fait de bien, le plus puissant encouragement pour ce que l'avenir nous demande. Obéissant donc à cette prescription salutaire de notre règlement, nous allons encore une fois vous dire, simplement, brièvement, mais cependant de la manière la plus impartiale et la plus complète, ce que nous avons fait depuis un an.

Digitized by Google

Dans les sciences. Comme toujours, nous rencontrerons en première ligne M. Maumené, chercheur infatigable, non pas dans le champ de la théorie purement spéculative, mais dans celui de l'application et de la pratique. Cette année, il nous a découvert des merveilles et de véritables trésors. En fait de merveilles,

Voici 1° un procédé nouveau de fabrication, à l'aide duquel la même quantité de betterave donnera, sans plus de frais, une quantité presque double de sucre de qualité meilleure. Tout le secret consiste : « à extraire le jus de la totalité des betteraves aussitôt après la récolte, de recueillir ce jus dans un réservoir et d'y ajouter de la chaux pour le préserver de l'altération, puis d'opérer suivant les besoins sur ce jus ainsi conservé. » En deux mots, plus de sucre et meilleur, et moitié moins cher !

Voici 2° un moyen infaillible de juger de la qualité des sucres et des sirops. Il est fondé sur ce fait incontestable pour notre savant confrère : « Le sucre candi le plus pur, conservé dans l'eau pure, s'altère comme sous l'influence des acides, et se change en un sucre incristallisable tel que celui des confitures. Le sucre de fécule, le glucose, au contraire, reste sans aucune altération ; il en est de même de la gomme. » Les conclusions pratiques se devinent d'elles-mêmes.

Après les merveilles, voici les trésors. C'est d'abord une médaille d'*aluminium*, que M. Maumené nous présente au nom de M. Deville. L'aluminium, métal plus solide, plus ductile, plus inaltérable, aussi brillant que l'argent du meilleur aloi, mais d'un poids quatre fois moindre, bientôt d'un prix inférieur, et qui se trouve non-seulement en Californie et en Aus-

Digitized by Google

tralie, c'est-à-dire au bout du monde, mais dans notre sol même et sous nos pas, mêlé à la terre glaise et à l'argile, où la chimie va le puiser.

Autre trésor qui pourra servir à nous procurer le premier :

« On voit commencer près de Reims, dit M. Maumené, dans la montagne, ou, si l'on veut, dans les anneaux d'une chaîne de collines qui entourent le bassin de la Seine, et se prolongent jusqu'en Belgique et en Angleterre, un gisement de *lignites* doués de la faculté de s'enflammer à l'air. » Pour nous, profanes, les lignites sont tout simplement des *cendres sulfureuses*, utiles surtout comme engrais sur les prairies artificielles. Sans leur rien ôter de cette précieuse spécialité, M. Maumené a su leur en découvrir d'autres. C'est, avant tout, de suppléer à la houille, et de fournir à nos usines, à nos fabriques, et même à nos usages domestiques, un combustible toujours *huit fois*, et souvent *onze fois* moins cher que la houille, plus à notre portée, et véritablement inépuisable, si nous songeons à l'immense étendue du sol qui le recèle.

De plus, le *noir de lignite* peut être employé en peinture, il s'unit sans peine à l'huile, à l'eau, au vernis ; mêlé aux autres couleurs, il ne les jaunit pas, il donne des nuances on ne peut plus fondues et d'un bon effet. Enfin, la même matière a une grande *puissance décolorante*, et elle peut remplacer, dans la préparation du sucre, le noir animal avec un immense avantage, sur lequel cependant nous nous dispenserons d'insister. Du sucre excellent et à bon marché, une peinture parfaite, un combustible plus économique que la houille, un métal préférable à l'argent et bientôt

Digitized by Google

moins cher ! Que de trésors ! Et pourtant ce n'est pas tout. Inépuisable dans sa libéralité, notre savant confrère nous a présenté un appareil conçu par lui, et destiné à opérer sur les gaz une pression qui approche 200 atmosphères. A l'aide de cet instrument, il résoudra bientôt (du moins, il en a l'espérance), diverses questions relatives à la cristallisation des gaz, notamment à celle du carbone ; cela veut dire, en bon français, *à la production du diamant*. Faisons des vœux ardents pour sa réussite ; et qu'à l'avenir la *Montagne de lumière* de Londres, et le *Sancy*, et le *Régent*, et le *diamant Halphen* de l'exposition universelle de Paris, s'effacent et s'éclipsent devant le futur diamant rémois que M. Maumené nous donnera bientôt.

Dans la même voie de la science appliquée aux besoins de chaque jour, plusieurs de nos honorables confrères ont suivi les travaux de M. Maumené. Nous citerons M. Maillet, notre correspondant, qui, toujours rémois de cœur, quoique habitant Fère-en-Tardenois, nous a envoyé un intéressant mémoire sur les moyens de procurer à la ville de Reims une eau plus saine encore et plus abondante. Sanctionnant par un vote les conclusions de celui d'entre nous que vous aviez chargé de vous rendre compte du travail de M. Maillet, vous avez adressé à ce dernier d'unanimes remerciements.

Combien sont incommodes, gênantes, nuisibles même, ces immenses cheminées chaque jour plus nombreuses, qui vomissent à flots, de toutes parts, des torrents de fumée de houille, et qui rendront bientôt inhabitables nos jardins, nos promenades, nos rues et jusqu'à nos maisons, M. Martin vous l'a dit avec son esprit habituel ; mais, en même

Digitized by Google

temps, il a pu vous signaler les heureux essais d'un habile industriel de notre ville, M. Bourgeois-Botz, qui a cherché à disposer ses fourneaux de manière à dévorer la fumée qu'ils produisent, et à nous délivrer ainsi d'un sérieux inconvénient. Aussi, vous vous êtes empressés d'accorder à M. Bourgeois-Botz une médaille d'encouragement, avec l'espoir bien fondé que la publicité donnée à cette récompense appellera l'attention des industriels sur les prescriptions de la loi qui ordonne la construction d'appareils fumivores, applicables aux foyers des machines à vapeur, et que de nouvelles tentatives faites en ce sens viendront provoquer, pour les années prochaines, des récompenses que l'Académie serait heureuse de décerner.

M. le docteur J. Guyot, membre correspondant, nous a expliqué avec une lucidité parfaite les avantages du bateau à *quille rentrante* pouvant naviguer également sur les mers les plus profondes et dans nos étroits canaux. Un modèle réduit de ce genre de construction navale, inventé par M. J. Guyot, navigue chaque jour dans les eaux de Sillery, exposant à tous les yeux la solution d'un des plus importants problèmes de l'art et de l'industrie nautique, solution dont notre commerce n'aura qu'à se féliciter.

Enfin, Messieurs, vous avez accueilli avec bonheur le compte-rendu que M. Landouzy est venu vous faire des merveilleux effets du système de ventilation introduit par MM. Lachappelle et Levarlet dans leurs importants ateliers. C'est vous qui leur en avez inspiré la pensée; vous avez encouragé leurs efforts en leur décernant une médaille de première classe. Or, voici ce que leur œuvre a produit. Dans les 21 mois qui

Digitized by Google

ont précédé l'application du nouveau système, on a compté dans l'atelier 884 jours de maladie. Dans les 21 mois qui ont suivi, il n'y en a eu que 332 : différence en moins de plus de 60 0|0, malgré les rigueurs d'un hiver exceptionnel, malgré la cherté des vivres et d'autres causes de maladie. Certes, si jamais chiffres ont mérité d'être appelés éloquents, ce sont bien ceux que je viens de vous citer. L'année prochaine, nous aurons certainement mieux encore à vous dire sur le même sujet, aussi bien que sur la panification mécanique et sur la cuisson du pain par l'air chaud.

Dans la *science pure*, indispensable appui de la pratique qu'elle peut seule éclairer et soutenir, nous avons reçu du vénérable M. de Maizières, toujours aussi dévoué, toujours aussi actif, une étude consciencieuse sur la *Physique élémentaire des fluides subtils*, dont une commission spéciale doit vous rendre compte ;

De M. Sornin, membre honoraire, deux thèses, présentées à la faculté des sciences de Paris, pour obtenir le grade de docteur ès sciences : l'une, *sur le Mouvement, dans un milieu résistant, d'un point matériel attiré par un centre fixe*, l'autre *de la Figure de l'anneau de Saturne ;*

Enfin, de M. Jamin, professeur à l'école polytechnique, et notre correspondant, une communication verbale remplie de charme et d'intérêt, résumant les observations de Newton sur *la Décomposition de la Lumière*, et, comme complément, le résultat des expériences personnelles de M. Jamin sur les *Anneaux colorés*.

La *Géologie* nous a donné plusieurs mémoires

Digitized by Google

importants d'un de nos correspondants les plus zélés, M. Hébert, sous-directeur à l'école normale de Paris :

1° *Observations sur l'Argile plastique et les assises qui l'accompagnent dans la partie méridionale du bassin de Paris, et sur leurs relations avec les couches tertiaires inférieures du Nord ;*

2° *Sur une nouvelle extension dans le bassin de Paris des marnes lacustres et des sables de Rilly ;*

3° *Note sur l'âge des sables blancs et des marnes à physa gigantea de Rilly ;*

4° *Description des fossiles du terrain nummulitique supérieurs des environs de Gap, des Diablerets et de quelques localités de la Savoie.*

La *Paléontologie*, par l'organe de M. le baron d'Hombre-Firmas, membre correspondant, nous a fait connaître avec détail le *Rhinocéros minutus*, de Saint-Martin-d'Arènes, près d'Alais.

En *Médecine* et dans les sciences qui s'y rapportent plus directement, nous avons reçu :

1° Un *Traité de Médecine oculaire*, de M. le docteur Wallez, de Bruxelles, et dont M. Gaillet nous a rendu compte ;

2° Des *Recherches cliniques et expérimentales sur l'absorption et la valeur thérapeutique des préparations iodés.* Eclairés par M. Landouzy sur la valeur de ce remarquable ouvrage, vous avez décerné à M. le docteur Titon, de Soudron, près d'Epernay, son auteur, le titre de membre correspondant ;

3° Un *Mémoire sur l'Action physiologique et thérapeutique des ferrugineux*, par M. Quevenne. M. Gaillet s'est chargé de vous en rendre compte.

4° *Etudes balnéographiques sur les termes d'Ems*, par le docteur L. Spengler, médecin de ces eaux.

Digitized by Google

5° *Ems, ses sources minérales et ses environs*, par M. Schillenberg.

Le goître et son origine ont été l'objet des recherches de M. Maumené. Notre savant confrère croit pouvoir attribuer une part d'action, au moins, dans la cause de cette maladie, aux *fluorures*, dont la présence dans quelques eaux est constatée. Une chienne, soumise au régime du fluorure de sodium, en a pris jusqu'à 120 milligrammes par jour pendant cinq mois ; elle se portait bien, mais au bout des cinq mois, on vit apparaître un gonflement général au cou, un bourrelet, que M. Maumené, malgré l'avis contraire de MM. Gaillet et Baudesson, persiste à regarder comme un goître. La cause du mal ainsi connue, il deviendrait plus facile de trouver le remède.

Puisse-t-on trouver également le remède de ce terrible fléau qui frappait autour de nous, il y a un an, des coups si cruels ! je veux dire le choléra. Du moins pouvons-nous proclamer bien haut que ni sacrifices, ni savantes recherches n'ont été épargnés parmi nous pour conjurer, détruire, ou du moins diminuer le mal. Vous raconter les actes inspirés par le dévouement durant ces tristes conjonctures, m'est tout-à-fait impossible ! je serais contraint de louer trop directement, et les magistrats dont la présence nous honore, et plusieurs de nos confrères, ceux surtout qui, à plus d'un titre, nous président en ce moment. Mais je ne puis pourtant ne pas dire comment l'Académie tout entière s'est trouvée honorée de la juste récompense décernée par le gouvernement à son président annuel, je ne puis non plus me dispenser de mentionner le savant mémoire de M. le docteur Chevillon, notre correspondant, dans lequel il a consigné

Digitized by Google

les observations et les remarques qu'il trouvait encore le temps de recueillir et de noter chaque jour, au profit de la science, pendant que l'épidémie faisait ses plus cruels ravages à Cheminon, en 1854.

Pour finir par un autre éloge, je vous rappellerai le bandage herniaire présenté, il y a un an, à l'Académie par M. Tricout-Drexel. De longues et décisives épreuves ont démontré dans cet appareil une amélioration véritable, sans aucun des inconvénients qui existent dans les autres. Mieux que tous ceux en usage, il soulage les malades; il a même obtenu déjà une guérison complète. Pour ces motifs, l'Académie, adoptant les conclusions de son rapporteur, M. Gaillet, a décerné à M. Tricout-Drexel une médaille d'argent de première classe, et décidé que le bandage présenté par lui serait remis à M. le directeur de l'école de médecine, pour être déposé dans les collections de cette même école.

Rapprocher l'*art vétérinaire* de la *médecine*, ce n'est leur faire injure ni à l'un, ni à l'autre. Nous mentionnerons donc, sans différer, un sérieux travail de M. Baudesson, membre titulaire, *sur l'Hygiène des animaux*. Ajoutant à la vieille expérience des plus anciens agronomes connus, Caton l'Ancien et Varron, notre confrère nous démontre que, non-seulement il faut, pour la bonne santé, varier la nourriture, mais même dans quelle proportion il faut y faire entrer : 1° une substance azotée, telle que la fibrine et le gluten ; 2° une matière grasse ; 3° une substance ternaire, comme la fécule et les gommes ; enfin, 4° les sels, calcaires, magnésiens et autres.

M. Devismes, de Sans-Souci, près Sézanne, nous a fait part de ses observations sur *la Maladie des*

Digitized by Google

moutons nommée piétin. Suivant lui, cette maladie serait due à l'écoulement d'une humeur qui s'échappe d'une petite poche située au dessus et entre les deux onglons. Cette humeur, en se répandant sur le sol, communiquerait le mal à tout, ou à une partie du troupeau. Le remède consisterait dans l'extirpation de cette poche.

Double erreur, suivant M. Charlier, chargé par vous, Messieurs, d'examiner le mémoire de M. Devismes. Le piétin est une hypertrophie de l'appareil secréteur de la corne, avec secrétion anormale d'une humeur corrosive qui détermine bientôt des désordres considérables dans toutes les parties qui forment le pied du mouton; on remédie à ce mal par l'enlèvement de toute la corne soulevée, et par la cautérisation, au moyen d'un corrosif ni trop, ni trop peu énergique. M. Baudesson ajoute le poids de son autorité à celle de son confrère, et cite une expérience qui lui a parfaitement réussi pour guérir le piétin. — C'est de faire creuser, au seuil des bergeries infectées, une sorte de baquet de quelques centimètres de profondeur et d'un décimètre ou environ de large, dans lequel on met de la chaux vive recouverte légèrement de paille. Les moutons sont forcés, en passant, de plonger le pied dans ces baquets, et la chaux, appliquée ainsi fréquemment, mais en quantité peu considérable, suffit pour les guérir.

Deux brochures spéciales de M. Charlier, et le compte-rendu du congrès scientifique d'Arras, au mois de septembre 1854, nous ont fait connaître la propagation des méthodes de notre confrère pour faire produire aux vaches une plus grande quantité de lait et pour améliorer la qualité de leur viande (la cas-

Digitized by Google

tration). Plusieurs comices agricoles du Pas-de-Calais, de la Somme et du Loiret ont rendu pleine justice aux succès de M. Charlier et se sont plu à encourager ses efforts.

Placerai-je ici, ou ne renverrai-je pas ailleurs, à cause de ses qualités littéraires, le *Traité de l'équitation*, par Franconi? M. Baudesson nous en a présenté l'analyse et l'a loué devant nous, comme un modèle achevé dans son genre.

Enfin, pour épuiser ce que nous avons à dire des sciences proprement dites, il ne nous reste plus à mentionner que l'agriculture. Nous lui devons : 1° *Des recherches sur la maladie de la vigne, du cerisier, du noyer, du mûrier, du pêcher, du fraisier, du poirier, du pommier, de la pomme de terre*, par M. Victor Chatel ;

2° Plusieurs brochures allemandes sur la *Culture du pin d'Autriche*, présentées par M. Charpentier fils, traduites et analysées par M. Leuchsenring, membre correspondant. S'inspirant de la pensée de ces brochures, et y ajoutant de nombreuses études personnelles, M. Leuchsenring est venu plaider chaleureusement devant nous la cause du pin d'Autriche, qu'il nous offre comme la plantation la plus utile pour changer nos arides *trios* en verdoyants bosquets, que dis-je? en forêts véritables, dont les produits viendraient ajouter d'immenses richesses à celles que possèdent déjà nos contrées. Cette question de la transformation des terres arides de la Champagne n'a cessé de préoccuper l'Académie ; aussi a-t-elle accueilli avec beaucoup d'empressement les espérances que M. Leuchsenring est venu lui donner. Nos encouragements sont acquis d'avance à tout progrès réel accom-

Digitized by Google

pli en ce point. Nous devons croire qu'ils ne se feront pas longtemps attendre, et qu'ainsi nous obtiendrons la solution d'un problème proposé par nous depuis plusieurs années aux recherches des esprits sérieux et auquel nous avons attaché de tout temps la plus haute importance.

J'entre enfin dans le domaine plus connu pour moi de *la littérature* et de *l'histoire*, que j'espère vous faire traverser en courant. Cette année, comme toujours, l'histoire nous a fourni une large part de communications intéressantes.

Vous voyez encore M. l'abbé Poussin esquissant sous nos yeux, à grands traits, l'admirable portrait du moyen-âge. Suivant lui, il n'a manqué au siècle d'Innocent III et de S. Louis, qu'une langue plus parfaite pour s'élever autant au dessus des siècles d'Auguste et de Périclès, que la vérité divine et révélée l'emporte sur les plus belles inspirations de l'esprit humain.

M. Henry nous a tracé le tableau des malheurs de la France au XVe siècle : un roi privé de raison, une reine coupable, des princes ambitieux et pervers, le peuple foulé, pressuré sous le poids du malheur, et au milieu de ces lamentables scènes, l'imposante image de notre illustre compatriote, le chancelier Gerson, faisant entendre bien haut la voix de la religion et du devoir.

M. l'abbé Sevestre vous a décrit les merveilles de la vie de saint Colomban et de son disciple saint Walbert, et nous avons pu voir que ce n'est pas au XIXe siècle, pour la première fois, que Reims a pu recevoir de la Franche-Comté des hommes dévoués à ses plus précieux intérêts. Saint Nivard, archevêque

Digitized by Google

de Reims, il y a douze siècles, et avec lui saint Berchaire, premier abbé d'Hautvillers, sortaient ensemble du monastère de Luxeuil, véritable séminaire de la Franche-Comté d'alors, *où ils avoient fleuri comme des lys entre les roses*, dit notre excellent dom Marlot, et ils venaient ranimer au milieu de nous la science et la piété, par leurs exemples et par leurs fondations magnifiques. Vous acheverez vous-mêmes, Messieurs, la comparaison.

M. Athanase Renard, notre laborieux correspondant, nous a fait parvenir de nouvelles recherches sur Jeanne d'Arc, qu'il étudie, depuis longtemps, avec prédilection. Il s'est appliqué à nous montrer que le nom de la Pucelle s'écrit avec une apostrophe, dans la forme nobiliaire, et, chose plus importante, que sa mission de délivrer Orléans et de faire sacrer ici Charles VII était véritablement divine.

En fait d'histoire plus locale, nous citerons seulement les *Récits historiques belges*, par M. Siret; l'*Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne*, par M. Ed. Barthélemy, et celle de *Vic-sur-Aisne*, par M. l'abbé Poquet, membre correspondant comme les deux auteurs que nous avons cités avant lui; le *Cabinet historique*, recueil précieux à plus d'un titre pour l'histoire de Reims et pour celle de la Champagne. Nous le devons à M. L. Paris, l'un de nos fondateurs et deux fois lauréat de l'Académie. Enfin, grâce au hasard, Jean-Louis Micqueau, protégé du cardinal de Lorraine, et littérateur habile du XVIe siècle, a pu vous raconter en élégant latin l'*Histoire de Lumes et de Linchamps*, deux forteresses antiques des Ardennes, contrée dont le passé comme le présent sont unis à Reims, d'une façon si intime. Je n'ou-

Digitized by Google

blierai pas de vous dire que pour se présenter à l'Académie, Micqueau a pris la précaution, un peu superflue sans doute, de se faire traduire en français par l'un de nous.

Le titre de biographie est bien modeste ! il cache, cependant, quelquefois, des travaux bien sérieux, remplis d'appréciations philosophiques du plus haut intérêt. Témoins *la Notice sur Balmès*, par M. l'abbé Bouché ; *la Vie de M. le baron de Jessaint*, par M. Sellier, président de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts de Châlons-sur-Marne, et notre correspondant ; témoins encore l'étude sur *Royer-Collard*, par M. Ed. Barthélemy, et surtout le travail clair, facile, élégant de M. Mennesson, sur *Dubois-Crancé*, homme que ses écarts ont rendu célèbre, de qui l'on peut souvent médire, mais que la justice impartiale et sainte défend de calomnier.

Archéologie et histoire, c'est tout un ; mentionnons donc sans transition :

L'Histoire de l'Architecture sacrée du IVe au Xe siècle, dans les anciens évêchés de Genève, Lauzanne et Sion, par M. Blavignac ; ouvrage fort sérieux, et rempli de remarques neuves et intéressantes ;

L'Extrait du Manuscrit de Quentin de la Sens, intitulé : Histoire particulière de l'église de Saint-Quentin, publié par M. Ch. Gomart, notre correspondant ;

Une *Notice sur l'église St-Germain d'Amiens*, par M. Jules Corblet, et, du même auteur, une dissertation ayant pour titre : *Des progrès de l'archéologie religieuse en France et à l'étranger depuis 1848 ;*

Les intéressantes excursions de M. Ponsinet, membre correspondant, à Cluny, la royale abbaye du

Digitized by Google

XIIe siècle, et à Brou, cette fleur si suave de l'architecture chrétienne au XVe siècle, digne tombeau de Marguerite d'Autriche, l'héritière de cette illustre maison de Bourgogne, qui couvrit les Flandres et une partie de la France de ses merveilles dans les jours qui précédèrent immédiatement la Renaissance.

L'élégant rapport au conseil général de la Marne, sur les monuments historiques du département, par l'un de nos plus honorables correspondants, M. le baron Chaubry de Tronssenord, conseiller à la cour impériale de Paris, membre du conseil général de la Marne;

L'Almanach de la Marne, par M. Guérard, d'Avize, et la *Géographie synoptique*, du même auteur, dont M. Elambert vous a rendu compte avec éloge ;

Les beaux dessins de M. Raimbaut, reproduisant et comparant entre elles les horloges intérieures des cathédrales de Reims et de Beauvais.

Enfin, les plaintes éloquentes du vénérable M. Polonceau, vieillard plus qu'octogénaire, et notre correspondant le plus dévoué. Il pleurait son vieux Reims, le Reims de sa jeunesse, avec ses gracieux remparts, sa vieille porte de Mars, ses promenades maintenant envahies par le bruit, la poussière et la fumée ; son arc romain, titre unique, partout envié, d'une antique noblesse, et qui tombe si une main intelligente et pieuse ne se hâte de le soutenir ! Sans avoir autant vécu, bien des cœurs rémois partageront ses regrets.

Il nous reste à mentionner : *La Description du musée lapidaire de la ville de Lyon*, par M. le Dr de Commarmont, ouvrage monumental et digne de la grande cité qui a voulu le publier à ses frais ;

Enfin, *Inscriptiones confœderationis Helvetiæ*, autre

Digitized by Google

recueil épigraphique très important dont MM. Leuchsenring et Loriquet se sont chargés de nous rendre compte.

Que dirai-je de *la littérature*, dont les productions sont toujours accueillies par vous avec une faveur marquée? Si vous aviez pu les oublier, je vous rappellerais les belles études de M. Seligman *sur les Réformes à introduire dans la procédure*, et les glorieux suffrages dont l'Institut de France a daigné les honorer. Je vous rappellerais cette lutte à armes très courtoises, mais cependant vive et remplie d'intérêt, entre M. Seligman et M. Piéton, l'un s'appuyant sur les faits de son expérience journalière et sur la pratique, pour justifier ce que l'autre attaquait en théoricien et en philosophe, abrité derrière l'autorité redoutable du chancelier de l'Hospital et des plus vieux jurisconsultes. Pour épuiser les mêmes matières, je nommerai ici les *Etudes sur la législation du duel*, par M. Genaudet, notre correspondant, et le *Discours prononcé à l'audience de rentrée de la cour de cassation, le 3 Novembre 1854*, par M. de Royer, procureur-général près de cette même cour, et que l'Académie s'honore, depuis qu'elle existe, de compter au nombre de ses correspondants.

M. Gainet nous a lu des appréciations sur Platon et ses ouvrages; M. P. Soullié a continué devant nous l'étude consciencieuse et impartiale des poésies de M. de Lamartine, dont il est, malgré tout, il vous le dira bientôt lui-même, le sincère admirateur.

M. Sutaine nous a rendu compte des travaux de l'institution Smithsonnienne d'Amérique, et M. Elambert, du projet de M. G. de Dumast, d'introduire dans l'enseignement classique l'étude du sanscrit, du pahli et des autres langues orientales.

Digitized by Google

M. Clerc de Luxeuil nous a envoyé un *Traité de l'art oratoire*, et M. Lorin, trois ouvrages différents, remplis d'intérêt, l'un intitulé : *Etrennes à mes petits amis et à mes petites amies ;* l'autre, explication du proverbe : *Bâtir des Châteaux en Espagne ;* et, le dernier, l'histoire du *Poisson d'Avril.*

M. Teste-d'Ouet nous a gratifié de *Jacquemin-Grimgonneur*, gracieuse et réjouissante dissertation sur l'origine des cartes à jouer.

M. Robillard nous a lu une analyse, comme il sait les faire, du livre de M. Fortoul, sur *les Grandeurs de la vie privée.* Malheureusement, nos souvenirs ont seuls gardé la trace de ce beau travail, dont nous ne pourrons, par conséquent, vous rien citer.

En revanche, nous vous engagerons à lire et à relire, dans nos annales, ce que M. Ch. Martin nous a dit, d'après M. Flourens, sur la *longévité humaine.* Vous y trouverez peut-être le désir et l'espérance de vivre longtemps ; pour sûre, vous rencontrerez, en attendant, le moyen infaillible de passer une heure agréable et bien courte dans cette intéressante lecture.

Et les muses ! que dirons-nous des muses, et nous tiennent-elles toujours rigueur ? Non pas, certes ! et vous en pourrez juger dans un instant. Quelquefois dans l'année, elles nous ont fait entendre d'heureux vers : les *Elans vers Dieu*, par M. Lorin ; les *Hymnes de la Liturgie amiennoise*, par M. Cauchy ; les *stances sur la Bataille de l'Alma* et la *Prise* un peu anticipée *de Sébastopol*, par M. Barse ; le *Loup et le Braconnier*, de M. Violette ; le *Lion et le Singe*, et l'*Aile brisée*, fables par M. Clicquot. Mais pourtant, ô muses, nous avons à nous plaindre ! Pour sujet de concours de poésie, nous vous avions pro-

Digitized by Google

posé la *Femme chrétienne au moyen-âge !* Et il y avait ici beaucoup et de belles choses à dire !

Trois pièces de vers nous sont parvenues, mais trop incomplètes, trop inférieures pour que nous ayions pu leur donner justement aucune mention. La *Guerre d'Orient*, que nous proposons pour sujet de concours de l'an prochain, répondra mieux, sans doute, à nos désirs et à nos espérances.

J'ai fini, Messieurs, avec les travaux particuliers à chacun de vous ; il me reste un mot à vous dire sur l'œuvre collective de l'Académie. Elle a voulu être représentée au congrès archéologique de France tenu à Châlons-sur-Marne, au mois de Mai 1855. Son président, son secrétaire-général, et plusieurs autres membres ont suivi, aussi assiduement que possible, les séances du congrès. Grâce à eux, grâce en particulier à MM. Duquenelle et Brunette, aucune des questions posées par le programme du congrès et concernant l'arrondissement de Reims et les monuments de Reims n'est demeurée sans réponse claire et précise.

Depuis quelques jours, deux nouveaux volumes viennent d'être ajoutés à la savante collection d'ouvrages rares ou inédits que vous avez entrepris de publier sous vos auspices et à vos frais. Ce sont les *Chroniques de Flodoard*, et celles de son continuateur *le moine Richer*. Nous devons la traduction des premières à notre très regretté confrère M. l'abbé Bandeville, que nous aurons encore à citer à l'occasion de nos publications subséquentes, qu'il avait d'avance laborieusement préparées pour nous, comme s'il eût prévu qu'une mort prématurée ne lui laisserait pas le temps de nous attendre. M. Lejeune, membre

Digitized by Google

correspondant, a consacré de longues veilles à revoir et annoter les textes, et à enrichir d'une table exactement faite l'œuvre historique entière de Flodoard.

C'est à M. Poinsignon et à ses laborieux efforts que nous devons *Richer*, traduit, éclairci, annoté, complété par des tables et une précieuse carte géographique. Voilà, Messieurs, votre œuvre réelle et sérieuse ; c'est en l'accomplissant que vous aurez bien mérité de la science, et marqué votre place parmi les sociétés littéraires les plus utiles. La tâche est incomplète ; mais le passé nous répond de l'avenir, et le zèle unanime avec lequel vous vous êtes imposé, il y a quelques jours, les sacrifices financiers nécessaires, nous en sont un sûr garant ; vous ne faillirez point à la noble mission que vous avez reçue de vos fondateurs : *servare*, conserver autour de vous et dans la sphère de votre action tout ce qui est bon et utile ; *augere*, l'augmenter, même au prix de vos efforts et de votre dévouement.

Digitized by Google

Lecture de M. Poussin.

—

LES ÉCOLES DE REIMS AU MOYEN-AGE.

—

Messieurs,

Reims qui, au temps des Césars, dut à l'importance de ses relations municipales, à sa sagesse politique, à l'urbanité de ses mœurs d'être choisie pour la métropole des Gaules ; de nos jours, par l'étendue et la probité de son commerce, par les produits merveilleux de son industrie, peut rivaliser avec les cités les plus florissantes. Demandez-le à cet immense palais, sublime rendez-vous de toutes les richesses du monde, dont la France est si fière et l'étranger si jaloux ? Eh bien, au moyen-âge, dans une autre sphère d'action, Reims par son Eglise, par ses évêques, par ses écoles cathédrales et monastiques, exerça aussi la plus heureuse influence, moins encore sur les destinées politiques de la patrie que sur ce grand mouvement intellectuel qui a préparé la civilisation française.

C'est un évêque de Reims, en effet, saint Remi qui initie à la religion chrétienne le premier roi des Francs, et de concert avec les évêques gallo-romains,

Digitized by Google

assure par l'unité religieuse la fusion des races, l'indépendance et l'unité de la Gaule. Ce sont des évêques de Reims, Ebbon, Hincmar, Foulques, Adalbéron, Gerbert et plus tard Charles de Lorraine qui relevant d'une main ferme le flambeau des sciences le dressent dans l'Eglise au milieu des ténébres, comme un phare de ralliement.

L'empire romain, Messieurs, si on le considère dans ce qu'il eut de bienfaisant et de durable, fut l'école des peuples de l'Occident. Les Césars y avaient pourvu, quand ils érigèrent l'enseignement à la dignité d'une fonction publique. Au moment où les Germains forçaient les frontières, les Empereurs chrétiens se gardèrent bien de fermer les écoles, mais ils en ouvrirent les portes aux barbares (1).

Jusque vers la fin du ve siècle l'enseignement était presque tout entier civil, et tout entier aux études profanes ; c'était un reste du paganisme. « Mais vers » la fin du vi^e siècle, écrit M. Guizot, tout est changé; » ces grandes écoles municipales de Trèves, de » Poitiers, de Vienne, de Bordeaux ont disparu ; à leur » place se sont élevées les écoles dites cathédrales ou » épiscopales, parce que chaque siége épiscopal avait la » sienne. L'école cathédrale n'est pas toujours la seule; » on trouve dans certains diocèses quelques autres » écoles d'origine et de nature incertaines, débris » peut-être de quelque ancienne école civile qui s'est » perpétuée en se métamorphosant. Dans le diocèse » de Reims, par exemple, subsistait l'école de Mouzon, » assez éloignée du chef-lieu du diocèse et fort accré- » ditée, quoique Reims eût une école cathédrale

(1) Ozanam : *La Civilisation chrétienne.*

Digitized by Google

(Guiz., *Hist. de la Civil.*, t. IIe, p. 3). » Le clergé et les nobles familles gallo-romaines n'avaient garde de renoncer à ce prestige de l'éducation, qui, en leur conservant le respect des barbares et en leur ouvrant le palais des rois, leur assurait une si large part d'influence. Les évêques, dès l'origine, avaient avec eux plusieurs disciples; tant qu'ils menèrent la vie apostolique, ces disciples les suivirent comme les apôtres suivaient J.-C., recueillant de leurs lèvres l'enseignement divin et cherchant à seconder leur zèle pour le répandre. Mais lorsque les églises furent fondées et organisées, la maison de l'évêque devint une véritable école. C'est ainsi que Bennade, prédécesseur de saint Remi, parle dans son testament d'une communauté de clercs attachée à l'Eglise de Reims. L'évêque y instruisait ces clercs, ou par lui-même, ou par un de ses prêtres qui avait (comme à Mouzon) le titre de *Primicier* (*Primicerius*) (1). L'Italie était plus avancée que la Gaule dans l'établissement des écoles ecclésiastiques : au temps de saint Remi, elle en avait dans toutes les paroisses, et c'est probablement pendant ses voyages au delà des Alpes que saint Césaire conçut le projet de les établir dans toute l'étendue de son diocèse. « Tout prêtre » chargé d'une paroisse, décrète le 2me concile de » Vaison, devra réunir dans sa demeure les jeunes » enfants auxquels il doit apprendre à pratiquer la » vertu, à lire et à chanter. » Ainsi, c'est en fondant les écoles primaires, que le clergé de France popularisa dans les classes pauvres les bienfaits de l'instruction, menacée par les barbares.

(1) Epist. St-Remigii ad Falconem : *Primicerium* (mosomagi) *scholæ clarissimæ*.

Digitized by Google

Nul doute que saint Remi n'ait ainsi compris le rôle civilisateur de l'Eglise. De bonne heure il était venu demander à Reims les lumières de la science et de la vertu. Si l'on en croit la légende, il venait exprès de Laon, franchissant la rivière sur un pont fragile, formé de deux peupliers chancelants. Un si long trajet, malgré tant d'obstacles, ferait déjà l'éloge du disciple et des maîtres, si, pour mieux les juger, nous n'avions encore le témoignage d'un illustre contemporain, de Sidoine Apollinaire : « *Au Seigneur Pape Remi,* salut. Un habitant de l'Auvergne » vient de faire un voyage dans la Gaule Belgique. » Arrivé à Reims, il gagna votre copiste et votre » libraire, et soit par argent, soit par amitié, il en » obtint un recueil complet de vos discours. Il revint » ici tout fier de sa collection. Nous voulions la lui » acheter, mais il nous en fit présent, ce qui valait » bien mieux ; j'y avais quelque droit. Tous les amis » de la littérature ont été charmés comme moi de » la lecture de vos discours. Nous nous sommes empressés d'en faire des copies, d'en apprendre de » mémoire de nombreux fragments. Notre avis à » tous, c'est que personne ne saurait écrire aussi » bien. Les exemples sont parfaitement choisis, les » citations fidèles. Vos discours sont remarquables » par la justesse des expressions, par l'élégance des » figures, par la puissance des preuves, par la force » des pensées. Ils ressemblent à un fleuve par l'abondance du style, à la foudre par sa véhémence. La » structure de vos périodes est ferme et vigoureuse ; » les divers membres en sont unis par d'heureuses » transitions, les mots en sont arrangés avec tant » de douceur et d'harmonie, que la langue du lecteur

Digitized by Google

» glisse sur le palais sans jamais balbutier, sans ren-
» contrer de mots durs et choquants pour l'oreille.
» Votre phrase, enfin, est unie et limpide comme le
» cristal. Qu'ajouter encore? Il n'est point aujourd'hui
» d'orateur que vous ne puissiez laisser loin derrière
» vous.

» Cessez donc désormais de vouloir vous soustraire
» à nos jugements qui n'ont rien ni de mordant, ni
» de satirique. Si vous différez de féconder la stérilité
» de notre esprit par vos éloquents discours, nous
» ferons marché avec les voleurs. A notre instigation,
» la main rusée des larrons ira dévaliser votre por-
» tefeuille, et alors, mais inutilement, vous serez
» sensible à ce larcin, si vous ne l'êtes pas aujourd'hui
» à nos prières. Daignez-vous souvenir de nous,
» seigneur pape. »

L'évêque de Reims était donc aussi distingué par son éloquence que par ses vertus. Il était très savant, dit Grégoire de Tours, et particulièrement initié aux études de la rhétorique (1). Doit-on s'en étonner dans un siècle qui donna aux lettres et à l'Eglise saint Avite, reconnu par M. Guizot lui-même comme l'inspirateur de Milton, qu'il a plus d'une fois surpassé; saint Césaire, le fondateur des écoles monastiques et paroissiales du midi de la France; saint Fortunat, le pieux poète de Poitiers; Sidoine Apollinaire, Salvien, Sulpice Sever, et tant d'autres.

La réputation des grandes écoles monastiques de Saint-Seine, de Coudat, de Mici, de Glandfeuil, mais surtout de Lérins et de Saint-Victor, ces deux pépinières de l'épiscopat gallo-romain, peuvent nous

(1) Grég. Tur., *Hist.*, lib. II, c. 31.

Digitized by Google

donner une idée imparfaite du prix que l'école de Reims, confiée à Saint-Remi, devait, elle aussi, attacher à la culture des lettres. — Quand le témoignage de Sidoine Apollinaire ne viendrait point déposer en notre faveur, il suffit de lire les lettres du saint évêque, celle surtout à Clovis que la mort de sa sœur Alboflède rendait inconsolable, pour juger de son talent exercé et de son éloquence, pleine de force et de sensibilité.

Après la mort de saint Remi, les saines traditions littéraires ne pouvaient manquer de se maintenir intactes dans les écoles de Reims. L'histoire en effet nous apprend que son successeur ne le cédait à personne pour la correction et l'élégance de ses vers (Ozanam, *Hist. de la Civilis. des Francs*); une autre garantie, c'est l'introduction dans les abbayes de Saint-Basle et d'Hautvillers de l'ordre des Bénédictins, dont l'influence littéraire devait naturellement s'étendre jusque sur la ville métropolitaine. Ils ne tardèrent point au reste à venir s'y fixer. L'archevêque saint Nivard qui les avait appelés à Verzy dès 660, fut en 786 imité par son successeur Turpin, qui voulut confier aux savants religieux la direction de l'abbaye de Saint-Remi. On ne pouvait pas moins attendre d'un évêque, qui cultivait si heureusement les lettres et surtout la poésie, qu'il passât longtemps pour l'auteur d'un poème épique destiné à redire les exploits de Charlemagne. Malheureusement, il nous reste peu de traces du mouvement intellectuel des écoles rémoises, jusqu'à la renaissance des lettres sous le règne du grand Empereur. Encore les dispositions du concile d'Attigny pour généraliser l'enseignement, s'appliquent-elles à

Digitized by Google

toute l'Eglise de France. — Sous le successeur de Charlemagne, l'évêque Ebbon qui avait été bibliothécaire de Louis-le-Pieux, ne manqua point d'encourager les études; aussi enrichit-il son Eglise d'une multitude de trésors recueillis de l'antiquité. Mais un incendie du chapitre, en 831, vint presque tout anéantir. — Peu de temps après, dès 872, l'illustre Hincmar sut donner aux écoles de Reims une impulsion toute nouvelle. Les lois du royaume qui lui en faisaient un devoir, ayant été portées dans son diocèse, il ne pouvait convenablement s'y soustraire.

Aussi la réputation des maîtres de Reims leur attira de loin une multitude de jeunes gens, entre autres, Isaac, évêque de Langres, et ses neveux; l'acolyte Bernon, envoyé exprès par les religieux de Saint-Denis pour s'y former à la vertu et à la science; Hincmar de Laon, comme on peut en juger par les reproches de son oncle (1); Gozelin, abbé de plusieurs monastères, puis évêque de Paris. — Sans doute que les nombreuses occupations d'Hincmar, dont la vie active a été mêlée à toutes les agitations de l'Eglise et de l'Etat, ne lui permirent point de présider lui-même à l'enseignement; car une notice des serviteurs de saint Remi nous apprend que la direction en fut confiée à un archiprêtre, nommé Sigoard. Quoiqu'il en soit, on peut facilement juger de la force relative des études par les œuvres si variées et si savantes d'Hincmar de Reims, dont rien ne pouvait suspendre la dévorante activité.

(1) Reminiscatur quia Remensis Ecclesia eum regeneraverit in Christo, tonsum que in clericum sub religione... *docuerit*.

Digitized by Google

Toutefois, par suite probablement des invasions normandes, qui forcèrent Hincmar à payer la rançon de la ville, et à fuir lui-même à Epernay, les écoles rémoises tombèrent bientôt dans la plus complète décadence. « L'archevêque de Reims, l'honorable « Foulques, écrit Flodoard, plein de zèle pour le » service de Dieu et l'accroissement de l'ordre » ecclésiastique, rétablit à Reims deux écoles presque » anéanties, l'une pour les chanoines de la ville, » l'autre pour les clercs de la campagne. » Dans ce but, il fit venir à Reims Remi, religieux de Saint-Germain d'Auxerre, et Hucbald, moine de Saint-Amand. Le premier devait exercer les jeunes clercs aux arts libéraux, l'autre leur donner ces leçons de philosophie qui furent l'une des gloires de Reims au moyen-âge.

Que le temps ne nous permet-il, Messieurs, de retracer le mérite de ces savants professeurs qui, sous le pontificat de Foulques, jetèrent tant d'éclat sur l'enseignement. Nous vous redirions l'habileté de Remi d'Auxerre dans l'interprétation des divines écritures, sa connaissance approfondie des règles de l'éloquence et des arts libéraux, sa facilité incomparable à écrire en vers et en prose; nous aimerions à vous citer Hucbald de Saint-Amand, le biographe de saint Célinie, qui sans céder à Remi d'Auxerre, sur la poésie et sur les arts libéraux, le surpassait dans la connaissance de la dialectique; Milon, oncle et précepteur d'Hucbald, auteur d'une *Vie des Saints* écrite en vers, et d'un *Traité de la tempérance*; enfin Almann, religieux de l'abbaye d'Hautvillers, probablement enfant de la Champagne, et certainement disciple d'Hincmar, un

Digitized by Google

des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables de son temps, versé dans la littérature, mais peu scrupuleux en matière de règles grammaticales qu'il se vante de mépriser.

Cependant les écoles de Reims pâlirent bientôt et peut-être auraient-elles fini par succomber, si elles n'avaient été relevées par la main énergique d'Adalbéron. « Adalbéron, écrit Richer, voulant que tout » répondît à ses nobles sentiments, s'occupa sérieuse- » ment de l'instruction littéraire des enfants de son » église. Comme il méditait sur ce sujet, le ciel lui » envoya Gerbert, homme d'un grand génie et d'une » merveilleuse éloquence, qui, semblable à un flambeau » ardent, éclaira bientôt de ses lumières toute l'Eglise » des Gaules (1). » Nous ne vous dirons pas, Messieurs, la vie de Gerbert ; il y a onze ans, une bouche vénérée vous retraçait à grands traits, dans cette même enceinte, la glorieuse carrière de ce grand homme ; qu'il nous suffise de redire son influence sur l'école de Reims (2).

Mûri dès l'enfance à l'ombre du cloître d'Aurillac, ce jeune et pauvre orphelin des montagnes avait vite grandi dans toutes les sciences exactes qu'il vint puiser en Espagne, aux riches sources de Séville, de Cordoue et de Barcelone (3). D'un immense talent, développé par l'étude, par les voyages, et surtout par les leçons de philosophie d'un archidiacre de Reims, nul mieux que Gerbert ne pouvait rallumer dans la ville

(1) Richer, *Chronique*, p. 279.

(2) Discours de Mgr le Cardinal, 1844.

(3) Un auteur affirme que Gerbert, grâce à la magie, vint d'Espagne à Reims sur les épaules du démon. J'en doute.

Digitized by Google

métropolitaine des Gaules le flambeau des sciences et des lettres. Aussi, l'archevêque Adalbéron, témoin de ce génie prodigieux et heureux de sa conquête, se hâta de lui confier la direction de son école cathédrale. Nous autres enfants de la renaissance et du progrès, qui regardons souvent le moyen-âge comme on regarde les éclipses, avec un verre terni par la fumée, nous nous représentons modestement Gerbert apprenant à ses élèves les secrets de la pierre philosophale, ou les spéculations fantastiques de l'astrologie judiciaire. Non, Gerbert, comme un docte bachelier du XIXe siècle, dans son collége de la cour du Chapitre, expliquait tout simplement Térence et Cicéron, Virgile et Horace, Tacite et Juvénal, en attendant qu'il pût initier ses disciples à la connaissance de la rhétorique, de la philosophie et des sciences exactes. Celles-ci sans doute étaient encore au berceau, mais enfin, ce n'est point la faute de Gerbert si les sciences naturelles, qui reposent la plupart sur des faits d'expériences séculaires, sont perfectibles à l'infini ; si la Providence a voulu qu'il fût, non le successeur, mais le prédécesseur seulement de Bacon, de Newton, de Képler et d'Arago.

L'enseignement de Gerbert lui acquit une réputation telle, qu'en peu de temps on vit une multitude immense de jeunes gens, franchissant les Alpes, accourir à Reims, du centre de l'Italie, des rives de l'Adriatique, et du fond même de l'Allemagne (1). Adalbéron se fit son disciple, et le fils de Hugues-Capet, le futur roi Robert, quitta son palais pour venir prendre une modeste place sur les bancs poudreux de l'école de Gerbert.

(1) *Chronique de Richer*, l. III, p. 55.

Digitized by Google

Cette vie active du savant professeur s'écoule ainsi dans la chaire de l'enseignement jusqu'en 980, où nous le retrouverons en Italie, à la suite de son protecteur Adalbéron. A Ravenne, un certain Otric, professeur de Magdebourg, assez mal renseigné sur les divisions et les définitions philosophiques de Gerbert, et que sans doute les lauriers de Reims empêchaient un peu de dormir, eut l'ingénieuse idée de lui proposer un duel philosophique. L'empereur Otton ayant convoqué tous les savants à ce tournoi pacifique, voulut présider lui-même la séance, et en présentant les questions, diriger la controverse. Qui fut battu? ce fut sans aucun doute notre pauvre allemand, lequel *honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.* — Ce brillant succès valut à Gerbert la célèbre abbaye de Bobio. Mais les difficultés qu'il y trouva : la mort de l'empereur Otton, son protecteur et son ami, la froideur du pape Jean XXIV, qui ne l'avait aimé que modérément pendant son épiscopat de Pavie ; mille dégoûts et mille ennuis le décidèrent à revenir à Reims, près d'Adalbéron, qui lui rendit la direction de son école épiscopale.

Pour donner l'idée du talent de Gerbert, nous ne pouvons résister au plaisir de citer la fameuse lettre qu'il écrivit à Charles-de-Lorraine: l'infortuné rival de Hugues-Capet, voyant que le trône des Carlovingiens lui échappait, jette un jour un regard de convoitise sur la sainte Ampoule, et sous prétexte de demander conseil, il essaie de tenter l'archevêque Adalbéron : Gerbert, son chancelier, fut chargé de la réponse. « Comment lui écrivait-il, vous adresserez-vous à moi » pour me demander conseil, vous qui me regardez

Digitized by Google

» comme un de vos plus grands ennemis. Vous » m'appelez Père, et je sais que vous voudriez m'ar- » racher la vie. — Je n'ai point mérité votre con- » fiance ; car mon habitude n'est point de me mêler » aux intrigues des hommes pervers. Vous le savez, » je vous conseillai autrefois de vous adresser, avant » de rien entreprendre, aux principaux seigneurs du » royaume. Qu'étais-je, en effet, pour m'arroger le » droit de donner un roi aux Français ? Les affaires » d'état ne sont point du ressort d'un particulier. Vous » croyez que je hais la famille royale ; j'en prends » mon Rédempteur à témoin, je n'ai contre elle aucun » sentiment de haine. Vous me demandez ce que vous » devez faire, il est difficile de le dire ; je n'en sais » rien, et quand je le saurais, je ne sais si j'oserais » vous en parler.

» Quant à vous personnellement, je voudrais pou- » voir vous reconnaître pour maître sans manquer » au sentiment de l'honneur. Car, quoique vous ayez » ravagé le sanctuaire de Dieu, incarcéré une reine » contre la foi du serment, jeté l'évêque de Laon en » prison et bravé les anathèmes, tout cela ne peut » me faire oublier les services que vous m'avez autre- » fois rendus en m'arrachant à mes ennemis. Je ne » vous dirai pas que vous formez contre le roi, mon » seigneur, une entreprise au dessus de vos forces ; » mais laissez-moi vous dire que vos partisans vous » trompent et qu'ils recherchent plus leurs intérêts » que les vôtres... Mais peut-être en ai-je trop dit... » 75me (*Epist.* 122).

Cette lettre curieuse, vrai chef-d'œuvre d'habileté et d'adresse, parfaite de style et de pensée, suffit à elle seule pour peindre Gerbert.

Digitized by Google

On ne peut contester la haute influence qu'exerça Gerbert sur la renaissance des lettres, des sciences et des arts, au commencement du XIe siècle. Pendant qu'il descendait dans la tombe, à Reims même, les religieux de Saint-Remi dressaient cette splendide abbatiale, l'orgueil de la cité et de la France, et l'objet de l'admiration des étrangers. Alors de toutes parts, le monde délivré de la crainte du jugement dernier, fixé à l'an mille par les traditions populaires, la France surtout et l'Allemagne se couvraient comme par enchantement de ces splendides basiliques, dont l'architecture simple et grandiose prépara si bien toutes ces riches créations du XIIIe siècle. La sculpture, l'orfévrerie, la peinture même sur verre, commencent à jeter le plus vif éclat. D'un autre côté, la philosophie, les sciences exactes, la littérature profane, les arts libéraux, faisaient, comme on l'a vu déjà, tout le fond de l'enseignement des écoles de Reims. Gerbert, du reste, activait de tout son génie ce grand mouvement intellectuel et artistique, non seulement par ses leçons orales, mais par ses écrits et par sa correspondance. Ainsi, un jour, il demande à l'archevêque de Trèves des professeurs pour l'Italie; à Adalbéron, les *Commentaires de César* qu'il veut faire copier, les œuvres de Boèce, et quelques traités de géométrie. Il conseille à un de ses amis de corriger Pline, et de faire transcrire pour lui tous les livres curieux de la bibliothèque de Saint-Basle. Lui-même en possédait une considérable, recueillie à grands frais, d'Espagne, de France, d'Italie et d'Allemagne. Aussi pouvons-nous proclamer Gerbert le plus grand homme de son siècle, autant par la profondeur du génie que

Digitized by Google

par l'influence de son enseignement et la variété de son savoir. Ses ouvrages de philosophie, son *Traité de la Raison et de l'Eucharistie* accusent une conception profonde, un esprit logique, une grande concision et une grande pureté relative de style. La musique, la construction et le maniement de l'orgue, les lois de l'harmonie lui étaient aussi familières, et nul doute qu'elle n'ait préparé par ses améliorations la grande réforme musicale de Gui d'Arezzo.

Richer, dans sa *Chronique*, nous fait une ample description des inventions de Gerbert; ce sont des orgues hydrauliques, dont les tubes au moins reçoivent leurs vibrations de la vapeur (1); des sphères armillaires presque aussi parfaites que les nôtres; des cadrans, des horloges à roue, mais sans le pendule qui date de 1650; des lunettes d'approche et même des paratonnerres qu'on dit ressuscités des Romains.

En présence de ces mille découvertes des temps anciens et du moyen-âge, on regrette, Messieurs, qu'une main habile ne se décide point à faire une bonne histoire *ancienne* des inventions *modernes*.

Entre ses principaux disciples, outre Adalbéron, le roi Robert et le fils de l'Empereur Otton, nous ne pouvons oublier Fulbert de Chartres que sa sagesse et sa science firent surnommer Socrate par ses contemporains. Par lui l'école de Chartres, devenue bientôt la rivale de celle de Reims, exerça la plus heureuse influence sur les écoles épiscopales d'Angers, du Mans et de Poitiers. Les hommes les plus distingués de l'époque, Abbon de Fleury, Aldebold d'Utrecht, Léoteric de Sens, Brunon de Langres,

(1) L. III, 50 et seq.

Digitized by Google

Erluin de Cambrai, Jean d'Auxerre, Ingon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, Herbert, abbé de Latigny, et surtout Richer, moine de Saint-Remi, dont un de nos savants confrères vient de traduire la précieuse *Chronique*; tous furent les disciples et les amis de Gerbert; tous vinrent demander à son école ces lumières qui, de Reims se répandant peu à peu dans l'Eglise de France, préparèrent les grands siècles de saint Anselme, de saint Bernard, d'Albert-le-Grand et de saint Thomas d'Aquin.

L'introduction des Bénédictins dans les abbayes de Mouzon et de Saint-Thierry, appelés au temps de Gerbert par Adalbéron, ne pouvait manquer d'être encore favorable aux développements des lettres, dans le diocèse de Reims. Un de nos regrettés confrères, M. l'abbé Bandeville, nous a laissé un si ravissant tableau de cette influence bénédictine, que je craindrais de le ternir en l'analysant. Il nous suffit de dire que nos plus belles églises, nos plus splendides abbayes, nos plus curieuses bibliothèques, nos plus rares manuscrits, nos plus savantes recherches scientifiques et littéraires, nous leur devons tout; tout, jusqu'à ce pétillant nectar, qui naguères encore faisait dire à un autocrate de Russie: ah! donnez-moi un de ces délicieux côteaux de la Champagne, et j'abdique l'empire!

Au reste, le zèle d'Adalbéron fut habilement secondé par ses successeurs. Dès l'an 1032, l'illustre saint Bruno, chanoine de Reims, et plus tard fondateur des Chartreux, reçoit la direction des écoles rémoises. C'est sous sa main puissante que se forme Eudes de Châtillon, bientôt pape sous le nom d'Urbain II; ce grand agitateur de l'Europe et, après

Digitized by Google

Gerbert, le promoteur de la première croisade, venait prendre place sur ces mêmes bancs où siégeait le turbulent Abélard.

Un tel enseignement devait porter des fruits; aussi voyons-nous Anselme, moine de Saint-Remi, publier à cette époque la relation du voyage de Léon IX, venu à Reims pour consacrer l'église abbatiale de Saint-Remi. Ainsi Rupert, abbé du même monastère, publie à son tour, en 1097, une histoire de la Terre-Sainte, imprimée à Basle, en 1533; Guillaume, abbé de Saint-Thierry, en 1125, compose une vie inachevée de saint Bernard; enfin, tandis qu'en 1160, le célèbre professeur Pierre de Riga mérite le glorieux surnom de *flambeau de la France*, Albéric, en 1126, se prépare comme écolâtre de Reims, à la dignité de Primat d'Aquitaine. Pour se conformer à un décret du concile de Latran, Guillaume de Champagne réalisa plusieurs améliorations, entre autres celle du traitement de l'écolâtre, qui fut comprise parmi les dignités ecclésiastiques. Malgré ces sages dispositions, Guillaume de Champagne ne put empêcher l'esprit d'indépendance, qui alors dressait violemment l'édifice de la commune sur les ruines du système féodal, de souffler sur les écoles de Reims. Tandis que les écoliers du Bourg-Saint-Denis, jaloux des lauriers de leurs pères, se faisaient excommunier pour certaines tentatives qui sentaient la révolte, ceux de Saint-Remi, plus sages et plus modestes, moins fiers surtout des censures de l'Eglise, citaient à la barre du souverain pontife un prêtre du faubourg, qui s'était permis de les excommunier sans la permission de l'archevêque. Mais la jeunesse, souple comme la cire à

Digitized by Google

recevoir les impressions du vice, revient non moins facilement de ses erreurs. Aussi dès 1192, nous retrouvons nos jeunes insurgés formant l'association des pauvres écoliers appelés *bons enfants*; titre modeste, inspiré peut-être par le repentir, et qui sans doute s'est vérifié jusqu'à nos jours.

Le siècle de saint Louis, siècle de tant de gloire pour la France, se prépare et s'inaugure à Reims sous les meilleurs auspices. Alors Galtère de Châtillon, professeur de rhétorique et secrétaire de Guillaume de Champagne, publiait son *Alexandréide*, poème épique en dix chants. Dans un temps où la langue française n'était point encore formée, où le latin imprégné de l'élément barbare était en décadence, l'auteur de l'*Alexandréide* que je n'ai point lue, était-il supérieur à Homère ou à Virgile? je ne le pense point. Mais ce qui est plus sérieux, c'est qu'à cette époque les lettres prospéraient sur le territoire de la Champagne. Villehardouin, le premier chroniqueur français, le sire de Joinville, Thibault, comte de Champagne, le guerrier troubadour, Robert de Sorbon, le confesseur du saint Roi et le fondateur de la Sorbonne, tous ces grands noms, font bien rejaillir quelques rayons de gloire sur la ville de Reims. Ils contribuèrent pour leur part à populariser dans notre pays le goût des lettres françaises, concurremment avec les prédications des Dominicains, implantés à Reims en 1220 à l'époque même où y apparurent les chanoines réguliers du val des écoliers. Aussi cette période littéraire et artistique fut une des plus glorieuses des annales rémoises. Quand, par exemple, certaines mutineries forcent d'émigrer les écoliers parisiens; c'est à Reims qu'ils viennent demander les lumières

Digitized by Google

que leur refuse la capitale. — D'ailleurs, les noms de Hugues Libergier, de Robert de Coucy, de Gaucher, de Reims, les créateurs de saint Nicaise et de notre féerique cathédrale; tant d'autres qui, restés inconnus, vinrent concourir à cette œuvre monumentale, tous ces noms de géants prouvent avec quelle perfection Reims cultivait non-seulement les lettres, mais encore l'architecture, la sculpture, et tous les arts libéraux qui en dépendent. De semblables chefs-d'œuvre ne s'improvisent point.

A cette époque, l'archevêque Ivelle de Saint-Martin, le même qui suivit les croisades, dressait une constitution en 26 articles, pour assurer la bonne instruction des pauvres écoliers, qui, établis près de la porte Basée, se rendaient aux écoles publiques de Notre-Dame, dans la rue des Tapissiers. Mais ces réformes ne suffisaient point encore au développement des études que le clergé, dans un esprit d'égalité évangélique, voulait rendre surtout populaire. Albéric le Crévé (Albericus Crepatus) pour atteindre ce but fonda le collége des Ecrevées, au profit des plus malheureux enfants de la ville qui devaient être logés et entretenus aux frais du généreux fondateur. Ces créations de l'enseignement gratuit n'étaient point rares dans le diocèse; c'est ainsi qu'un certain Gauthier de Launois établissait à Paris même un collége exclusivement destiné aux enfants de Rethel et du pays d'alentour. Cet état de choses se maintient à peu près de la sorte, jusqu'à la fondation de l'Université par le cardinal de Lorraine. — Jusque là tout ce que l'histoire nous conserve, se résume à peu près dans deux ou trois faits peu importants : En 1300, Drogon, écolâtre de Reims, meurt en laissant deux manuscrits en vers, entre

Digitized by Google

autres une satire contre les usuriers de la ville ; en 1363, Gerson nous échappe pour devenir chancelier de l'Université de Paris. L'archevêque Gui de Roye fonde à Paris une maison pour les étudiants de Reims et légue en mourant sa bibliothèque à la cathédrale. — Enfin, Guillaume Fillastre en 1415 publie des traductions de Platon et de Ptolémée.

Cette longue série de services rendus par l'école de Reims, lui méritaient bien l'honneur insigne, d'être érigée en Université. Déjà dans un concile tenu à Reims sous Eugène III et Louis VII, à la demande de saint Bernard, il avait été décidé en principe qu'on veillerait au maintien des écoles dans les meilleures villes du royaume. Mais ces projets de réforme n'eurent point à Reims tout le succès désirable, les archevêques et le clergé de la ville étant alors absorbés par les soins d'une réforme non moins intéressante, celle de la vie monastique, sous l'influence de Cîteaux et de Prémontré.

La renaissance des lettres dans la ville de Reims était réservée au grand cardinal Charles de Lorraine. Homme supérieur, amant passionné des lettres et des sciences, avide de donner à sa ville métropolitaine un éclat ambitionné, Charles de Lorraine demanda et obtint du pape Paul III, l'érection de l'école de Reims au titre d'université. La constitution est datée du huit des ides de Janvier 1547. Après l'éloge obligé de la ville, du clergé et des bourgeois de Reims, de la richesse de ses monuments, de la fertilité de son territoire, de la célébrité de ses écoles et de ses monastères, le pape ajoute : « Tant le roi » Henri II que Charles, cardinal, sachant combien » il importe à la république chrétienne et à la foi

Digitized by Google

» orthodoxe, que l'église militante soit remplie
» d'hommes savants, dont le travail puisse servir
» à discerner l'équitable d'avec le faux, et répandre
» partout la lumière de la vérité, par la dissipation
» de ceux qui tâchent de l'obscurcir ; désireux
» d'accroître la gloire de Dieu et pourvoir à l'uti-
» lité des peuples, tant de la ville de Reims que
» du royaume de France, duché de Lorraine, pays
» de Trèves et autres lieux circonvoisins, par l'érec-
» tion d'une fameuse université, m'ont très hum-
» blement supplié de vouloir accorder l'établissement
» des études générales, où le latin et le grec, l'hé-
» breu et le chaldaïque, la philosophie naturelle et
» morale, la théologie, le droit canon et civil, la
» physique, la médecine et les arts libéraux pussent
» être enseignés en chaque faculté, en la même
» façon qu'on les professe à Paris et aux autres
» universités du royaume, etc., nous accordons donc,
» etc., etc. » Cette bulle d'érection de l'université de Reims fut enregistrée au grand conseil du roi le 26 Novembre 1548 et au parlement le 30 Janvier 1549. Mais avec certaines modifications qui toutes tendaient à limiter par l'intervention de l'autorité civile le pouvoir de l'archevêque. L'université de Reims comprenait quatre facultés, celle des arts, de médecine, de droit civil et de droit canon, enfin de théologie. Le roi qui voulait donner une preuve de sa haute bienveillance, exempta d'impôts et de charges tous les maîtres et tous les officiers de l'université rémoise. Ces priviléges furent depuis successivement confirmés par François II (en 1559), Charles IX (en 1561), Henri III (en 1575), Henri IV (en 1605), et Louis XIII (en 1610).

Digitized by Google

A peine l'université de Reims était-elle fondée, que Charles de Lorraine se met à l'œuvre pour améliorer les écoles de la ville. Il répare le collége des Bons-Enfants, où les écoles de Reims avaient été transférées de la rue des Tapissiers, dès l'an 1546 ; il augmente les bâtiments, des bourses sont créées en faveur des plus pauvres étudiants ; la chapelle est agrandie en même temps que l'on commence l'édifice des séminaires. Le premier principal du nouveau collége, choisi parmi les membres les plus distingués du clergé de Reims, fut Nicolas Boucher, chanoine de la cathédrale, puis évêque de Verdun.

Telle est, Messieurs, l'histoire sommaire des écoles de Reims, jusqu'à la renaissance. Nommer tous les hommes remarquables qui, jusqu'à cette époque, sont sortis de son sein, serait une tâche longue, aride et difficile. A cette longue liste déjà parcourue, qu'il nous suffise d'ajouter encore Alleman et Roscelin de Compiègne, Marcould de Laon, Godefroy le Philosophe pour le xe et le xie siècle ; — Albéric, vanté par Abélard, Radulphe le maître par excellence (*magister Remensis*), Pierre d'Hermonville pour le xiie et le xiiie siècles ; enfin, le franciscain Richard, Pierre et Simon de Valmonte, Jacques et Louis d'Estrebé pour le xive et le xve siècles.

Ainsi, Messieurs, Reims, au moyen-âge, cultivait avec moins de succès sans doute l'industrie de la laine et du vin de Champagne, mais ce qui peut avoir son mérite, en popularisant les sciences, les arts et les lettres, elle prenait une belle part de ce grand mouvement intellectuel qui a fait de la civilisation française le berceau de la civilisation européenne. Nous donc, les héritiers de tant de nobles travaux, nous

Digitized by Google

qui devons à ces premières ébauches de l'enseignement tant d'œuvres parfaites, ne soyons pas ingrats envers ce passé si glorieux. Que la science d'aujourd'hui n'insulte point à la science d'hier; car la jeune fille bien parée ne doit point insulter à sa vieille mère; sans tous ces bons aïeux dont, nous les parvenus de la civilisation, nous méprisons peut-être les laborieux efforts, nous en serions encore aux premiers éléments des connaissances humaines.

La philosophie, la littérature, les beaux-arts, ont aussi leur généalogie; il a fallu toute cette pléiade d'hommes illustres pour enfanter à la science la génération contemporaine. Ceux-là étaient l'avant-garde et les pionniers de la science, dont ils ouvraient et déblayaient les voies au milieu des ruines accumulées par les barbares. Ceux-ci en sont l'arrière-garde, marchant à pas plus sûrs dans une route tracée. D'autres, suivant bientôt ces illustrations de notre âge, les regarderont sans doute à leur tour comme des esprits rétrogrades, dont on ne lit plus les œuvres que pour en rire. Ainsi va le monde, la jeunesse se pare des dépouilles du vieillard, et parfois l'oublie ou l'insulte. Honneur donc à l'édilité, et à la ville de Reims qui, comprenant mieux le passé, a voulu donner aux voies et aux portes de la cité, les noms de Saint-Remi, d'Hincmar, de Gerbert et du cardinal de Lorraine! C'est aussi pour entrer, Messieurs, dans cette belle initiative, que notre modeste Académie, exhumant ces anciennes gloires de la ville, a reproduit, au prix des plus grands sacrifices, les œuvres de dom Marlot, de Flodoard et de Richer, en attendant qu'elle puisse vous offrir celles de Gerbert.

Digitized by Google

Lecture de M. P. Souillé.

—

ENCORE PLUS HAUT, *EXCELSIOR*,

Ballade traduite de LONGFELLOW, *poète américain*, *et dédiée à M.* DE LAMARTINE.

—

Les ombres de la nuit tombaient dans les vallées.
A travers un hameau, sous un mont sourcilleux
Passait un beau jeune homme à l'élan généreux ;
Il bravait neige et glace au loin amoncelées
Et déployait ces mots sur sa bannière d'or:
Encor plus haut, *Excelsior*.

Son front semble couvert de la plus sombre nue ;
Mais son œil étincelle et plus vif et plus beau
Que l'éclair de l'épée au sortir du fourreau ;
Et prononçant des mots d'une langue inconnue,
Sa voix retentissait pareille au son du cor:
Toujours plus haut, *Excelsior*.

Il passe près du seuil des paisibles chaumières
Où pétille gaiement la flamme des foyers,
Et devant lui, là haut les immenses glaciers
Lèvent, spectres géants, leurs crêtes solitaires ;
Il les voit, il gémit, et prenant son essor,
Il dit: Plus haut, *Excelsior*.

Ami, ne tente point le terrible passage,
S'écriait le vieillard, l'orage autour de nous,
Tout noir, éclate et tonne, et redouble ses coups.
Vaste et profond mugit le torrent dans sa rage.
Et cette voix répond plus éclatante encor :
J'irai plus haut, *Excelsior*.

Digitized by Google

Oh ! reste ici, murmure une vierge charmante ;
Repose sur mon sein ton front chargé d'ennui.
Une larme voila ses beaux yeux malgré lui ;
Enfin, les détournant de sa plaintive amante,
D'une plus faible voix il soupirait encor :
Je vais plus haut, *Excelsior*.

Oh ! prends garde du moins à l'abîme effroyable,
Aux branches des sapins par l'éclair calcinés,
Surtout à l'avalanche aux bonds désordonnés.
C'est le dernier adieu du vieillard secourable,
Et d'en haut lui répond comme un cri du Condor :
Toujours plus haut, *Excelsior*.

Du Mont de Saint Bernard, les pieux solitaires
De l'aurore chantaient le cantique... un cri sourd
Au loin frappe les airs : *Excelsior*... On court...
Un homme est englouti sous la neige et les pierres ;
Sa main tient un drapeau, mystérieux trésor :
Encor plus haut, *Excelsior*.

Sur la neige glacée il est couché sans vie ;
Il est là terne et froid ! mais il est toujours beau.
Soudain du fond des cieux descend sur son tombeau
Une voix pure, au loin voix à peine saisie,
Tombant, comme du ciel tombe une étoile d'or :
Il est plus haut, *Excelsior*.

Envoi du traducteur à M. De Lamartine.

Ce voyageur, c'est toi, toi dont le front rayonne,
Toi qui, planant si haut, tombas si près des cieux ;
Si j'ai dit les écarts de ton vol glorieux,
Pardonne à ma raison comme Dieu te pardonne,
Emule de Virgile et du chantre d'Hector,
Plus grand peut-être, *Excelsior*.

Digitized by Google

Communication de M. Ch. Martin.

REIMS AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

Je ne viens pas, d'un ton déclamatoire,
Par de grands mots effrayer l'auditoire,
Et, cédant trop aux conseils de l'orgueil,
D'un érudit usurper le fauteuil.
Bien qu'en ce jour, m'offrant un privilége,
L'Académie entière me protége,
Les habits noirs me semblent clairsemés,
Mais j'aperçois plus de fronts parfumés,
Plus de rubans, plus d'or, plus d'étincelles
Que font jaillir diamants et prunelles,
Sous l'éventail ou le chapeau de fleurs ;
Et tout ce monde aux riantes couleurs,
En plus grand nombre appelant mes hommages,
Me fait prétendre à de plus doux suffrages.
Livrons-nous donc au caprice de l'art,
Et conversons un instant au hasard.

Si dans Paris, où la vapeur nous mène,
Etrange effet de la puissance humaine !
Nous promenons nos regards éblouis,
Par mille objets nos cœurs sont réjouis,
Qu'on n'eût osé demander même aux songes,
Le plus remplis d'impossibles mensonges.
Que de trésors devant nous rassemblés !
Bretagne, Irlande, et vous, Rome, parlez !
Belges, Toscans, enfants de l'Allemagne,
Turcs, Mexicains, et toi, peuple d'Espagne,
Fils d'Hellénie, Indiens et Chinois,
Des quatre vents venez tous à la fois,

Digitized by Google

Dans ce Palais où le cristal en dôme
Touche à l'azur du céleste royaume ;
Fier monument peuplé par l'Empereur,
D'un règne entier la richesse et l'honneur,
Du nom français trophée impérissable,
Du genre humain specimen admirable.

Là, ce que l'homme, athlète audacieux,
Sut conquérir de la terre et des cieux,
Sublime part de la force infinie,
Montre à nos yeux ce que peut le génie.
Fleuves, torrents, qui dévoraient leurs bords,
Viennent, domptés, seconder nos efforts ;
La foudre, en vain, gronde dans l'atmosphère,
Nous l'envoyons, docile messagère,
D'un peuple à l'autre, écrire avec l'éclair,
Les mots transmis à son cadre de fer.
Tous les secrets que cachait la nature
Sont dévoilés à l'humble créature,
Qui parle en maître à ces Dieux courroucés,
Jadis par elle, en tremblant, encensés.
Nous avons pris à Neptune ses ondes,
Comme à Vulcain ses flammes furibondes ;
Du noir Ténare on tire du charbon,
Qui fait tourner le cercle d'Ixion ;
Et le rocher qui tourmentait Sisyphe
Monte sans peine au pic de Ténériffe,
L'homme, à son gré, pétrit le monde entier,
Et l'or, l'argent, le plomb, le fer, l'acier,
A son génie obéissent d'eux-mêmes.
Son pouvoir monte aux limites extrêmes :
Il brûle, il fond, il compose les corps,
Du Créateur il refait les accords,
D'un sol aride il fait des champs fertiles,
Sur l'Océan il a conquis des villes !

Ce que n'ont pu les maîtres orgueilleux
Dont la puissance écrasait nos aïeux ;
L'altier Xercès, battant la mer profonde ;
Les Pharaons, les Césars du vieux monde,
Et le grand Roi, qu'on disait sans pareil,
Dont la splendeur défiait le soleil ;

Digitized by Google

Dompter d'un coup et le temps et l'espace,
Prodigner l'art, la puissance et l'audace,
Forer le ciel entr'ouvert aux élus,
Devient un jeu qui ne nous surprend plus.

De l'avenir qui dira le mystère ?
Sous nos travaux que deviendra la terre ?
Vingt ans de paix, Seigneur ! et, triomphants,
Jusques à vous monteraient vos enfants !

L'homme autrefois gémissait sur la glèbe,
Tout écrasait la misérable plèbe ;
Mais le travail nous a régénérés,
Des vieux fléaux nous vivons délivrés.
Plus d'oppresseurs, de despotisme avide !
De douces lois nous prêtent leur égide ;
L'art ne fleurit et ne vit respecté
Qu'au sein de l'ordre et de la liberté.

Le temps approche où la noble industrie,
En conservant les droits de la patrie,
Ne donnera, pour peupler l'univers,
Qu'une bannière à cent peuples divers.
Déjà la France, à l'Angleterre unie,
Refoule au Nord l'impure barbarie ;
La guerre, un jour, disparaîtra des mœurs
Et les lauriers se couvriront de fleurs.

C'est vous surtout, nos mères au cœur tendre,
Qui de la haine avez su nous défendre,
Et, proscrivant les injustes combats,
Mis en honneur les tranquilles ébats,
Changé le but de nos folles ivresses,
Stimulé l'art de créer des richesses,
Donné l'essor à de meilleurs désirs,
Séché les pleurs et doublé les plaisirs.
C'est grâce à vous qu'on aime sa demeure,
Parée, heureuse et riante à toute heure.

Pour vous aider dans ces soins assidus,
Que de produits à vos pieds répandus !
Rideaux, tapis, tissus d'or et de soie,

Digitized by Google

Ce que Paris, ce que l'Inde déploie,
Riches dessins, bijoux et diamants,
Servent vos goûts, vos caprices charmants.

De ce palais qu'anime l'industrie
Naguère encor j'admirais la féerie ;
Pour courir droit aux objets précieux,
Il suffisait d'interroger des yeux
Où se portait le groupe heureux des dames ;
C'était plus sûr que le bruit des réclames.
Pour décerner le prix de la beauté,
La beauté seule est un juge écouté,
Et le bon goût veut, pour lois souveraines,
Des mots tombés de la bouche des reines.

Reims eut aussi, dans des jours solennels,
Les gens de cour au pied de ses autels ;
Tous les grands noms dont s'honorait la France
Y déployaient leur luxe et leur puissance ;
L'or et l'azur, et la pourpre en honneur,
Y secouaient leur pli fulgurateur.
Nous n'avons plus de ces pompes royales
Dont on aimait les splendeurs sans égales,
Des souverains et le droit et l'orgueil ;
Mais, pour braver les ombres du cercueil,
D'un autre éclat la Cité s'environne,
Et le travail lui rend une couronne.

Dans le congrès qui triomphe à Paris,
Reims apparait pour disputer les prix.
A ses produits le bon goût rend hommage,
L'utilité nous en prescrit l'usage.
Avec le temps passe la nouveauté :
Le mérinos est toujours bien porté,
Le schall-tartan plait à la ménagère,
Et la flanelle à tous est nécessaire.
Fils et tissus, avidement cherchés,
De l'étranger occupent les marchés.
Si prudemment dans le champ des merveilles,
Des inventeurs nous accueillons les veilles,
Le vrai progrès nous prend sous son drapeau.
Où la richesse élève son niveau,

Digitized by Google

La charité lève aussi sa bannière.
Plus l'industrie accorde à la matière,
Plus nous trouvons, dans les cœurs épurés,
Le noble élan, les principes sacrés.
Nos ateliers, changés en édifices,
Aux travailleurs épargnent les supplices ;
L'air et l'espace y gardent la santé
Du peuple admis à la prospérité.

L'enfant qui pleure, éloigné de sa mère,
Vient sous la crèche abriter sa misère ;
Le dévouement le soustrait au malheur.
Plus tard, l'école instruit son jeune cœur.
Plus tard encore, on le confie au monde,
En lui disant que l'épargne féconde,
Sans amoindrir la fortune d'autrui,
Garde au vieillard un tutélaire appui.

La ville ainsi maintient sa renommée.
La charité marche, toujours armée,
Pour écarter l'inévitable abus
Que le travail cache en ses attributs.

C'est encore là que triomphent les dames,
Pour seconder le noble élan des âmes,
Pour ordonner la suite des secours
Qui doit du mal empêcher les retours,
Pour ajouter aux bienfaits d'une quête
Le bruit du luxe et l'éclat d'une fête,
Et du commerce alimenter l'essor,
Pour que le pauvre ait sa parcelle d'or.

Faites ainsi, faites de notre Ville
Un lieu d'élite où l'industrie habile,
Où les beaux-arts se disputent le prix !
Faites de Reims le rival de Paris !
C'est, direz-vous, trop demander peut-être.
Ne craignez rien : votre cœur est le maître
De tout changer. Avec vous tout se peut !
Lorsque la femme a parlé, Dieu le veut !

Digitized by Google

Lecture de M. Ch. Loriquet.

—

RAPPORT SUR LE CONCOURS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

—

Messieurs,

Après les Colbert et les La Salle, sur lesquels le poète et l'historien peuvent également s'exercer, Reims a fourni beaucoup d'autres noms moins illustres, qui ont droit néanmoins à l'attention de la postérité, des existences qui méritent d'être mieux connues, des écrivains dont les œuvres doivent être étudiées. Il y a deux ans, c'était le chanoine Maucroix, l'ami de La Fontaine, qui était le sujet des encouragements de l'Académie et d'une de ces publications qu'une société ne peut couronner sans s'honorer elle-même (1). Ce devait être aujourd'hui le tour de l'abbé Pluche. L'Académie, désireuse de tirer son nom d'un injuste oubli, avait mis au concours une étude sur sa vie et ses ouvrages. Un seul mémoire vous a été présenté en temps utile, et votre commission a eu le regret de ne pouvoir vous proposer d'en couronner l'auteur.

(1) *Maucroix, sa vie et ses ouvrages*, par M. Louis Paris; Paris, 1854.

Digitized by Google

Noël-Antoine Pluche est né à Reims le 13 Novembre 1688. Une tradition non interrompue et qu'on a eu le bon esprit de perpétuer par une inscription, désigne la maison qu'habitait son père et où ce dernier exerçait le métier de boulanger (1). L'opinion qui le fait naître au Barbâtre paraît n'avoir aucun fondement. Il perdit son père fort jeune ; sa mère, qui continua à l'élever avec le plus grand soin, s'appelait Guyot ; un de ses frères fut prêtre comme lui et curé d'Amagne ; on voit par son testament qu'il avait un neveu du côté paternel et que ce neveu eut un seul fils qui mourut jeune. Si donc son nom s'est conservé à Reims, c'est par une autre branche.

Le libraire Estienne, son éditeur et depuis son biographe, dans l'éloge historique placé en tête de la *Géographie des différents âges*, dit qu'il fut nommé en 1710 professeur de seconde au collége de l'Université de Reims ; il avait donc alors 22 ans à peine. Deux années après, il recevait la prêtrise et passait dans la chaire de rhétorique.

Il nous reste du séjour de l'abbé Pluche au collége des Bons-Enfants plusieurs opuscules imprimés. En 1711, M. de Mailli venait de prendre possession de l'archevêché et visitait le collége. L'abbé Pluche fut, avec J.-F. Moët, son collègue, l'interprète des sentiments de l'Université. Sa pièce latine intitulée *Remensis populi gaudia* et son dialogue entre l'*Eloquence, la Poésie et l'Histoire* ont été imprimés chez Nic. Pottier.

(1) Cette maison forme un des coins de la rue qui a reçu le nom de Pluche (anciennement rue de la Buchette et rue du Renard-Blanc), à sa rencontre avec la rue du Marc.

Digitized by Google

L'usage voulait qu'à la fin de l'année scholaire il y eût des exercices publics dans les deux colléges que possédait notre ville. Les jésuites aimaient ces exhibitions littéraires, ils y excellaient et les multipliaient. L'Université, qui avait déjà ses thèses publiques, eut aussi ses exercices. Dans ces solennités littéraires, qui réunissaient tout ce qu'une ville renfermait de notabilités et de personnes lettrées, les maîtres et les élèves se trouvaient en présence des juges les plus compétents pour apprécier leur valeur; les uns et les autres pouvaient gagner à ce contact. Aujourd'hui que le système contraire a prévalu et qu'on a probablement de bonnes raisons de maintenir la jeunesse de nos écoles dans des habitudes plus sévères et plus graves, nous aurions mauvaise grâce de vanter outre mesure ces sortes de divertissements. On pourrait, du reste, nous opposer Rollin, et avec un pareil adversaire, nous pourrions avoir tort.

Quoi qu'il en soit au fond, l'abbé Pluche, que son caractère plein d'aménité et la nature de son talent rendaient des plus propres à préparer ces fêtes littéraires, nous a laissé le plan de plusieurs où figurèrent ses élèves. En 1711, ils représentèrent *Jaddon ou Jérusalem délivrée*, tragédie entremêlée de chœurs (1). Une petite comédie, intitulée *le Limousin*, suivait la pièce principale; des danses conduites par le maître de musique de la cathédrale l'accompagnaient. Les acteurs étaient des Favart, des Sutaine, des L'Espagnol, des Polonceau, des Bigni-

(1) Il paraît que le manuscrit complet de cette tragédie fut retrouvé dans ses papiers après sa mort. Il serait regrettable que ces papiers fussent perdus.

Digitized by Google

court, des La Salle, des Maillefer, des Quatresoux, des Culotteau, des Bergeat, des Beauvalon, des Faciot, des Blavier, enfants de Reims pour la plupart. La tragédie eut le plus grand succès; aussi l'abbé Pluche en donna-t-il une seconde trois ans après. Celle-ci a pour titre *Archélaüs, fils d'Hérode*. Elle fut suivie d'un ballet et du *Malade imaginaire*, comédie de Molière arrangée et corrigée. Aux noms que nous avons déjà cités se joignent ici ceux des Rogier, des Fremyn, des Lallemand, des Baudet, des Pauffin, des Clignet, des Lebrun, des Levesque de Vandière.

En 1712, l'exercice avait pour objet la chronologie et l'histoire de France. A cette occasion, les rhétoriciens présentèrent à la jeunesse de Reims une ode française sur l'utilité de l'histoire sacrée et profane. Mais l'histoire locale, l'histoire de Reims et de ses institutions, de ses archevêques, de son conseil de ville, de ses monuments, n'était pas oubliée dans l'enseignement de Pluche. Pourquoi s'en étonner? L'époque dont nous parlons n'est-elle pas celle des Claude et Charles Dorigny, des Jacq. Callou, des J.-B. de La Salle, des Rolland, des Bachelier de Gentes, des J. Godinot (1), des dames Varlet et de Magneux, l'époque où l'esprit de sacrifice, joint à ce

(1) L'abbé Pluche s'associa aux intentions bienfaisantes de l'abbé Godinot, de MM. Lévesque de Pouilly et Rogier, en souscrivant largement à l'emprunt que le Conseil de ville ouvrit en 1751 pour la dépense des fontaines, l'entretien du pavé et la plantation des promenades; plus tard il légua même tout son bien à la ville de Reims pour les mêmes objets. Robert Estienne, son biographe, dit qu'il mit aussi son éloquence au service de l'entreprise des fontaines, et que l'enthousiasme que ce projet rencontra est dû principalement au discours qu'il prononça sur ce sujet à la rentrée des classes. Ce discours nous est inconnu et nous n'avons pu découvrir en quelle année il fut prononcé.

Digitized by Google

qu'on appelle aujourd'hui le patriotisme de clocher, enfantait le plus de merveilles dans notre ville, l'époque où un magistrat, Rogier de Montclin déclarait dans son testament que « sa patrie et son » fils formant après Dieu les principaux objets de son » affection, il souhaitait ardemment que son fils se » fixât en cette ville, qu'il se rendît utile à ses » concitoyens et qu'il méritât d'eux aussi bien » qu'avaient fait ses auteurs. »

Le professeur de rhétorique qui aimait sa ville natale et qui ne trouvait pas inutile de la faire aimer à ses écoliers, ne dédaignait pas de prendre la forme la plus simple pour leur en apprendre l'histoire. Il en avait écrit un abrégé sous forme de catéchisme, et, malgré les bornes que lui imposait ce genre de rédaction, sans omettre aucune des choses essentielles, il trouvait moyen d'y faire entrer des détails curieux qu'on chercherait à grand'peine ailleurs.

Je m'arrête un peu sur cet objet, parce qu'il y a lieu de restituer à l'abbé Pluche un ouvrage qu'on a publié par erreur sous un autre nom. C'est tout-à-fait gratuitement que l'ex chanoine-régulier Géruzez a attribué à son ancien confrère, Florent Andrieux, la petite histoire dont je parle : l'auteur des renseignements, sur la foi desquels avait écrit Géruzez, a reconnu depuis son erreur. Il possède de cet ouvrage un manuscrit dont le titre ne laisse aucun doute, car celui qui l'écrivait en 1721, Jacques Coltier, dit que l'auteur est M. Pluche, professeur de rhétorique. Mais quand cette preuve n'existerait pas, nous pourrions en apporter une autre qui n'est pas moins décisive. En 1713, Pluche faisait étudier cette histoire à ses élèves et en faisait la matière d'un exercice

Digitized by Google

public. Le programme de l'exercice a été imprimé cette même année, et ce programme n'est autre chose que le sommaire ou l'argument des différentes questions du manuscrit qu'on a bien voulu nous confier.

Nous venons de voir qu'un élève de l'Université écrivait en 1721 une copie de l'Histoire de Reims. Est-ce à dire que la nomination de Pluche au principalat de Laon et son départ de Reims soient postérieurs à cette époque ? Ce serait se tromper que de le croire ; car il est certain qu'il vint de Laon à Reims pour le sacre de Louis XV, c'est-à-dire en 1722, et l'auteur de la notice placée en tête de sa *Géographie* dit positivement qu'il avait déjà fait à Laon un séjour de cinq années.

L'attachement de Pluche pour le parti janséniste rendit dès ce moment son existence assez agitée ; il serait difficile d'en suivre pas à pas les différentes phases. Mais nous ne pouvons nous dispenser de relever à ce propos une erreur des plus graves dans le mémoire qui est l'occasion de ce rapport.

L'auteur met en doute que Pluche tint sérieusement aux idées jansénistes. Il croit trouver la preuve du contraire dans quelques lignes de la *Démonstration évangélique* (1), qui n'ont trait qu'à la nécessité pour l'Eglise de regarder le siége de Pierre comme le centre commun de la prédication évangélique. Les docteurs et les écrivains du parti ont prouvé surabondamment qu'ils avaient le talent de concilier des protestations du même genre avec la résistance la plus obstinée à l'autorité spirituelle. Quant à l'abbé Pluche en particulier, la douceur et la sincérité de son caractère le

(1) *Spectacle de la nature*, tome VIII.

Digitized by Google

rendaient peu propre, il est vrai, à jouer un rôle actif dans cette grande agitation religieuse qui occupa les esprits pendant toute la fin du XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe, et prépara, sans qu'on parût s'en douter, la voie aux idées philosophiques ; mais il était difficile qu'il ne fût pas entraîné dans les rangs des anti-constitutionnaires, si l'on se rappelle qu'il eut pour protecteur à son entrée dans le monde le fougueux abbé Le Gros, l'ancien bibliothécaire de l'archevêque Le Tellier ; il ne faut pas perdre de vue que l'Université de Reims appartenait tout entière au parti, et que la faculté de Théologie, dont Le Gros était l'âme de près comme de loin, y prit dès l'abord une position très nette. De là les luttes cent fois répétées entre M. de Mailli et son chapitre, et plus tard de quelques membres du chapitre ou de la faculté avec M. de Rohan et même avec le roi.

Si la liaison intime de l'abbé Pluche avec plusieurs des coryphées du parti, avait pu laisser quelque doute sur ses sentiments, il est probable qu'il n'en avait pas fait mystère. Ce n'est pas certainement sur de simples soupçons qu'il aurait été en butte à une sorte de persécution, obligé de quitter le collége de Laon, où il avait ramené l'ordre et les bonnes études, réfugié pendant quelque temps près de son frère, dans sa terre d'Amagne, bientôt forcé de quitter le diocèse, de se cacher même et de changer de nom pour échapper à l'exil ou à la prison ; car une lettre de cachet avait été obtenue contre lui, et il aurait été arrêté, si Rollin, son ami, ne l'avait prévenu à temps du sort qu'on lui préparait.

Il est donc impossible de se méprendre sur les

Digitized by Google

sentiments de Pluche (1). Nous ne pouvons, quant à nous, exprimer que des regrets sur cette portion de sa vie; car cet attachement invincible au parti dans lequel l'avait entraîné son entourage, éloigna malheureusement du pays rémois un homme qui eût pu faire son ornement, et surtout il nous oblige à reconnaître que les meilleurs esprits ne sont pas exempts d'inconséquence.

Mais la retraite forcée de Pluche fut utile au public studieux, car c'est à cette époque qu'il faut rapporter la première édition du *Spectacle de la nature* (1732).

On sait quel succès eut cet ouvrage. On s'en arrachait les volumes à mesure qu'ils paraissaient ; les éditions françaises s'en succédèrent promptement, et il y en eut en anglais, en italien, en hollandais, en allemand. Il en parut même deux abrégés. Indépendamment des mérites de l'ouvrage, les circonstances dans lesquelles il apparaissait expliquent sans peine l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli. La matière était neuve, car l'histoire naturelle attendait encore Buffon, la physique n'avait pas encore l'abbé Nollet, et Réaumur venait à peine de publier les curieux résultats de ses recherches. Et puis le temps n'approchait-il pas où l'Encyclopédie allait être le livre à la mode? Et qu'est-ce que l'auteur du *Spectacle de la nature*, sinon le précurseur des Encyclopédistes, mais un

(1) Aux preuves déjà surabondantes peut-être que nous avons données, nous pourrions en ajouter d'autres. Mais il importe moins peut-être de démontrer que Pluche était janséniste, que d'indiquer les causes qui l'entraînèrent dans le parti. Homme de lettres, homme d'étude avant tout, l'abbé Pluche suivit sur les opinions contestées, l'exemple et les inspirations de ses amis; il fut janséniste, en un mot, comme Rollin et d'autres professeurs l'étaient, sincèrement sans aucun doute, mais sans avoir pesé beaucoup les motifs de son choix.

Digitized by Google

précurseur qui s'adresse de préférence aux jeunes intelligences, et surtout un précurseur chrétien? Aussi voyez comme Voltaire s'acharne à déverser sur lui ses sarcasmes, après avoir déclaré toutefois que son ouvrage est estimable (1). Il fallait que Pluche lui fît quelque peur, pour que, à chaque instant, et dans tous les volumes de ses œuvres, en quelque sorte, il fit de l'impotent convulsionnaire, comme il l'appelle, l'objet de ses dédains et de ses railleries.

L'*Histoire du Ciel* surtout a l'honneur de lui déplaire, il la traite de mauvais roman. L'abbé Pluche sut défendre ce dernier ouvrage contre les attaques des philosophes, et la première partie jouira longtemps encore de l'estime des savants qui n'y voient pas seulement un bon traité de mythologie, mais le développement de l'ingénieux système de Warburton sur l'origine de la sphère grecque.

Je passe rapidement sur les autres ouvrages de Pluche, sur la *Concorde de la Géographie*, dont le plan est aussi neuf que la forme en est claire et intéressante ; sur l'*Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, traduction d'une fidélité et d'une richesse remarquables ; et je regrette de ne pouvoir vous entretenir, ni de sa *Lettre sur la sainte Ampoule* (2), véritable modèle de discussion et de saine érudition, ni de sa *Mécanique des langues*, l'un des meilleurs ouvrages de pédagogie que l'on puisse lire, digne complément du *Traité* de Rollin et que je placerais volontiers avant

(1) *Philosophie de Newton*, part. IIe, chap. I.

(2) M. Weiss, dans la *Biographie* Michaud, indique à tort une première édition de Laon, 1719. Il ne faut que lire attentivement le titre du livre pour s'en convaincre.

Digitized by Google

toutes les œuvres de Pluche, pour la solidité du raisonnement, comme pour la clarté et la fermeté du style.

Au moment où l'abbé Pluche était contraint de se dérober aux poursuites, il avait reçu asile dans la maison de l'intendant de Rouen et avait fait l'éducation de son fils. Il passa ensuite quelques années à Paris dans l'amitié de Rollin et le commerce de ce que les arts, les lettres et les sciences y possédaient de plus illustre. Devenu infirme, il alla finir ses jours à la Varenne-Saint-Maur, laissant à sa ville natale de nouvelles marques de son attachement en lui léguant tout son bien (1).

(1) Pluche mourut le 20 Novembre 1761. C'est la date indiquée par le dépôt de son testament.

Ce testament portait celle du 6 Février 1758; il était olographe et fut déposé chez Me Mouette, notaire au Châtelet de Paris.

L'abbé Pluche y déclarait son neveu, Jean-Baptiste Pluche, son légataire universel, avec substitution en faveur d'Antoine Pluche, son petit-neveu et fils dudit Jean-Baptiste, et, à son défaut, au profit de l'Hôtel-de-ville de Reims.

Afin d'assurer la destination indiquée par le testateur, les deux premiers ne pouvaient aliéner aucun fond, ni la bibliothèque, sans en faire remploi.

Antoine Pluche mourut jeune et sans postérité; la Ville fut appelée ainsi à faire valoir ses droits en 1773.

Les biens laissés par l'abbé Pluche à la mort de son petit-neveu, comprenaient: 1° la terre de La Varenne-Saint-Maur, une ferme à Amagne et une autre à Sorbon, valant ensemble environ 40,000 livres; 2° la bibliothèque, dont le produit net fut de 3,327 livres; 3° 36,000 livres en contrats sur la ville; enfin 1,846 livres de rentes échues: en tout plus de 80,000 livres.

L'intention du testateur, en léguant à sa ville natale *tous ses biens-fonds et sa bibliothèque*, était certainement que la totalité de ce qu'il avait possédé lui fût transmise, à défaut des héritiers directs qu'il avait indiqués. François Guyot, bourgeois et commis aux Aides de Reims, oncle maternel du petit-neveu de Pluche, argua de la mauvaise énonciation du

Digitized by Google

Tel est, Messieurs, l'homme sur lequel vous aviez appelé l'attention des gens lettrés. Il y avait dans cette vie matière à une étude des plus sérieuses. Le côté Rémois de la question prêtait aux développements les plus intéressants ; le côté littéraire avait aussi de quoi tenter des esprits véritablement studieux. Peut-être y avait-il des recherches à faire pour mettre en lumière toute la vie de l'abbé Pluche, peut-être fallait-il quelque sagacité pour en démêler certaines circonstances : on connaît peu de chose de son principalat, pas assez de ses relations avec les chefs du parti janséniste, moins encore de son séjour à Paris.

Loin de répondre sous ce rapport aux vœux de l'Académie, le mémoire n° 1 ne contient rien qui ne soit connu et que n'aient dit d'une façon plus claire et plus complète d'autres biographes. L'étude des ouvrages de Pluche n'y est pas plus sérieuse : aucune appréciation des mérites littéraires de l'auteur, aucune vue d'ensemble sur ses travaux, aucun jugement qui paraisse résulter d'un examen attentif,

testament pour revendiquer les valeurs mobilières comprises dans l'héritage de son neveu. D'autres parents vinrent attaquer également la substitution à laquelle la sanction royale avait manqué. L'affaire débattue pendant six ans fut décidée, par sentence du Châtelet de Paris, au préjudice de la Ville, et celle-ci ne forma point appel.

La ville de Reims avait toujours considéré l'abbé Pluche comme son bienfaiteur. A une époque où les rentes de la Ville avaient subi une réduction, le corps de Ville avait décidé que les contrats appartenant à sa famille en seraient exempts : la délibération prise à ce sujet porte qu'indépendamment de l'Immortalité qu'il a si justement acquise par ses ouvrages et de l'honneur qu'il faisait à sa patrie, la Ville reconnaissait qu'elle lui devait de grandes obligations. (Lettre de M. Coquebert, 13 Juillet 1768.) Depuis, bien que les intentions de Pluche n'aient été suivies d'aucun effet, la reconnaissance publique a toujours conservé son nom parmi ceux des citoyens qui se sont illustrés par leurs services.

Digitized by Google

approfondi ; mais seulement une analyse froide, souvent infidèle, qui ne sait pas saisir les points principaux et met en relief des détails d'une mince importance. A côté de cela, l'absence des connaissances nécessaires pour ne pas s'égarer parmi les objets si variés dont Pluche s'est occupé, des réflexions qui n'ont pas toujours une tendance très directe à leur objet, des pensées que leur expression incorrecte ou sans précision place sur les limites de l'inintelligible et du faux, en un mot beaucoup d'inexpérience.

Digitized by Google

CONCOURS DE 1855.

—

Prix et Médailles.

—

Les mémoires ou morceaux de poésie envoyés au Concours n'ayant pas rempli les conditions du Programme, aucun prix n'a été accordé.

L'Académie a décerné :

Une médaille d'argent de première classe à M. *Tricout-Drexel*, pour le bandage herniaire qu'il a présenté en 1854.

Une médaille d'encouragement à M. *Bourgeois-Botz*, fabricant de cardes, pour avoir introduit à Reims un système de chauffage destiné à brûler la fumée des cheminées des moteurs à vapeur.

Digitized by Google

PROGRAMME

des Concours ouverts pour l'année 1856.

HISTOIRE.

I. — *Question déjà mise au Concours en 1855:*

Rechercher les causes de la révolution qui a substitué la race des Capétiens à celle des Carlovingiens sur le trône de France, déterminer le caractère de cette révolution et apprécier la part qu'y ont prise les archevêques de Reims.

II. — Histoire de Reims pendant la Ligue.

(La bibliothèque de la ville de Reims renferme de nombreux documents sur cette époque.)

—

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Histoire de l'Imprimerie à Reims jusqu'au XVIIIe siècle exclusivement.

—

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

I. — Apprécier l'Arc-de-Triomphe de Reims, au point de vue historique et artistique ; indiquer les moyens de le conserver.

II. — Monographie de la Cathédrale de Reims.

(Voir plus bas Prix fondés par un anonyme.)

—

LITTÉRATURE. — POÉSIE.

L'Armée d'Orient.

—

ÉCONOMIE ET INDUSTRIE.

PREMIÈRE QUESTION. — Quels sont les procédés les plus certains et les plus économiques d'opérer le desséchement et l'assainissement des marais qui bordent les rives de la Vesle ?

Peut-on, en conciliant les intérêts de l'agriculture avec ceux de l'industrie, associer ces procédés aux travaux hydrauliques nécessaires pour dériver les eaux de cette rivière par des canaux d'irrigation ?

Les concurrents feront ressortir la nécessité du desséchement des marais au double point de vue des avantages que peuvent y trouver la salubrité et l'agriculture.

Dans le cas où ils constateraient la possibilité d'établir des canaux d'irrigation, sans nuire au desséchement des marais, ils indiqueraient avec soin les conditions d'établissement que doivent offrir les canaux d'introduction et les canaux de fuite, pour recueillir les eaux d'écoulement.

Ils appuieront en outre la question du desséchement sur quelques nivelments en long et en travers.

Digitized by Google

DEUXIÈME QUESTION. — Quels seraient à Reims les moyens de procurer aux ouvriers l'alimentation à bon marché ?

—

TROISIÈME QUESTION. — *Chimie appliquée* : Indiquer un procédé d'encollage des chaînes des étoffes de la Fabrique de Reims, confiées au tissage à la main ou au tissage mécanique.

Faire connaître une matière à bas prix qui puisse remplacer la colle de peaux, dont l'usage est si irrégulier et atteint si rarement le but rempli depuis longtemps dans l'industrie des cotons.

L'auteur devra fournir des résultats obtenus de manière à réaliser un progrès manifeste et vraiment pratique.

—

QUATRIÈME QUESTION. — Décrire les transformations successives de la laine dans la fabrication des tissus.

—

Les prix consistent en une médaille d'or de la valeur de 200 *francs, pour chacune des questions.*

Les auteurs ne devant pas se faire connaître, inscriront leurs noms et leur adresse dans un billet cacheté, sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.

Les mémoires devront être adressés (franco) à M. le secrétaire-général de l'Académie Impériale, avant le 15 *Mai* 1856.

—

Digitized by Google

PANIFICATION.

Trois médailles d'encouragement seront décernées aux boulangers ou aux associations de boulangers qui emploieront avec succès dans le département de la Marne la cuisson du pain à l'air chaud.

—

CHEMINÉES FUMIVORES.

Une médaille d'encouragement sera décernée au meilleur système de cheminée fumivore introduit dans les établissements industriels de Reims.

—

Ces médailles, comme les précédentes, seront décernées dans la prochaine séance publique de l'Académie, dans le courant de Juin 1856.

L'Académie distribue en outre, chaque année, des médailles d'encouragement aux auteurs des travaux qu'elle juge dignes de récompense ; les personnes qui croiraient avoir droit à cette distinction, devront envoyer leurs titres au secrétariat avant le 15 *Mai* 1856.

Digitized by Google

Prix fondés par un anonyme.

Monographie de la Cathédrale de Reims.

PRIX A DÉCERNER EN 1856.

1° Histoire de la construction et des principales réparations de la cathédrale de Reims.— Description de l'ensemble de l'édifice.

L'auteur du mémoire devra dire quand, par qui, de quelle manière la cathédrale a été construite et réparée à diverses époques ;

Faire connaître l'état actuel de ses parties les plus importantes, et les modifications qu'auraient successivement reçues l'abside, le transept, les nefs, les portails, les combles, les tours et clochers, etc.;

Indiquer le système général d'ornementation architecturale, — les ogives, moulures, la flore et les animaux.

—

2° Iconographie de la cathédrale. — Intérieur.

Décrire et expliquer les vitraux de l'intérieur.

Dire l'époque et le lieu où ont été exécutées les diverses verrières de la cathédrale de Reims ; quels en sont les auteurs : décrire et expliquer les sujets. — Faire connaître les différentes réparations que les vitraux auraient subies.

Donner les mêmes indications sur les statues.

Un prix séparé est attribué à chacune de ces deux questions.

—

Digitized by Google

PRIX A DÉCERNER EN 1857.

3° Iconographie de l'extérieur.

Décrire et expliquer les statues qui décorent la cathédrale à l'extérieur.

Par qui ces statues ont été faites, — à quelle époque, — la place qu'elles occupent, — les réparations qu'elles auraient reçues, — les sujets soit historiques, soit allégoriques, qu'elles représentent.

Le prix consiste, pour ces trois dernières questions, en une médaille d'or de la valeur de 200 francs.

—

PRIX A DÉCERNER EN 1858.

4° Une médaille du prix de 1,200 francs sera décernée à l'artiste qui aura donné les dessins les plus exacts des principales parties de la cathédrale de Reims.

L'auteur devra dessiner l'édifice, tel qu'il est aujourd'hui, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, indiquer les achèvements qui peuvent être faits.

Il devra donner : 1° sur une échelle de 5 millimètres pour mètre, le plan par terre et le plan au niveau du triforium ; 2° sur une échelle de 5 millimètres par mètre, une coupe longitudinale depuis le portail jusqu'à l'abside; deux élévations, une du portail, une du côté septentrional ou du côté méridional, avec les attaches où seraient figurées les flèches des tours et celles de la croisée.

Il donnera, en outre, la description des matériaux qui composent l'édifice, la charpente, les agrafes, les plombs, les fers ; il indiquera la nature des bois, des pierres, etc.

Digitized by Google

L'Académie de Reims a voulu poser toutes ces questions à la fois, pour faciliter les recherches des concurrents et leur donner plus de temps pour traiter les questions les plus difficiles.

Le Secrétaire général, CH. LORIQUET.

Le Président annuel, H. ROBILLARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE DE REIMS.

Bureau pour l'année 1854-1855.

Président d'honneur,	S. Em. le Cardinal GOUSSET (O. ✻)
Président,	MM. E. DÉRODÉ.
Vice-Président,	ROBILLARD (✻).
Secrétaire-général,	V. TOURNEUR.
Secrétaire-archiviste,	C. LORIQUET.
Trésorier,	E. SAUBINET.
Membres du conseil d'administration,	M. SUTAINE. GODA. P. MASSÉ.

Bureau pour l'année 1855-1856.

Président d'honneur,	S. Em. le Cardinal GOUSSET (O. ✻)
Président,	MM. H. ROBILLARD (✻).
Vice-Président,	V. TOURNEUR.
Secrétaire-général,	C. LORIQUET.
Secrétaire-archiviste,	E. MAUMENÉ.
Trésorier,	E. SAUBINET.
Membres du conseil d'administration,	M. SUTAINE. GODA. P. MASSÉ.

Digitized by Google

Membres d'honneur.

MM. VILLEMAIN (G. O. ✻), membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres.

CUNIN-GRIDAINE (G. O. ✻), ancien ministre de l'agriculture et du commerce.

SALVANDY (comte DE) (G. C. ✻), membre de l'Académie française, ancien ministre de l'instruction publique.

—

Membres titulaires (par rang d'ancienneté).

Mgr GOUSSET (O. ✻), cardinal, archevêque de Reims.

MM. SAUBINET, naturaliste, membre de la Société d'agriculture de la Marne.

ROBILLARD (✻), juge d'instruction.

FANART (L.), correspondant de la Commission des arts et édifices religieux au ministère de l'instruction publique.

TARBÉ (P.), président de la Société des sciences naturelles, correspondant du ministère de l'instruction publique.

LANDOUZY (H. ✻), correspondant de l'Académie de médecine, directeur de l'école préparatoire de médecine et de pharmacie.

DÉRODÉ (E.), ancien représentant à l'Assemblée constituante.

SUTAINE (M.), administrateur de la Société des amis des arts.

Digitized by Google

MM. Duquénelle, pharmacien, membre du Comité d'archéologie.

Clicquot (F-L.), propriétaire, homme de lettres.

Tourneur (V.), chanoine honoraire, aumônier du Lycée.

Gosset, architecte.

Henriot-Delamotte (F.), membre de la Chambre de commerce.

Paris (H.), avocat.

Midoc (L.-H.), greffier du Tribunal de commerce.

Velly, fabricant de produits chimiques.

Maumené, professeur de chimie.

Loriquet (C.), conservateur de la Bibliothèque de la Ville.

Chevilliet, professeur de mathématiques au Lycée.

Goda, notaire.

Delan, ancien professeur de rhétorique au petit Séminaire.

Sevestre, chanoine honoraire, curé de Saint-Thomas.

Massé (P.), négociant.

Baudesson, médecin-vétérinaire.

Soullié (P.), officier de l'Instruction publique, professeur de rhétorique au Lycée.

Poinsignon, docteur ès-lettres.

Joguet, officier de l'Instruction publique, proviseur du Lycée.

Lefebvre (✻), officier supérieur du génie, en retraite.

Digitized by Google

MM. Elambert, notaire.

D'Arnoux (❋), sous-préfet de Reims.

Poussin, vicaire de Saint-Remi de Reims.

Raimbaut, architecte.

Mennesson, ancien notaire.

Gaillet, docteur en médecine, professeur à l'école préparatoire de médecine.

Henry, professeur d'histoire au Lycée.

Leseur, avoué.

Villeminot, ingénieur-mécanicien, à Reims.

Leclère de Fourolle, juge au Tribunal civil.

Maridorh, professeur de physique au Lycée.

Piéton, avocat.

Bouché, professeur de philosophie au petit Séminaire.

Seligman, juge au Tribunal civil.

Martin (C.), rédacteur du *Courrier de la Champagne.*

—

Membres honoraires.

MM. Vincens de Gourgas, inspecteur de l'Académie de Paris.

Fleury (H.), ancien secrétaire général du Ministère du commerce, rue de Provence, à Paris.

Belin-Delaunay, professeur d'histoire au Lycée de Bourges.

Maille-Leblanc, ancien président du Tribunal de commerce de Reims.

Digitized by Google

MM. Gilbert de Savigny (❋), ancien directeur de l'École de médecine, à Reims.

Herbé, peintre d'histoire, à Reims.

Hubert (E.), sous-préfet, à Rethel.

Belly (de), propriétaire, à Beaurieux (Aisne).

Bara, vicaire-général du diocèse de Reims.

Paris (L.) (❋), correspondant du Ministère de l'instruction publique, directeur du Cabinet historique, à Paris, 27, rue d'Angoulême-Saint-Honoré.

Bonneville de Marsangy (❋), conseiller à la Cour impériale de Paris.

Geoffroy de Villeneuve (❋), député au Corps législatif, à Chartreuve (Aisne).

Gonel (E.), juge de paix à Château-Thierry.

Garcet (H.), professeur de mathématiques au lycée Napoléon, a Paris.

Wagner, ancien négociant à Reims.

Guillemin (❋), docteur ès-lettres, recteur de l'Académie de Douai.

Tarbé de St-Hardouin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Bourg (Ain).

Soilly, officier de l'Université, ancien recteur de l'Académie de l'Eure.

Alexandre, avocat général, à Nancy.

Mgr Nanquette, évêque nommé du Mans.

MM. Edom, ancien recteur de l'Académie de la Sarthe.

Aubriot, conchiologiste, à Tournes, près Charleville.

Querry, vicaire général du diocèse de Reims.

Dubois, président du Tribunal civil de Versailles.

Digitized by Google

MM. De Leutre, président du Tribunal civil de Gaillac.

Brière-Valigny, substitut du procureur impérial, à Paris.

Chevremont (✻), préfet du département de la Haute-Loire.

Galdemar, conservateur des hypothèques à Tours.

Pierret, chanoine honoraire, curé de Saint-Remi, à Rethel.

Sornin, docteur ès-sciences, professeur de mathématiques au lycée de Toulouse.

Lechat, professeur de physique au lycée d'Orléans.

Mourin, professeur d'histoire au lycée de Cahors.

Rohault de Fleury (✻), juge au Tribunal civil, à Paris.

Massé (G.), président du Tribunal civil, à Auxerre.

De Maiche, inspecteur de l'Académie de Paris, à Châlons.

Villemereux, inspecteur de l'Académie de Paris, à Orléans.

Maquart, receveur des Hospices, à Reims, secrétaire du Comité d'archéologie.

—

Membres correspondants.

MM. Alluard, professeur de physique au Lycée de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Anot de Maizières, ancien professeur de l'Université, rue de l'Orangerie, 16, à Paris.

Digitized by Google

MM. Arbois de Jubainville (d'), archiviste du département de l'Aube, à Troyes.

Arnould (Ed.), propriétaire à Paris.

Arrivabene (comte) (✻), économiste à Bruxelles.

Artois (l'abbé d'), vicaire général, à Besançon.

Arveuf, architecte, à Paris.

Aubert, chanoine honoraire, curé de Saint-Remi, à Reims.

Auger (Alexandre), négociant, à Reims.

Avrard, docteur-médecin, à La Rochelle.

Azaïs (✻), membre de la Société archéologique, à Béziers (Hérault).

Azaola (don Inigo Gonzalès de), (✻), ancien gouverneur de Tondo, botaniste à Manille (Philippines).

Balestier (J.), consul des Etats-Unis, à Singapore (Malaisie).

Ballée, docteur en médecine, à Bourbonne-les-Bains.

Ballin, directeur du mont-de-piété, à Rouen.

Bally (✻), ancien président de l'Académie de médecine, à Villeneuve-Le-Roi (Yonne).

Barbey, notaire, membre du conseil d'arrondissement de Reims, à Fismes (Marne).

Barthélemy (A.) conseiller de préfecture, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).

Barthélemy (Ed.), conseiller de préfecture, à Perpignan, (Pyrénées-Orientales).

Barthélemy, chanoine honoraire de Reims, vicaire à Saint-Denis du Saint-Sacrement, à Paris.

Digitized by Google

MM. Barse, professeur de sciences, à Paris.

Baudin (Richard), ancien professeur au collége de Dôle.

Bazin (❋), membre du Conseil général de l'Oise, au Mesnil-Saint-Firmin (Oise).

Belhomme (❋), docteur en médecine, rue de Charonne, 163, à Paris.

Berger de Xivrey (❋), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rue Saint-Germain-des-Prés, 15, à Paris.

Berryat Saint-Prix, substitut du procureur-général, à Paris, rue Castellane, 10.

Bertrand, juge d'instruction, à Paris, rue de Seine-Saint-Germain, 13.

Bonjour (Casimir) (❋), conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris.

Bonnay (l'abbé De), chanoine honoraire.

Bonneville (F.) (❋), ancien essayeur de la banque de France, rue des Moulins, 14, à Paris.

Borgnet, proviseur au lycée de Tours.

Bouillevaux, curé de Perthe (Haute-Marne).

Boulard (❋), secrétaire du bureau central du Comice agricole de la Marne, à Châlons-sur-Marne.

Boulloche (❋), conseiller à la Cour Impériale, rue de Lille, 3, à Paris.

Bourassé (l'abbé) (❋), chanoine, à Tours.

Bourdonné, à Jonchery-sur-Vesle (Marne).

Bourgain, juge de paix, à Sedan (Ardennes).

Bouvart, membre de la Société d'agriculture, à Charleville.

Digitized by Google

MM. Brissaud, professeur d'histoire au lycée d'Orléans.

Buvignier, géologue, membre de la Société philomatique, à Verdun (Meuse).

Carette (O. ❋), ancien officier supérieur du génie, rue de Bagneux, 7, à Paris.

Carette, capitaine du génie, membre de la commission scientifique de l'Algerie.

Carette, avocat au Conseil d'état et à la Cour de cassation, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

Carteret, ancien conseiller d'état, rue de l'Arbre-Sec, 22, à Paris.

Caton, curé-doyen, à Craonne (Aisne).

Cauchy, conservateur des hypothèques, à Châteaubriand (Loire-Inférieure).

Caumont (de) (O. ❋), correspondant de l'Institut, à Caen.

Cayx (O. ❋), vice-recteur de l'Académie de Paris.

Cazin, docteur en médecine, à Boulogne-sur-Mer.

Chaix-d'Est-Ange (O. ❋), ancien député de la Marne, avocat à la Cour d'appel, boulevard Poissonnière, 23, à Paris.

Chambert, docteur en médecine, à Laon.

Charlier, membre correspondant de la Société centrale de médecine vétérinaire, à Reims.

Charpentier (Léop.), instituteur, à Reims.

Chassay (l'abbé), professeur suppléant à la faculté de théologie de Paris.

Chaubry de Tronssenord (baron) (❋), conseiller à la Cour impériale de Paris, rue Jacob, 48.

Digitized by Google

MM. CHEVALLET (Emile), homme de lettres, à Paris.

CHEVALLIER (❋), membre de l'Académie de médecine, professeur à l'école de pharmacie, quai Saint-Michel, à Paris.

CHEVILLION, docteur en médecine, à Vitry-le-François (Marne).

CLÉMENT (P.), homme de lettres, rue de Miroménil, 30, à Paris.

CLERC, professeur de rhétorique au séminaire de Luxeuil (Haute-Saône).

COCHARD, fabricant de produits chimiques, à Reims.

COETLOGON (comte Em. DE), propriétaire, à Paris.

COLLARD, docteur-médecin, à Beine.

COLSON, docteur en médecine, à Noyon.

COMTE (Ach.) (❋), professeur d'histoire naturelle au collége Charlemagne, à Paris.

COULVIER-GRAVIER, astronome, à Paris.

CRIMOTEL, docteur en médecine, rue Saint-Honoré, 341, à Paris.

CROSNIER, vicaire-général de Nevers.

CUNIN-GRIDAINE (Ch.), ancien représentant, membre du Conseil général des Ardennes, à Sedan.

CUSSY (vicomte DE) (❋), membre de l'Académie de Caen, à Saint-Mandé (Seine).

DANTON (❋), ancien inspecteur de l'Académie de Paris.

DAUDVILLE (Ch.), membre de la Société académique de Saint-Quentin (Aisne).

DAVID (Maxime), peintre en miniature, à Paris.

Digitized by Google

MM. Defourny, curé de Beaumont-en-Argonne (Ardennes).

Delafosse (✱), professeur à la Faculté des sciences de Paris, rue d'Enfer, 47.

Delvincourt, membre de la Société de sphragistique, directeur du journal *les Annales du bien*, à Paris.

Demilly, vétérinaire de l'arrondissement de Reims.

Denis (✱), membre de la Société des antiquaires de France, à Commercy (Meuse).

Desrousseaux de Médrano, membre du Conseil général des Ardennes, à Monthermé.

Dessain-Périn, homme de lettres, à Cumières (Marne).

Didron (✱), ancien secrétaire du Comité historique des arts et monuments, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 23, à Paris.

Drouet, ancien professeur de l'Université, à Reims.

Duchesne (A), numismate, à Reims.

Dufour, conservateur du musée, à Amiens.

Duhême, docteur en médecine, à Douai.

Dupuit (✱), ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, à Angers.

Durand (H.), architecte, rue Coquenart, 31, à Paris.

Dutemple, membre de la Société géologique de France, à Pierry (Marne).

Duval, docteur en médecine, à Epernay.

Duval (Ferdinand), avocat, à Paris.

Digitized by Google

MM. Ernoult (Ch.), sous-préfet, à Vouziers.

Estrayer-Cabassole, chanoine, à Alger.

Failly, inspecteur des douanes, à Lyon.

Farochon, sculpteur, rue d'Enfer, 76, à Paris.

Feuillet, juge-de-paix, rue des Trois-Maries, 12, à Lyon.

Fontenay (J. de), secrétaire de la Société Eduenne, à Autun.

Fossé d'Arcosse (❋), membre du Comité archéologique, Imprimeur à Soissons (Aisne).

Foucault (Léon), docteur ès-sciences, à Paris.

Foucher (J.-N.), propriétaire, à Mareuil-sur-Ay (Marne).

Fournier, curé-archiprêtre de Notre-Dame, à Reims.

Frignez, avocat à la Cour de Cassation, à Paris.

Galeron, ancien professeur de rhétorique au lycée de Reims, à Paris.

Gallois (Etienne), ancien bibliothécaire de la Chambre des pairs, à Paris.

Garinet (Jules), ancien conseiller de préfecture, à Châlons-sur-Marne.

Gasc, homme de lettres, à Bruxelles.

Gastebois (O. ❋), lieutenant-colonel en retraite, à Lachy, près Sézanne (Marne).

Gauthier (❋), architecte, membre de l'Académie des beaux-arts, rue des Bons-Enfants, 28, à Paris.

Gayot (E.), ancien membre de l'Assemblée constituante, secrétaire de la Société académique de l'Aube, à Troyes.

Digitized by Google

MM. Gélis, chirurgien à l'hôpital militaire de Sedan.

Genaudet, avocat à Laon.

Georges (Etienne), curé de Trannes (Aube).

Géruzez (Eug.) (❋), secrétaire de la Faculté des lettres, rue de Vaugirard, 72, à Paris.

Girardin, professeur de chimie, à Rouen.

Godinot, ancien membre du Conseil général de la Marne, à Châtillon-sur-Marne.

Goguel, officier de l'Instruction publique, à Strasbourg, rue des Bains-Saint-Michel.

Gomard, vice-président du Comice agricole du Nord, à Saint-Quentin.

Goubault, professeur à l'école d'Alfort.

Goulet-Collet, ingénieur-hydraulicien, à Reims.

Gouniot-Damedor, professeur de rhétorique au lycée de Blois (Loir-et-Cher).

Grandval, pharmacien à l'Hôtel-Dieu, à Reims.

Mgr Gros (❋), évêque de Versailles.

MM. Grosjean, pharmacien, à Fismes (Marne).

Grosselin, rue du Paon-Saint-André, 1, à Paris.

Guérin, rédacteur du *Mémorial catholique*, à Paris.

Guichemère, ancien recteur de l'Académie du Gers.

Guillory, président de la Société industrielle, à Angers.

Guislain, censeur des études au lycée d'Orléans.

Guyot (Jules), docteur en médecine, propriétaire, à Sillery (Marne).

Hardy (❋), professeur agrégé à la Faculté de médecine, rue Cadet, 19, à Paris.

Digitized by Google

MM. Hébert, sous-directeur à l'école normale, à Paris.

Hedde (Isid.) (❋), délégué de l'industrie sérigène, attaché à l'ambassade de France en Chine, à Saint-Etienne.

Hémart (baron), ancien officier, membre du Conseil d'arrondissement de Reims, à Ay (Marne).

Henriot (Etienne), propriétaire, à Reims.

Hombres-Firmas (baron d') (❋), docteur ès-sciences, correspondant de l'Institut, à Alais (Gard).

Hubert (J.), professeur de logique au collége de Charleville (Ardennes).

Huot (P.), procureur impérial, à Ussel (Corrèze).

Husson (❋), membre de l'Académie de médecine, au lycée Descartes, à Paris.

Jamin, professeur à l'école Polytechnique, à Paris.

Jarry de Mancy (❋), professeur à l'école des Beaux-Arts, rue Cassette, 5, à Paris.

Jobard (❋), directeur du musée de l'industrie, à Bruxelles.

Jolibois (E.) professeur d'histoire au lycée de Colmar (Haut-Rhin).

Joly, professeur de rhétorique au lycée de Marseille.

Joppé, conservateur de la bibliothèque, à Châlons-sur-Marne.

Jourdain-Sainte-Foi, homme de lettres, à Doué (Maine-et-Loire).

Digitized by Google

MM. JUBINAL (A.) (✻), inspecteur de l'Académie de Montpellier, à Perpignan.

JULIEN (Stan.) (✻), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de langue et de littérature chinoises au collége de France, place de l'Estrapade, 34, à Paris.

KERCKOVE (vicomte DE), président de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

KERCKOVE (vicomte Eugène DE) (✻), chargé d'affaires du roi des Belges, à Constantinople.

KOZIEROWSKI, architecte, membre du Comité d'archéologie, à Paris.

LADEVÈZE (comte DE), maire d'Orbais (Marne).

LAMBERTYE (comte DE), propriétaire, à Chaltrait, (Marne).

LATOUCHE (Emm.), membre de la Société asiatique, à Paris.

LEBERTHAIS, peintre-graveur, à Lisbonne.

LE BIDARD DE THUMAIDE (le chevalier DE), secrétaire-général de la Société libre d'émulation de Liège.

LEBRUN, directeur de l'école des arts et métiers, à Châlons (Marne).

LECADRE, docteur en médecine, président de la Société Hâvraise, au Hâvre (Seine-Inférieure).

LECLERC (Louis), économiste, à Paris.

LECOINTRE (L.), professeur au collége de Namur.

LÉCUYER (V.), religieux Dominicain, lauréat de l'Académie de Reims pour les concours de poésie.

Digitized by Google

MM. LEJEUNE, officier de l'Université, professeur au lycée de Reims.

LELEU-D'AUBILLY, ancien membre du Conseil général de la Marne, à Aubilly (Marne).

LÉPAULLE, peintre à Paris.

LÉPINE, jurisconsulte, à Renwez (Ardennes).

LEROUX, docteur en médecine, à Corbeny (Aisne).

LESURE, docteur en médecine, à Attigny (Ardennes).

LICOURT, docteur en médecine, à Châtillon-sur-Marne.

LIÉNARD, peintre, membre du Comité d'archéologie, à Châlons-sur-Marne.

LIÈS, docteur ès-sciences, à Charleville.

LOBRÉAU, vétérinaire, à Beaumont-sur-Vesle, (Marne).

LOISON, homme de lettres, quai Bourbon, 35, à Paris.

LORIN (Th.), membre de la Société des antiquaires de France, à Vauxbuin, près Soissons (Aisne).

LOUIS (❀), médecin en chef des épidémies de la Seine, rue de Ménars, 8, à Paris.

LUNDI (Jules), paléographe, à Paris.

MAILLET, membre du Comice agricole, à Fère-en-Tardenois.

MAIZIÈRES (Arm. DE), ancien professeur de mathématiques, à Reims.

MANGEART, avocat, bibliothécaire de la Ville, à Valenciennes.

Digitized by Google

MM. MAREUSE (V.), avocat à la cour d'appel d'Amiens, rue Bleue, 4, à Paris.

MAROLLES (QUATRESOLS DE), président du Tribunal civil, à Arcis-sur-Aube.

MARINET (❋), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Château-Thierry (Aisne).

MATHIEU, avocat à la Cour Impériale, rue Richelieu, 29, à Paris.

MAUPASSANT, principal du collége de Châlons-sur-Marne, officier de l'Université.

MAUPIED, ancien professeur à la Faculté de théologie de Paris, chef d'institution à Goulin.

MELLET (comte DE), propriétaire, à Chaltrait (Marne).

MENNESSON (M.), docteur en droit, à Laon.

MEUGY, docteur en médecine, à Rethel (Ardennes).

MICHELIN (H.) (❋), conseiller à la Cour des Comptes, membre de la Société géologique de France, rue Saint-Guillaume, 20, à Paris.

MIGEOT, curé-doyen de Signy-le-Petit (Ardennes).

MILLET, ancien juge de paix, à Chauny (Aisne).

MILLET, inspecteur des forêts, sous-chef à l'administration des forêts, à Paris.

MONMERQUÉ (O. ❋), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rue Saint-Louis, 39, au Marais, à Paris.

MOREL, professeur de rhétorique au collége de Niort.

MOZER, médecin, à Verzy (Marne).

Digitized by Google

MM. Mülbach, professeur de littérature allemande, à Eger (Bohême).

Nicot (O. ✻), ancien recteur de l'Académie de Nîmes.

Nizard (Désiré) (✻), professeur au collége de France, à Paris.

Nitot, maire d'Ay, membre du Conseil général de la Marne.

Noel-Agnès, ancien sous-préfet de Cherbourg.

Oppert, professeur de langues, membre de la Société asiatique, à Paris.

Ozeray, archiviste-paléographe, à Bouillon (Belgique).

Pape (Ludwig), docteur en médecine, au Cap de Bonne-Espérance.

Paris, ancien notaire, à Epernay.

Paris (Paulin) (✻), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur-adjoint de la bibliothèque nationale et professeur au collége de France, à Paris.

Pauffin (Chéri), ancien juge, à Rethel.

Pergant, membre du Comice agricole, à Vitry-le-François (Marne).

Périer (E.), membre de la Société académique de Châlons-sur-Marne.

Périn (A.), peintre, rue St-Lazare, 11, à Paris.

Pernot (✻), peintre, correspondant du Comité des arts et monuments, à Paris.

Perreau (Jules), négociant, à Reims.

Perron, professeur à la Faculté des lettres de Besançon.

Digitized by Google

MM. PERROTTET (✻), directeur du jardin du Roi, à Pondichéry (Inde française).

PETIT, docteur en médecine, à Hermonville.

PIERQUIN, curé de La Neuville-Day (Ardennes).

PINART, substitut du procureur impérial, à Paris.

PINGRET, graveur, rue Guénégaud, 3, à Paris.

PINTEVILLE-CERNON (DE), président du Comice agricole de la Marne, à Cernon (Marne).

POLONCEAU (✻), ancien recteur de l'Université, rue Neuve-des-Petits-Champs, 77, à Paris.

PONSINET, juge au Tribunal civil de Mâcon.

PONTAUMONT (DE), membre de la Société académique, à Cherbourg.

POQUET, membre de la Société archéologique de Soissons.

PORTE (marquis DE LA), à Vendôme.

PRÉGNON, curé à Torcy (Ardennes).

PRIN (✻), docteur en médecine, à Châlons-sur-Marne.

PROMPSAULT, aumônier de la maison des Quinze-Vingts, à Paris.

PROVOSTAYE (DE LA) (✻), inspecteur général de l'Université, à Paris.

QUANDALLE, secrétaire de la Société de sphragistique, à Paris.

QUATREFAGES (DE), membre de l'Institut, professeur au muséum d'histoire naturelle, à Paris.

RAFN (Christ.) (✻), secrétaire de la Société des antiquaires du Nord, à Copenhague.

RATTIER (✻), inspecteur de l'Académie de Dijon, à Troyes.

Digitized by Google

MM. Regazzoni (l'abbé), docteur en théologie, chapelain près l'église Saint-Fidèle, à Milan.

Renard (Ath.), ancien député, médecin et maire, à Bourbonne-les-Bains.

Richard, docteur en médecine, à Hermonville.

Robelin, architecte, à Paris.

Robert (Ch.) (✻), ancien élève de l'école Polytechnique, sous-intendant militaire, à Metz.

Roisin (baron de) (✻), propriétaire à Bonn (Prusse Rhénane), — ou rue Française, 38, à Lille.

Rondot (Natalis) (✻), délégué en Chine pour les industries des laines et des soies, membre de la Société asiatique, rue Montholon, 24, à Paris.

Roucher d'Aubanel, docteur en médecine, à Fère-en-Tardenois (Aisne).

Rouit, directeur de l'école normale-primaire, à Laon.

Rousseau, docteur en médecine, à Epernay.

Royer (E. de) (O. ✻), procureur général impérial près la Cour de cassation, rue Saint-Benoît, 17, à Paris.

Royer-Collard (P.) (✻), doyen de la Faculté de droit, à Paris.

Ruinart de Brimont (Ed.), membre de la Société géologique de France, rue Cassette, à Paris.

Saint-Vincent (de), président du tribunal, à Charleville.

Salle, docteur en médecine, à Châlons-sur-Marne.

Saunier, professeur d'histoire au lycée de Nancy.

Digitized by Google

MM. SAUVAGE (❋), ingénieur, à Paris.

SAUVILLE (Guillaume DE), sous-préfet de l'arrondissement de Marseille.

SAY (H.) (❋), membre du Conseil général de la Seine et de la Chambre de commerce de Paris, rue Bleue, 13, à Paris.

SAY (Léon), économiste, à Paris.

SELLIER (❋), avocat, membre du Conseil général, à Châlons-sur-Marne.

SEURE, docteur en médecine, à Suippes (Marne).

SIRET (Ad.), secrétaire du Gouvernement, à Namur (Belgique).

SUCKAU, professeur d'allemand au lycée Monge, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, à Paris.

SURY, doyen de Givet (Ardennes).

SYLVESTRE (❋), homme de lettres, place Belle-Chasse, à Paris.

TAILLEFERT, proviseur au lycée d'Orléans.

TAMPUCCI (H.), homme de lettres, à Paris.

TEMPIER, jurisconsulte, à Marseille.

TESTE-D'OUET, homme de lettres, correspondant du ministère de l'Instruction publique, rue Bourg-l'Abbé, 7, à Paris.

THIERION DE MONTCLIN (J.), à Nanteuil (Ardennes).

THIERRY (E. DE), ancien officier de cavalerie, à Fismes (Marne).

TIRMAN, docteur en médecine, à Mézières.

TITON, docteur en médecine, à Soudron (Marne).

VARENNES, juge, à Vitry-le-François.

VIANCIN, membre de l'Académie de Besançon.

Digitized by Google

MM. VINCENT, ancien inspecteur des écoles primaires de Metz.

VIOLETTE, homme de lettres, à Mary-sur-Marne (Seine-et-Marne).

VIONNOIS, juge au Tribunal civil, à Montpellier.

VISMES (DE) (❋), ancien préfet, à Sézanne (Marne).

VOILEMIER, docteur en médecine, à Senlis (Oise).

VROÏL (Jules HÉRIOT DE), membre de la Société des économistes, à Reims.

WEISS (❋), correspondant de l'Institut, conservateur de la bibliothèque, à Besançon.

WINT (Paul DE), homme de lettres, rue des Marais-Saint-Martin, 29, à Paris.

YVAN (❋), docteur en médecine, médecin de l'ambassade de France en Chine, professeur d'histoire naturelle médicale, place Bréda, 10, à Paris.

Membres décédés.

MM. BLANC (abbé), vicaire-général de Reims, supérieur de l'hospice de Marie-Thérèse, à Paris.

BOURGEOIS-THIERRI, numismate, membre du Conseil général, à Suippes (Marne).

FAUCHER (Léon), ancien ministre, membre de l'Institut (Acad. des sciences mor. et polit.), à Paris.

LEUCHSENRING, docteur en médecine, à Reims.

LEVESQUE DE POUILLY, ancien député, à Arcis-le-Ponsart (Marne).

Digitized by Google

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société académique, à Laon (Aisne).
—— académique, à St-Quentin (Aisne).
—— archéologique, à Soissons.
—— d'émulation, des sciences, arts et belles-lettres, à Moulins (Allier).
—— d'agriculture, à Mézières (Ardennes).
—— d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, à Troyes (Aube).
—— des lettres, sciences et arts, à Rodez (Aveyron).
Académie des sciences, lettres et arts, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Société d'agriculture, à Bayeux (Calvados).
Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Caen.
Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
—— d'agriculture et de commerce, à Caen.
—— académique, agricole, industrielle et d'instruction, à Falaise.
—— d'agriculture, sciences et belles-lettres, à Rochefort (Charente-Inférieure).
—— d'agriculture, à Bourges (Cher).
Académie des sciences, arts et belles-lettres, à Dijon (Côte-d'Or).
Société des sciences naturelles et antiquités, à Guéret (Creuse).
Académie des sciences, lettres et arts, à Besançon (Doubs).
Société d'émulation, à Montbéliard.

Digitized by Google

Société de statistique, à Valence (Drôme).
—— libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, à Evreux (Eure).
Académie du Gard, à Nismes (Gard).
—— des sciences, inscriptions et belles-lettres, à Toulouse (Haute-Garonne).
—— des jeux floraux, à Toulouse.
Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.
Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Bordeaux (Gironde).
Société archéologique, à Béziers (Hérault).
—— d'agriculture et d'industrie, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
—— d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres, à Tours (Indre-et-Loire).
Académie Delphinale, à Grenoble (Isère).
Société d'agriculture, à Grenoble.
—— d'émulation, à Lons-le-Saulnier (Jura).
—— économique, d'agriculture, sciences, arts et manuf., à Mont-de-Marsan (Landes).
—— académique, à Nantes (Loire-Inférieure).
—— d'agriculture, sciences, arts et commerce, au Puy (Haute-Loire).
—— des sciences, belles-lettres et arts, à Orléans (Loiret).
—— d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Mende (Lozère).
—— d'agriculture, sciences et arts, à Angers (Maine-et-Loire).
—— industrielle, à Angers.
—— académique, à Cherbourg (Manche).
—— d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Châlons-sur-Marne (Marne).
Comice agricole de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
Cercle pharmaceutique de la Marne, à Reims.

Digitized by Google

Société vétérinaire de la Marne, à Reims.
—— des sciences, lettres et arts, à Nancy (Meurthe).
—— philomatique, à Verdun (Meuse).
Académie à Metz (Moselle).
Société centrale d'agriculture, sciences et arts, à Douai (Nord).
—— des sciences, de l'agriculture et des arts, à Lille.
—— d'agriculture, sciences et arts, à Valenciennes.
Athenée du Beauvaisis, à Beauvais (Oise).
Société pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, à Arras (Pas-de-Calais).
—— d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts, à Boulogne-sur-Mer.
—— d'agriculture, à Calais.
—— des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
Académie des sciences, belles-lettres et arts, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Société agricole, scientifique et littéraire, à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
—— des sciences, agriculture et arts, à Strasbourg (Bas-Rhin).
—— d'agriculture, commerce, sciences et arts, à Vesoul (Haute-Saône).
—— d'histoire et d'archéologie, à Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).
—— d'agriculture, sciences et belles-lettres, à Mâcon.
—— Eduenne, à Autun.
—— d'agriculture, sciences et arts, au Mans (Sarthe).
—— d'agriculture, sciences et arts, à Meaux (Seine-et-Marne).

Digitized by Google

Académie des sciences, lettres et arts, à Rouen (Seine-Inférieure).
Société centrale d'agriculture, à Rouen.
—— libre d'émulation, à Rouen.
—— Hâvraise d'études diverses, au Hâvre.
—— des sciences morales, des lettres et des arts, à Versailles (Seine-et-Oise).
—— de statistique, à Niort (Deux-Sèvres).
—— des antiquaires de Picardie, à Amiens (Somme).
—— d'émulation, à Abbeville.
—— des sciences, belles-lettres et arts, à Toulon (Var).
—— des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers (Vienne).
—— d'émulation, à Epinal (Vosges).
—— archéologique, à Sens (Yonne).
Académie des sciences, à Paris (Seine).
—— des inscriptions et belles-lettres, à Paris.
Société centrale d'agriculture, »
—— de la morale chrétienne, »
—— des antiquaires de France, »
—— de sphragistique, »
—— d'encouragement pour l'industrie nationale, »
—— géologique de France, »
—— de géographie, »
—— impériale et centrale d'horticulture, »
—— d'œnologie française et étrangère, »
Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.
Société archéologique, à Namur.
—— des antiquaires du Nord, à Copenhague (Danemarck).
—— des antiquités, à Zurich (Suisse).

Digitized by Google

LISTE DES OUVRAGES

ADRESSÉS

A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE REIMS

pendant l'année 1854-1855.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE.

Recherches cliniques et expérimentales sur l'absorption et la valeur des préparations iodées, par le docteur Titon; Paris, V. Masson, 1854. in-4° de 150 p. et 1 pl.

Annales du bien, par M. J. Delvincourt; 2e année, livraisons 1 à 6; 3e année, livraisons 1 à 5.

La Science, journal du progrès des sciences pures et appliquées, et des découvertes et inventions; 1re année, n° 1.

La France médicale et pharmaceutique, rédacteur M. Félix Roubaud; 1re année, nos 10, 11, 14, 15, 16, 17 et 18; 2e année, nos 2, 3, 4, 5, 6, 9 à 15.

Thèses présentées à la Faculté des sciences de Paris, pour obtenir le grade de docteur ès-sciences mathématiques. Mécanique : *Mouvements dans un milieu résistant, d'un point matériel attiré par un centre fixe.* — Astronomie : *De la figure de l'anneau de Saturne*; par M. Sornin, membre honoraire; Toulouse, Delsol, 1854. in-4° de 52 p.

Etude historique et législative sur le duel, suivie d'un projet de loi, par F. Genaudet, avocat; Laon, Ed. Fleury, 1854. in-8° de 81 p.

Digitized by Google

Récits historiques belges, lectures à l'usage de la jeunesse, par Adolphe Siret, membre correspondant; Bruxelles, H. Tarlier, 1854. in-12.

Essai sur l'art oratoire considéré au point de vue chrétien, sous forme de discussions littéraires, à l'usage des rhétoriciens, pour les distributions de prix, par l'abbé J. B. Clerc, professeur de réthorique au Petit-Séminaire de Luxeuil, membre correspondant; Paris, J. Lecoffre, 1854. in-8°.

Cour de cassation. — Audience de rentrée du 3 Novembre 1854. — *Discours* prononcé par M. de Royer, procureur général impérial, membre correspondant; Paris, Ch. Lahure, 1854. in-8°.

Notice biographique sur M. le vicomte de Jessaint, ancien préfet de la Marne, par M. Sellier, membre correspondant; Châlons, E. Laurent, 1854. in-8°.

Du nom de Jeanne d'Arc, examen d'une opinion de M. Vallet de Viriville, par Ath. Renard; Paris, Garnier frères, 1854. in-8° de 16 p.

Etrennes à mes petits amis et à mes petites amies, par Th. Lorin, membre correspondant; Soissons, A. Décamp, Décembre, 1854. in-18 de 12 p.

Sur une nouvelle extension, dans le bassin de Paris, des marnes lacustres et des sables de Rilly, par E. Hébert, membre correspondant (Extrait du bulletin de la Société géologique de France); Paris, L. Martinet. in-8° de 15 p.

Observations sur l'argile plastique et les assises qui l'accompagnent dans la partie méridionale du bassin de Paris, et sur leurs relations avec les couches tertiaires inférieures du Nord, par E. Hébert, membre correspondant; Paris, L. Martinet, 1854. 24 p. in-8°.

Note sur l'âge des sables blancs et des marnes à physa gigantea *de Rilly*, par M. Hébert (Extrait du bulletin de la Société géologique de France); Paris, L. Martinet. 19 p. in-8°.

Digitized by Google

Etudes consciencieuses sur la physique élémentaire des fluides subtils, par Arm. Maizières, membre correspondant; Reims, E. Luton, Octobre, 1854. in-8° de 52 p.

Stances pour célébrer la bataille de l'Alma, par Louis Barse, membre correspondant; Paris, Amyot, 1854. in-8° de 20 p.

Extraits originaux d'un manuscrit de Quentin de la Fons, intitulé *Histoire particulière de l'église de Saint-Quentin*, publiés par Ch. Gomart, membre correspondant; St-Quentin, Doloy, 1854. 1 v. in-8° avec pl.

Mandement de S. E. Mgr le Cardinal Gousset, Archevêque de Reims, à l'occasion de la publication des Lettres Apostoliques de N. S. Père le Pape, touchant la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. — Sancti D. N. Pii Papæ IX Litteræ Apostolicæ de dogmatica definitione Immaculatæ Conceptionis Virginis Deiparæ. — Reims, P. Regnier, 1855. in-4°.

Description des fossiles du terrain nummulitique supérieur des environs de Gap, des Diablerets et de quelques localités de la Savoie, par E. Hébert et E. Renevier; Grenoble, Maisonville, 1854. broch. in-8°.

Essais historiques sur les jardins, par P. de Wint, membre correspondant; Paris, V. Didron, 1855. in-8° de 47 p.

De l'organisation judiciaire et surtout des juridictions du petit Criminel en 1789 et depuis, sous le droit intermédiaire, par Ch. Berriat-Saint-Prix, substitut du procureur général à la cour impériale de Paris, membre correspondant; Paris, Cosse et J. Dumaine, 1854. in-8°.

Etudes pratiques, recherches et discussions sur la castration des vaches, par M. P. Charlier, membre correspondant; Paris, E. et V. Penaud frères, 1854. in-8°.

Digitized by Google

Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions jusqu'en 1789, par M. Ed. de Barthélemy, membre correspondant; Châlons, E. Laurent, 1845. in-8°

Le droit civil français, par K. S. Jachariæ, traduit de l'allemand, annoté et rétabli suivant l'ordre du Code Napoléon, par MM. G. Massé et Ch. Vergé; tome 2e; Paris, Aug. Durand, 1855. in-8°.

Précis historique et archéologique sur Vic-sur-Aisne, suivi du poème de sainte Léochade, par Gautier de Coinsi, par l'abbé Poquet, membre correspondant; Paris, V. Didron, 1854. in-8°, fig.

Jacquemin Gringonneur et Nicolas Flamel, par Teste d'Ouet, membre correspondant; Paris, Didron, 1855. in-8°.

De la castration des vaches, avantages de cette opération sous le rapport de l'économie agricole et de la consommation, par M. P. Charlier, membre correspondant; Paris, Aug. Goin, 1855. in-8°.

Le Cabinet historique, revue trimestrielle par Louis Paris, membre honoraire; Paris, 1854-1855. 3e livraison in-8°.

Le cholera à Cheminon en 1854, par le docteur Od. Chevillon, membre correspondant; Paris, Baillière, 1854. broch. in-8°.

La mission de Jeanne d'Arc, examen d'une opinion de M. Jules Quicherat, par M. Ath. Renard, membre correspondant; Paris, Garnier frères, 1855. broch. in-8°.

Notice biographique sur Frissard, inspecteur général des ponts et chaussées, par le docteur Lecadre, membre correspondant; Hâvre, Lepelletier, 1855. broch. in-8°.

Essai sur la névralgie intercostale, par le docteur Lecadre, membre correspondant; Paris, Baillière, 1855. broch. in-8°.

Digitized by Google

PUBLICATIONS ADRESSÉES PAR LES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Compte-rendu de l'Académie des sciences, ann. 1854-55.

Bulletin de la Société académique de Laon, tome 4, 1854. 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier, n^os de Juin et Août 1854, Janvier 1855.

Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes, 11e année, n°s 6 à 12; 12e année, n°s 1 à 6.

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube (*Mémoires de la*), 1854, n°s 31-32; 1826, n°s 17, 19; 1827, n° 23; 1828, n° 28; 1829, n°s 29, 30; 1830, n°s 34-35; 1840, n° 73; 1843, n°s 85-86, 87-88; 1844, n°s 89-90, 91-92; 1845, n° 93; 1848, n°s 5-6, 7-8; 1850, n°s 13-14; 1851, n°s 19-20; 1852, n° 21; 1854, n°s 29-30; table des n°s 1 à 100, de 1822 à 1846; 1855, n°s 33 et 34.

— *Organisation de la société*, 1853. broch. in-8°.

— *Notice sur les collections du Musée de Troyes*, 1850. in-12.

Mémoires de l'Académie impériale de Caen, 1855. 1 vol. in-8°.

Société d'émulation de Montbéliard, compte-rendu de la situation et des travaux, séance générale du 11 Mai 1854. broch. in-8°.

Académie du Gard, compte-rendu des travaux par M. Nicot, séance du 25 Août 1854. broch. in-8°.

Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse; tome 4, 1854. 1 vol. in-8°; table des 16 premiers tomes.

Digitized by Google

Académie des Jeux floraux, année 1855. 1 vol. in-8°.

Académie de Bordeaux, recueil des actes, 1853, 2e et 4e trimestre; programme des concours de 1854, séance publique du 12 Janvier 1854.

Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy, tome 18e, année 1853. 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société d'agriculture du département de la Lozère, nos 49-60, et tome 6e, 1855.

Bulletin de la Société industrielle d'Angers, 25e année, 1854. 1 vol. in-8°.

Société d'agriculture du département de la Marne, séance publique, année 1854. 1 vol. in-8°.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz, 35e année, 1853-1854. 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord, à Douai, années 1829-1830, 1835-1836, 1837-1838, 1848-1849, 1852-1853. 5 vol. in-8°.

Mémoires de la Société des sciences, agriculture et arts de Lille, 1853. 1 vol. in-8°.

Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes, Revue agricole du Nord, fin du 5e volume, et 6e année, nos 1 à 12.

Bulletin de l'Athénée du Beauvaisis, 1er semestre 1854. broch. in-8°.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, tome 1er (1847-1851) et 2e (1852-1854), 7 livraisons in-8°.

Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie, tome 9e, 1851-1854. 1 vol. in-8° et atlas in-4° oblong; — *Bulletin*, 1854. livraisons 1, 2 et 4.

Séances semestrielles de la Société d'agriculture de Boulogne, 28 Octobre 1854 et 31 Mars 1855.

Digitized by Google

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, à Clermont-Ferrand, tome 27e, 1854. 1 vol. in-8°.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, 9e vol. in-8°.

Recueil de la Société d'agriculture de Vesoul, tome 7e, n° 1.

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-Saône, tome 3e, 1re partie. in-4° avec pl.

Bulletin de la Société d'agriculture, sciences, etc. du Mans, trimestres 1, 2, 3 et 4 1853, 1, 2, 3 et 4 1854.

Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen, 1853-1854. 1 vol. in-8°.

Bulletin de la Société libre d'émulation de Rouen, année 1853-1854. 1 vol. in-8°.

Extrait des travaux de la Sociéte centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, à Rouen, nos 133, 134 et 136, tables du tome 17e.

Société Hâvraise d'études diverses, programme du concours de 1854. in-4°.

Mémoires de la Société de statistique du département des Deux-Sèvres, 1853. livraisons 1, 2 et 3.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1854, nos 2, 3 et 4; 1855, n° 1; *Mémoires*, 1 vol. in-8°

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, 2e, 3e et 4e trimestres 1854, 1er et 2e trimestres 1855.

Annales de la Société d'émulation des Vosges, tome 8e, 2e cahier, 1853.

Bulletin de la Société de l'histoire de France, nos 4 et 5, 1854; nos 1 à 5, 1855.

Bulletin de la Société de géographie, 4e série, nos 34 à 43, 46, 48, 51 à 54.

Digitized by Google

Société de la morale chrétienne, tome 4e, nos 4, 5 et 6, 1854; tome 5e, nos 1, 2, 3 et 4, 1855.

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, tome 11e, 3e livraison; tome 12e, 1re et 2e livraisons.

Société libre d'émulation de Liége, essai de tablettes Liégoises, éclosion et épanouissement, 2 cahiers in-12.

Annales de la Société archéologique de Namur, tome 2e, livraisons 1, 2, 3 et 4; tome 3e, livraisons 1, 2, 3 et 4; — *Statuts*, in-8o de 8 p. — *Protocole des délibérations de la municipalité de Namur, du* 26 *Janvier au* 25 *Mars* 1793, in-8o.

Digitized by Google

HOMMAGES DIVERS ET JOURNAUX.

—

Le Cultivateur de la Champagne, nos de Février et de Mars 1855.

Journal des Savants, Juillet à Décembre 1854; Janvier à Juin 1855.

Congrès scientifique, 20e session tenue à Arras le 23 Août 1853. 2 vol. in-8o.

— *Programme de la* 22e *session, au Puy*. in-4o.

Institut des Provinces, annuaire de 1854. in-12.

Bulletin des Sociétés savantes, missions scientifiques, etc., tome 1er, nos 7 à 12.

Traité théorique et pratique de médecine oculaire, par L.-J. Vallez, médecin-chirurgien de l'Institut ophtalmique gratuit de Bruxelles; Bruxelles, Janssens-Deffossés, 1853. 1 vol. in-8o.

Maladie de la vigne, du cerisier, du noyer, du murier, du pêcher, du fraisier, du poirier, du prunier, de la pomme de terre, par M. V. Chatel; Caen, impr. de Poisson. 12 p. in-8o.

Supplément qui termine la 2e édition de l'Orientalisme rendu classique. *Notes et documents faisant connaître quel est l'état présent de la question orientaliste*; Nancy, N. Vagner, 1854. 28 p. in-8o.

Smithsonian institution. — Se venth annual report of the board of regents, 1853. in-8o. — *List of foreign institutions in correspondence with the Smiths institution.* in-8o. — *Directions for collecting.. specimens of natural history*, Jan. 1854. in-8o. — *Registry of priodical phenomena.* 1 feuille in-fo.

Le *martyr des barricades*, épisode des journées de

Digitized by Google

Juin 1848, poème par Robert Victor (Extr. du Souvenir, journal de la noblesse); Paris, Walder, 1854. in-8° de 32 p.

Mémoire sur le rhinocéros minutus de Saint-Martin d'Arènes, près d'Alais (Gard), par le baron d'Hombres-Firmas. in-8° de 16 p.

L'église Saint-Germain d'Amiens, par l'abbé Jules Corblet; Amiens, impr. de E. Yvert, 1854. in-8° de 24 p.

Almanach de la Marne, par Adolphe Guérard, maître de pension à Avize. in-24.

Mémoire sur l'action physiologique et thérapeutique des ferrugineux, par T. A. Quevenne (Extr. des Archives de physiologie, de thérapeutique et d'hygiène, Octobre 1854.); Paris, Germer Baillière, 1854. in-8°.

Statuts de l'ordre chapitral d'ancienne noblesse des quatre empereurs d'Allemagne. Langue germanique ou primitive; Anvers, L.-J. de Cort, 1838. in-8°.

Etudes balnéologiques sur les thermes d'Ems, par le docteur L. Spengler, médecin de ces eaux. Trad. de l'allemand par H. Kaula. in-8° de 84 p.

Ems, ses sources minérales et ses environs; Wiesbade, L. Schellenberg. in-8° de 43 p. et 1 pl.

Obsèques du docteur Rigollot, décédé à Amiens, le 29 Décembre 1854 (Extr. du Mémorial d'Amiens). broch. in-8° de 16 p.

Description du Musée lapidaire de la ville de Lyon; *Epigraphie antique du département du Rhône*, par le docteur A. Comarmond; Lyon, F. Demoulin, 1846-1854. gr. in-4°. pl. (offert par la ville de Lyon).

Rapport sur les monuments historiques départementaux, fait par M. Chaubry de Troncenod (au Conseil général du département de la Marne); Châlons, T. Martin, 1854. in-8° de 11 p.

Digitized by Google

Des progrès de l'archéologie religieuse en France et à l'étranger depuis 1848, par M. Jules Corblet; Amiens, Duval et Herment, 1855. broch. in-8°.

Si les habitants d'Amiens ont été serfs de leur évêque (Extrait de la Revue de la Picardie). broch. in-8°.

Libre monétisation de la propriété ou nouveau système d'emprunt hypothécaire, par Ch. Boutard; Paris, Guillaumin, 1854. broch. in-12.

Rapport fait par M. Houssard sur le livre de M. Ch. Boutard, intitulé: *Libre monétisation de la propriété*; Tours, Ladevèze. broch. in-8°.

Rapport du Comité de Reims à la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1855; Reims, Gérard. in-4° de 16 p.

Essai sur la topographie médicale du canton d'Ay, par J.-L. Plonquet, 1re partie; Paris, 1855. broch. in-8°.

Digitized by Google

BULLETIN RÉTROSPECTIF.

—

Lecture de M. P. Soullié.

—

SUR LES HARMONIES DE LAMARTINE.

—

I. — *Appréciation générale des Harmonies comparées aux Méditations.*

Lorsque les *Harmonies* de Lamartine parurent à la fin de la Restauration, elles furent accueillies par des éloges moins vifs et surtout moins unanimes que les *Méditations*. On était alors dans tout le feu de la querelle littéraire des classiques et des romantiques; et les deux partis, tout en s'accordant à admirer le grand poète, ne s'entendaient plus sur le mérite relatif des deux recueils.

Les classiques s'attachaient aux *Méditations* comme offrant une forme plus précise et plus élégante; les romantiques mettaient bien au-dessus les *Harmonies* à cause d'un sentiment plus profond et plus intime, comme on disait alors. La discussion s'échauffant, on passait de l'admiration à la critique et presque au dénigrement des poésies sacrifiées; et l'on montrait de

Digitized by Google

part et d'autre le même esprit exclusif et tranchant. Tandis que M. Nisard renonçait à suivre Lamartine dans les nuages où se perdait, selon lui, l'auteur des *Harmonies*, et relisait les *Méditations* pour se consoler de son absence, M. Gustave Planche déclarait qu'il renonçait à discuter avec tout homme qui préférait les *Méditations* aux *Harmonies*. Aujourd'hui que la querelle est apaisée, et oubliée même comme tant d'autres, sans que la question ait été résolue, nous allons la reprendre parce qu'elle soulève une autre question d'esthétique très élevée, et qu'elle nous fera connaître le caractère essentiel des poésies nouvelles, et ce en quoi elles sont supérieures ou inférieures aux anciennes.

Ce n'est pas que les deux recueils, par le fond ou même par la forme, soient essentiellement différents ; c'est toujours une aspiration pleine de grandeur et de charme vers l'infini, absent sur cette terre, et dont la nature nous offre plus ou moins le reflet. Mais si l'on y reconnaît partout la même main et le même esprit, la distinction n'en est pas moins réelle et facile à saisir. D'abord le fond des *Harmonies* est plus essentiellement religieux, sans être pour cela plus catholique ; les sentiments y sont plus réfléchis et plus mélancoliques. D'un autre côté l'expression en est moins éclatante et moins correcte ; l'harmonie, la couleur, la forme poétique y sont moins riches que dans les *Nouvelles Méditations ;* la raison, la précision, la fermeté du style y sont moins grandes que dans les *Premières*. L'effet qu'elles produisent est plus pénétrant, mais moins prestigieux. L'auteur semble s'adresser moins au public tout entier qu'à un petit nombre d'âmes tendres et choisies pour les consoler ;

Digitized by Google

aussi les admirateurs des *Harmonies*, s'ils sont moins nombreux, sont-ils plus enthousiastes et plus ardents. L'école dominante alors affecta de se prononcer en leur faveur, tandis que l'opinion générale préféra les *Méditations*, et entendit avec une sorte d'inquiétude des chants qu'elle comprenait moins. Qui doit juger les œuvres d'art après tout? La foule ou la critique? La foule n'a qu'un instinct aveugle et est souvent incompétente ; la critique est quelquefois sous l'empire d'une coterie ou de l'esprit de parti. Il n'y a qu'une manière de décider, c'est de remonter aux principes.

La poésie s'adresse à la fois à la raison et à la sensibilité, à l'oreille et à l'imagination. On entend ici par la raison les vérités générales ou particulières, d'expérience ou d'intuition, l'art de la composition, enfin la correction et la convenance du style. La sensibilité consiste dans l'émotion que le poète éprouve ou fait éprouver au lecteur, douce ou triste, ardente ou plaintive, selon ses dispositions et la nature de son sujet. L'imagination orne les idées de figures et de couleurs, elle est essentielle à la poésie, mais ne doit pas dominer, elle fait valoir la pensée au lieu de l'étouffer sous les ornements ; enfin l'harmonie doit charmer l'oreille et varier selon les genres différents. Si une seule de toutes ces conditions manquait aux *Méditations* ou aux *Harmonies*, il serait facile de se prononcer ; mais il n'en est rien, et comme elles s'y trouvent réunies à un degré très élevé, quoique inégal peut-être, la préférence que l'on accorde aux unes ou aux autres n'a plus qu'une importance secondaire et dépend du tour d'esprit de chacun des lecteurs.

En effet, on peut trouver dans les *Méditations* une

Digitized by Google

raison plus générale, mais moins élevée, une composition moins large, mais plus sévère, un style plus précis, plus convenu et plus correct, en prenant ce mot dans un sens plutôt littéraire que grammatical; le sentiment en est plus vif, mais moins religieux et moins profond; les images en sont plus nettes et plus brillantes et l'harmonie en est plus sensible. Tout ce qui se rattache à la forme extérieure est peut-être plus parfait dans les *Méditations*; tout ce qui se rapporte au fond même de la pensée et du sentiment nous paraît supérieur dans les *Harmonies*. On conçoit en effet que les artistes soient plus ou moins préoccupés ou doués de l'une ou de l'autre de ces deux conditions de la beauté, et que, dans l'impossibilité de les réunir toutes deux au même point, des œuvres d'art soient également belles par des qualités diverses, et qu'elles paraissent plus ou moins parfaites aux critiques, selon qu'ils y attachent plus ou moins de prix. C'est cette disposition différente des esprits, les uns plus touchés de la proportion et de la perfection plastique, les autres plus sensibles à l'expression de la beauté idéale, qui fait peut-être la principale distinction entre les romantiques et les classiques, les anciens et les modernes, les poètes du Nord et ceux du Midi; et c'est elle aussi qui explique, selon nous, le jugement opposé des critiques au sujet des *Méditations* et des *Harmonies*. C'est en vain que l'on voudrait compter le nombre des pièces faibles ou parfaites de l'un ou l'autre recueil; cette manière, un peu arithmétique d'apprécier le mérite de la poésie, n'aboutirait qu'à un résultat fort incertain, les unes et les autres étant à peu près aussi nombreuses.

D'ailleurs, il est une autre considération importante

Digitized by Google

et qui peut concilier toutes les opinions. Si l'esprit et le cœur, l'oreille et l'imagination doivent être enchantés par la poésie, il ne s'en suit pas qu'ils doivent l'être à un égal degré dans tous les genres de poésie; or, c'est ce qu'on paraît avoir oublié dans toute cette discussion. Par exemple, on ne s'avisera guère de comparer une tragédie avec une ode, ni la comédie avec l'épopée. Dans certain poème, c'est la raison; dans d'autres, c'est la passion qui doit dominer. Appliquons cette règle au sujet qui nous occupe. Les *Méditations* sont avant tout des odes pleines de couleur et d'éclat, elles ont l'accent séducteur et triomphant de la jeunesse; l'élément lyrique et enthousiaste y domine, et la forme en doit être plus riche et plus brillante. Au contraire, les *Harmonies* sont des élégies philosophiques ou religieuses; les images y sont adoucies; on y entend la plainte grave et résignée de l'âge mûr et d'un cœur apaisé; on y devine la pensée du retour dans le pélérinage de la vie; les sentiments les plus mélancoliques y sont exprimés avec une sorte d'abandon et d'abattement. S'il en est ainsi, elles sont les unes et les autres égales, quoique diversement parfaites, et il n'y a plus d'autres différences entre elles que celles qui séparent l'ode de l'élégie. La supériorité que l'on accorde aux premières ou aux secondes n'est plus qu'une préférence personnelle pour l'un ou pour l'autre des deux genres auxquels elles appartiennent. C'est en ce sens que nous admirons plus les *Méditations* et que nous aimons mieux les *Harmonies*.

Mais enfin s'il fallait se prononcer entre ces chefs-d'œuvre, nous préférerions les *Harmonies* parce que l'inspiration en est plus vraie et plus sentie. Lamar-

Digitized by Google

tine y est entré en pleine possession de lui-même ; il y exhale toute son âme en larges développements, et s'y entretient d'une façon plus intime avec Dieu et avec la nature ; le style et l'image y sont plus francs et mieux fondus avec le sentiment et avec la pensée. Enfin si, comme il nous semble évident, le génie du poète est plutôt philosophique et élégiaque que lyrique et enthousiaste, les *Harmonies* composées d'élégies incomparables l'emportent sur les odes plus ou moins brillantes et les essais de poésie intime qui remplissent les *Méditations*. On n'y trouve plus, comme dans les premiers recueils, aucune trace de cette phraséologie poétique et de ces idées communes qui défrayaient les poètes avant Lamartine ; elles signalent au contraire l'apogée de son talent, et s'il s'y trouve quelques taches, ce sont plutôt des signes d'une décadence toujours voisine de la maturité, que des souvenirs de sa verve première encore un peu timide et confuse. Quiconque voudra connaître à fond Lamartine, lira les *Harmonies* et laissera les *Méditations* aux amateurs du beau langage et des idées vagues d'amour ou de religion. Dans celles-ci, il débute, il cherche, il prélude ; dans les autres, il chante, il trouve, il dit enfin son dernier mot.

II. — *Division des Harmonies.*

Les *Harmonies* forment un recueil de quarante-huit pièces, renfermées en quatre livres. La distinction entre les livres étant peu marquée, nous préférons diviser ces différents poèmes en trois catégories, mettant dans la première les pièces lyriques ou descriptives; dans la seconde, les élégies religieuses ou

Digitized by Google

personnelles, et dans la dernière les poésies philosophiques. Chacune de ces catégories renferme un nombre à peu près égal d'*harmonies* et se trouve répartie dans les quatre livres du recueil. Il semble seulement que les odes dominent dans le premier livre ; les élégies dans le second et le troisième, et les poèmes philosophiques dans le dernier. Dans chacune de ces trois classes se trouvent des pièces où règne la pensée religieuse, et d'autres où elle tient moins de place, sans être jamais totalement absente. Enfin, les odes semblent la partie la moins importante du recueil, surtout quant au mérite littéraire ; les poésies philosophiques paraissent les plus répréhensibles quant à la portée morale; et les élégies personnelles ou religieuses, les morceaux les plus achevés sous tous les rapports, et surtout ceux du deuxième livre qui nous paraît en somme supérieur aux trois autres. Nous allons passer successivement en revue les trois catégories que nous venons d'indiquer, en commençant pour chacune d'elles par les pièces plus particulièrement religieuses.

III.— *Des Harmonies lyriques.*

INVOCATION. ENCORE UN HYMNE.

Six *harmonies* seulement appartiennent au genre lyrique; toutes sont religieuses et servent souvent de prélude ou d'épilogue aux différents livres. C'est ainsi qu'au début du premier et du troisième, Lamartine s'excite dans deux odes, d'ailleurs assez faibles, à faire servir son génie, à chanter le Seigneur. L'idée en est élevée et morale, mais assez confuse et assez prétentieuse ; la piété y prend un accent trop personnel, même dans

Digitized by Google

un poète élégiaque. Sans manquer de mouvement et de chaleur, elles ont peu de couleur et d'éclat, mais plutôt quelque chose de doux et de grave, comme il convient à un prologue d'élégies intimes et philosophiques. Nous préférons la première appelée *Invocation*, à celle qui porte ce titre : *Encore un hymne*, d'un rhythme irrégulier et d'un effet moins heureux.

IV. — DÉSIR. CANTIQUE A L'ESPRIT SAINT.

Deux autres odes terminent aussi le deuxième et le quatrième livre. Celle-là, intitulée *Désir*, respire une poésie douce et sereine, aimable et pieuse ; bien composée, d'un rhythme harmonieux, elle est presque sans tache, mais aussi sans un grand éclat. Celle-ci, adressée à l'*Esprit Saint*, mérite des critiques assez graves. Esprit Saint, dit l'auteur, toi qui animas le monde naissant, tu vis dans tous les êtres et surtout dans tous les sages ; lorsque tu te retires, tout meurt, tout se confond ; mais par le trouble de nos jours tu annonces une nouvelle ère ; puisses-tu susciter un homme qui nous pousse vers un avenir meilleur, pour que je salue ta gloire avant de mourir. Cette pièce, malheureusement placée à la fin d'un recueil de poésies religieuses, est pleine d'un déisme mystique beaucoup trop commun de notre temps, et qui attend une nouvelle révélation rationaliste et politique. C'est par un abus des pensées et du langage de la foi, que l'on expose, sous le nom de l'Esprit Saint, une sorte de panthéisme humanitaire aussi absurde qu'impie, et qui détruit la personnalité divine et humaine : théorie de quelques rêveurs formulée par M. Pierre Leroux, qui séduisait alors plus d'un poète et d'un

Digitized by Google

philosophe, et dont le bon-sens populaire, la publicité et la dernière révolution ont fait justice. Nous avons hâte de justifier, par des citations, ces reproches que M. Nettement adresse à l'auteur dans son *Histoire de la Littérature sous la Restauration.*

D'abord n'y a-t-il pas une sorte de profanation dans ce mélange de la matière et de l'esprit, de la bible et de la philosophie ; l'Esprit Saint est-il le Saint-Esprit, Dieu lui-même, ou je ne sais quelle âme du monde distincte de Dieu même ?

Et, pour tracer sa route à l'aveugle nature,
Tu marchas *devant Dieu* !

Mais tu ne gardas pas sans cesse
Les mêmes formes à ses yeux !
Tu les pris toutes, ô Sagesse,
Afin de *glorifier* mieux !

Et l'Esprit Saint est tour à tour brise et rayon, foudre et tempête, voix des prophètes, colonne de feu, parabole, sueur des oliviers.

Mais voici qui est plus grave et plus clair malheureusement.

Le genre humain n'est qu'un seul être
Formé de générations,
Comme un seul homme on le voit naître,
Ton souffle est dans ses passions !
. . . . . .
Tu revêts la forme sanglante
D'un héros, d'un peuple, d'un roi !
. . . . . .
Alors tu descends, tu respires
Dans ces sages, flambeaux mortels,
Dans ces mélodieuses lyres
Qui soupirent près des autels !
La pensée est ton feu ! la parole est ton glaive !
. . . . . .

Digitized by Google

. . . ton maître est un Dieu caché !
Mais moi je te comprends, car je baisse la tête !
. . . . . .
Quand la terre se trouble et que les cieux pâlissent,
Je dis : Il n'est pas loin !

Fends la nue, et suscite un homme !
Un homme palpitant de toi !
Que son front rayonnant le nomme
Aux regards qui cherchent ta foi !
. . . . . .

Passons sur la faiblesse de la forme, un soin plus important nous préoccupe. Ces élucubrations panthéistiques sont le fruit du scepticisme malade de nos jours, et de la prétention risible des poètes contemporains d'être les précurseurs de l'avenir et les initiateurs des nations. Lamartine affiche naïvement dans cette pièce cette prétention.

Mais tu choisis surtout les bardes dans la foule,
Dans leurs chants immortels l'inspiration coule,
Cette onde harmonieuse est le fleuve qui roule
Le plus d'or dans ses flots !

Nous savons ce que la France et M. Lamartine ont gagné à croire à cette prétendue mission prophétique du poète. Mais sans prendre au sérieux le rôle qu'il s'attribue et les systèmes monstrueux qu'il exprime dans ces vers, nous nous bornerons à lui dire : Poète, défiez-vous de la fausse métaphysique ; philosophe, défiez-vous des métaphores.

V. — L'HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL. CANTATE POUR LES ENFANTS D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

Les deux plus belles odes du recueil sont *l'Hymne de l'enfant à son réveil* et la *Cantate pour les enfants*

Digitized by Google

d'une maison de charité. La première est une pièce charmante et bien composée, dans un rhythme simple et harmonieux, mais où se trouvent trop d'abstractions pour un enfant ; aussi bien ce n'est qu'un thème assez factice pour la poésie lyrique. L'autre est à la fois plus savante et plus naturelle, la cantate débute par un récitatif, où l'on rappelle l'Enfant divin qui se fit un jour admirer dans le temple de Jérusalem. Deux enfants exposent sa morale aimable et sublime qui recommande la confiance en Dieu par la parabole du lys de la vallée et des oiseaux des champs ; c'est ainsi qu'ils sont nourris et soulagés par la charité des fidèles ; enfin le chœur adresse pour les bienfaiteurs une poétique et touchante prière. Cette pièce offre une foule de détails pleins de grâce et d'élégance, et sans s'élever très haut convient parfaitement au sujet ; c'est un texte heureux et riche pour un habile compositeur. Voici quelques passages qui expliqueront nos éloges et balanceront les vers faibles et regrettables que nous avons cités plus haut.

RÉCITATIF.

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce ;
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
Puis se refermait sur sa trace ;
Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait !

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant ?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges,
Eux seuls pourraient le répéter !
Il disait : Espérez ! et fiez-vous au Père !
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,

Digitized by Google

Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits !
Le passereau n'a pas semé la graine amère,
Mais de tous ses enfants la Providence est mère,
L'une a le toit du riche et l'autre a ses épis !

LE CHŒUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,
Le toit de l'étranger nous prête ses abris ;
Le passereau de l'Evangile,
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris !

DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfants, que peut notre reconnaissance ?
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant !
Nous n'avons que nos mains à lever en silence
Vers cette Providence,
D'où vient la récompense,
D'où le bienfait descend !

PREMIÈRE VOIX.

Prions donc ! élevons la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par nos cœurs !
Les anges porteront à la Toute-Puissance
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs !

VI. — *Des Harmonies descriptives.*

Les poèmes descriptifs sont plus nombreux, d'une plus haute portée et d'une plus grande perfection. Lamartine n'y a pas eu pour but de décrire pour décrire, c'est-à-dire pour charmer notre imagination et amuser notre loisir par le souvenir des merveilles de la nature ; ce n'est là pour lui, comme pour tout poète digne de ce nom, qu'un moyen essentiel, il est vrai, mais secondaire, de nous élever plus haut et de nous porter vers l'idéal et l'infini. Dans presque tous en effet, après avoir peint des plus

Digitized by Google

riches couleurs des paysages sublimes ou gracieux, et notamment le lever ou le coucher du soleil, l'aspect du ciel aux différentes heures du jour et de la nuit, il rattache cette description à la pensée de Dieu et le glorifie dans ses œuvres. Ils ne se distinguent donc des poésies philosophiques que par la proportion inégale entre la partie descriptive et la conclusion morale ; et dans cette manière différente de traiter le même sujet, ils sont également parfaits dans leur genre.

VII. — L'HYMNE DE LA NUIT. L'HYMNE DU MATIN. LE MATIN ET LE SOIR.

L'Hymne de la Nuit, peu étendu et peu éclatant, respire un sentiment doux et profond de Dieu et de la nature. L'hymne suivant, l'*Hymne du Matin*, plus développé, quoique rempli de peintures éblouissantes, ne nous paraît pas supérieur à cause de certaines longueurs au début, de l'inégalité des détails, de quelques négligences de style et du vague de l'idée religieuse qui s'en dégage moins nettement. Ces impressions différentes de joie ou de tristesse, mais toujours pieuse, que produisent sur nous le *Matin et le Soir*, se trouvent réunies dans la sixième harmonie du deuxième livre, ce qui nuit peut-être un peu à l'unité poétique. Ajoutons que le poète semble ici, comme plus haut, réussir mieux dans la peinture d'une belle nuit qui porte en effet l'âme plus facilement à la pensée de l'infini, que dans la description du spectacle bruyant et varié du jour, à la fois plus vif et plus limité.

Digitized by Google

VIII. — L'INFINI DANS LES CIEUX.

C'est encore la nuit qui fait le sujet de deux autres harmonies également admirables, l'*Infini dans les Cieux* et la dixième du premier livre. Celle-là se distingue par un plan large et bien rempli, par une poésie sérieuse et pieuse, par une pensée grande et bien développée; nous n'y relèverons que la tendance au panthéisme, ou plutôt à un certain naturalisme qui confond tous les êtres dans une sorte de poussière commune devant leur divin créateur, et qui se retrouve plus d'une fois dans les vers de Lamartine. Nul doute qu'aucune créature ne peut se comparer à l'Eternel, et qu'elles semblent égales entre elles par la différence infinie qui les sépare de lui; mais l'homme n'en est pas moins au dessus de tous les êtres animés ou inanimés, par sa nature faite à l'image de Dieu, et sa destinée qui l'y ramène. Et il n'est pas vrai de dire avec le poète:

Je regardais d'en haut cette herbe ; en comparant,
Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand ;
Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant,
Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !
Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde ;
Et mon propre regard, comme honteux de soi,
Avec un vil dédain se détourne de moi,
. . . . . .
Et devant l'infini pour qui tout est pareil,
Il est donc aussi grand d'être homme que soleil !
. . . . . .
Homme ou monde à ses pieds, *tout est indifférent*,
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand !

Digitized by Google

Cette humilité mêlée de dépit ou d'une fausse résignation nous paraît pleine d'orgueil et presque d'impiété; car l'homme n'a pas à se plaindre ou se consoler de n'être pas égal au Très-Haut, et il en est plus près assurément que les autres créatures, et surtout que le soleil que l'auteur paraît nous préférer; et il ne nous reste qu'à remercier Dieu du haut rang qu'il nous a donné dans la création. Au reste, malgré cette idée fausse ou si l'on veut inexacte, presque toutes les harmonies ne sont pas moins remplies d'une piété sincère et bien sentie.

IX. — POÉSIE OU PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÊNES.

Ce sentiment domine aussi dans la pièce intitulée: *Poésie ou paysage dans le golfe de Gênes.* Cette pièce n'a pas moins de trois cents vers et se divise en cinq parties différentes. La première, consacrée à la lune, forme à elle seule un poème entier et ne se rattache pas très bien aux quatre autres qui composent comme un autre poème également complet. La réunion de ces deux descriptions distinctes est un assez grand défaut qu'il eut été facile d'éviter, et nuit à la clarté comme à l'unité de l'idée générale. D'abord Lamartine en beaux vers peint un clair de lune doux et serein, et croit que Dieu a suspendu cet astre sur nos têtes pour élever notre pensée jusqu'à lui; idée noble et grande exposée en beaux vers. Ensuite les nuages décrits avec une grande magie de style et de couleur; la cascade également bien exprimée; le golfe silencieux et les bruits du port, rappelés plus faiblement, lui semblent autant d'hymnes au

Digitized by Google

Seigneur qui nous portent à le bénir. Malgré quelques tâches de détail, c'est un chant magnifique adressé à la divinité.

X. — L'OCCIDENT.

Nous lui préférons encore une harmonie beaucoup plus courte, puisque elle n'a que quarante vers, intitulée *l'Occident*, et qui nous semble à peu près parfaite de tout point, quoique ayant encore une tendance au panthéisme. Le ciel, partout pâle et terne, n'a qu'un côté lumineux où le soleil se couche et où notre âme s'élance à sa suite vers l'infini. Le plan en est bien conçu, les traits précis, la pensée naturelle et sublime, la couleur bien fondue avec le sentiment ; c'est même ainsi, dans un cadre resserré, et par quelques détails bien choisis, que tous les grands poètes ont exprimé leurs idées et fait naître vivement en nous le beau idéal, plutôt que par ces longs développements où les poètes de nos jours, et Lamartine lui-même, noient trop souvent leur inspiration et notre enthousiasme.

XI. — LE CHÊNE. L'HUMANITÉ.

Nous rattachons à la poésie descriptive deux pièces qui, avec deux autres, forment une espèce de poème en quatre chants dont nous parlerons plus loin, mais qui peuvent s'en détacher, bien qu'elles en soient la partie la plus remarquable. Nous voulons parler de deux pièces intitulées : *Suite de Jéhova ou l'Idée de Dieu; le Chêne et l'Humanité.* Dans la première, le poète prend le chêne dans son germe, le suit dans son magnifique

Digitized by Google

accroissement, alors qu'il porte ou abrite un monde de créatures, et conclut, comme dans la pièce suivante, à l'existence d'un Dieu, auteur de ces merveilles. Le début en est un peu long, vague et obscur ; la fin en est éclatante de couleur et de sentiment. *L'Humanité* est ensuite chantée dans la femme, mystère de grâce, de pudeur et d'amour, exprimée en traits quelquefois négligés et peu nets, souvent purs et délicats ; et dans l'homme pris en lui-même et dans la société, chef-d'œuvre de la création. Cette dernière partie est au nombre des plus belles pages de la poésie philosophique ; elle égale ou surpasse même les plus belles *méditations* par l'élévation des pensées et l'élégance des images. Si la conclusion peut en sembler un peu courte comme celle de l'*harmonie* précédente, il ne faut pas oublier qu'elles font partie d'un ensemble plus étendu où elle est plus développée. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer cet admirable tableau.

Un homme ! un fils, un roi de la nature entière !
Insecte né de boue et qui vit de lumière !
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instants,
Mai qui de l'Infini par la pensée est maître,
Et reculant sans fin les bornes de son être,
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps !

Il naît, et d'un coup d'œil il s'empare du monde,
Chacun de ses besoins soumet un élément,
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,
Et le feu, fils du jour, descend du firmament !

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance ;
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi,
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence ;
L'homme s'unit à l'homme, et la terre a son roi !

Digitized by Google

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière ;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît !
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait !

Il se donne des sens qu'oublia la nature,
Jette un frein sur la vague au vent capricieux,
Lance la mort au but que son calcul mesure,
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux !

Il écrit, et les vents emportent sa pensée,
Qui va dans tous les lieux vivre et s'entretenir !
Et son âme invisible, en traits vivants tracée,
Ecoute le passé qui parle à l'avenir !

Il fonde les cités, familles immortelles,
Et pour les soutenir il élève les lois,
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids !

Après avoir conquis la nature, il soupire ;
Pour un plus noble prix sa vie a combattu ;
Et son cœur vide encor dédaignant son empire,
Pour s'égaler aux dieux inventa la vertu !

Il offre en souriant sa vie en sacrifice,
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas ;
Coupable, a le remords qui venge la justice,
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas !

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas,
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas !

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels !

Digitized by Google

XII. — LA RETRAITE.

FRAGMENT DE LA TRAGÉDIE DE SAUL.

Il nous reste à parler d'une *harmonie*, dite *la Retraite* et adressée à Victor Hugo. L'auteur y paraît assez embarrassé ; le début manque d'élégance et de netteté ; on voit que Lamartine ne peut lutter de richesse et de facilité avec ce poète si brillant par le rhythme et la couleur, mais qui lui est si inférieur par le sentiment et la pensée. Aussi se relève-t-il lorsqu'il peint l'église et le cimetière de son hameau ; mais les images et les idées y sont toujours ternes et écourtées, quoique assez gracieuses ; et la pièce, dont il est difficile de voir le but, est médiocre et sans portée.

Enfin, nous rangeons dans les poésies descriptives une pièce qui s'en distingue ainsi que de toute autre catégorie, et que l'auteur n'a point numérotée parmi les harmonies du quatrième livre. C'est un troisième fragment de la tragédie de Saül ou la mort de Jonathas. Nous n'approuvons pas, on le sait, ce mélange et cette publication par fragment qui ressemble à du remplissage. Jonathas blessé vient expirer sur la scène ; son père, le voyant dans cet état, maudit Dieu et se tue lui-même. Les deux caractères sont assez bien tracés, la situation est pathétique ; mais l'expression en est plus lyrique ou élégiaque que dramatique, et prouve que l'auteur réussit mieux à exposer ses sentiments tendres et personnels, qu'à mettre en relief les mœurs et les passions par des traits profonds et énergiques.

Digitized by Google

XIII. — *Des Élégies religieuses et domestiques.*

Nous sommes arrivés aux élégies qui, par leur nombre et leur perfection, dominent entre toutes les *Harmonies*, sans compter que les autres même s'y rattachent par un ton rêveur et mélancolique qui leur est commun, et plus marqué que dans les *Méditations*. Elles se subdivisent, à notre avis, en deux classes, selon que le sentiment religieux, ou celui de la patrie et de la famille, y règne plus particulièrement. Quelques-unes expriment une tristesse amère, plus ou moins adoucie par la pensée de Dieu; d'autres, une sainte résignation, et ce sont les plus belles.

XIV. — LA LAMPE DU TEMPLE. L'HYMNE DU SOIR DANS LES TEMPLES. UNE LARME OU CONSOLATION.

Commençons par les élégies religieuses. Le premier livre nous en représente trois : *la Lampe du Temple*, *l'Hymne du Soir dans les Temples*, et *une Larme ou Consolation*. Le sentiment en est vrai, quoique un peu trop personnel et sans onction; il est plus simple et plus profond que dans les *Méditations*, mais le style manque de charme et d'éclat, de précision et de coloris. C'est à ces pièces surtout que s'adressent nos critiques sur cette forme trop longue, trop vague, trop peu poétique, c'est-à-dire qui n'atteint pas à cet enchantement où nous jette la perfection soutenue du style et des détails. C'est en vain que quelques âmes disposées à la contemplation y trouveront quelque chose de plus intime et de plus senti; le poète, quoiqu'il en dise dans sa préface,

Digitized by Google

parle à tous, je veux dire à tous les esprits cultivés, sous peine de passer avec les dispositions du moment. L'élégie ne peut intéresser qu'à condition que le poète nous apprenne le sujet précis de sa douleur morale, ou qu'il traite d'une manière générale des misères attachées à l'humanité; hors de là, ce n'est qu'un malheureux vulgaire dont les plaintes personnelles nous importunent bientôt. Ajoutons, avec M. Nettement, que ces tristesses sans sujet dans la bouche d'un des heureux du siècle ne sont pas assez justifiées, qu'elles énervent l'âme et ne répondent pas au but de la vie qui est l'épreuve et l'action, la peine et le sacrifice en vue de la vie et de la récompense futures.

XV. — LE CRI DE L'AME. POURQUOI MON AME EST-ELLE TRISTE. LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

Ces critiques s'appliquent, pour la forme et pour le fond, au *Cri de l'âme*, petite pièce du troisième livre, assez vague et prétentieuse, et même à deux autres pièces du même livre, quoique supérieures aux précédentes. Voici le sujet de la neuvième ayant pour titre: *Pourquoi mon âme est-elle triste*, parole d'un psaume que nous n'aimons pas à voir détournée à un sens profane. La terre, la vie, la gloire ne sont rien; l'amour lui-même n'est qu'un éclair bientôt oublié; dans son deuil, le poète a cherché en vain Dieu qu'il conjure de se faire connaître à lui. Cette pièce renferme d'admirables détails surtout au commencement; la vanité de tout y est marquée avec la précision, le charme des *Méditations*, et je ne sais quoi de plus sérieux et de plus convaincu. Le sujet de l'amour y est traité un peu longuement peut-être, quoiqu'avec

Digitized by Google

assez d'élévation. Mais la fin et par suite l'ensemble de la pièce laisse beaucoup à désirer ; la conclusion est longue, embarrassée, peu poétique et surtout peu religieuse ; le poète y semble aussi près du blasphème que de la résignation et nous laisse incertains sur sa disposition et son intention. La septième, ou le *Tombeau d'une mère*, est au-dessous d'un pareil sujet traité par un pareil poète. Dans son malheur, il allait tomber dans le désespoir ; mais le souvenir des vertus de sa mère ranime sa foi dans l'immortalité. La première partie est d'une énergie trop développée et trop bien sentie ; la deuxième, beaucoup plus élevée et plus pure par la pensée, est trop courte et trop sèche ; elle devrait être pleine d'une sensibilité pénétrante, d'une éloquence inspirée par la religion et l'amour filial. Aussi, malgré la justesse et la beauté de l'idée générale, nous n'hésitons pas à trouver la pièce faible, et nous eussions presque mieux aimé que l'auteur ne l'eût pas faite, afin de pouvoir imaginer tout ce qu'il en aurait pu faire.

XVI. — PENSÉE DES MORTS. L'HYMNE A LA MORT.

Les quatre autres élégies religieuses sont quatre chefs-d'œuvre et les plus belles pièces peut-être de tout le recueil ; au-dessus de toutes, nous mettons la *Pensée pour les morts*. Plan bien conçu, couleur bien ménagée, développements larges et touchants, sentiments domestiques et religieux, rapport du style avec le sujet, tels sont les mérites de cette admirable *Harmonie*, d'un ton différent des *Méditations*, mais que l'on peut opposer aux plus belles. A l'approche de l'hiver le poète pense aux morts chéris, il croit les

Digitized by Google

entendre et prie le Seigneur pour eux, plein d'espoir en sa bonté. Cette pièce, d'une perfection d'ensemble et de détails presque irréprochables, malgré quelques longueurs, ne fait pas seulement admirer Lamartine, elle le fait aimer par la sympathie qui nous attache aux âmes nobles et affligées, et qui nous console doucement de nos propres douleurs. On voit que l'auteur l'a composée avec son cœur et ses larmes aussi bien qu'avec son génie, et la religion, d'accord ici avec la nature, sans étouffer ses regrets, y répand une teinte d'espérance mélancolique pleine d'un charme pénétrant. Heureux le poète, qui trouve dans son âme l'expression idéale de sentiments si humains et si célestes tout à la fois !

L'Hymne à la mort ne le cède guère à cet admirable morceau inspiré par la foi et la confiance en Dieu et dans l'immortalité. S'il a moins de cette tristesse rêveuse qui accompagne le souvenir des amis que nous avons perdus, il a au moins autant d'élévation dans les sentiments et d'éclat dans le style, et il paraît supérieur à toutes les *Méditations* sur le même sujet. Peut-être pourrait-on seulement souhaiter encore un peu moins de personnalité et un peu plus d'amour de Dieu dans ces aspirations du chrétien vers le Ciel.

XVII. — POUR LE PREMIER JOUR DE L'ANNÉE. LE SOLITAIRE.

Deux autres harmonies d'un mérite presque égal, respirent la même mélancolie pieuse et philosophique. Dans l'une, *Pour le premier jour de l'année*, le poète, en entendant la dernière heure de l'an

Digitized by Google

qui finit, pense au temps qui s'écoule et souhaite que l'année qui commence soit meilleure pour lui, c'est-à-dire plus heureuse et mieux remplie. Cette donnée peut sembler simple et commune ; mais la poésie a justement pour but de faire entrer plus avant dans notre âme, en les idéalisant, les pensées les plus générales ; et tel est le but atteint dans cette pièce d'une onction à la fois poétique et religieuse. *Le Solitaire*, désabusé des allusions du monde, se repose, sur son déclin, en Dieu seul. Cette pièce se distingue par la précision du style et l'expression de pensées nobles et bien senties. Toutes ces pièces sont profondément religieuses, le ton en est correct et approprié au sentiment, mais exprimant un sujet plus élevé et mieux senti, avec la même perfection que les *Méditations*, elles me paraissent l'emporter, et donner au recueil des *Harmonies* son caractère spécial de poésie chrétienne et élégiaque.

Voici la plus grande partie de l'harmonie sur *le premier jour de l'année*.

Des moments les heures sont nées,
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années
Dont le siècle grossit son cours !

Mais toi seul, ô mon Dieu, par siècle tu mesures
Ce temps qui sous tes mains coule éternellement !
L'homme compte par jours ; tes courtes créatures
Pour naître et pour mourir ont assez d'un moment !

Combien de fois déjà les ai-je vus renaître
Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir ?
Combien en compterai-je encore ? Un seul peut-être ;
Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir !

Digitized by Google

Cependant les mortels avec indifférence
Laissent glisser les jours, les heures, les moments ;
L'ombre seule marque en silence
Sur le cadran rempli les pas muets du temps !
On l'oublie ; et voilà que les heures fidèles
Sur l'airain ont sonné minuit ;
Et qu'une année entière a replié ses ailes
Dans l'ombre d'une seule nuit !

De toutes les heures qu'affroute
L'orgueilleux oubli du trépas,
Et qui sur l'airain qui les compte
En fuyant impriment leurs pas,
Aucune à l'oreille insensible
Ne sonne d'un glas plus terrible
Que ce dernier coup de minuit,
Qui, comme une borne fatale,
Marque d'un suprême intervalle
Le temps qui commence et qui fuit !

Les autres s'éloignent et glissent
Comme des pieds sur les gazons,
Sans que leurs bruits nous avertissent
Des pas nombreux que nous faisons ;
Mais cette minute accomplie
Jusqu'au cœur léger qui l'oublie
Porte le murmure et l'effroi !
Elle frémit à notre oreille,
Et loin de l'homme qu'elle éveille
S'envole et lui dit : Compte-moi !

Compte-moi ! car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur !
Compte-moi ! je te fus prêtée,
Et tu me devras au Seigneur !
Compte-moi ! car l'heure sonnée
Emporte avec elle une année,
Et amène une autre demain !
Compte-moi ! car le temps me presse !
Compte-moi ! car je fuis sans cesse
Et ne reviens jamais en vain !

Digitized by Google

Seigneur ! père du temps, maître des destinées !
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,
Et qui vois du sommet de ton éternité
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été !
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître !
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains ?
A mes jours mélangés cette année ajoutée
Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée ?
Faut-il la saluer comme un présent de toi,
Ou lui dire en tremblant : Passe et fuis loin de moi !
Les autres tour à tour ont passé les mains pleines
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,
D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux,
De délices d'un jour et d'éternels adieux,
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride !
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,
Et ma bouche à la fin disait toujours : Hélas !
Et qu'attendre de plus des siècles et du monde ?
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.
Il est temps, ô mon Dieu ! que mon cœur détrompé,
Et de ta seule image à jamais occupé,
Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si longtemps profanées,
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière en marquant les instants,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,
S'enfuiront loin de moi d'un vol aussi rapide
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide,
Que ce temps qui ne laisse en achevant son cours
Rien, qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours !
. . . . . .

On peut comparer à cette pièce, une pièce de madame Amable Tastu sur le même sujet, et d'une allure peut-être plus facile et plus gracieuse, mais

Digitized by Google

moins grave et moins recueillie, telle qu'il convient à la rêverie passagère d'une jeune femme.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive.
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hazard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours :
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !
Écoutons !... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois.
Il se tait... Je l'écoute encore,

Digitized by Google

Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait ; en vain je l'appelle :
Adieu !... Salut ! sa sœur nouvelle,
Salut ! Quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ? à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés,
Ainsi toujours son cours s'achève
En entrainant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

XVIII. — *Elégies domestiques.*

D'autres élégies, d'un caractère moins religieux et d'un ton moins élevé, sont peut-être aussi remarquables. Elles ont même quelque chose de plus intime, plus de cette personnalité aimable et douce qui convient à l'épître familière et philosophique. Dans cette conversation avec son lecteur ou avec lui-même, Lamartine, épanchant son âme, idéalise avec bonheur la vie de famille, et unit le sentiment individuel, qui doit tout animer, avec les idées générales et d'un intérêt universel. Elles coulent de sa

Digitized by Google

plume avec un charme merveilleux malgré quelques longueurs, et quoiqu'elles renferment moins que certaines *Méditations*, de ces traits brillants et précis qui en font des modèles achevés de la poésie philosophique. Elles ressemblent plus à la causerie abondante d'un père de famille qu'au discours éloquent d'un jeune homme plein de sève et d'avenir ; l'âme du poète s'y replie sur elle-même au lieu de s'étendre autour d'elle, mais avec plus de raison réfléchie et d'onction sincère.

XIX. — BÉNÉDICTION DE DIEU DANS LA SOLITUDE. SOUVENIR D'ENFANCE. MILLY. CONVERSATION.

La cinquième harmonie du premier livre, par exemple, appelée *Bénédiction de Dieu dans la Solitude*, est tout entière admirable par la forme et par le fond. C'est une peinture délicieuse de la vie champêtre et domestique consacrée par la piété. Telle est encore la douzième du deuxième livre, intitulée : *Souvenir d'enfance*, où le poète, rappelant ses illusions de gloire de son enfance, félicite son ami d'être resté dans une douce et vertueuse médiocrité ; épître remplie d'heureux développements, malgré les embarras du début et les longueurs de la fin. Telle est la deuxième harmonie du deuxième livre, *Milly ou la Terre natale,* où le poète préfère aux climats les plus enchanteurs le site stérile et sauvage qui l'a vu naître, et où l'on ne peut reprendre encore qu'une sorte de mollesse et de

Digitized by Google

diffusion dans le style (1). Telle est encore l'épître à M. Sainte-Beuve ou *Conversation*, pleine de belles pensées bien exprimées sur la vie domestique, la destinée de l'homme et le but de la poésie ; mais qui manque un peu d'unité et parfois de clarté et de modestie. Toutes ces pièces, qui tiennent de l'élégie intime et de l'épître philosophique, sont des modèles du genre et montrent la noble union du génie et de la vertu ; elles n'ont d'autres défauts, comme nous l'avons dit, qu'une sorte de verbosité et de négligence, dont l'auteur, abusant peut-être de sa facilité, s'est fait une sorte d'habitude, au lieu de resserrer sa pensée dans des vers parfaits et précis.

XX. — LA SOURCE DANS LES BOIS. PREMIER REGRET. NÉGLIGENCE. HYMNE A LA DOULEUR.

Trois autres pièces méritent des reproches plus graves. Dans la cinquième harmonie du deuxième livre, ou la *Source dans les bois*, Lamartine, au lieu de redescendre ses flots comme dans sa jeunesse, les remonte, et songe à Dieu et à sa vie bientôt écoulée ; les détails en sont souvent obscurs, longs et faiblement exprimés ; la pensée en est commune et ne se dégage pas nettement dans le rhythme écourté qu'il

(1) Lamartine raconte à ce sujet un fait assez touchant. Le poète ayant envoyé cette pièce à sa mère, celle-ci ne voyant pas à Milly le lierre dont il avait parlé, l'y planta, et maintenant ce lierre verdit pour d'autres, car Milly a été vendu depuis.

Digitized by Google

a choisi. Le *premier regret* est un souvenir d'amour. Sur la plage désolée de Sorrente est la tombe d'une jeune fille de seize ans, charmante, candide et dévouée, qui mourut en voyant partir le poète. Quelques détails sont pleins de grâce et de charme, mais le poète paraît trop insensible et presque égoïste; impression pénible pour le lecteur. Le plan est assez bien conçu, la couleur assez brillante, mais la pièce est coupée par un refrain assez médiocre et prétentieux qu'il eut mieux valu supprimer, l'élégie s'accommodant mal de ces retours symétriques, excepté dans les romances ou pièces destinées à être chantées. Enfin, la septième harmonie du deuxième livre est un *hymne à la douleur*, divisé en quatre parties, quoique assez court. Le début est presque un blasphème contre Dieu; puis l'auteur, sous le poids de sa souffrance, y voit enfin une épreuve et un moyen de réhabilitation; quoique ce dernier point manque de netteté, la pièce ne manque pas d'énergie et de précision; mais l'auteur se plaint avec une amertume que l'on doit excuser dans l'accès de la douleur, mais qui n'est point favorable au calme de la poésie religieuse, en sorte qu'il semble se résigner à contre cœur, et laisse une impression douteuse ou même plus triste et chagrine que pieuse et élevée (1).

(1) Lamartine dans son commentaire s'excuse, de cette amertume, sur la douleur qu'il ressentait alors et dont les âmes plus sensibles souffrent davantage; il ajoute : « La vie du vulgaire est un vague et sourd murmure, la vie des hommes sensibles est un cri, la vie du poète est un chant. » Sans parler de la forme un peu prétentieuse de cette excuse, je laisse au lecteur à juger si elle est suffisante.

Digitized by Google

Un extrait du *Souvenir d'enfance* fera connaître cette poésie intime, charmante, mais un peu diffuse et traînante.

Tu n'as donc pas quitté ce port de ton bonheur ;
Ce soleil du matin qui réjouit ton cœur,
Comme un arbre au rocher fixé par sa racine,
Te retrouve toujours sur la même colline :
Nul adieu n'attrista le seuil de ta maison,
Jamais, jamais tes yeux n'ont changé d'horizon.
L'arbre de ton aïeul, l'arbre qui t'a vu naître
N'a jamais reverdi sans ombrager son maître :
Jamais le voyageur en voyant du chemin
Ta demeure fermée aux rayons du matin,
Trouvant l'herbe grandie ou le sentier plus rude,
N'a demandé, surpris de cette solitude,
Sur quels bords étrangers, dans quels lointains séjours,
Le vent de l'inconstance avait poussé tes jours ?
Ton verger ne voit pas une main mercenaire
Cueillir ces fruits greffés par ta main tutélaire,
Et ton ruisseau, content de son lit de gazon,
Comme un hôte fidèle à la même maison,
Vient murmurer toujours au seuil de ta demeure,
Et de la même voix t'endort à la même heure !
Ainsi tu vieilliras sans que tes jours pareils
Soient comptés autrement que par leurs doux soleils,
Sans que les souvenirs de ton heureuse histoire
Laissent d'autres sillons gravés dans ta mémoire
Que le cercle inégal des diverses saisons,
Des printemps plus tardifs, de plus riches moissons,
Tes pampres moins chargés, tes ruches plus fécondes,
Ou ta source sevrant ton jardin de ses ondes,
Sans avoir dissipé des jours trop tôt comptés,
Dans la poudre, ou le bruit, ou l'ombre des cités,
Et sans avoir semé de distance en distance,
A tous les vents du ciel ta stérile espérance !

Ah ! rends grâce à ton sort de ce flot lent et doux
Qui te porte en silence où nous arrivons tous,
Et comme ton destin si borné dans sa course,
Dans son lit ignoré s'endort près de sa source ;

Digitized by Google

Ne porte point envie à ceux qu'un autre vent
Sur les routes du monde a conduits plus avant,
Même à ces noms frappés d'un peu de renommée.
Du feu qu'elle répand toute âme est consumée ;
Notre vie est semblable au fleuve de cristal
Qui sort humble et sans nom de son rocher natal ;
Tant qu'au fond du bassin que lui fit la nature,
Il dort, comme au berceau, dans un lit sans murmure,
Toutes les fleurs des champs parfument son sentier,
Et l'azur d'un beau ciel y descend tout entier ;
Mais à peine échappé des bras de ses collines,
Ses flots s'épanchent-ils sur les plaines voisines,
Que du limon des eaux dont il enfle son lit,
Son onde en grossissant se corrompt et pâlit ;
L'ombre qui les couvrait s'écarte de ses rives.
Le rocher nu contient ses vagues fugitives,
Il dédaigne de suivre, en se creusant son cours,
Des vallons paternels les gracieux détours,
Mais fier de s'engouffrer sous des arches profondes,
Il y reçoit un nom bruyant comme ses ondes ;
Il emporte, en fuyant à bonds précipités,
Les barques, les rumeurs, les fanges des cités ;
Chaque ruisseau qui l'enfle est un flot qui l'altère,
Jusqu'au terme où, grossi de tant d'onde adultère,
Il va, grand, mais troublé, déposant un vain nom,
Rouler au sein des mers sa gloire et son limon !
Heureuse au fond des bois la source pauvre et pure,
Heureux le sort caché dans une vie obscure.

XXI. — *Des Harmonies philosophiques.*

L'ABBAYE DE VALLOMBREUSE. TRISTESSE.

Les *Harmonies* qui nous restent à examiner se distinguent des élégies moins par le fond même que par un sentiment moins personnel et une manière plus générale de traiter le sujet, comme il convient à la poésie philosophique. La plupart sont plus faibles et prêtent pour la pensée à des critiques assez sévères. Elles se subdivisent d'ailleurs en deux

Digitized by Google

parties, comme les élégies, les odes ou descriptions de ce recueil, selon qu'elles sont plus ou moins empreintes de l'idée de Dieu. Nous commencerons encore par celles-ci. Nous trouvons d'abord deux pièces assez courtes, médiocres et prétentieuses. *L'Abbaye de Vallombreuse* dans les Apennins rappelle une *Méditation improvisée à la Grande Chartreuse*, et où le poète s'invite à chercher Dieu dans la solitude et sur les montagnes. La dévotion sévère et pratique des cloîtres et des églises inspire d'ordinaire assez mal sa piété plutôt d'imagination. L'autre, intitulée *Tristesse*, est meilleure ; elle manque surtout de netteté et de développement , et est écrite dans un mètre peu favorable à la poésie méditative.

XXII. — JEHOVA OU L'IDÉE DE DIEU.

Deux harmonies sur *Jéhova ou l'Idée de Dieu*, forment, avec deux autres, *le Chêne* et *l'Humanité*, une sorte de poème plus étendu dont elles sont le prélude et la conclusion. Dans la première, Lamartine passe rapidement en revue les Juifs, l'Inde, l'Egypte et la Grèce, les sauvages et tous les peuples passés qui diversement adorent tous le même Dieu, le Dieu de la nature et de l'homme. Cette pièce nous paraît la plus faible des quatre ; la description des différents cultes y manque d'élégance; l'auteur aboutit à une sorte d'indifférence pour les religions positives comme toutes également bonnes sans doute, c'est-à-dire également fausses, et le christianisme y brille par son absence, ce qui nous afflige moins que de le voir en pareille compagnie et dans un

Digitized by Google

poème aussi médiocre. La dernière pièce conclut que l'homme sans Dieu ne comprend rien, qu'avec l'idée de Dieu il est consolé; cette seconde partie est meilleure que la première, et quoique un peu courte, cette conclusion termine heureusement les trois autres en leur donnant plus d'unité ; mais nous pensons que l'ensemble gagnerait de toute façon à la suppression de l'*harmonie* qui sert comme d'introduction aux trois autres.

XXIII. — INVOCATION POUR LES GRECS. AUX CHRÉTIENS DANS LES TEMPS D'ÉPREUVES.

Les trois pièces qui suivent dans le recueil ont un cachet spécial entre toutes les *Harmonies*, c'est d'être des pièces politiques et de circonstance. La première, composée en 1826, est une *Invocation pour les Grecs* adressée à Dieu sourd à leur prière. Il y a de la verve et de la facilité, mais peu de portée et de poésie; c'est même moins une invocation humble et pieuse qu'une sommation amère et hautaine. Les deux autres ont un objet plus général et nous ramènent en France. L'une est adressée *aux Chrétiens dans les temps d'épreuves*, et datée aussi de 1826, a trait à la loi du sacrilége, et aux efforts que faisait alors un parti et le gouvernement pour fortifier par la législation le sentiment religieux. Nous pensons au fond comme Lamartine qui s'élève contre cette prétention, surtout parce que nous la croyons impolitique, et plutôt fâcheuse qu'efficace; mais l'auteur entrant dans les passions du jour y fait durement la leçon aux catholiques trop ardents. Quoique dans les

Digitized by Google

détails il ait raison, quand on songe au libéralisme voltairien de la Restauration et à l'état général des esprits en politique et en religion, on ne peut s'empêcher de s'étonner que le poète des *Méditations* et des *Harmonies* craigne plus de notre temps le fanatisme que l'incrédulité, et intervienne en ce sens dans ces tristes querelles. Nous croyons que le silence était alors le seul parti honorable pour un homme d'état chrétien, dans la crainte de voir ses paroles détournées de leur sens par des ennemis plus dangereux. Au fait, il faut peut-être plus de foi et de vraie piété que n'en avait même alors l'amant d'Elvire et l'auteur de Jocelyn pour dire : Nous avons tort, en parlant des Chrétiens. En un mot, Lamartine aurait eu moins d'ardeur s'il eût eu plus de foi ; et nous contestons non la sincérité, mais la pureté et l'à-propos de son zèle. Ce poème est écrit d'ailleurs d'un style animé, ferme et précis, et nous n'en blâmons que l'intention déclamatoire et sans une conviction assez sûre et assez éclairée.

XXIV. — HYMNE AU CHRIST.

Cette absence de foi solide et simple éclate également dans l'*Hymne au Christ*, une des plus longues et des plus belles pièces du recueil. Elle est partagée en neuf parties, et en voici l'analyse : Christ, s'écrie le poète, dois-tu donc disparaître ? toi qui du sein des ténèbres relevas l'homme, tu sembles te taire devant d'autres voix, et pourtant c'est ta doctrine qui vivifie le monde, et tu disparais peut-être pour briller d'un éclat plus pur ; car tout en toi est divin, et tu relèves l'homme au dessus de la terre : règne donc toujours

Digitized by Google

sur le monde et sur moi. On devine par cette analyse que cette harmonie doit renfermer de grandes beautés, des répétitions et des longueurs ; c'est l'œuvre d'un homme sympathique à la morale et à la religion de Jésus-Christ, mais qui n'a plus la foi positive et pratique des chrétiens fidèles ; le doute est entré dans son cœur, et il est moins croyant qu'il ne doit, et qu'il ne pense l'être. Bien d'autres comme lui voudraient croire, et ne savent en définitive à quoi s'en tenir sur une doctrine qu'ils n'osent trouver fausse, qu'ils trouveraient plutôt sublime et vraie, mais qu'ils ne peuvent se résoudre à accepter absolument parce qu'elle gênerait la liberté de leur conduite et de leurs opinions. En attendant ils se font de leur misérable incertitude une sorte de supériorité qui leur permet d'admirer sans les obliger à se soumettre et à prendre un parti. Telle est évidemment la disposition de Lamartine, lorsqu'il s'apitoye sur l'éclipse du christianisme et appelle de nouveaux miracles et une seconde révélation ; illusion sincère et pourtant coupable d'une foule d'esprits élevés de notre époque, qui mettent ainsi leur scepticisme sur le compte de Dieu et l'insuffisance de sa démonstration, et dont le remède n'est que dans l'humble aveu de leur faiblesse. D'ailleurs cette harmonie, pleine de traits magnifiques et bien sentis, mérite d'être relue et méditée, aussi bien pour l'élévation des pensées que pour la perfection du style qui rappelle les plus belles pages des *Méditations*. Nous en citerons seulement ce passage, où l'auteur, après une assertion démentie hautement par l'Eglise et par l'histoire, se réfute bientôt lui-même ; car malgré la forme de l'objection, *Ils disent*

Digitized by Google

cependant, nous pensons qu'elle lui appartient au moins autant que la réponse.

O Christ ! il est trop vrai ! ton éclipse est bien sombre ;
La terre sur ton astre a projeté son ombre ;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit.
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière,
Fables et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre paupière,
Et l'un dit : C'est le jour ! et l'autre : C'est la nuit !

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,
En traversant la fange et la nuit des vieux âges,
Ta parole a subi nos profanations !
L'œil impur des mortels souillerait le jour même !
L'imposture a terni la vérité suprême,
Et les tyrans, prenant ta foi pour diadème,
Ont doré de ton nom le joug des nations !
. . . . . .

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles !
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,
Que ce Verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !
Que d'ombres, dites-vous ! — Mais, ô flambeau des âges,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté !
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,
Système, opinions, dogmes, flux et reflux ;
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide ;
Quand il a balayé cette poussière aride
Que reste-t-il du siècle ? un mensonge de plus !

Digitized by Google

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle ;
Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles ;
Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
Et toute vérité date de ton berceau !

Nous ne ferons qu'une remarque sur ce riche développement, c'est pour faire admirer cette magie du style, par lequel le poète répand tous les trésors de l'imagination et tout le charme de l'harmonie sur les matières les plus abstraites, avec une merveilleuse facilité et une abondance inépuisable. Quelle raison fortement sentie, quel enchantement de persuasion ; quelle poésie et quelle éloquence !

XXV. — LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ. LE RETOUR. LA PERTE DE L'ANIO.

Les autres poésies philosophiques ne s'élèvent pas à cette hauteur ; quelques-unes méritent de graves reproches, d'autres sont insignifiantes et ne sont que des compliments médiocres, sans portée et sans intérêt. La première, adressée à M. Reboul, de Nismes, est intitulée *le Génie dans l'obscurité*. Dans cette pièce assez prétentieuse et où rien n'est senti, l'auteur mêle au hasard Moïse, Homère et Virgile, pour aboutir à M. Reboul et à lui-même, sur lesquels s'est abattu le souffle divin de l'inspiration. L'autre, dite *le Retour*, adressée à M. Xavier de Maistre, est meilleure. Lamartine le félicite de revenir dans sa patrie que lui-même a parcourue et où tout est changé, excepté le souvenir de l'auteur du *Lépreux*. Cette harmonie trop longue renferme quelques traits sentis et délicats.

Digitized by Google

La troisième du second livre, sur *la Perte de l'Anio*, semble une sorte de rétractation de traits amers lancés dans le dernier chant de Childe-Harold contre l'Italie moderne (1). L'unité n'y est peut-être pas assez marquée. Dans la première partie qui est la plus belle, le poète contemplant l'Anio qui se perd dans les sables, se rappelle la grandeur et les poètes de Rome antique qui a disparu comme le fleuve, et comme le monde disparaîtra un jour; dans la seconde, il vante l'Italie moderne dont les ruines sont pleines de grandeur et de charmes pour toutes les nations; mais cette pièce a plus de sentiment que de précision, et elle reste au dessous de celle que Pétrarque adresse à sa chère Italie.

XXVI. — LA VOIX HUMAINE.

Au contraire, la troisième du quatrième livre ou *la Voix humaine,* adressée à Madame de Bombelle, est un morceau d'une perfection presque sans tache; le plan et l'exécution, le style et les pensées y sont également admirables. On est confondu en voyant avec quelle souplesse et quelle élégance Lamartine expose l'effet sensible et idéal à la fois de la musique; c'est-à-dire, comment elle parle à l'âme par les sens et réveille en nous le sentiment de l'infini. Jamais la musique n'a été vantée avec plus de charme; jamais la poésie n'en a mieux imité la

(1) Lamartine dans son commentaire de 1849 confirme notre opinion; il raconte qu'un éboulement ayant bouleversé la cascade de Tivoli, il en fut attristé pour l'Italie qu'il avait maltraitée ailleurs, et à qui il saisit cette occasion d'adresser une sorte de réparation.

Digitized by Google

mélodie, en la surpassant par la précision concentrée de l'idée et de l'expression, au moyen de sons, signes directs de la pensée, et de l'ébranlement donné à l'imagination par quelques traits vifs et bien choisis. C'est par de tels chefs-d'œuvre que l'on voit que tous les arts sont frères, et que si leurs moyens sont différents, ils ont tous pour but de nous révéler par les sens et la matière la beauté idéale dont la jouissance pleine et directe en Dieu même, fait l'éternel ravissement des saints dans le ciel.

XXVII. — AU ROSSIGNOL. ÉTERNITÉ DE LA NATURE. PANTHÉISME DE LAMARTINE.

De cette divine harmonie nous allons descendre par une pente insensible aux quatre dernières pièces dont il nous reste à parler, et qui sont toutes dans le quatrième livre. La pensée morale surtout y décline pour se perdre dans le doute, le panthéisme et le désespoir. Cette décadence est peu marquée d'abord dans la sixième adressée *au Rossignol*, dont le poète écoute et admire les chants, écho de toute la nature, en l'honneur de Dieu, et auquel il mêle le sien sans pouvoir, dit-il, l'égaler. L'objet en est encore la musique exprimant toujours la beauté, mais cette fois dans la nature animée, et non dans l'art humain. La forme de cette pièce est aimable et chatiée; les abstractions y sont revêtues d'images gracieuses; mais cette tendance au panthéisme, encore innocente, commence à percer dans ces strophes qui confondent la voix du rossignol avec le ciel et la terre, et le bruit de la nature avec le rossignol lui-même.

Digitized by Google

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant !

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos,

Et cette voix mystérieuse,
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

Et nous, dans cette voix sans charmes,
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes,
Ou retentir une douleur.

Assurément on ne peut prendre à la lettre ces vers délicieux, le rossignol n'est pas le *soupir de la nuit pieuse ;* et la prière des hommes monte mieux au ciel que ses chants; mais le poète n'est pas éloigné de s'enivrer de ces brillantes figures, et d'accepter enfin cette assimilation des hommes avec l'humanité, de l'humanité avec les animaux, les plantes et toute la nature, et enfin de la nature elle-même avec Dieu. Je n'en veux pour preuve que les strophes emprun-

Digitized by Google

tées à la pièce suivante ou cantique sur *l'Eternité de la Nature et la brièveté de l'Homme*, pièce fort belle d'ailleurs, qui rappelle avec avantage un des plus beaux passages du dernier chant de Childe-Harold.

Triomphe, immortelle nature !
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesure ,
Des temps qui renaissent toujours !
La mort *retrempe ta puissance,*
***Donne, ravis, rends* l'existence**
A tout *ce qui la puise en toi* ;
Insecte éclos de ton sourire,
Je nais, je regarde et j'expire,
Marche et ne pense plus à moi !

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrable des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume,
Je sens moi-même mon néant ;
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'océan !

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons !
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons !
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie
Le flot de l'être toujours plein ;
Il ne vous manque quand j'expire
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein !

Digitized by Google

Dans la pièce suivante l'ange de la terre ne dit-il pas :

Et *quelle vaste intelligence*
S'élevait par degrés de la terre au Seigneur,
Depuis l'instinct grossier de la brute existence,
Depuis l'aveugle soif du terrestre bonheur,
Jusqu'à l'âme qui loue, et qui prie, et qui pense,
Jusqu'au soupir d'un cœur
Qu'emporte d'un seul trait l'immortelle espérance
Au sein de son auteur !

Et dans la dernière pièce, ces deux vers ne résument-ils pas le panthéisme abstrait :

Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin
Le flux et le reflux de l'océan divin.

Ne le retrouve-t-on pas à la fin de l'harmonie de *l'Occident?*

O lumière ! où vas-tu ? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous !
Poussière, écume, nuit! vous, mes yeux! toi, mon âme !
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous ?
A toi, grand Tout ! dont l'astre est la pâle étincelle,
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir !
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...

Qu'on se rappelle enfin les vers déjà cités du *Cantique à l'Esprit saint*, la dernière pièce et comme la conclusion du recueil.

Le genre humain n'est qu'un seul être
Formé de générations,
Comme un seul homme on le voit naître,
Ton souffle est dans ses passions !

Digitized by Google

Jeune, son âme immense, orageuse et profonde,
Déborde à flots d'écume et ravage le monde,
Tu sèmes ses flocons de climats en climats ;
Ton accent belliqueux a l'éclat du tonnerre,
Ton pas retentissant secoue au loin la terre,
Et le dieu qui te lance est le dieu de la guerre
Servi par le trépas !

Non, tout cela, intelligible peut-être par abstraction, est faux dans la réalité ; les qualités ne sont pas des substances, ni les accidents des émanations d'un seul être, ni les espèces des entités ; non, il n'y a point d'être appelé l'humanité, ni la nature, mais des hommes et des êtres finis, créés et gouvernés par l'Être infini, distinct de ses créatures; l'homme est supérieur à la plante et à l'animal ; son âme survit à la dissolution de son corps et ne s'absorbe pas en Dieu. La fausse grandeur de ce système, orné de toutes les couleurs de la poésie, cache une monstrueuse immoralité, l'athéisme et le néant. Je sais que tous ces passages peuvent s'entendre dans un sens orthodoxe, et qu'on peut n'y voir que des images brillantes ; mais qu'il nous soit permis de signaler le danger d'un sens plus littéral, et de crier *qui vive* au nom de la vérité, quand nous voyons passer sans explication la forme même de ces erreurs dégradantes et plus répandues peut-être qu'on ne le pense communément. Car la vérité doit nous être plus chère et plus sacrée que les peintures plus ou moins justes de la poésie.

XXVIII. — L'ANGE DE LA TERRE.

La pièce dont nous avons cité plus haut quelques vers, et intitulée : *Hymne de l'Ange de la Terre*

Digitized by Google

après la destruction du Globe, soulève d'autres objections. Reconnaissons d'abord la largeur du plan, la richesse des images, et des beautés de détails étincelantes. Mais selon quel système religieux ou philosophique l'Ange de la terre lui fait-il ces tristes adieux ? N'est-ce point là une supposition gratuite, un thème à une vaine déclamation, disons mieux, une chimère impie. En effet, nous savons que si la terre doit être détruite à la fin des temps, Dieu doit venir juger tous les hommes, qu'elle est le séjour des justes, qu'elle n'est donc pas maudite, que l'homme en est le roi, et qu'il n'est pas confondu avec ses serviteurs, les animaux qui l'habitent, qu'il est immortel et doit ressusciter glorieux ; au lieu que Lamartine, par la bouche de l'Ange, chante ses funérailles et le replonge dans le néant. Encore un coup, à quoi se rattache cette fantasmagorie déjà signalée par M. Nettement, et jusqu'à quel point est-il permis à la poésie d'imaginer des tableaux et des situations absolument fausses, pour en tirer une matière à de grandes images et à de belles descriptions? Nous croyons qu'il y a là quelque chose de puéril ou de dangereux, peut-être l'un et l'autre à la fois, et que le poète doit rester dans le domaine de la vérité morale, sans créer des chimères pour le plaisir de les peindre.

XXIX. — NOVISSIMA VERBA.

Enfin nous arrivons à la dernière, la plus longue et la plus étrange pièce du recueil, dite *Novissima Verba, ou mon âme est triste jusqu'à la mort*, et où se trouvent réunies toutes les beautés et toutes

Digitized by Google

les fautes que nous avons déjà signalées. Cette pièce, qui n'a pas moins de six cent cinquante vers, est cependant inachevée. Elle se divise en vingt-trois parties dont voici l'analyse. « Mon agonie commence ; disons adieu à cette triste vie que je maudis ; triste union de l'âme et du corps ; dérision embellie d'un amour trompeur, par où les femmes donnent un bonheur éphémère ; après quoi on poursuit des chimères, et moi-même, la vérité, que tout siècle poursuit en vain, fantôme qui me laisse indifférent, ou plutôt dont le désir me tue. Je crains et j'appelle la mort qui est déjà dans le doute ; ou plutôt vivons pour la volupté ; mais la conscience proteste ; espérons donc pour l'honneur de Dieu, dont la vie et la mort sont comme le flux et le reflux. Remontant aussi à mes souvenirs d'enfance et d'amour, je me vois près d'une amante, sur l'Etna, devant la mer ; là j'eus l'idée de Dieu, aujourd'hui effacée : ou remontons aux souvenirs de la vie de famille et des champs. »

Trois choses frappent d'abord dans cette longue pièce, l'absence d'unité, le manque de conclusion, et l'accent du doute et du désespoir. Il fallait l'arrêter au n° 19, ou même avant le n° 23 ; ou plutôt Lamartine devait la donner achevée, ou attendre, et respecter assez le public pour ne pas lui offrir un poème incomplet ; on n'admet cette lacune que pour les poèmes que la mort ou le temps nous a légués informes et mutilés. Et qu'on ne dise pas que c'est un chant de l'agonie, car c'est une fiction que nous ne pourrions approuver, quand même la pièce serait terminée. Ce défaut si grave de composition n'est pas le seul ; que dire en effet de cette plainte im-

Digitized by Google

pie et blasphématoire qui en fait le fond ; de ce procès fait à la vie par une mort sans piété et sans espérance ? Serait-ce que l'auteur ne tenant à rien, se fait un thème de tout, pour tout analyser et tout décrire, et caressant toutes les chimères, fait de l'art pour l'art, comme un artisan de style indifférent à toute espèce de sujet qui prête à son talent. Triste abus du génie qu'il nous répugne de supposer, malgré l'exemple *du Poète mourant*, *des Préludes et de l'Ange de la terre !* Ou plutôt, ne serait-ce pas l'image trop fidèle d'une âme qui n'ayant qu'une piété d'imagination, sans foi solide et sans humilité, s'analyse, se déchire et se dévore elle-même, et ne trouve enfin que doute et misère, désespoir et néant. Comment accorder cet amer désenchantement où l'on reconnaît l'influence de Gœthe, de Châteaubriand, et surtout de lord Byron, avec tant d'autres poésies religieuses ? Est-ce donc là le terme de tant d'aspirations vers l'infini ? Ne serait-ce pas alors la preuve la plus frappante de la nécessité d'une doctrine immuable donnée par une autorité extérieure et infaillible comme Dieu même. C'est en vain que dans un transport d'enthousiasme pour l'idéal, le poète croit le saisir pour toujours ; le transport passe, l'homme retombe sur lui-même en proie à sa faiblesse, parce qu'il a prétendu embrasser la vérité avec orgueil et par goût, au lieu de s'y attacher avec humilité et par devoir. Quelque regrettable que soit cette conclusion d'un recueil plein de tant de pensées célestes, elle n'en est pas moins une haute leçon donnée à tous, et la preuve de l'importance d'une piété pratique et soumise ; quand on voit un si beau génie, après une navi-

Digitized by Google

gation si glorieuse, faire tristement naufrage dans le port. Car des morceaux étincelants de poésie, et notamment les nos 7, 8, 16, 21 et 22, ne sont que de brillants épisodes, qui n'ôtent pas à la pièce entière son caractère de blasphème contre Dieu et de sombre désespoir. Et c'est ainsi qu'après des *Harmonies* plus profondément religieuses que les *Méditations*, celle-ci et la dernière adressée à l'Esprit saint, nous font retomber plus bas que les plus inquiétantes entre les premières poésies de l'auteur.

Voici le commentaire dont cette pièce est suivie dans l'édition de 1849 : « J'ai écrit cette harmonie en » seize heures, le 3 Novembre 1829, à Monculot. » J'étais souffrant, j'avais passé une nuit d'insomnie. » Je me levai avec le jour. Mon cœur criait comme » celui de Job. Je pris le crayon ; je voulus une fois » dans ma vie avoir dit mon dernier mot à la création. » Les heures et les heures passèrent sur le cadran » sans pouvoir m'arracher à mes pensées. Il pleuvait, » un grand feu brûlait dans l'atre ; je ne pouvais » sortir. Un vieil ami, M. de Capmas, chasseur et » poète, qui était mon seul compagnon dans ce vaste » château, montait de temps en temps dans ma » chambre, et emportait les pages écrites pour les » copier plus lisiblement. J'avais une sourde fièvre, » je ne mangeai rien de la journée. A minuit, je » m'arrêtai sans avoir conclu, comme la vie s'arrête. » Je n'ai plus voulu achever ces vers depuis. Selon » moi, ce sont là les vibrations les plus larges et les » plus palpitantes de ma fibre de poète et d'homme. » Si l'on n'écoute que les sens, le dernier mot de la » sensibilité humaine est : Malédiction ; si l'on écoute » sa raison, le dernier mot de la vertu humaine est : » Résignation. Je n'étais pas assez pervers pour dire

Digitized by Google

» le premier ; je n'étais pas assez vertueux pour
» dire le dernier. Et maintenant je dis avec la nature
» entière : Hosanna. »

Tous ces détails peuvent être curieux pour le lecteur étranger et indifférent, quoique trop personnels ; mais ils nous semblent peu favorables au poète. Sans parler de cette forme prétentieuse des auteurs de notre temps, *la sensibilité dit : Malédiction ; la raison dit : Résignation, et la nature entière : Hosanna,* sans examiner comment cet Hosanna s'échappe du sein de la nature en opposition au cri de la raison et de la sensibilité, ni si la résignation n'est pas plutôt une vertu surnaturelle du christianisme que de la philosophie ; que dire de cette explication d'une pareille pièce, au point de vue moral ou littéraire ? Suffit-elle pour excuser le poète de nous donner une longue ébauche inachevée, et l'art s'accommode-t-il d'un pareil mépris de la composition ? Mais quoi ! une nuit d'insomnie excuse-t-elle un pareil accent de désespoir, que l'on assimile à la misère et à la résignation de Job. O Poète, vous l'un des heureux de la terre, c'est vous qui maudissez l'existence pour un accès de fièvre et une nuit sans sommeil, et qui en prenez l'occasion de dire orgueilleusement votre dernier mot à la création. Allez dans les chaumières et dans les hôpitaux, et là vous apprendrez à vivre et à souffrir, au lieu d'énerver les âmes par vos plaintes effeminées ou blasphématoires. Ou si l'on pardonne le murmure insensé au malade qui souffre, comment n'a-t-il pas désavoué depuis et dans le calme de la raison un moment d'erreur et d'oubli ? C'est que le poète veut émouvoir à tout prix, plutôt qu'élever l'âme et faire servir la poésie à la vérité et à la vertu, comme il le doit ; c'est que,

Digitized by Google

dans sa vanité d'artiste, il aime mieux, comme Voltaire le recommande aux poètes, frapper fort que juste ; applaudi en cela de bien des lecteurs de nos jours, mais jugé sévèrement par les moralistes et les critiques. Oui, ces vibrations sont larges et palpitantes, mais elles sont fausses et désordonnées. Qu'importe, diront les partisans de l'art pour l'art ? Et qu'importe l'art, dirons-nous à notre tour, s'il est contraire à la morale et à la vérité ? Le beau est-il donc sacré, et le bien indifférent, ou plutôt peuvent-ils être opposés, et quand l'un est ouvertement violé, l'autre n'en est-il pas altéré ? Oui, comme le dit Platon, l'idée la plus haute de l'infini ce n'est pas le beau, c'est le bien ; sans lui, le beau ne garde plus que des traits effacés et ignominieux de sa divine origine, comme ceux de l'ange déchu ; ce n'est plus le beau, c'en est la profanation.

Nous allons citer quelques passages de cette longue élégie pleine de malédictions.

Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,
L'âme n'ait disparu, comme un feu de la nuit,
Qui ne laisse après soi ni lumière, ni bruit !

. . . . . .

J'abandonne à leur chance et mes sens et mon âme :
Qu'ils aillent où Dieu sait, chacun de leur côté !

. . . . . .

Oui, je te connais trop, ô vie ! et j'ai goûté
Tous tes flots d'amertume et de félicité,

. . . . . .

Tu n'es qu'un faux sentier qui retourne à la mort !
Un fleuve qui se perd au sable dont il sort,
Une dérision d'un être habile à nuire,
Qui s'amuse sans but à créer pour détruire.

Mais pour ne pas laisser le lecteur sous cette fâcheuse impression de la profanation du génie poé-

Digitized by Google

tique, j'aime mieux finir par un résumé plus sérieux et plus parfait des vaines chimères poursuivies par les hommes, et qui, dans cette pièce, rappelle mieux la forme habituellement grave et tranquille des *Harmonies*.

Aux faux biens d'ici-bas nous dévouons nos cœurs,
Les uns, sacrifiant leur vie à leur mémoire,
Adorent un écho qu'ils appellent la gloire;
Ceux-ci de la faveur assiègent les sentiers
Et veulent au néant arriver les premiers!
Ceux-là, des voluptés vidant la coupe infâme,
Pour mourir tout vivants assoupissent leur âme;
D'autres accumulant pour enfouir encor,
Recueillent dans la fange une poussière d'or;
Mais mon œil a percé ces ombres de la vie;
Aucun de ces faux biens que le vulgaire envie,
Gloire, puissance, orgueil, éprouvés tour à tour,
N'ont pesé dans mon cœur un soupir de l'amour,
D'un de ses souvenirs même effacé la trace,
Ni de mon âme une heure agité la surface,
Pas plus que le nuage ou l'ombre des rameaux
Ne ride en s'y peignant la surface des eaux.
Après l'amour éteint si je vécus encore,
C'est pour la vérité, soif aussi qui dévore!

XXX. — *Conclusion générale sur les Harmonies.*

Il nous reste à dire un mot des rhythmes employés par l'auteur des *Harmonies*. Le plus fréquent est le vers alexandrin qui convient le mieux à l'élégie; on y voit aussi appliquée avec succès la strophe de dix vers de huit syllabes; les rhythmes, plus courts par le nombre des syllabes ou des vers, sont généralement moins heureux et nuisent à la largeur des développements. Quelquefois le rhythme change avec le mouvement des idées, comme dans la dixième pièce du premier livre, la première du second, la

Digitized by Google

cinquième du troisième, la quatrième du quatrième livre; quelquefois il est irrégulier. En général, on ne voit pas la richesse et la variété des cadences que montre Victor Hugo. On peut relever quelques fautes de versification ou de langage, telles que *même* pour *mêmes* et réciproquement, *mer* rimant avec *aimer*, *festin* avec *divin*, *tu t'élève* sans *s*, pour la rime, *a tombé* pour *est tombé*; mais en général elles sont peu nombreuses, peut-être même le sont-elles moins que dans les secondes *Méditations*. Les *Harmonies* pèchent plutôt par le défaut de clarté et de précision, par une facilité négligée et une sorte de mollesse de style et de couleur, une cadence moins frappante que dans les *Méditations*. Peut-être aussi, comme nous l'avons dit en commençant, que ce sont plutôt les caractères différents de l'ode et de l'élégie, qui, en distinguant les deux recueils, entraînent cette différence dans l'exécution, et qu'il vaut mieux y voir une nuance amenée nécessairement dans le ton des *Harmonies* qu'une réelle infériorité. Dans ce cas, au lieu de donner aux *Méditations* une préférence d'ailleurs fort contestée par la critique d'alors, il faudrait simplement reconnaître d'une part l'éclat de la jeunesse plus brillant, mais aussi plus superficiel, et de l'autre la mélancolie de l'âge mûr, plus sentie et plus pénétrante; et le choix entre elles serait pour les lecteurs, une affaire d'âge, de condition, de caractère ou de tempérament. Quoiqu'il en soit, le génie du poète se soutient dans cette production de sa virilité. Les *Harmonies* et les *Méditations*, comme deux filles d'un même père, brillent d'une beauté plutôt diverse qu'inégale, comme le firmament brille diversement par une belle nuit et par un jour éclatant et serein.

Digitized by Google

APPENDICE SUR LES HARMONIES.

—

I. — *Commentaire de Lamartine sur les Harmonies.*

Lamartine rééditant en 1849 les *Harmonies*, y a mêlé dix-huit pièces nouvelles, et a ajouté aux anciennes un commentaire plutôt anecdotique que littéraire, et sur lequel nous glisserons rapidement. Il a fait précéder cette édition d'une préface, sous la forme d'une lettre, à M. Descrigny, et complétement étrangère au sujet. Il se borne en effet à raconter avec un assez grand charme de style, mais avec un peu trop de longueur et de complaisance, une journée qu'il passa alors à Saint-Point, pour venir y vendre le toit de ses pères et l'asile de ses jeunes années. Mais le commentaire de la première *harmonie* nous donne une idée assez exacte des dispositions de Lamartine lorsqu'il composa tout le recueil ; nous le citerons donc en entier.

» C'était en 1822. J'avais passé le Cap des
» tempêtes que tout homme doit passer dans sa
» jeunesse, avant d'arriver à ces espaces calmes et

Digitized by Google

» lumineux de la vie où l'on goûte quelques années
» de sérénité. J'étais marié, je venais d'être père :
» deux enfants balbutiaient en me souriant dans leurs
» berceaux aux pieds de leur jeune mère. J'avais
» dans la diplomatie un emploi régulier et actif de
» mes facultés, conforme à mes goûts. J'habitais
» l'Italie, cette seconde patrie de mes yeux et de
» mon cœur. Tout était repos d'esprit, silence des
» passions, hymne intérieur en moi et autour de
» moi. Mon père, ma mère, mes sœurs, mes amis
» d'enfance ou de jeunesse, vivaient encore tous, et
» multipliaient mon bonheur en s'y intéressant.
» J'avais retrouvé dans ce bonheur la première
» piété inspirée à ses enfants par notre mère. Je
» ne discutais plus avec moi-même la foi du ber-
» ceau. J'éprouvais une grande douceur à croire, à
» adorer, à prier, à jouir, dans la langue à laquelle
» les vertus et les grâces de cette mère donnaient
» tant de charme, tant d'élevation. Je conçus la
» pensée d'écrire au hasard, dans mes heures de
» loisir et d'inspiration, quelques cantiques modernes,
» comme ceux que David avait écrits avec ses larmes.
» Les poésies pieuses manquent à l'humanité mo-
» derne. J'espérais en jeter quelques notes au vent.
» Mais mon heure n'était pas venue ; je le sentis
» bientôt. Je me contentai de balbutier ces harmo-
» nies, espèces de retentissements poétiques, quelque
» fois pieux, des impressions que l'heure, le jour,
» le site, l'anniversaire, la mémoire me donnaient,
» et que le souffle perpétuellement religieux de mon
» âme renvoyait à Dieu. J'en écrivis une, puis deux,
» puis trois, puis deux volumes, avant de songer à
» les publier. C'étaient comme les annotations en

Digitized by Google

» vers de ma vie intérieure. La pensée que cela
» n'était pas destiné aux regards du public, ou du
» moins que cela ne serait lu qu'après moi, donnait
» plus de liberté, plus de sécurité, et, pour ainsi
» dire, plus d'onction à ces vers. C'était entre
» Dieu et moi. »

Nous ne chicanerons pas le poète sur quelques pensées contestables, ou sur quelque coquetterie d'indifférence qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux. La plupart des *Harmonies* paraissent avoir été en effet écrites en Italie ; mais moins sous l'impression de bonheur et de sérénité annoncée dans ce passage, que sous celle d'une mélancolie et d'une tristesse plus ou moins religieuse.

II. — *Note sur le Paysage dans le Golfe de Gênes.*

Des autres notes du premier livre, la plus importante nous paraît celle qui accompagne la dixième *harmonie*, intitulée *Poésie ou Paysage dans le Golfe de Gênes*, et l'une des plus belles du recueil. En 1824, Lamartine galoppant à la clarté de la lune, sur une montagne au bord de la mer, entre Gênes et la Spezzia, fut enivré du spectacle qui s'offrit alors à ses yeux ; il continue ainsi.

» Je ne songeais pas à rien écrire. J'avais le
» cœur plein d'autres pensées. Mais quelques mois
» après, étant à Livourne, rivage terne et sans
» poésie, je me souvins de cette nuit, et j'essayai
» de la reproduire ici. Hélas, en lisant un jour ces
» vers à Chiavari, par une soirée d'été aussi splen-
» dide que la première, je m'apperçus que j'avais
» défiguré mon modèle. La poésie pleure bien,

Digitized by Google

» chante bien, mais elle décrit mal. Le moindre
» coup de crayon d'un dessinateur ou d'un peintre,
» vaut pour les yeux tout Homère, tout Virgile, tout
» Théocrite. J'aime mieux l'ombre d'un pin d'Italie
» transpercé d'une pluie de rayons de lune sur cette
» grève; j'aime mieux les grands bras d'un châ-
» taignier de ces montagnes, penchés sous le vent
» tiède, sonore et embaumé de l'Apennin, que les
» deux ou trois cents vers dans lesquels j'ai tenté
» de me réfléchir à moi-même cette nuit. Impuis-
» sance de l'art, impuissance surtout de l'artiste
» devant la toute-puissance de la nature! Dieu est
» le grand architecte, disent les philosophes, et le
» grand poète donc! Demandons lui pardon d'avoir
» barbouillé son poème et défiguré sa création. »

Sans doute Dieu est un plus grand poète que Lamartine; mais il ne faut pas lui demander pardon de n'avoir fait aussi bien que lui, ni même aussi bien que l'on sent; il suffit de faire ce que l'on peut. D'ailleurs, c'est le propre des grands artistes de ne pouvoir se satisfaire et de rester dans leur œuvre, en deça de ce qu'ils conçoivent. Mais nous ne pouvons tomber d'accord avec Lamartine, lorsqu'il met la peinture au dessus de la poésie pour la description de la nature.

Il est vrai que la peinture imite directement la nature, et exprime indirectement la pensée du peintre; tandis que tout au contraire la poésie exprime directement la pensée du poète, et indirectement et par un effort de l'imagination les beautés d'un paysage: que la première parle plus aux yeux, et l'autre plutôt à l'âme; mais en réalité, toutes deux ont le même objet: le beau, tel que l'artiste le conçoit,

Digitized by Google

à l'occasion des scènes de la nature rappelées ou reproduites, et ne diffèrent que par le moyen, la forme et les couleurs d'une part ; de l'autre, les sons, signes convenus de nos pensées. Le but est le même; c'est la douce rêverie où nous jette le souvenir idéal du charme de la nature; et la poésie y parvient tout aussi bien et même mieux peut-être, quoique plus lentement, que la peinture. Théocrite en particulier l'emporte de beaucoup sur Raphaël pour les paysages, tandis que les Vierges de celui-ci ne le cèdent point à l'Andromaque de Virgile; et pour en faire l'application à Lamartine, plus d'une des *Méditations* et des *Harmonies*, et celle-ci par exemple, vaut un tableau de Carle Vernet ou de Claude Le Lorrain, et produit sur le lecteur, dont l'imagination se prête à l'intention du poète, la même impression de grandeur, de calme et de sérénité.

III. — *Note sur la première et la dixième Harmonie du deuxième livre.*

Nous avons déjà dit que la poésie de Lamartine perd plus en distinction qu'elle ne gagne en clarté, dans les notes dont il l'a accompagnée ; nous n'en voulons pour preuve que les commentaires de la première et de la douzième *harmonie* du deuxième livre. Qui croirait en effet que cette admirable élégie sur les amis et les parents ravis par la mort, a été composée au milieu de la joie d'une noce, et dans un charmant village, près de Lucques, dont Lamartine nous fait une délicieuse description, quoique un peu chargée? Que conclure d'un rap-

Digitized by Google

prochement si étrange, et dont lui-même ne peut nous rendre compte? Pour moi, j'avoue qu'elle gâte un peu cette belle poésie, et que j'eusse mieux aimé ignorer cette anecdote.

Le commentaire sur la douzième *harmonie* devenue la quatorzième de l'édition de 1849, et intitulée: *Souvenirs d'enfance*, nous donne quelques détails assez vulgaires sur M. Guichard de Bienassis, près Crémieux en Dauphiné, à qui elle est adressée. L'auteur raconte qu'en 1840, il reçut une visite de cet ancien ami de collége qu'il ne reconnut pas d'abord. Quoique exposée assez simplement, cette historiette n'ajoutera aucune nouvelle lumière dans l'esprit du lecteur, et fera perdre une partie de son charme idéal à cette épître si remarquable.

IV. — *Note sur l'harmonie intitulée Désir.*

Nous ne mentionnerons plus que la note qui accompagne la seizième (autrefois treizième) *harmonie* du deuxième livre, intitulée *Désir*, et qui respire une douce sérénité.

« Cette harmonie, dit le poète commentateur, fut » écrite à Florence, en 1828. C'est l'époque de ma » vie où ma pensée, sans désirs, sans soins et » sans soucis sur la terre, se tourna le plus habi- » tuellement vers le ciel, et où tous mes chants » étaient des hymnes. Il y a des âmes chez les- » quelles la piété est un fruit des larmes; il y en » a d'autres chez lesquelles l'adoration est un par- » fum d'été qui s'exhale dans des rayons de joie. » Je suis de ces derniers. La douleur me crispe » et me rend silencieux et stérile; le bonheur me » féconde et m'invite à me répandre en reconnais-

Digitized by Google

» sance et en cantiques. J'étais heureux. » Ces lignes et cette théorie nous inspirent quelques réflexions. Ne parlons pas du mérite et de l'obligation de louer Dieu en tout temps ; ne traitons que la question de critique et de poésie. Nous croyons qu'en général la joie est prompte et plus disposée à se traduire en chants, et l'amour heureux en accents faciles et rapides ; mais aussi ces chants sont généralement courts et peu élevés. Les grandes douleurs, au contraire, morales ou physiques, ne laissent point à l'âme assez de liberté et d'empire sur elle-même, pour qu'elle puisse s'astreindre au rhythme, ou s'élever à une généralité d'idées suffisantes. Mais quand elles commencent à s'apaiser, elles disposent l'âme à des chants beaucoup plus purs, plus profonds et plus sympathiques. Sur cette terre, en un mot, la joie ne cause qu'une impression de beauté commune et fugitive ; la douleur éveille en nous un sentiment du beau plus idéal et plus pénétrant. En tout cas, si la passion éclate en quelques traits vifs et forts, c'est lorsqu'elle est un peu calmée, que le souvenir encore ému inspire les chefs-d'œuvre les plus parfaits. Enfin Lamartine a prouvé que, s'il sait moins en effet se résigner dans la souffrance que bénir et remercier dans le bonheur, il peut également chanter dans les larmes comme dans la joie ; et que la douleur ne le rend pas toujours, comme il le dit, stérile et silencieux. Peut-être même, comme dans les autres poètes élégiaques, a-t-il plus souvent et mieux exprimé la tristesse que la félicité. Quoiqu'il en soit, cette théorie, si peu justifiée, est un nouveau motif de conclure que le plus sûr pour les poètes est de faire des

Digitized by Google

théories par de beaux vers, plutôt que par des critiques plus ou moins contestables. Et c'est une chose à remarquer, que les plus grands poètes, excepté Horace et Boileau, n'ont point rendu de compte ni aux autres, ni peut-être à eux-mêmes, de leurs merveilleux accents; de même que les hommes et les siècles qui ont le mieux connu et analysé les secrets de l'art, ont été les plus impuissants et les plus stériles; comme si l'esprit d'analyse et l'inspiration politique s'excluaient réciproquement. Laissons donc là le commentaire des anciennes *Harmonies* pour examiner les nouvelles qui sont sans commentaires.

V. — *Des nouvelles Harmonies en général.*

Les *Nouvelles Harmonies* n'ont en général ni la même date, ni le même caractère, ni enfin le même mérite que les *Premières*. A l'exception d'une seule, elles sont aussi beaucoup plus courtes n'ayant l'une dans l'autre que trente vers. Elles peuvent se partager en trois classes égales, les odes, les élégies et les poèmes philosophiques, mais l'inspiration n'en est ni aussi élevée, ni aussi religieuse; le sentiment en est moins pur et moins profond; elles sont moins mélancoliques, et dictées d'ordinaire par la fantaisie ou des circonstances personnelles. En résumé elles sont inférieures, et, excepté trois ou quatre, méritaient peu de voir le jour sous un nom aussi illustre, auquel elles ajouteront peu d'éclat. Pour tous ces motifs, nous croyons que ces nouvelles pièces auraient dû être réunies à part avec les *Méditations* de la même époque, ajoutées à tort aux anciens recueils; elles s'en

Digitized by Google

éloignent trop en effet, altèrent l'ensemble, et, ce qui est le moindre inconvénient, il est vrai, en troublent l'ordre consacré par une nouvelle classification arbitraire et déraisonnable. Conservant donc pour les anciennes l'ordre dans lequel elles ont paru d'abord, nous désignerons les autres par un chiffre romain, sauf à renvoyer à la fin une table de concordance entre les deux différentes éditions.

VI. — *Odes à refrain.*

Les poésies lyriques ont ici un caractère nouveau dans Lamartine, c'est qu'elles sont à refrain, et peuvent être chantées, au moins les trois premières dont nous parlerons. Ce sont comme des romances ou ballades, d'un sentiment tendre et délicat, inspirées par une affection de famille ou d'amour. Le refrain en est gracieux et se prête à une musique expressive. Mais si le fond en est heureux, quoique un peu commun, la forme ou le style en est faible. Par exemple, pour ce refrain assez sec qui gagnerait à être chanté,

Ma sœur, que de charmes !
Et malgré cela,
Tu n'as que des larmes...
Ah ! s'il était là.

et qui pourtant promet une analyse du cœur assez touchante, on ne voit qu'une description vague et monotone des beautés de la campagne, dans un rhythme écourté. Cette pièce, assez insignifiante, est intitulée *le Moulin de Milly*. *La fleur des eaux* prend comme symbole de l'amour une fleur mystérieuse, qui ne tient ni à l'eau, ni à la terre, et est admirée

Digitized by Google

des cygnes et des pêcheurs, tour à tour flottante et immobile. En voici le refrain qui est heureux :

Savez-vous son nom ?
Le flot le soupire ;
Il fuit sans le dire.
Savez-vous son nom ?
Oh ! non.

Malheureusement, le style est nuageux et raffiné ; la fin surtout en est peu nette ; que l'on en juge.

Le secret de la fleur marine,
Je le sais par une autre fleur ;
Plante sans tige et sans racine,
Chacun cherche, et nul ne devine
Que sa sève sort d'un seul cœur.

La quinzième du quatrième livre, ou *le Grillon*, est supérieure ; la voix triste du grillon du foyer rappelle au poète sa famille. Cette pièce, dans le genre intime et fantastique de Victor Hugo, est assez bien sentie et développée ; le style en est simple, quoique manquant encore de netteté ; le refrain paraît assez propre à être mis en musique.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah ! réveille-toi
Pour moi !

VII. — *Des autres Odes.*

L'Insecte ailé est encore une sorte de ballade capricieuse ; elle rappelle le Sylphe et le Papillon de Victor Hugo, par le fond ; mais elle est bien inférieure par la forme et l'idée. C'est en vain,

Digitized by Google

enfant, que tu veux me saisir, dit l'insecte mystérieux,

> Je suis une âme à qui des dieux
> Le prochain décret se dévoile.
> Pour vêtir un corps en ces lieux
> Hier j'ai quitté mon étoile.

La petite pièce de *La Harpe des Cantiques* est encore plus faible et plus insignifiante. Au contraire, *les Saisons* sont un petit chef-d'œuvre de précision élégante, quoique sentant un peu le travail. Enfin, l'ode *les Révolutions*, qui comprend plus de trois cents vers, est inspirée par la fièvre révolutionnaire qui agitait la France et l'auteur en 1848, au nom du progrès. C'est une déclamation d'un fond assez commun et fort contestable, mais bien composée, pleine de verve et d'éloquence ; le coloris en est vraiment poétique, et le mouvement rapide et lyrique. C'est une des odes les plus remarquables de Lamartine, et des moins remarquées aujourd'hui, parce que les circonstances et les opinions ont changé. C'est le sort des poèmes inspirés par les passions d'une époque, plutôt que par une vérité nette et universelle.

VIII. — *Nouvelles Élégies.*

C'est parmi les élégies que se trouvent les pièces les plus faibles, et les plus belles de la nouvelle édition. La *Prière d'une Femme,* que le poète invite à prier pour lui, est sèche et sans piété. La huitième du troisième livre, adressée à *une Fiancée de quinze ans*, est contournée et d'un sentiment équivoque ; la dixième, adressée à *Madame de la Ch..*,

Digitized by Google

est des plus raffinées et sort de la tête et non du cœur; on en jugera par les deux derniers vers.

Mon cœur nourrit aussi de sa sève une chose ;
Quel est son nom ? soupir. Qu'embaume-t-il ? tes pas.

Au contraire, les deux élégies suivantes sont parfaites par la composition, la pensée et la forme. *Le Souvenir à la princesse d'Orange* est d'une largeur de touche, d'une fermeté de style, et d'une délicatesse de sentiment dignes des plus belles *Méditations*, avec un caractère de poésie plus personnelle et plus intime. L'autre, intitulée *une Fleur, mélodie*, est encore plus sentie et rappelle les *Méditations*, avec quelque chose de plus vague et de plus pénétrant. Nous citerons tout entière cette pièce d'un ton si suave et si mélancolique; sobre dans son coloris et sage dans sa composition ; moins riche de description que la fameuse pièce *du Lac*, elle nous touche plus profondément, et toutefois vivra moins longtemps parce qu'elle est d'une forme moins générale, moins pure et moins parfaite.

Cette fleur est pour moi la date d'une année
Que le fleuve du temps a noyée en son cours ;
Vingt fois la même fleur s'est rouverte et fanée
Depuis... mais celle-là me fait rêver toujours.

C'était un de ces jours que jamais on n'oublie,
Jour de bonheur suprême, hélas ! sans lendemain.
Celle que j'adorais et qui l'avait cueillie,
Quand le soir fut venu, l'effeuilla dans ma main.

Le soleil est couché, mais gardons, me dit-elle,
Quelque chose du moins du jour évanoui.
L'heure qui vit s'ouvrir cette fleur sous son aile,
Est la même qui vit mon cœur épanoui.

Digitized by Google

Nous ne pouvons, hélas ! enchaîner à la rive
Un seul des flots du temps, qu'il soit amer ou doux;
Mais nous pouvons semer sur l'onde fugitive
Nos débris de bonheur en mémoire de nous !

L'homme heureux de Samos au flot jeta sa bague,
Pour éprouver les Dieux et tenter son bonheur.
Le flot la lui rendit... Nous, jetons à la vague,
A la vague du temps, ce jour et cette fleur !

Et si Dieu nous les rend, même dans l'autre monde,
Rendons grâce à la vie, en disant: Gloire à Dieu !
Le chemin est bien long ! La nuit est bien profonde ;
Mais le ciel n'est pas loin, car l'amour nous a lui.

La méditation *du Lac* enchante par l'harmonie du rhythme et l'élégance des détails ; comme la jeunesse, elle a plus d'éclat que de sentiment. Celle-ci remue doucement et fait rêver sans fin; c'est un souvenir douloureux apaisé, mais non effacé par le temps; elle fait songer à l'idée et non plus à la forme. A ce titre elle est supérieure et justifie le jugement de ceux qui préfèrent les *Harmonies* aux *Méditations,* malgré l'opinion la plus répandue. Mais peut-être que cette supériorité ne tient ici qu'au genre de l'élégie qui a plus besoin de sensibilité que d'imagination.

IX. — *Des nouvelles Poésies philosophiques.*

Toutes les nouvelles poésies philosophiques sont assez faibles, excepté une seule; presque toutes sont l'expression d'une pensée religieuse peu déterminée. La plus médiocre est *Pour une quête;* pauvre d'idée et de style, fort courte d'ailleurs, elle se termine par ces deux vers qui marquent le caractère de philan-

Digitized by Google

thropie sensuelle et mondaine des bals dits de bienfaisance ; ce n'est pas notre faute si l'éloge fort sérieux qu'ils renferment a l'air d'une épigramme.

Le plaisir est une prière,
Et l'aumône une volupté.

Une autre sur *l'Image du Christ écrasant le mal* n'est guère meilleure, c'est une aspiration équivoque et hautaine ; Lamartine invite le Christ à remonter au ciel pour y dire à son Père, *que le don céleste est trop long à venir. Le Trophée d'armes orientales* respire une ardeur martiale et farouche qui rappelle les *Orientales* de Victor Hugo. D'une composition assez sévère, elle manque de netteté et d'élévation. Pourquoi les armes de ce guerrier mort étaient-elles si brillantes ? C'était sa parure, répond le poète, pour

fêter les fiançailles
Avec la belle mort qu'il cherche au lit du sang.

C'est encore dans le goût de Victor Hugo que Lamartine exalte la mission du génie, sous le symbole du *Mont-Blanc* qui brille à tous les yeux, toujours couvert de frimas. Nous avons déjà dit notre pensée au sujet de ces prétentions orgueilleuses des poètes de nos jours. La pièce d'ailleurs est médiocre, sauf le début qui ne manque point de majesté. Nous citerons en entier la petite pièce des *Roses sous la neige*, datée de 1847, pour donner une idée de ce genre de poésie méditative, sans développement et sans conclusion bien nette, comme aussi sans grand mérite de style ou d'expression ; ce sont comme des échos affaiblis des premières *Harmonies*.

Digitized by Google

SUR DES ROSES SOUS LA NEIGE (Monceau, 1847).

Pourquoi, Seigneur, fais-tu fleurir ces pâles roses
Quand déjà tout frissonne ou meurt dans nos climats ?
Hélas ! six mois plutôt que n'étiez vous écloses,
Pauvres fleurs, fermez-vous : voilà les blancs frimas.

Mais non, refleurissez. Le bonheur et les larmes
Dans nos cœurs (Dieu le veut) se rejoignent ainsi :
Si près de ces glaçons ces fleurs ont plus de charmes,
Et si près de ces fleurs l'hiver est plus transi.

Certes ces vers ne manquent point d'art ni de naturel ; mais le dernier vers en est triste et amer, et la portée n'en est pas bien marquée.

X. — *Invocation à l'Esprit Saint.*

Il nous reste à parler de la pièce intitulée : *Invocation à l'Esprit Saint.* Le poète le prie de lui révéler les secrets de l'humanité ; il a préparé son corps et son âme, respecté sa lyre dans les écarts de sa jeunesse ; aujourd'hui ses chants peuvent monter vers Dieu. Cette pièce, d'un ton épique et élevé, semble le début de cette grande épopée humanitaire que Lamartine avait promise et dont *Jocelyn* et *la Chûte d'un ange* n'étaient que des épisodes. A proprement parler, il y a sans doute une sorte d'abus à assimiler l'inspiration poétique et profane à l'inspiration sacrée des prophètes ; mais, outre que notre siècle n'y regarde pas de si près, la pièce est écrite avec un soin et une pureté de style remarquables, et si le but de cette pièce est de faire connaître Dieu aux hommes, on ne peut interdire aux poètes une forme d'introduction consacrée et que rien n'empêche d'être sincère et sérieuse.

Digitized by Google

XI. — *Conclusion.*

Telles sont les dix-huit nouvelles *harmonies*. Ainsi que nous l'avons dit en commençant, elles n'ajoutent que fort peu au mérite du premier recueil des *Harmonies*; et elles auraient dû plutôt, sous le nom de *Mélodies* que portent quelques-unes, faire partie, avec les autres pièces ajoutées aux *Méditations*, d'un nouveau recueil original, quoique inférieur à ses aînés, si une spéculation d'intérêt et de librairie n'avait déterminé leur auteur à les intercaler dans une nouvelle édition de ses œuvres complètes.

Digitized by Google

CONCLUSION GÉNÉRALE SUR LAMARTINE.

—

I. — *Objet et Plan de cette dernière Étude.*

Nous voici arrivé au terme de ce travail. Nous avons passé en revue toutes les poésies lyriques de Lamartine, en cherchant à les ranger dans plusieurs classes plus ou moins précises, et à les apprécier au point de vue moral et littéraire. Cette méthode de critique particulière, bonne peut-être pour se rendre compte du mérite de chaque pièce, a eu l'inconvénient d'offrir une lecture un peu décousue, et de faire perdre de vue l'ensemble de l'œuvre dans la multiplicité des détails. Nous voudrions donc y suppléer ici en déterminant rapidement le caractère et la valeur des différents recueils; en résumant les divers genres où le poète s'est exercé; en le jugeant d'une manière générale et sous le rapport des conditions essentielles du beau; enfin en lui marquant sa place dans l'histoire de notre littérature et dans les fastes de la poésie. Par là, nous pourrons apprécier d'une façon qui paraîtra plus favorable un auteur que nous nous trouvons forcé de critiquer sévèrement peut-être dans quelques parties, tout en professant pour son génie et pour ses ouvrages la plus vive et la plus sincère admiration.

Digitized by Google

II.— *Division des Poésies lyriques de Lamartine.*

Les œuvres lyriques de Lamartine, comprenant environ deux cent-vingt morceaux différents et vingt mille vers, sont renfermées dans cinq ou plutôt dans six recueils publiés de 1820 à 1849, et ont été composés dans un espace de trente-huit ans, depuis 1809, date des *Adieux au Collége de Belley*, jusqu'en 1847. Nous parlons de six recueils au lieu de cinq, parce que toutes les pièces ajoutées en 1849 aux *Premières* et aux *Nouvelles Méditations*, aux *Harmonies*, aux *Mélanges* et aux *Recueillements poétiques*, pourraient, selon nous, en être séparées pour être réunies dans un recueil particulier sous le nom de *Mélodies*, que l'auteur a donné à quelques-unes. Nous y avons joint les trois petits poèmes d'un genre mixte, moitié lyrique ou élégiaque, moitié narratif ou philosophique, du *Dernier chant de Childe-Harold*, du *Chant du Sacre* et de la *Mort de Socrate*.

III.— *Les premières Méditations.*

Les *Premières Méditations*, publiées en 1820, offraient en germe et d'une manière un peu confuse toutes les qualités et tous les défauts des recueils postérieurs, idées religieuses et élevées, sentiments délicats et mélancoliques, élégance et harmonie enchanteresse, aspiration générale au spiritualisme et à l'infini, avec un peu de vague dans la forme et dans la pensée. Elles se distinguent par la correction soutenue et la fermeté du style, aussi bien que par la justesse et la moralité habituelles du fond, et nous offrent surtout des modèles de poésie phi-

Digitized by Google

losophique dans les pièces de *l'Homme*, adressées à lord Byron; de *l'Immortalité* et de *la Prière*; de l'ode élégiaque, si l'on peut parler ainsi, dans *le Lac* et *le Vallon*; de l'ode religieuse, dans *la Providence à l'homme* et l'imitation de *la Poésie sacrée*; enfin de l'ode proprement dite, dans *l'Enthousiasme, la Gloire* et *le Génie*.

IV. — *Les Nouvelles Méditations.*

Les *Nouvelles Méditations*, publiées en 1824, d'une inspiration moins pure, mais plus personnelle et plus sentie, marquent un progrès dans le style plus riche encore et plus coloré que celui des *Premières*. Moins idéal et moins religieux, le poète avec plus d'indépendance se livre aux molles douceurs de l'élégie passionnée dans *Ischia*, *Sapho*, *Élégie*, et surtout un *Chant d'amour*; ou de l'élégie funèbre dans *le Crucifix* et *le Poète mourant*; mais il relève encore noblement ses regards vers le ciel dans les pièces intitulées: *Solitude*, *Consolation* et *la Chûte du Rhin;* enfin il réunit toutes les formes de sa poésie dans les divers morceaux qui composent la pièce des *Préludes*.

V. — LE DERNIER CHANT DE CHILDE-HAROLD. LA MORT DE SOCRATE ET LE CHANT DU SACRE.

Entre les *Méditations* et les *Harmonies* parurent trois poèmes plus étendus, mais qui se rattachent encore à la poésie subjective. *Le dernier chant de Childe-Harold*, malgré de grandes beautés de détails, est faiblement conçu et de beaucoup inférieur par la

Digitized by Google

pensée et par le style à lord Byron, son modèle. *La mort de Socrate* semble, de son côté, un pastiche du Phédon, faite par un chrétien d'une foi douteuse, et elle a perdu la majesté sévère du philosophe grec, sans la remplacer par l'idéal et le pathétique propres au poète. Il n'y est point assez lui-même, et d'ailleurs ne peut embrasser une carrière aussi étendue. Enfin le *Chant du Sacre* pèche également par l'ensemble et la composition, quoique renfermant des passages pleins d'élévation et que Lamartine seul pouvait trouver. En somme, ces trois poèmes, d'un genre équivoque, ajoutèrent peu à la gloire de notre poète; dans ces trois poèmes imités ou officiels l'inspiration n'est ni assez naturelle, ni assez profonde.

VI. — *Les Harmonies.*

Les *Harmonies* publiées en 1830, en quatre livres, ont un caractère tout différent. Elles renferment, selon nous, les poésies les plus parfaites de Lamartine et marquent l'apogée de son talent avec quelques symptômes de décadence. Elles sont assurément son ouvrage le plus original et le plus fortement empreint de son génie religieux et mélancolique. Dans aucun autre recueil on ne trouve autant de pièces admirables et d'une aussi haute portée; dans aucun autre l'image, timide encore dans les *Premières Méditations*, trop vive peut-être dans les *Nouvelles*, n'est mieux fondue avec la pensée et le sentiment. Jamais le poète n'a chanté d'une voix plus pénétrante l'éternel problème de notre nature et de notre destinée. Mais la forme commence à être quelquefois flottante, indécise et moins correcte. Là dominent l'élégie religieuse ou do-

Digitized by Google

mestique, la contemplation enthousiaste ou tranquille de la nature, ou l'analyse réfléchie de la conscience et de l'humanité, aboutissant également à la glorification de son divin auteur et à la pensée idéale de l'infini. La vie domestique est admirablement sentie et décrite dans la *Bénédiction de Dieu*, *l'Hymne de l'enfant*, la *Pensée des morts*, le *Souvenir d'enfance*, *Milly* et la *Cantate pour une maison de charité ;* la poésie descriptive porte merveilleusement à Dieu dans l'*Hymne de la nuit*, l'*Hymne du matin*, le *Paysage dans le golfe de Gênes*, *l'Occident*, *l'Infini dans les cieux*, *le Chêne*, *le Rossignol* et le *Cantique sur l'Eternité de la nature ;* enfin, Dieu n'est pas moins senti et moins bien glorifié par la poésie intime et psychologique des pièces intitulées : *l'Humanité*, *Désir*, *Hymne au Christ*, l'*Epître à M. Sainte-Beuve*, l'*Hymne de la mort*, *la Voix humaine*, *le Premier Jour de l'année* et le *Solitaire*.

VII. — *Les Mélanges poétiques.*

Nous plaçons immédiatement après les *Harmonies*, pour le mérite comme pour la date, les *Mélanges* publiés, il est vrai, après les *Recueillements poétiques*, mais supérieurs à ceux-ci et composés auparavant, c'est-à-dire de 1831 à 1834. Appartenant à un ordre d'idées moins élévé, moins général que les *Harmonies*, et plutôt politique ou personnel que religieux, elles rappellent quelquefois les *Méditations* par l'élégance et la précision des tours et des pensées. Les plus remarquables sont des épîtres familières sur la philosophie politique, pleines de charme et de facilité, et adressées *à Casimir Delavigne*, *à Walter-Scott*, *à Némésis*, *à une jeune Arabe* ; ou des plaintes et des

Digitized by Google

souvenirs de joie et de douleurs domestiques, tels que *Gethsemani*, *la Cloche*, les *Rêveries du jeune âge* et l'*Épître adressée aux enfants de Madame de Genoude*. Le recueil manque de caractère et d'unité, et renferme un grand nombre d'impromptus peu dignes de la publicité.

VIII. — *Les Recueillements poétiques.*

Les *Recueillements poétiques*, publiés en 1838, forment, selon nous, le plus faible des recueils de Lamartine. Beaucoup ne sont que des impromptus d'album ; d'autres plus étendus, mais aussi plus répréhensibles encore par la forme aussi bien que par le fond, ne sont que des déclamations anti-sociales et anti-religieuses que l'on avait pu pressentir dès les *Premières Méditations*, dans l'ode du *Désespoir*, dans la pièce dite *Réflexion* des *Nouvelles Méditations*, dans l'*harmonie de Novissima Verba* ; mais cela n'approchait pas de l'audace impie et socialiste de *l'Épître à M. de Genoude*, ou de l'*Utopie adressée à M. Bouchard*. Le style est aussi beaucoup plus faible, plus incorrect, plus pénible et plus prétentieux, surtout dans l'*Épître à M. Adolphe Dumas* et dans le *Tombeau de David*. Les *Recueillements* les plus remarquables sont des élégies funèbres, *à M. Wap, sur la mort de Julia; à une jeune Fille qui avait perdu sa Mère; la Cloche du Village* ; *sur la mort de Madame la duchesse de Broglie* ; ou bien encore quelques poésies familières ou philosophiques, tels que *la Femme* et l'*Épître à une jeune Femme poète*, bien qu'inférieures aux chefs-d'œuvre des recueils précédents.

Digitized by Google

IX. — *Les Mélodies.*

Enfin cinquante *Mélodies* ou pièces nouvelles parurent dans l'édition de ces divers recueils publiés par l'auteur en 1849. Ces pièces, fort inégales, mais généralement plus courtes et plus faibles que les *Harmonies* et les *Méditations*, sont supérieures aux *Recueillements* et même à la plupart des *Mélanges poétiques*, et se distinguent par un caractère particulier. Par leur fond et leur forme, leur mérite et leur étendue, elles tiennent le milieu entre les belles et grandes pièces des premiers recueils, et les impromptus de salon répandus dans les deux derniers. Elles ont encore pour objet la description de la nature et la destinée de l'homme, l'élégie d'amour ou plaintive et l'aspiration à l'infini ; mais au lieu de ces larges développements, de ces tableaux magnifiques, de ces analyses profondes, de ces chants pleins de charme ou de mélancolie, on ne trouve plus qu'une pensée fugitive inspirée par la circonstance et renfermée dans un cadre restreint. Le paysage est réduit à une fleur où le poète voit l'image allégorique de la vie ; la philosophie, à un trait plus ou moins profond ; les plaintes, à un soupir ; l'élégie d'amour, à un compliment. La pensée en est assez précise, mais sans élévation ; la composition habile et exacte, mais sans étendue ; le style travaillé, mais souvent sans naturel et sans correction. On n'y voit au reste presque plus de poésie d'album, ni de déclamations socialistes ou humanitaires, ni de ces écarts de style et de pensée qui déparaient les *Recueillements*.

Digitized by Google

Le genre qui domine est celui d'une allégorie morale, élégiaque ou philosophique, empruntée à quelque objet de la nature ou à quelque événement particulier; et les plus remarquables de ces mélodies allégoriques nous paraissent être *la Charité*, *les Pavots* et *le Coquillage* ajoutées aux *Premières Méditations;* les *Adieux à Graziella*, l'*Épître à une jeune Fille qui avait raconté un rêve*, les *Fleurs sur l'Autel*, *le Lézard*, ainsi qu'une *Ode sur l'ingratitude des peuples*, ajoutées aux *Nouvelles Méditations*; une *Invocation du poète*, un *Souvenir à la princesse d'Orange*, *une Fleur* et *les Saisons*, ajoutées aux *Harmonies*; enfin la pièce intitulée: *un Nom*, ajoutée aux *Recueillements poétiques.*

X. — *Résumé des six Recueils.*

Ainsi, Lamartine proclamant d'abord la nature spirituelle et morale de l'homme et la perfection infinie de son auteur dans les *Premières Méditations*, si élégantes, mais un peu vagues, jette encore ici-bas, dans les *Nouvelles Méditations* plus brillantes, mais moins pures, un regard plein d'enivrement ou de mélancolie. Puis, après s'être essayé avec moins de succès dans des poèmes philosophiques plus étendus; reportant dans les *Harmonies*, les yeux vers le ciel, il chante d'une voix douce et attendrie notre destinée mystérieuse et la grandeur de Dieu empreinte dans toute la création, et jamais poésie plus élevée ou plus pénétrante n'avait retenti dans le monde. Bientôt le poète redescend sur la terre pour ne plus la quitter; il converse avec ses amis et les dames dans les *Mélanges*; il pleure sa fille et ses

Digitized by Google

proches dans les *Recueillements*, et son génie s'égare un instant dans des rêveries chimériques et sacriléges, ou dans le babil frivole des salons ; il retrouve à la fin de ses jours, dans les *Mélodies*, des accents doux et tristes pour charmer sa vieillesse et chanter encore les fleurs et les merveilles de la nature ; mais son âme ne s'élève plus vers les cieux, et semble fatiguée d'avoir vainement poursuivi l'infini dans les élans passagers et les images fugitives de la poésie.

XI. — *Exemple du genre dominant de Lamartine.*

Si l'on veut voir le point de départ, le point culminant et la déchéance de notre poète pour le style et pour les pensées, il faut lire les *Adieux au Collége de Belley* en 1809, ou même la première *méditation, l'Isolement*, que nous avons citée dans ces études ; puis l'*harmonie de la Bénédiction de Dieu dans la Solitude ;* enfin la petite *mélodie des Roses sous la Neige*, citée plus haut et composée en 1847. Mais fidèle à notre méthode d'apprécier les auteurs par leurs chefs-d'œuvre, et d'appuyer notre critique par des citations, nous allons transcrire ici, comme le type le plus complet de la poésie de Lamartine, *le Clair de Lune* tiré de la dixième *harmonie* du deuxième livre. Après une exposition pleine de charme et d'imagination, quoique un peu chargée peut-être, de la marche de la lune dans le ciel éclairant le bord de la mer, Lamartine se demande avec une élégante précision pourquoi elle éclaire ainsi un si beau spectacle sans spectateur ; alors s'élançant sans effort dans les régions de l'idéal, il

Digitized by Google

proclame qu'elle sert à élever notre âme vers Dieu, et il la prie de lui porter ses vœux et ses chants. Il n'est pas nécessaire sans doute de montrer combien cette idée est juste, noble et originale. Mais dans la poésie, la pensée sans l'exécution n'est rien; c'est comme une intention sans effet ; or, il faut voir maintenant avec quelle magie de style incroyable, quel accent aimable et pénétrant le poète fait passer dans notre âme, au moyen des images et de l'harmonie, cette vérité confusément entrevue par tous, mais que le génie seul peut faire arriver à ce degré d'évidence et de persuasion.

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles ;
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,
Elle éclaire de loin la route des étoiles,
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.

A sa clarté tremblante et tendre,
L'œil qu'elle attire aime à descendre
Les molles pentes des coteaux,
A longer ces golfes sans nombre
Où la terre embrasse dans l'ombre
Les replis sinueux des eaux !

Il aime à parcourir la voûte
Où son disque trace la route
Des astres noyés dans les airs,
A compter la foule azurée
Des étoiles dans l'empyrée,
Et des vagues au bord des mers.

A travers l'ombre opaque et noire
Des hauts cyprès du promontoire,
Il voit sur l'humide élément
Chaque flot où sa lueur nage,
Rouler, en mourant sur la plage,
Une écume, un gémissement.

Digitized by Google

Couverte de sa voile blanche,
La barque sous son mât qui penche,
Glisse et creuse un sillon mouvant;
De la rive on entend encore
Palpiter la toile sonore
Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!
Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes,
Mais fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux objets de ton amour!
A peine sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,
Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;
Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi!

Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,
Astre ami du repos, des songes, du silence,
Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;
Mais du monde moral flambeau mystérieux,
A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,
Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée!
Ce jour inspirateur et qui la fait rêver,
Vers les choses d'en-haut l'invite à s'élever;
Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,
Cet espace infini que sans cesse elle habite;

Digitized by Google

Tu luis entre elle et Dieu comme un phare éternel,
Comme ce feu marchant que suivait Israël ;
Et tu guides ses yeux de miracle en miracle,
Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,
Où celui dont le nom n'est pas encor trouvé,
Quoiqu'en lettres de feu sur les sphères gravé,
Autour de sa splendeur multipliant les voiles,
Sema derrière lui ces portiques d'étoiles !

Luis donc, astre pieux, devant ton créateur !
Et si tu vois celui d'où coule ta splendeur,
Dis-lui que sur un point de ces globes funèbres
Dont les rayons lointains consolaient les ténèbres,
Un atome perdu dans son immensité,
Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté !

XII.— *Classification des poésies de Lamartine en plusieurs genres.*

Après ce coup d'œil jeté sur le génie de Lamartine, examinons en particulier chacun des genres où il s'est exercé, afin de mieux marquer son rang dans notre littérature. Les deux cent-vingt pièces de vers de ces six recueils peuvent se ranger sous onze classes différentes, renfermant chacune un nombre de pièces égales ou vingt environ, savoir: les odes, les impromptus d'album et les poésies politiques se rattachant plus ou moins à la poésie lyrique, les élégies amoureuses, domestiques, funèbres ou religieuses, enfin les poèmes philosophiques ayant la forme d'une épître ou d'une allégorie, d'une description ou d'une analyse psychologique, sans parler de quelques essais épiques, bucoliques ou dramatiques. Nous prions encore une fois le lecteur d'excuser des divisions toujours un peu arbitraires, et qui rentreraient les unes dans les autres ; ainsi plus d'une ode

Digitized by Google

est politique, plus d'une allégorie est élégiaque, plus d'une épître est philosophique. C'est pour nous, avant tout, un cadre qui nous permet d'apprécier Lamartine d'une manière plus juste et plus précise.

XIII. — *Les Odes.*

L'ode, dans Lamartine, est consacrée tantôt à chanter la gloire du génie littéraire, tantôt à exalter une opinion politique, tantôt enfin à célébrer une doctrine philosophique ou religieuse. On trouve dans toutes ses odes de l'harmonie, de l'élévation et de la grâce. Mais l'objet n'en est pas toujours assez précis, ni le sentiment assez vif ou assez profond; aussi quoique pleines de belles strophes, elles ne présentent point un ensemble parfait, ni un tissu assez serré. Les plus belles se trouvent dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*; et on peut prendre pour type les plaintes imitées de Job et citées dans cette étude, ou quelques strophes, citées plus haut, du *Cantique sur l'éternité de la Nature.*

XIV. — *Les Impromptus.*

Les *Impromptus* de circonstance, inscrits complaisamment sur des albums, méritaient peu d'être publiés, bien que quelques-uns un peu plus étendus aient de la grâce et des traces d'une sérieuse inspiration. On ne les trouve d'ailleurs que dans les *Mélanges* et les *Recueillements*; et ils se rattachent aussi aux *Épîtres* et aux *Mélodies.* Tel est le dixième des *Recueillements poétiques*, intitulé: *Amitié de Femme*, que nous avons déjà cité. La plupart sont en effet des

Digitized by Google

madrigaux souvent insignifiants, sans charme et sans portée.

XV. — *Les poésies politiques.*

La poésie politique revêt dans Lamartine plusieurs formes, l'ode, l'épître ou le discours philosophique; comme aussi elle a changé souvent de couleur et d'opinion. Lyrique, royaliste et catholique dans les *Méditations*, elle perd un peu de son caractère religieux et croyant dans l'*Hymne au Christ* et l'*ode aux Chrétiens*, des *Harmonies*; dans les *Mélanges*, Lamartine exprime sous la forme de l'épître des doctrines constitutionnelles. Tour à tour lyrique ou discursive dans les *Recueillements*, sa muse expose les utopies les plus étranges et les plus déclamatoires; enfin dans les *Mélodies*, Lamartine exprime tantôt le découragement dans l'*Ode sur l'Ingratitude des Peuples*, et tantôt une confiance banale en l'avenir dans l'*Ode des Révolutions*. Partout on sent une conviction molle et flottante, quoique souvent exposée en beaux vers. Le fragment cité plus haut de l'épître de Walter Scott sur le duc de Bordeaux peut donner d'ailleurs une idée du merveilleux talent de l'auteur pour accommoder le langage de la poésie aux idées abstraites de la politique. Nous y rattachons le *Chant du Sacre* où l'auteur est resté un peu au dessous de lui-même.

XVI. — *Résumé des poésies proprement lyriques.*

Ces trois genres de poésie, l'ode, l'impromptu et le discours politique, bien que souvent fort différents, sont quelquefois réunis dans un même morceau et se ressemblent par le point qu'ils sont tous trois le pro-

Digitized by Google

duit d'un sentiment exalté par des circonstances actuelles, extérieures et plus ou moins fugitives. Quoique Lamartine possède quelques facultés du poète lyrique, telles que l'imagination, l'élévation des idées et l'harmonie, le sentiment est chez lui trop réfléchi et trop peu viril et extérieur en quelque sorte pour qu'il donne la vie à une idée et la rende saillante et populaire. Aussi n'est-ce point là sa gloire principale. Si l'on veut voir ce que son beau talent peut produire dans cette poésie émue par l'inspiration du moment, on peut lire dans les *Mélanges*, l'*ode à Némésis*, remarquable par la verve et l'élévation des pensées et dont nous avons cité une partie.

XVII. — *Les Elégies d'amour.*

Lamartine est bien supérieur dans l'élégie que l'on trouve dans tous ses recueils et sous toutes les formes; on peut même dire qu'il n'est enthousiaste que par instants, tandis que son génie est habituellement élégiaque. Les idées éveillent en lui plutôt un sentiment triste, méditatif et réfléchi que des transports et des élans impétueux. Son style, pur et gracieux, mais un peu vague et nuageux, convient aussi moins bien à l'ode qu'à l'élégie. Celle-ci varie selon son objet. Elle est généralement consacrée à l'amour dans les *Méditations*, et si elle n'est pas toujours assez passionnée, elle est toujours chaste, harmonieuse, délicate et mêlée à la pensée de la mort et de l'Eternité. C'est là son caractère original et son plus grand charme. C'est donc un de ses titres de gloire, bien qu'elles tiennent peu de place dans ses œuvres. Parmi les *Mélodies*, quelques compliments de sa vieillesse adressés à de jeunes

Digitized by Google

femmes nous paraissent moins délicats et moins heureux. Il faut lire et relire, pour connaître toute la beauté de ces poésies de Lamartine, le magnifique *Chant d'amour* qui termine les *Nouvelles Méditations*, ou bien encore *le Lac* et le premier morceau des *Préludes* que nous avons rapportés en entier.

XVIII. — *Les Elégies domestiques.*

L'élégie domestique, moins brillante, nous paraît supérieure encore par l'union des idées élevées et morales du devoir et de la famille, avec le charme des descriptions de la campagne et le tableau idéal de la vie commune, sans que jamais la réalité du sujet nuise à la distinction des pensées. Rien de plus parfait, selon nous, que ces poésies si séduisantes et si pures, trop rares peut-être dans ces recueils, mais que l'on retrouve dans *Jocelyn*. Rien ne fait plus honneur au génie et au cœur de Lamartine que le dernier chant des *Préludes* cité plus haut, les *Rêveries du jeune âge* et les *Souvenirs d'enfance* cités parmi les *Méditations*, les *Mélanges* et les *Harmonies*.

XIX. — *Les Elégies funèbres.*

L'élégie domestique, lorsqu'elle s'applique aux morts, est empreinte d'une mélancolie encore plus noble et plus pénétrante ; elle rappelle la pensée de la destinée de l'homme ici-bas et ses immortelles espérances. Elle aime à s'appuyer sur la foi et y puise une nouvelle source de doux attendrissement et de sublimes consolations. Aussi sont-elles le plus bel ornement des *Recueillements poétiques*, et se retrouvent-elles dans

Digitized by Google

toutes les poésies de Lamartine. Notre sympathique admiration se partage entre les strophes adressées à M. Wap sur la *Mort de Julia*, et l'*Epître adressée aux enfants de Madame de Genoude*, citées parmi les *Recueillements*.

XX. — *Les Elégies humanitaires.*

Enfin la nature et la fin de l'homme en général sont souvent l'objet dans Lamartine d'un genre d'élégie à peu près inconnu avant lui, et qui se distingue des poésies philosophiques par un sentiment plus personnel ; elles sont aussi fort belles, quoique le fond en soit moins sûr et plus chimérique. Quelquefois même on y trouve des accents de doute ou de panthéisme, de murmure ou de désespoir, qui font une impression pénible sur le lecteur. Elles ont encore le défaut d'entretenir une vague rêverie au lieu d'un courage salutaire ; un dégoût peu moral des merveilles de la nature et des bienfaits de la société, et cette disposition maladive des esprits de notre temps, cause secrète de plus d'un suicide et l'ennemie de la résignation et du devoir. Nous ne pouvons donc les louer sans réserve, malgré l'éclat du style et la vérité des sentiments, et nous offrons comme modèle l'*Isolement* et le *Poète mourant*, parmi les *Méditations*, et l'*harmonie* pour le *Premier jour de l'année*.

XXI. — *Résumé des Elégies.*

Ce que nous venons de dire fait comprendre quel est le caractère du génie de Lamartine, c'est l'élégie, mais agrandie par les perspectives de la foi, mêlant

Digitized by Google

des sentiments personnels à de mystérieuses vérités, en un mot religieuse et philosophique en même temps que personnelle et touchante. Le style en est à peu près parfait, c'est-à-dire que le coloris éclaire la pensée et exprime le sentiment sans étouffer l'une ni l'autre, et que le cœur est ému encore plus que la raison satisfaite ou l'oreille charmée. En un mot, c'est l'élégie élevée à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte, comme les fables de La Fontaine et les comédies de Molière ont élevé ces deux genres à une perfection supérieure à ces genres même, et que sans doute on n'égalera jamais. Comme type se rattachant à la fois à l'amour, à la famille, à la mort et à la destinée humaine, nous recommandons la mélodie d'une *Fleur* citée plus haut et ajoutée aux *Harmonies*.

XXII.— *Division des poésies philosophiques.*

La poésie philosophique qui a de si grands rapports avec l'élégie humanitaire, si l'on peut parler ainsi, en diffère toutefois par l'impersonnalité ; le sentiment y est moins vif et la pensée en est plus profonde ; le rhythme est aussi un peu différent. Tandis que l'élégie procède par stances symétriques, l'autre emploie les vers alexandrins continus qui répondent mieux au discours soutenu. Elle peut d'ailleurs prendre tous les tons et toutes les formes. C'est tantôt une épître et tantôt un entretien direct du poète avec le lecteur ; cet entretien peut à son tour rouler sur l'analyse de l'homme et de ses facultés ou sur le spectacle de la nature; enfin, cette poésie peut n'être qu'une allégorie ou réflexion inspirée par les rapports du monde physique et du monde moral ; il y a donc quatre sortes de poésies philosophiques.

Digitized by Google

XXIII. — *Les Epîtres.*

La première est l'épître familière ou élevée, sérieuse ou badine. Lamartine réussit mal dans cette dernière, témoin celle qu'il adresse *à M. Adolphe Dumas.* Mais dans les autres il excelle, quoiqu'il manque toujours un peu d'abandon et de facilité. Elles ont pour objet l'homme et la société, l'art ou la nature, la politique ou la vie de famille, la satire ou un compliment. On y retrouve un mélange heureux de traits intimes et personnels et de pensées générales. Quelques-unes sont trop longues, quoique ordinairement bien composées. Le style en est le plus souvent coulant et naturel, quelquefois négligé ou prétentieux. Les épîtres les plus remarquables sont parmi les *Mélanges* et les *Harmonies.* Celle que Lamartine adresse *à Walter Scott,* la plus longue de toutes, est un chef-d'œuvre. Toutefois, elles ont moins de ces traits heureux et spirituels que l'on voit si fréquemment dans Horace et dans Voltaire.

XXIV.— *Les Poésies psychologiques.*

Il y a pour le poète deux moyens de s'élever à la contemplation de Dieu et de l'infini, savoir : l'homme et la nature; Lamartine les emploie tous les deux avec succès. Jamais avant lui on n'avait exprimé les pensées abstraites de la philosophie avec une pareille magie de style et un plus grand bonheur d'expression. Doué des plus belles facultés poétiques, Lamartine semble faire parler à sa muse, sans effort, le langage de la plus haute métaphysique, répandant

Digitized by Google

les fleurs, les images, les comparaisons et les figures les plus claires et les plus élégantes, en un mot tous les trésors de son génie, sur les questions les plus sèches et les plus ardues. C'est surtout dans les *Méditations* et les *Harmonies* qu'il triomphe comme en se jouant des plus grandes difficultés. Cet accord merveilleux de la poésie et de la philosophie, si rare même dans Voltaire et Boileau, semble ici le produit naturel de ce beau génie. D'ordinaire cette analyse de l'âme se confond avec le problème de notre destinée et les louanges de Dieu, notre principe et notre fin; quelquefois cependant elle n'aboutit qu'au doute ou à une profession de foi équivoque et incomplète. Comme type de cette poésie psychologique et morale, nous avons cité un fragment des *Harmonies* sur *l'Humanité*, et *la Prière* parmi les *Premières Méditations*. C'est à cette philosophie poétique que nous rattachons en grande partie le *Dernier chant de Childe-Harold* et la *Mort de Socrate*, bien que dans le premier surtout, la description et le récit tiennent assez de place. D'ailleurs ces deux poèmes, ainsi que nous l'avons vu, ajoutent peu à la gloire de Lamartine, comme poète philosophique, soit parce qu'ils sont une imitation nécessairement imparfaite, soit parce qu'ils sont trop étendus ou trop sévères pour la portée de son génie facile et spontané.

XXV. — *Les poésies descriptives.*

Le spectacle de la nature, de ses grandeurs et de ses charmes, porte plus facilement l'esprit vers son auteur, et prête davantage aux couleurs de la poésie.

Digitized by Google

L'écueil dans ce genre, pour une riche imagination, c'est de s'arrêter à la description et d'oublier le but principal. Lamartine y échoue rarement, et au lieu de décrire pour décrire, comme les poètes de l'Ecole impériale, Lamartine en véritable artiste ne se sert de la description que comme d'un moyen de charmer et d'ébranler notre imagination, et ne perd point de vue l'objet de son poème. Ou plutôt sous l'empire d'une inspiration véritable, le tableau se confond avec l'idée mère, et tout est ramené naturellement à l'unité ; tout tend à l'effet déterminé. Seulement cette description est quelquefois un peu trop longue et trop chargée ; les images en sont fantastiques, et la conclusion en est plutôt panthéiste que religieuse. Ces paysages sont parmi les *Harmonies* et les *Méditations*. Comme modèle de cette poésie descriptive et philosophique, on peut relire le *Clair de lune* dans l'*harmonie* intitulée : *Paysage dans le Golfe de Gênes*, et qui, en formant la première partie, peut se détacher du reste de la pièce.

XXVI. — *Les Allégories.*

Les *Allégories*, comme nous l'avons vu, sont la plupart des *Mélodies* ou dernières pièces de l'auteur; le sujet en est emprunté aux merveilles de la nature qui portent l'âme vers Dieu ou l'invitent à se replier sur elle-même. Ce sont des descriptions en miniature ou plutôt restreintes à une fleur ou à un insecte, renfermées dans un cadre étroit et n'aboutissant qu'à une pensée unique et détachée. Sans avoir l'importance ou l'étendue des descriptions antérieures, ni leur haute portée religieuse ou morale, elles font une assez

Digitized by Google

forte impression sur l'esprit lorsque les rapports de la création avec l'homme ou avec Dieu sont exacts et sensibles, que la composition est sévère, et les détails également parfaits. Telles sont quelques-unes de ces poésies ajoutées en 1849 aux recueils précédents; telle est en particulier la mélodie de la *Charité* ajoutée aux *Premières Méditations*, et la *Cloche* parmi les *Mélanges*. Mais ces petites pièces, comme les *impromptus*, sont en général au dessous de son génie. De même les poèmes philosophiques de plus longue haleine, comme le *dernier chant de Childe-Harold*, semblent exiger trop de travail, de fécondité et de force de création. Dans les unes, son inspiration est à l'étroit, dans les autres, elle se perd, s'épuise, et lui fait défaut; c'est dans un poème d'une médiocre étendue qu'elle a toute sa puissance et tout son éclat, et que Lamartine est à la fois philosophe et poète.

Résumé des poésies philosophiques.

Lamartine n'a donc guère moins excellé dans la poésie philosophique que dans l'élégie, soit qu'il trouve dans une épître, des questions de politique ou de morale, d'art ou de religion, soit qu'il trouve dans l'étude de l'homme la lecture de Platon ou le malheur de Childe-Harold la preuve de nos nobles destinées, soit qu'il lise dans le livre de la création le nom de son créateur, soit enfin que les beautés de la nature, un tableau, une circonstance particulière lui suggère de courtes réflexions sur lui-même ou sur le monde moral dont tout ici-bas lui semble le reflet. Et si sa pensée toujours élevée n'est pas tou-

Digitized by Google

jours juste et infaillible, l'expression en est le plus souvent pleine d'élégance et d'éclat. Seulement à la différence des autres poètes, et de Voltaire en particulier, qui expose d'une manière froide et précise ses idées sur les lois des esprits et des corps dans ses discours en vers, Lamartine apporte dans cette analyse et ces descriptions, une âme émue, rêveuse, aussi avide de sentir que de connaître, et d'aimer que de comprendre. On peut trouver réunies ces quatre formes de la poésie philosophique dans un fragment de l'*harmonie* sur les *Souvenirs d'enfance* que nous avons cité plus haut, et adressé à M. Gérard de Bienassis. En effet, dans cette épître, le poète peint la vie humaine sous l'allégorie d'un ruisseau plus pur à sa source que dans son cours, en vers délicieux.

XXVIII. — *Essais dans d'autres genres.*

On rencontre dans les recueils lyriques de Lamartine des essais de poésie épique, dramatique et pastorale. La description d'une bataille que nous avons citée, et qui forme le troisième morceau des *Préludes*, et quelques passages du *Dernier Chant de Childe-Harold*, semblent un beau fragment d'épopée. Mais malgré le mérite incontestable de ces ébauches, il est évident pour nous que le drame et l'épopée ne conviennent pas à son génie plutôt contemplatif et analytique, que puissant et inventif. Seulement il a prouvé dans quelques *Harmonies*, et surtout dans *Jocelyn*, qu'il aurait pu, dans un récit simple et attachant, devenir le poète de la vie domestique, et être l'Homère d'un genre plein de charme, dans lequel l'on compte déjà plus d'un essai, mais pas encore de chef-d'œuvre, et

Digitized by Google

nous regrettons qu'il ait manqué ce beau titre de gloire qu'il lui eut été plus facile qu'à tout autre peut-être de conquérir.

XXIX. — *Caractère du Génie de Lamartine.*

Les nombreuses espèces de vers où il s'est exercé peuvent se réduire à quatre : l'ode, l'élégie et la poésie descriptive ou philosophique ; et parmi celles-ci, c'est l'élégie qui forme partout le caractère particulier de son génie, ou plutôt il n'y a point de pièce peut-être où il n'ait ces quatre caractères réunis ; philosophe par le fond, lyrique par le rhythme et le tour des idées, coloriste par les images, élégiaque par le sentiment. Le nom même de ses œuvres, *Méditations*, *Recueillements*, *Harmonies*, *Hymne*, *Mélodie*, *Cantique*, caractérise une élégie lyrique, ou un paysage religieux, si l'on peut s'exprimer ainsi. Au lieu de chercher à faire rentrer ces poèmes dans un des genres consacrés où la critique prétendait confiner le génie, ou d'inventer des genres nouveaux pour une poésie aussi nouvelle et aussi merveilleuse ; il vaut mieux dire que jamais l'élégie ne s'était élevée si haut, et que, par la forme aussi bien que par le fond, elle sort des bornes étroites de tel ou tel genre, comme l'*Épopée d'Homère*, les *Fables de Lafontaine* ou les *Oraisons funèbres de Bossuet*, pour n'être plus que la forme dominante de la poésie la plus parfaite et de la philosophie la plus éloquente. Pourquoi faut-il que la conclusion en soit trop souvent molle, énervante, ou même sceptique et désespérée ; les détails un peu longs, et le coloris un peu chargé; défauts d'une âme trop tendre et d'une imagination

Digitized by Google

trop riche, que la foi et la raison ne guident pas toujours. Nous voudrions trouver une pièce qui réunisse, sinon toutes les variétés de l'ode et de l'élégie, de la description et de la philosophie, au moins les traits principaux de l'enthousiasme religieux et du paysage mélancolique, et cette triste et ardente aspiration vers l'idéal et l'infini. Le *Clair de Lune,* déjà cité, manque un peu de cet élan lyrique, partie essentielle de ce grand poète. Nous avons cru rencontrer toutes ces conditions dans la neuvième *harmonie* du quatrième livre, ou le *Cantique sur l'Eternité de la nature et la Brièveté de l'homme.* Rien n'y manque, ni l'enthousiasme, ni le rhythme, ni le mouvement de l'ode, ni les plaintes de l'élégie, ni la description éclatante, ni la profondeur de la pensée, non plus que l'excès dans l'image, les longueurs dans les détails, et les idées équivoques ou dangereuses.

Roulez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité !
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité !
Et vous, comètes vagabondes,
Du divin océan des mondes
Débordement prodigieux,
Sortez des limites tracées
Et révélez d'autres pensées
De celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature !
A qui la main pleine de jours
Prête des forces sans mesure,
Des temps qui renaissent toujours !
La mort retrempe ta puissance,
Donne, ravis, rends l'existence
A tout ce qui la puise en toi ;
Insecte éclos de ton sourire,

Digitized by Google

Je nais, je regarde et j'expire,
Marche et ne pense plus à moi !

Vieil océan, dans tes rivages
Flotte comme un ciel écumant,
Plus orageux que les nuages,
Plus lumineux qu'un firmament !
Pendant que les empires naissent,
Grandissent, tombent, disparaissent
Avec leurs générations,
Dresse tes bouillonnantes crêtes,
Bats ta rive ! et dis aux tempêtes :
Où sont les nids des nations ?

Toi qui n'est pas lasse d'éclore
Depuis la naissance des jours,
Lève-toi, rayonnante aurore,
Couche-toi, lève-toi toujours !
Réfléchissez ses feux sublimes,
Neige éclatante de ces cimes,
Où le jour descend comme un roi !
Brillez, brillez pour me confondre,
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,
Vous subsisterez plus que moi !

Et toi qui t'abaisse et t'élève
Comme la poudre des chemins,
Comme les vagues sur la grève,
Race innombrables des humains,
Survis au temps qui me consume,
Engloutis-moi dans ton écume,
Je sens moi-même mon néant ;
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?
Ce qu'est une goutte de pluie
Dans les bassins de l'océan !

Vous mourez pour renaître encore,
Vous fourmillez dans vos sillons !
Un souffle du soir à l'aurore
Renouvelle vos tourbillons !
Une existence évanouie
Ne fait pas baisser d'une vie

Digitized by Google

Le flot de l'être toujours plein ;
Il ne vous manque quand j'expire
Pas plus qu'à l'homme qui respire
Ne manque un souffle de son sein !

Vous allez balayer ma cendre ;
L'homme ou l'insecte en renaîtra !
Mon nom brûlant de se répandre
Dans le nom commun se perdra ;
Il fut ! voilà tout ! bientôt même
L'oubli couvre ce mot suprême,
Un siècle ou deux l'auront vaincu !
Mais vous ne pouvez, ô nature !
Effacer une créature ;
Je meurs ! qu'importe ? j'ai vécu !

Dieu m'a vu ! le regard de vie
S'est abaissé sur mon néant,
Votre existence rajeunie
A des siècles, j'eus mon instant !
Mais dans la minute qui passe
L'infini de temps et d'espace
Dans mon regard s'est répété !
Et j'ai vu dans ce point de l'être
La même image m'apparaître
Qu'à vous dans votre immensité !

Distances incommensurables,
Abîmes des monts et des cieux,
Vos mystères inépuisables
Se sont révélés à mes yeux !
J'ai roulé dans mes vœux sublimes
Plus de vagues que tes abîmes
N'en roulent, ô mer en courroux !
Et vous, soleils aux yeux de flamme,
Le regard brûlant de mon âme
S'est élevé plus haut que vous !

De l'être universel, unique,
La splendeur dans mon ombre a lui,
Et j'ai bourdonné mon cantique
De joie et d'amour devant lui !

Digitized by Google

Et sa rayonnante pensée
Dans la mienne s'est retracée !
Et sa parole m'a connu !
Et j'ai monté devant sa face !
Et la nature m'a dit : Passe ;
Ton sort est sublime, il t'a vu !

Vivez donc vos jours sans mesure !
Terre et ciel ! céleste flambeau !
Montagnes, mers, et toi, nature,
Souris longtemps sur mon tombeau !
Effacé du livre de vie,
Que le néant même m'oublie !
J'admire et ne suis point jaloux !
Ma pensée a vécu d'avance
Et meurt avec une espérance
Plus impérissable que vous !

Telle est cette pièce admirable, quoique entachée de panthéisme naturaliste et humanitaire, où les beautés de style et de pensée l'emportent de beaucoup sur les défauts, mais qui, dans la conclusion et dans les détails, manquent de justesse ou au moins de précision. Tel est le géni e enchanteur, mais peu sûr de Lamartine.

XXX. — *Conditions générales de la Poésie dans Lamartine.*

Jusqu'ici nous avons jugé Lamartine par l'impression générale que nous causait chacune de ses poésies. Il est temps de se rendre un compte plus exact de ses qualités, de passer en revue les conditions générales imposées à tout poète, et de voir comment il les a remplies. On peut dans tout poème considérer la pensée, c'est-à-dire le sujet général et le sentiment dominant du poème ; en second lieu la composition,

Digitized by Google

soit dans l'ensemble, soit dans les détails ; ensuite l'exécution ou le style ; enfin le rhythme ou l'harmonie. Sous tous ces rapports Lamartine mérite les plus grands éloges et excite une juste admiration, mais auxquels la vérité et le goût obligent de donner quelques restrictions. Reprenons donc rapidement et avec ordre les observations déjà disséminées dans ces études.

XXXI. — *Les Idées dans Lamartine.*

La pensée qui domine dans toutes les œuvres de Lamartine, c'est le problème de la nature et de la destinée humaine, et l'aspiration vers Dieu et vers l'infini. Cette pensée, nouvelle dans la poésie, est grande, attachante, éminemment poétique ; mais elle offre plus d'une difficulté ; d'abord elle se prête peu en apparence aux couleurs de la poésie ; ensuite elle est vague et même insoluble à la raison seule ; enfin elle est uniforme et expose l'auteur à la monotonie. Le premier écueil a été admirablement évité par Lamartine, et il a réussi complètement dans cette alliance de la poésie et de la philosophie ; c'est même son titre de gloire le plus impérissable, grâce à une merveilleuse facilité d'élocution et à une imagination brillante. Il a été moins heureux en ce qui concerne la vérité des doctrines. Naturellement spiritualiste et religieux, il a d'abord faiblement accepté, puis répudié tout-à-fait la foi chrétienne ; et il est tombé souvent dans toutes les erreurs de notre temps, doute, blasphême, désespoir, panthéisme naturaliste ou humanitaire, déisme et rationalisme au sein même de la religion, enfin socialisme impie ou absurde.

Digitized by Google

Toutes ces illusions, qui affligent les croyants et altèrent les plus belles pages des *Méditations* et des *Harmonies*, ne s'expliquent que trop bien par les utopies religieuses et sociales d'une époque de convictions aussi molles et de témérités aussi folles que la nôtre. C'est comme un alliage accidentel et périssable qui entraînera dans sa perte une partie des œuvres du poète, ou qui du moins sera jugé sévèrement par l'avenir. Plus il aura été l'écho fidèle de son siècle, moins il restera celui de la postérité. Et c'est encore plus pour la pensée que pour le style qu'en voyant ce qu'il a fait on regrette amèrement tout ce qu'il aurait pu faire. Tel qu'il est pourtant, il a contribué puissamment à réhabiliter le christianisme en France, et mérite la sympathique admiration de tous les chrétiens. Enfin, s'il n'a point tout-à-fait échappé au reproche d'uniformité, on doit plutôt encore admirer, selon nous, l'inépuisable souplesse avec laquelle il a sans cesse diversifié un thème si vite épuisé ; et c'est une des marques les plus éclatantes de son génie que cette fécondité. D'ailleurs ces pièces détachées ne doivent point se lire de suite comme une tragédie ou un poème épique, si tant est qu'on ait jamais lu ainsi une épopée.

XXXII. — *Le Sentiment dans Lamartine.*

La pensée est donc sinon irréprochable, du moins généralement belle et élevée dans Lamartine ; et il y joint le mérite d'un cœur tendre et touché des vérités qu'il proclame. Seulement, il s'est laissé entraîner à l'excès de cette sensibilité un peu molle, lorsqu'il se plaint si souvent et si amèrement des épreuves

Digitized by Google

de la vie, au lieu de les souffrir et de nous apprendre à les subir avec courage et résignation. Sur ce point, il mérite en effet d'assez graves reproches pour avoir contribué à énerver les âmes et à blasphémer la Providence, comme aussi pour avoir travesti, ainsi que tant d'autres, les vérités et les formes de la religion, afin de les faire servir d'ornement à la fantaisie politique ou littéraire. Ce qu'il y a de plus triste, peut-être, c'est que loin de s'élever du scepticisme à la foi catholique, il soit tombé succesivement de la foi au doute, au rationalisme, et aux folies de l'incrédulité. Mais cette accusation portant plutôt sur l'homme que sur l'écrivain, nous craindrions d'y insister.

XXXIII. — *De la Composition dans Lamartine.*

Moins remarquée que la pensée ou le style, la composition, dans Lamartine, est peut-être encore plus parfaite. Il réunit tous les mérites sur ce point : plan bien conçu et bien rempli, heureuse disposition des détails, unité facile à saisir, larges développements, gradation, art de commencer et de finir à propos. Cette partie si importante et si négligée de nos jours de toute œuvre d'art, sans laquelle il n'y a point de perfection ni de véritable artiste, est presque toujours observée avec soin, et c'est, selon nous, chez lui moins le fruit de la critique et du travail que de la vérité de l'inspiration. Tout au plus pourrait-on signaler quelques longueurs ou quelque obscurité dans la suite ou la portée des idées ; mais ce sont là des fautes légères et même assez rares, et cette diffusion est plutôt souvent un défaut du

Digitized by Google

style que de la composition. Nous ne parlons pas ici des pièces inachevées et données pour telles par l'auteur. S'il a eu tort de les publier en cet état, ce tort, avoué et reconnu, retombe sur l'homme et non sur l'écrivain ; c'est en particulier le défaut de la fameuse *harmonie Novissima verba*. Mais parmi les chefs-d'œuvre de Lamartine, nous ne voyons guère que la dixième *harmonie* du premier livre, intitulée : *Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes*, qui nous paraisse manquer d'unité par la première partie si brillante d'ailleurs du *Clair de Lune*, et si facile à détacher du reste de la pièce.

XXXIV.— *Du Style dans Lamartine. — Des Qualités du Style qui regardent l'ornement.*

C'est le style qui fait les grands poètes, c'est-à-dire la manière de sentir et d'exprimer les détails. C'est encore une des gloires de Lamartine. Sans vouloir faire ici un cours de rhétorique, nous rappellerons seulement que parmi les qualités générales de l'élocution, les unes comme la clarté, la correction, le naturel, la précision, se rapportent à la vérité de l'expression ; les autres comme la noblesse, l'harmonie, l'unité et la variété, se rattachent aux ornements du discours ; que parmi les qualités secondaires ou particulières à chaque genre, la condition souveraine est la convenance ou le rapport exact de la pensée avec le langage ; que les figures de mots sont essentielles à la poésie, mais qu'elles doivent éclairer, animer les idées et non les couvrir et les étouffer, enfin que la sensibilité et l'imagination doivent seconder la raison, surtout en vers, sans jamais lui faire vio-

Digitized by Google

lence. Ces conditions élémentaires de l'art d'écrire sont souvent méconnues et oubliées par les plus grands écrivains, surtout de nos jours; et il faut bien avouer qu'elles sont plus faciles à recommander et à constater qu'à observer d'une manière soutenue; bien que l'oubli d'une seule altère sensiblement la perfection des détails et de l'ensemble. Voyons si Lamartine y a été fidèle. D'abord, on peut dire qu'il n'a jamais manqué aux conditions qui regardent l'ornement du discours, sa poésie n'est pas seulement élégante, mais distinguée; harmonieuse, mais mélodieuse; convenable, mais exquise et délicate.

XXXV. — *Des Conditions du Style qui se rattachent à la vérité.*

Il n'en est pas de même tout à fait de celles qui se rapportent à la vérité de l'élocution. Le poète quelquefois manque de précision et de pureté; nous n'entendons pas ici parler seulement de la correction grammaticale, rarement violée par lui, nous voulons dire que l'expression n'est pas toujours juste, la rime exacte, le contour arrêté, la pensée nette et concluante. Nous avons souvent relevé les fautes de cette nature, fruit, selon nous, d'une trop grande facilité et de la négligence, et qui causent au lecteur toute la peine que l'auteur s'est épargnée. Cependant il faut reconnaître que d'ordinaire la rime est riche, la phrase naturelle, quoique trop longue quelquefois, la pensée claire; et ce dernier mérite doit être apprécié, quand on songe aux difficultés de notre versification et aux matières abstraites traitées par Lamartine. Son défaut le plus grave est donc une diffusion et une

Digitized by Google

prolixité qui finit par devenir fatigante, surtout dans les derniers recueils, mais évidente déjà dans les *Harmonies*. Nous en avons vu de fréquents exemples même dans les plus belles pièces, et ce défaut particulier à notre temps, est pourtant un des plus antipathiques au génie français avide de décision et de fermeté dans le style; c'est aussi le plus rare chez les grands écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècles : et s'il est juste de dire qu'il tient peut-être en partie dans Lamartine à la nature des sujets qu'il traite, il tient aussi à l'absence d'une critique assez sévère, et d'un travail assez consciencieux. Indépendamment des idées fausses qu'ils renferment, c'est ce défaut qui fait surtout la faiblesse et l'infériorité des *Recueillements poétiques*. C'est, au contraire, la précision et la correction du style qui ont fait donner, par bien des lecteurs, l'avantage aux *Méditations* sur toutes les œuvres de Lamartine, et en particulier sur les *Harmonies*. Insistons-donc un peu sur ce point.

XXXVI. — *De la Confusion des Pensées dans Lamartine.*

La précision doit, selon nous, s'entendre de deux façons; d'abord de la netteté de la pensée, en ce sens elle est opposée à la confusion. L'expression peut être claire, mais le fond de l'idée rester vague, soit par l'impropriété des termes assez rare dans Lamartine, soit plutôt par l'absence d'idées intermédiaires ou accessoires qui détermineraient la véritable pensée de l'auteur; et ce défaut est très fréquent au contraire: il tient presque toujours à

Digitized by Google

quelque point de vue faux ou équivoque. Prenons pour exemple la dernière strophe du *Cantique sur l'Éternité de la nature et la Brièveté de l'homme* cité plus haut.

> **Vivez donc vos jours sans mesure,**
> **Terre et ciel ! céleste flambeau !**

Sans mesure n'est pas le mot propre, il fallait dire *sans fin* ; mais cela n'altère pas la clarté de la phrase.

> **Montagnes, mers, et toi, nature,**
> **Souris longtemps sur mon tombeau.**

Ici la faute est plus grave ; on ne voit pas en effet comment la nature se distingue des mers et des montagnes qui en font partie.

> **Effacé du livre de vie ;**
> **Que le néant même m'oublie.**
> **J'admire et ne suis point jaloux.**

Que le néant m'oublie semble énergique, mais est-il juste ? On conçoit que la nature survivant à l'homme l'oublie ; mais le néant n'est rien, et son oubli est inintelligible, et en tout cas doit nous être très indifférent.

> **Ma pensée a vécu d'avance.**

Rien de moins précis que cette expression ; le poète veut-il dire qu'il embrasse le temps passé avant lui, ou l'avenir qui le suivra ; et comment l'embrasse-t-il, s'il n'est point ?

> **Et meurt avec une espérance**
> **Plus impérissable que vous.**

Digitized by Google

Ici encore, que veut dire le poète ? La pensée est-elle l'âme? Alors elle ne meurt pas. Est-elle l'homme tout entier ? Il meurt; son corps meurt il est vrai; mais en dehors de la foi, quelle est cette espérance de revivre ? Cela est donc faux dans un sens et vrai dans un autre. En second lieu, une idée aussi grande, aussi importante devait-elle seulement être dite en passant, et dans une forme aussi vague ? Non certes. Et que l'on ne dise pas que le sujet est l'*Éternité de la nature et la Brièveté de l'homme*, et que plus de développements altéreraient l'unité de la pièce. Cela serait vrai si l'auteur entrait trop avant dans ce nouvel ordre d'idées; les lois de la composition s'y opposeraient ; mais il s'agit simplement d'une forme plus arrêtée, et d'une ou deux strophes qui donnent à toute la pièce une portée plus vraie et plus sérieuse, en opposant cette prétendue perpétuité de la nature qui n'est que la naissance, le changement et la mort successive des parties qui la composent, à la persistance personnelle et seule vraiment éternelle de l'homme, au moins dans son âme. Enfin ce genre de précision consiste aussi dans le juste emploi des tours ou figures de pensée, selon le degré d'émotion où l'on est parvenu ; ce choix demande beaucoup de naturel ou beaucoup d'art. Lamartine l'observe presque toujours avec bonheur, parce que son inspiration est vraie.

XXXVII. — *De la Diffusion dans Lamartine.*

La seconde sorte de précision consiste à développer les détails plus ou moins, selon leur rapport avec l'idée dominante ; ici elle consistait à étendre un

Digitized by Google

peu la dernière pensée; le plus souvent, au contraire, elle interdit des développements étrangers au sujet. L'objet principal ne peut être exposé complétement que par une suite d'idées accessoires; mais chacune d'elles doit être effleurée selon son degré d'importance, sans jamais tenir plus de place que l'idée-mère, pour que la proportion subsiste entre le tout et les parties. C'est ainsi que cinquante vers ne sont point de trop pour décrire un grand fleuve, si tel est le sujet du discours, et que quatre peuvent être trop longs, si l'homme, ou Dieu, ou toute autre idée est l'idée principale. Pour les détails, soit dans le récit, soit dans la description, le procédé de tous les grands maîtres consiste à énoncer d'abord l'idée en termes simples et généraux, puis à choisir quelques traits saillants qui la précisent davantage, et qui la peignant vivement à l'esprit permettent à l'imagination du lecteur d'achever le tableau. C'est le procédé de Virgile et d'Homère. Les poètes de nos jours, et Lamartine en particulier, procèdent autrement; ils appuient sur les détails, reviennent sur les idées, épuisent la matière, et loin de rien laisser faire à l'imagination, la fatiguent par des couleurs et des images accumulées sans mesure, et des énumérations sans fin, qui font perdre de vue le sujet du discours. C'est le procédé d'Ovide, rendu encore plus fâcheux par des phrases d'une longueur extrême. Nous allons éclaircir notre critique par un exemple.

XXVIII. — *Exemple de Diffusion.*

Prenons le souvenir des plaisirs de l'enfance passée à la campagne, dans la belle *Harmonie* dont nous

Digitized by Google

avons déjà cité une partie. La description doit s'y mêler au sentiment, mais celui-ci doit dominer; les tours doivent être vifs; les mouvements variés; l'énumération qui sent toujours un peu le travail et l'artifice doit y être réservée; enfin la vivacité du coloris doit résulter de la vivacité de l'émotion plutôt que l'exciter. Voyons s'il en est ainsi dans ce morceau plein d'ailleurs de beautés senties.

O champs de Bienassis ! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leurs grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux.

Ces vers, qui présentent des images vives à l'esprit, ne s'adressent pas assez déjà au sentiment, et ne parlent pas assez des rapports sympathiques de la campagne avec l'âme des enfants au sein de leur famille. L'apostrophe est juste et belle, mais exige plus d'idées morales que de coloris, et appelle la deuxième personne : *Ormes qui sur le seuil étendiez vos rameaux*, au lieu de la troisième mise partout, sans doute par inadvertance. Au moins fallait-il s'arrêter là dans la description ; mais non, nous avons encore les teintes de l'automne dans les vergers, dans quatre vers que, suivant nous, il aurait fallu sacrifier.

Vergers où de l'été la teinte monotome
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain,

Ces vers sont élégants, mais affaiblissent l'émotion au profit de l'imagination, tandis que l'une doit être

Digitized by Google

au service de l'autre. Tout cela est trop pittoresque et trop peu humain. Nous doutons aussi que les *rayons de l'automne* et le *sentier incertain* soient les mots propres.

Pas égarés au loin dans de frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux.

Nous voilà enfin ramenés aux impressions personnelles du poète, encadrées dans la peinture des lieux; mais le dernier vers nous paraît obscur et un peu prétentieux. Poursuivons

Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive.

Voilà des vers parfaits où le charme des idées morales se mêle au tableau le plus élégant; voilà le modèle de la vraie précision. Pourquoi faut-il que venant après et avant une longue énumération, elle inquiète le lecteur qui ne sait pas à quelle idée, à quelle phrase précise elle doit aboutir et le laisse indécis, impatient et déjà un peu distrait ou fatigué; mais ce n'est pas tout.

Silencieux réduit où des rayons de bois
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe, avec nous veillant jusqu'au matin,
Nous guidait au hasard comme un phare incertain,

Digitized by Google

De volume en volume : hélas ! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux !

Ces vers offrent de jolis détails, mais combien ils laissent à désirer, examinés de près ! D'abord ils sont trop longs et manquent de netteté au début; on ne voit pas assez tôt qu'il s'agit de livres. *Rayons de bois* est au moins inutile et peu élégant : *par l'âge vermoulus*, quoique possible, n'est pas assez nécessaire et nuit alors à l'ensemble, *les trésors de l'humaine sagesse* est une belle périphrase pour exprimer les livres, mais peut-être pas assez évidente au premier abord ; *la lampe* est un heureux détail élégamment rendu, mais pourquoi *au hasard comme un phare incertain*, image peu juste au fond, et trop peu développée, sans parler du mot *incertain*, répétition également impropre ; *de volume en volume* est un rejet peu gracieux parce qu'il s'arrête à l'hémistiche ; *hélas ! croyant encore....* relève péniblement la phrase et la rend traînante. Ce reste, quoique séduisant, devait être supprimé ; il suffisait, pour retracer le charme des études et des illusions de l'enfance, d'avoir dit avec une teinte d'ironie :

ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse.

La vérité, trésor mystérieux, est une répétition et presqu'une cheville après le vers qui précède, et il est faux de dire que l'on ne puisse trouver la vérité que dans les cieux et non dans les livres ; il s'agit de les choisir et de ne leur demander que ce qu'ils peuvent nous donner.

Digitized by Google

Scènes de notre enfance, après quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,

Résumé assez heureux de cette énumération trop longue ; *rêvées* ne semble pas juste appliqué au souvenir ; non plus que *au plus pur de mon cœur.*

Lieux, noms, demeure, et vous aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images ;
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs ;

Enfin le sentiment, trop longtemps douteux et suspendu, éclate en accents encore plus élégants peut-être que vivement exprimés par cette comparaison gracieuse. *Lieux, noms, demeure,* est un peu sec, surtout à la fin où tout doit être plus senti.

A l'onde dont le cours reflète les images

nous semble tout à fait impropre, obscur et presque inintelligible.

Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri de son bonheur témoin,
L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil, ou la fumée !

Les six vers qui terminent ce passage, quoique assez beaux, ont le défaut assez grave dans une comparaison de rentrer trop exactement dans le sujet même ; nous pensons qu'un écrivain d'un goût plus sévère pour lui-même, les eût supprimés. Mais

Digitized by Google

combien de poètes ont le courage de ces suppressions de leurs vers, qu'un critique spirituel comparait à Médée égorgeant ses enfants. Pourtant les bons auteurs du XVIIe siècle faisaient ces sacrifices, dont ils étaient récompensés par une perfection plus inaltérable, et dont enfin ils retrouvaient à se dédommager dans d'autres occasions. Personne assurément ne nous attribuera la ridicule prétention de corriger un poète tel que Lamartine ; mais nous croyons que la pièce gagnerait à quelques coupures, ne serait-ce que pour la facilité de respirer, la rapidité du mouvement et la vivacité de l'émotion. Avant de condamner la leçon que nous proposons, et qui respecte le texte en l'abrégeant seulement d'un tiers, nous demandons qu'on veuille bien la lire sans prévention, et se rappeler que Varius et Tucca ont ainsi retranché quelques vers de l'*Énéide*, et que le même sujet, dans *les Géorgiques*, est bien plus court et produit autant d'effet (1).

O champs de Bienassis ! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissiez sous vos grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendiez vos rameaux,
D'où sortait au matin le chœur des passereaux ;

(1) Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes ;
Flumina amem silvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta ! o, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat et ingenti ramorum protegat umbra !

Il en est de même d'Horace, dans ces trois vers si souvent cités :

O rus, quando ego te adspiciam ! quandoque licebit,
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !

Digitized by Google

Pas égarés au loin dans de frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages.
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,
Songes qui nous portiez dans des mondes si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive,
Silencieux réduit où des rayons étroits
Nous offraient chaque soir, en pliant sous le poids,
Leurs livres, ces trésors de l'humaine sagesse,
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Quand la lampe, avec nous veillant jusqu'au matin,
Nous guidait au milieu de ce riche butin;
Scènes de notre enfance, en mon cœur retrouvées,
Jusqu'au fond de mon âme impressions gravées,
Maison chérie, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
Dont l'onde dans son cours reflète les images;
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs.

XXXIX. — *Nécessité des Figures dans la Poésie.*

C'est surtout dans l'emploi des images et des figures que Lamartine s'est montré écrivain habile et heureux, et peut-être le plus grand poète français, sans en excepter Racine lui-même. Cette partie de notre critique exige encore quelques exemples et quelques développements pour lesquels nous réclamons l'indulgence des lecteurs. Inutiles pour la plupart d'entre eux, ils nous sont nécessaires pour expliquer notre admiration. L'homme étant composé de corps et d'âme, reproduit dans son langage sa double nature, et pendant que son imagination,

Digitized by Google

souvenir idéal des sensations, colore de ses rayons les idées les plus abstraites, le cœur anime, spiritualise et vivifie tout ce qui tient à la matière ; de là, les figures qu'emploie la poésie, cette langue la plus complète, la plus expressive, et la plus vraie, que les anciens émerveillés appelaient la langue des Dieux. Elles sont comme un reflet de lumière et de chaleur, que l'imagination et la sensibilité jettent sur tous les objets de la nature et de la raison.

XL. — *Conditions générales des Figures.*

Essentielles à la poésie, les figures doivent répondre au génie des idiomes plus ou moins hardis, plus ou moins colorés, et sortir naturellement du sujet, ou plutôt de l'émotion du poète qui pour répandre tout le charme des images et des mouvements de style doit être le premier, et par une merveilleuse faculté, dans une sorte d'enchantement. Rien ne doit être plus spontané que l'emploi des figures ; mais aussi rien ne demande plus d'art et de jugement; et s'il est impossible d'en trouver seulement une nouvelle sans une véritable inspiration, il l'est également de leur faire produire l'impression du beau sans un rapport raisonnable entre les mots et les idées, en quoi consistent la force et la grâce de l'élocution, et d'où résulte le sentiment du beau. Il faut donc quatre conditions pour arriver à la perfection du style figuré : qu'il unisse les idées du monde sensible et celles du monde moral ; qu'il soit conforme au génie de la langue; qu'il ressorte naturellement du sujet général et des dispositions du lecteur et de l'écrivain, enfin qu'il repose sur la vérité des détails

Digitized by Google

pris en eux-mêmes, et dans leur rapport avec le sujet. Trop de couleurs physiques éblouissent les yeux et matérialisent la pensée, comme il arrive à Victor Hugo; trop d'idées morales allanguissent le style et fatiguent l'attention, comme on le voit au XVIIIe siècle; l'union de ces deux ordres de vérités forme le plus grand charme de la poésie. La langue française, exacte et timide, réclame une justesse étroite entre les mots et les idées. Il faut, avant l'emploi des figures, que l'auteur soit entré dans le sujet, que le lecteur le comprenne clairement, et qu'il y attache déjà un certain intérêt ; que les tours répondent fidèlement au degré d'émotion auquel l'un et l'autre sont déjà parvenus. Enfin, les métaphores doivent être introduites avec discrétion, suivies et prolongées librement, et le discours doit avancer et se poursuivre à travers ces figures diverses, sans s'arrêter ni se perdre en de brillantes digressions. Des exemples feront mieux voir comment sont habituellement remplies, par les grands poètes et par Lamartine en particulier, toutes ces conditions qui se résument dans l'union des idées morales et physiques, le respect de la langue, le rapport du style avec le sujet et avec le degré d'émotion, et enfin exactitude des détails soit absolument, soit dans l'ensemble.

XLI.—*Exemples des Qualités du Style dans Lamartine.*

Examinons à ce point de vue le début de la *méditation* sur *Bonaparte*.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;

Digitized by Google

Le premier vers fait comme le fond du paysage; *la rive* n'est pas le mot propre; les métaphores de la *vague plaintive* et de *blanchir* unissent heureusement les idées morales et les idées matérielles; le *tombeau* se détache bien à l'horizon et au commencement du vers, mais il est faux de dire qu'il ait été déposé près du bord, par les flots.

Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

L'effet de ce sceptre n'est sans doute point véritable, mais il est possible, et frappe vivement l'imagination; peut-être que *le vert tissu de la ronce et du lierre* est d'un coloris un peu excessif dans ce passage.

Ici gît... point de nom... demandez à la terre !
Ce nom? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,

Ce mouvement est beau, et ouvre tout à coup à la pensée une vaste carrière, quoique l'effet soit peut-être cherché; *caractère* eut été mieux au pluriel; et le *sommet du Cédar* est une figure impropre, Cédar étant une ville et un pays de plaine dans l'Arabie déserte.

Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Sur le sein des braves est une heureuse allusion sans doute au portrait de Napoléon qui ornait la décoration de la Légion-d'Honneur, et prépare le

Digitized by Google

passage de la figure générale, de *ce nom*, de l'ordre sensible à l'ordre moral des deux derniers vers, qui, eux-mêmes, font une belle et forte image. Ces vers, outre leur mérite de style habilement figuré, ont encore celui d'une haute impartialité, sans prévention haineuse comme sans fol engouement.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.

Ces deux grands noms ont le défaut de l'obscurité, car il s'en présente trois à l'esprit : Alexandre, César et Charlemagne ; lequel faut-il exclure ? *Qu'ici bas toute langue prononce* est un pléonasme, et presque une cheville après le vers précédent et avant le vers qui suit ; celui-ci est juste et brillant ; il nous présente une image complexe de l'aigle, de la foudre et de la renommée, mais d'une application assez claire à la gloire des conquérants ; c'est, selon nous, un modèle de figure bien suivie et bien préparée.

Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace ;
Et ce pied s'est arrêté là !...

Qu'un souffle efface est évidemment une cheville étrangère ou même contraire à l'idée dominante. Ces taches disparaissent dans l'ensemble, mais nuisent à l'effet général ; le reste est admirable. Rien de plus grand, rien de plus agréable à l'esprit que ces images, par allusion, justes au propre comme au figuré, et qui doublent l'effet de l'idée en la réfléchissant comme un miroir.

Digitized by Google

Il est là !... sous trois pas un enfant le mesure !

Image exacte, forte, et pourtant gracieuse.

Son ombre ne rend pas même un léger murmure.

L'étonnement d'une chose aussi simple est fort naturel ici, appliqué à un tel homme et après ce ce qui précède.

Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.

Réflexion triste et profonde, heureusement exprimée par une image.

Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,

Ce contraste, dû surtout à l'effet de la figure à la fois morale et matérielle du mot *foudroyant*, nous paraît sublime.

Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Fin pleine de mélancolie par le rapprochement implicite de l'uniformité éternelle de la mer et de la tombe, et qui, reportant l'esprit au point de départ, termine avec charme ce noble début. La force des pensées et la vivacité des tours font oublier la répétition de l'*ombre* à deux vers de distance. On voit d'ailleurs que la pensée principale s'est développée par les idées accessoires, et que l'esprit avance dans le sujet, en se promenant sur toutes ces images et ces figures aussi vives que naturelles. Voici dans la même pièce des figures plus savantes et plus hardies :

Digitized by Google

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;

Quel art consommé et que de poésie naturelle dans ces deux traits : *Eclaircir ta royale tristesse* pour dire *éclaircir ton front sombre et couronné* ; et *la coupe des festins ne te versa l'ivresse*, pour dire *jamais on ne versa dans ta coupe le vin qui enivre ;* et comme ces tours clairs et élégants relèvent le fond même de la pensée ; c'est là le secret des grands poètes.

Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.

Ce vers est d'une forme un peu précieuse, et renferme un reproche cruel et outré ; il signifie, sans doute, tu *t'enivrais de la vue du sang*, plutôt que *tu te plaisais à la pourpre du trône ;* le contexte et le mot *d'une autre pourpre* indiquent assez qu'il s'agit de la couleur du sang.

Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire ou les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

La comparaison, qui peut paraître d'abord peu juste et peu naturelle, montre bien, selon nous, l'impassibilité de Napoléon ; les deux derniers vers, par la répétition symétrique, sont pleins de grâce et d'harmonie, et l'ensemble exprime fort bien l'idée de la vie sévère de l'Empereur. Encore une fois c'est le triomphe du génie poétique que de savoir tout dire avec ce charme aisé, soutenu et pénétrant. On a blâmé avec raison une autre métaphore de cette *méditation*, sur la tache de sang que le souvenir du prince de Condé laissait sur le front de Napoléon ; la figure est en effet dure, prétentieuse et forcée.

Digitized by Google

La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

Mais ces défauts sont assez rares chez Lamartine, excepté dans *les Recueillements et les Mélodies.*

Voici un autre exemple de figures encore plus expressives et plus originales. C'est le début du quatrième morceau des *Préludes* sur le *Retour à la Ferme.* Le sentiment étant plus vif et plus personnel amène des tours plus animés et plus hardis que dans le fragment des *Souvenirs d'Enfance*, auquel ont peut le comparer.

O vallons paternels ! doux champs, humble chaumière,

Toujours l'union de l'idée morale et de l'idée physique.

Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Sauf la répétition du mot *humble*, ce tableau est délicieux ; quoique l'image s'arrête à la comparaison, sans aller jusqu'à la métaphore proprement dite, l'effet est le même, et la forme est plus naturelle et plus juste.

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,

Vers magnifique et trouvé, paysage complet, fruit d'une heureuse imagination, que chacun croirait avoir inventé, mais qui n'appartient qu'aux plus grands artistes.

Digitized by Google

Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Adoré comme un roi semble manquer un peu de justesse, le reste forme un admirable tableau; et le mouvement de la fin est plein de naturel et de vivacité.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;

Figure élégante, mais un peu froide et académique, pour dire *la cloche et le clocher du village*, parce que le sentiment est plus poétique que sincère et profond.

Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Cela est plus senti, et la métaphore est plus forte et plus belle.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs !

Strophe parfaite d'image et de mouvement, de tour et de pensée, où le style élégant et naturel exprime heureusement un sentiment vrai.

XLII. — *De l'Harmonie dans Lamartine.*

Nous devons parler maintenant de l'harmonie si nécessaire dans toute poésie, et si admirable et si parfaite dans Lamartine, au point que nous ne craignons pas de soutenir que sur ce point il l'emporte

Digitized by Google

encore sur tous les poètes français, et sur Racine lui-même. Nous n'en citerons qu'un exemple, dans lequel, au mérite général du nombre, il unit le mérite particulier de l'harmonie imitative; c'est la fin de l'*Épître adressée à Casimir Delavigne*; celui-ci a voulu lutter avec cette poésie enchanteresse en le louant, mais sans pouvoir en atteindre la grâce, la distinction et la mélodie sans égale.

Mais, adieu ; de l'Épître osant braver les lois,
Ma muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes riants les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du rivage,
Glisser, en dérobant quelques fleurs au bocage ;
Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile, et l'enfle à mon insu ;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne ;
L'onde fuit, le jour tombe; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

Voici la réponse agréable, mais un peu sèche, un peu vague, et surtout beaucoup moins harmonieuse à ce tableau délicieux :

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne !
Au gré des flots mouvants, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés ;
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,

Digitized by Google

Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.

XLIII. — *Des Rhythmes de Lamartine.*

Sans insister sur une qualité incontestée, et qu'il est plus difficile d'analyser que de sentir, nous croyons devoir nous étendre un peu davantage sur les rhythmes employés par Lamartine. Ils sont au nombre de plus de quarante, mais la plupart ne sont employés qu'une fois ou deux; nous ne parlerons que de cinq plus fréquemment usités. L'alexandrin continu à rimes plates, s'applique heureusement à l'épître et à la poésie descriptive ou philosophique. La strophe la plus fréquente et la plus harmonieuse est celle de dix vers de huit syllabes, qui convient à l'ode. Viennent ensuite les stances formées de quatre vers de douze ou huit syllabes, et qui s'adaptent si bien à la poésie élégiaque. Enfin on trouve quelquefois la strophe de six vers, dont les cinq premiers sont alexandrins, et le dernier de six ou de huit syllabes. Beaucoup de pièces sont d'un rhythme irrégulier, c'est-à-dire que certains vers rompent sans motif le rhythme dominant (ordinairement l'alexandrin), ce qui nous semble un défaut assez fâcheux, et qu'un peu plus de travail eût fait disparaître. Enfin un certain nombre de pièces, par une innovation assez heureuse de notre temps, changent de mesure selon les sentiments plus ou moins vifs par lesquels passe le poète. Mais Lamartine n'emploie ce moyen qu'avec discrétion,

Digitized by Google

et partage ses pièces les plus longues en trois, quatre, cinq, et au plus six parties, rattachées à deux ou trois types seulement. Un des plus beaux et des plus complets exemples de cette variété de strophes se trouve dans la vingt-quatrième *Nouvelle Méditation*, ou *un Chant d'amour*. En général, Lamartine est bien loin de la richesse, mais aussi de l'excès de formes lyriques que l'on remarque dans Victor Hugo; ce qui confirme notre opinion que son génie est plutôt élégiaque et philosophique.

XLIV. — *Exemple des Conditions de Poésie dans Lamartine.*

Nous prendrons la deuxième *harmonie* du second livre comme une des pièces qui réunissent le mieux les quatre conditions que nous venons de passer en revue: la raison, la composition, le style et l'harmonie. La première exige seulement pour être comprise une analyse sommaire de la pièce. Le sujet est le coucher du soleil entraînant après lui la lumière, les nuages, les vents, la poussière et les flots: image de Dieu qui attire à lui les regards, l'âme et toute la nature. La pensée est grande et belle, quoique entachée de panthéisme. Pour juger de la composition nous résumerons chaque strophe.

1. La mer s'apaisait et rentrait dans son lit.
2. Le soleil était à demi-caché sous l'horizon.
3. La moitié du ciel se couvrait de ténèbres.
4. Mon âme était triste comme la nature.
5. Vers l'occident, seul brillait une nue éclatante.
6. L'ombre, les vents, et la mer s'y précipitaient.
7. La poussière, l'écume, et mes regards les suivaient tris-

Digitized by Google

8. Il s'élevait une grande pensée dans mon âme. [tement.
9. Où allez-vous, nature, et toi, mon âme ?
10. Au grand tout dans lequel tout va s'engloutir.

La composition est exacte et pleine de grandeur; le sujet se développe sans digression; et la description, quoique dominant, est bien fondue avec l'idée, et y aboutissant naturellement, donne à toute la pièce une parfaite unité de pensée et de sentiment. Elle est écrite en stances de quatre vers alexandrins, qui conviennent à cette poésie large et sévère, mêlée d'émotion intime et mélancolique. Enfin le style répond en général à la perfection du rhythme, du sujet et de la composition, malgré quelques légers défauts de forme et de fond.

1. Et la mer s'apaisait, comme une urne écumante
Qui s'apaise au moment où le foyer pâlit,
Et retirant du bord sa vague encore fumante,
Comme pour s'endormir rentrait dans son grand lit;

2. Et l'astre qui tombait de nuage en nuage,
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

3. Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix,
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise,
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

4. Et dans mon âme, aussi pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

5. Et vers l'occident seul, une porte éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,

Digitized by Google

Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer ;

6. Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cet arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avaient craint de mourir !

7. La poussière du soir y volait de la terre,
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait ;
Et mon regard, long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

8. Et tout disparaissait ; et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert,
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert !

9. O lumière ! où vas-tu ? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous !
Poussière, écume, nuit ! vous, mes yeux ! toi, mon âme !
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous ?

10. A toi, grand Tout ! dont l'astre est la pâle étincelle,
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir !
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...

Cette harmonie, par son caractère à la fois descriptif et philosophique, enthousiaste et élégiaque, religieux et panthéistique, par la grandeur de l'idée et du cadre et l'éclat du style, donne l'idée la plus vraie et la plus entière du génie de Lamartine, des qualités admirables de sa poésie, et de la tendance dangereuse de son esprit ; elle justifiera complétement, nous l'espérons, nos éloges et nos critiques.

XLV. — *Lamartine apprécié comme Poète du* XIXe *siècle.*

Il ne nous reste plus qu'à conclure ; nous le ferons

Digitized by Google

en peu de mots. Il y a deux manières d'apprécier un grand écrivain, absolument et selon le type de la beauté, et relativement à ses devanciers et à ses contemporains. A ce dernier point de vue la place de Lamartine est au premier rang; c'est le plus grand poète de notre temps, sans en excepter Gœthe, ni lord Byron. Beaucoup plus pur et plus élevé que les poètes de l'école impériale ou du XVIIIe siècle, il a ouvert à la poésie une nouvelle carrière, il l'a victorieusement parcourue, et il y est resté presque sans rival. Sans parler d'une couleur, d'une harmonie, d'une grâce et d'une élévation inconnues avant lui, il a le premier appliqué les théories de la philosophie chrétienne à la poésie, agrandi le domaine de l'élégie, et exprimé mieux que personne ce que chacun ressent, cet état d'angoisse profonde et d'aspiration ou de retour à la foi, où nous ont plongés soixante ans de révolutions dans les idées et dans les faits. C'est en cela qu'il s'est montré vraiment inspiré et novateur, et qu'il s'est acquis une gloire éclatante.

XLVI. — *Lamartine apprécié absolument.*

Si l'on vient à l'examiner au point de vue de la perfection, d'une manière absolue, et selon les lois éternelles de l'art, de la vérité et du beau, alors les restrictions commencent, comme pour Corneille, génie créateur, mais incomplet. Lamartine exprime trop bien les vertus et les défauts de son siècle, au lieu de le dominer. Quant aux idées mêmes, il est retombé de la foi dans le scepticisme, de la vraie doctrine dans mille erreurs, et par là il a donné prise à la critique et au temps sur ses œuvres. Quant à la poésie,

Digitized by Google

gâtée par la faveur populaire, les utopies et les agitations de la politique, il a négligé et gaspillé les dons les plus heureux de la nature, de la fortune et de l'éducation, qui ne dispensent personne du travail et des devoirs de la vie. Sa place est entre Virgile et Tibulle, entre Racine et André Chénier, tandis qu'elle aurait pu être égale ou même supérieure à ces maîtres éternels de la poésie et de la pensée ; et ce n'eut point été l'acheter trop cher que de la payer de sa renommée comme historien, comme orateur, ou comme homme d'état. Nous n'hésitons pas au contraire à le mettre un peu au dessous, parce qu'il exprime, dans une forme moins pure, des idées moins exactes, quoique d'un ordre plus élevé.

XLVII. — *Ce qui restera toujours de Lamartine.*

Il s'en suit que parmi les œuvres de Lamartine la postérité sera obligée de faire un choix assez sévère comme entre les tragédies de Corneille, et plût au ciel qu'il l'eût fait lui-même, et qu'il eût produit moins de pièces imparfaites. Sans doute, il faut s'attacher aux beautés plus qu'aux défauts. Mais si la tragédie d'*Agésilas* n'altère en rien la sublimité de *Polyeucte*, Corneille eût été plus grand s'il n'eût fait que l'un sans avoir fait l'autre. De même, nous pensons que l'on pourrait, quant à leur mérite, partager les poésies lyriques de Lamartine en trois classes à peu près aussi nombreuses. Un tiers serait formé des pièces parfaites et d'une beauté achevée. Il comprendrait environ la moitié des *Méditations* et des *Harmonies*, et un petit nombre de morceaux des autres recueils. Un autre tiers comprendrait les pièces d'un

Digitized by Google

ordre inférieur par l'ensemble ou par quelques détails, et ferait encore honneur à Lamartine, et surtout à tout autre poète; il serait pris parmi le reste des *Harmonies* et des *Méditations*, la moitié des *Mélanges* et une partie des *Mélodies* et des *Recueillements poétiques*. Enfin, la moitié de ces trois derniers recueils devrait être sacrifiée comme indigne de lui, et comme nuisant à sa gloire poétique, loin d'y rien ajouter. Mais qui fera ce sacrifice et ce choix selon nous désirable? Ce serait à l'auteur lui-même qu'il appartiendrait de le faire; mais nous doutons qu'il en ait jamais le courage ou même la pensée. A son défaut, ce sera la postérité qui le fera d'autant plus sévère peut-être. Quant à la critique, ce n'est point son rôle; elle doit se borner à constater le mérite des poètes, à faire admirer leurs beautés, à signaler leurs défauts avec regret et impartialité, en appuyant ses jugements sur les principes de l'art et sur les droits de la raison et de la vérité. C'est ce que nous avons voulu faire avec bienveillance, mais sans faiblesse. Si nous avons paru rigoureux envers un si beau génie, c'est qu'il est moins facile de justifier le blâme même le plus léger, que l'admiration la plus vive et la plus sincère. Il lui reste sans doute la gloire assez belle d'avoir été un des plus harmonieux interprètes des vérités et de l'esprit du Christianisme. Mais cette gloire eut pu être plus pure et plus complète encore.

XLVIII. — *Parallèle de Lamartine et de Victor Hugo.*

Quoique nous devions comparer Lamartine à Victor Hugo à la fin de l'étude que nous consacrerons à celui-ci, nous voulons ici faire ressortir la

Digitized by Google

supériorité du premier pour donner au lecteur une idée plus complète de tout le mérite de ce beau génie. Cette supériorité tient d'abord, comme nous le verrons ailleurs, à l'élévation des idées et du sentiment; à la pureté du style et du goût, enfin à une inspiration plus vraie ou du moins plus intime. Elle tient encore à un heureux équilibre de toutes les facultés, amenant l'accomplissement de toutes les conditions de la poésie, d'où résulte la perfection absolue.

XLIX. — *De la Perfection.*

En effet, il y a deux sortes de perfection que bien peu de poètes ont pu réaliser au même point, celle des détails et celle de l'ensemble. La première consiste dans certains traits sublimes, dans des pages d'une beauté ravissante, c'est-à-dire dans le plus haut degré auquel un écrivain puisse s'élever, ne serait-ce que par instant, et abstraction faite de l'ouvrage tout entier; elle est positive et accidentelle. Telle est la perfection de Corneille et de Pascal, à qui l'esprit humain, à ce titre, doit peut-être ses plus beaux titres de gloire littéraire. L'autre sorte de perfection consiste dans l'harmonie de l'ensemble, dans la grandeur de la conception, le rapport de toutes les parties au tout, l'observance de toutes les lois de l'art et de la composition, indépendamment de certaines beautés ou de quelques fautes de détails; elle est surtout négative et générale. Cette perfection, d'un ordre supérieur, selon nous, quoique moins appréciée que l'autre, de nos jours, est celle d'Homère et de Cicéron. Enfin, la perfection absolue consiste dans l'union de ces deux sortes

Digitized by Google

de perfection de détails et d'ensemble ; impossible à réaliser complétement ici-bas, elle a été cependant l'objet des efforts de tous les grands poètes qui en ont tous plus ou moins approché, même en se recommandant plus ou moins par l'une ou par l'autre séparément. Telle est la perfection de Sophocle et de Racine dans leurs tragédies, de Virgile dans les *Géorgiques*, de Lafontaine dans ses fables, d'Horace dans ses satires et ses épîtres, de Molière dans ses comédies, de Bossuet dans tous ses ouvrages. Or, qu'on y regarde de près, et l'on verra que tous ces grands hommes ont plutôt encore recherché la seconde que la première de ces deux sortes de perfection, l'ordre et la raison, plus que l'énergie ou la sublimité; atteignant celles-ci selon la nature de leur sujet, mais ne devant l'autre qu'à leur travail et à leur génie; s'attachant plutôt à une belle pièce qu'aux plus beaux vers tout en les rencontrant dans l'occasion; ne concevant pas qu'on les louât d'un détail bien rendu, mais d'une œuvre bien composée; aimant mieux, comme Dieu, créer tout bien, que de créer quelque chose de très bien, à côté de quelque autre chose, de plus faible, ou même de moins bien et de plus commun. Dieu, dans la Genèse, approuvant chacune des parties de la création, les trouve belles: *Et vidit Deus quod erant bona;* mais quand il les a toutes créées, il en déclare l'ensemble admirable et parfait: *Et erant valde bona.* C'est cette perfection soutenue qui fait que Virgile l'emporte sur Lucain, Raphaël sur Michel-Ange, Racine sur Corneille, quoiqu'ils aient peut-être moins de force et d'originalité. Qu'importe, en effet, s'ils ont laissé des œuvres plus belles

Digitized by Google

et plus parfaites. Mais entendons-nous bien : il s'agit ici de la perfection atteinte par le génie seul, et de beautés d'un ordre supérieur. Car s'il ne s'agissait que de la médiocrité, nous serions de l'avis de Longin, et nous pensons avec lui, que la médiocrité soutenue est bien inférieure au sublime inégal ou mêlé de défauts. Racine, il est vrai, est supérieur à Corneille; mais celui-ci est à cent coudées au dessus de Campistron. Virgile l'emporte sur Lucain ; mais Lucain vaut cent fois mieux que Stace ou Silius Italicus. Le génie ne se compare point avec le talent, mais avec le génie seulement. Il y a des rangs dans le ciel, mais il n'y entre que des saints.

L. — *Supériorité de Lamartine sur Victor Hugo.*

Appliquons maintenant à Lamartine et à Victor Hugo cette théorie de la perfection des détails et de celle de l'ensemble, dont la réunion forme la beauté absolue, et nous serons forcés de reconnaître que Victor Hugo se recommande plutôt par la première que par la seconde. Chez lui, en effet, à côté d'un trait magnifique, nous en voyons un plus faible, ou même tout à fait manqué; chez lui les beaux vers abondent; il offre même des pages éclatantes; mais l'ensemble ne se soutient point, et cela dans un genre où c'est à la fois plus facile et plus nécessaire, parce que les pièces y sont d'ordinaire assez courtes. Au contraire, cette double perfection de l'ensemble et des détails se trouve dans une foule de pièces de Lamartine, et la seconde (c'est-à-dire la plus précieuse), encore plus souvent que la première; peut-être même fait-elle un peu oublier l'autre, par une sorte d'in-

Digitized by Google

justice qui ne doit pas empêcher de préférer les chefs-d'œuvre qui la possèdent. Croit-on, par exemple, que Racine eût été flatté de l'éloge si commun de nos jours : que ses tragédies renferment de bien beaux vers? Non, son ambition était d'un ordre plus élevé ; il aspirait à faire une œuvre complétement belle. On peut en dire autant de Lamartine comparé à Victor Hugo. Cette perfection d'ensemble n'étant pas rare dans notre auteur, tandis qu'elle est peut-être sans exemple dans son rival, il en résulte, sans parler de l'élévation des pensées, de la pureté du goût et de la vérité de l'inspiration, qu'il lui est bien supérieur. Tandis que Victor Hugo ne sera peut-être mis qu'au second rang, par la postérité, comme tout poète qui n'a point produit de chef-d'œuvre parfait, Lamartine s'est placé au premier, comme un de ces beaux génies qui sont restés les types de leurs genres, ou qui même se sont élevés au dessus. Il n'est pas seulement le plus grand poète élégiaque du monde ; l'élégie a été pour lui le cadre dans lequel il a exprimé en traits souverains les douleurs morales et les éternelles espérances de l'humanité.

LI. — *Place de Lamartine parmi les grands poètes.*

Quelle est donc d'une manière absolue le mérite de Lamartine? Pour répondre à cette question, il faut reconnaître d'abord qu'il y a pour faire un grand poète trois conditions nécessaires : l'inspiration, le génie et l'art.

Nous entendons par inspiration, la conception vive et sentie de quelque grande vérité dans l'ordre intellectuel ; elle dépend de certaines circonstances de la

Digitized by Google

vie des individus, et de l'état général de la société; deux conditions qui se sont heureusement rencontrées pour Lamartine, sous la Restauration. D'une part, en effet, il avait reçu une éducation domestique et religieuse, aristocratique et patriarcale qu'il nous a racontée depuis; et il était dans une position libre et favorable, à Paris. D'un autre côté, après les étranges catastrophes de la Révolution et de l'Empire, les esprits, faisant un retour sur eux-mêmes, se livraient à une nouvelle activité mêlée de tristesse et d'espérance, à une sorte d'aspiration vague et confuse vers la religion, la philosophie et la politique, et à des réflexions graves et hardies sur la destinée de l'homme et de l'humanité tout entière. Toutes ces dispositions intimes ou extérieures ont inspiré à Lamartine les *Méditations et les Harmonies poétiques et religieuses*. Mais il n'a pas embrassé avec assez de sûreté et d'élevation les horizons nouveaux, ouverts à l'âme par le christianisme et la civilisation, faute d'une foi assez solide, de mœurs assez sévères, et peut-être aussi de tendances assez décidées de l'opinion publique. Comme Voltaire, dans la poésie philosophique ou légère, Lamartine fut dans l'élégie le représentant trop exact de son époque, avec ses idées généreuses et ses préjugés du moment; et comme lui, il devra perdre avec le temps une partie du prestige qu'il devait aux sympathies de ses contemporains.

Mais des circonstances favorables ne suffisent pas pour produire une inspiration véritable et des chefs-d'œuvre immortels. Car bien d'autres sans doute ressentaient plus ou moins cet état général des esprits. Il faut encore le génie poétique, et Lamartine le possède au plus haut degré. Il consiste dans un

Digitized by Google

profond sentiment du beau, une raison élevée, une riche imagination, une sensibilité délicate, un merveilleux instinct de l'harmonie, enfin cette puissance de création et ce besoin d'expansion qui fécondent l'inspiration et qui font les grands artistes. Peu d'hommes sur ce point ont été plus heureusement doués que Lamartine, bien que son génie, plutôt rêveur et contemplatif, manque un peu de justesse et de virilité. La nature de son génie et des idées qu'il devait exprimer, le portait vers l'élégie. Mais comme Horace dans les satires et les épîtres, Lafontaine dans les fables et Molière dans la comédie, il s'est élevé dans un genre secondaire à une hauteur bien supérieure à ce genre lui-même, et au rang des plus grands poètes.

Enfin, il est facile de voir, quoiqu'en ait dit une certaine école, que l'art et le travail, l'étude et la réflexion sont une des conditions indispensables du succès et de la perfection dans les arts, comme dans tout le reste ; et cette condition non plus n'a pas manqué à Lamartine. Toutefois, c'est sur ce point qu'il prête le plus à la critique et qu'il laisse le plus à désirer. Il est évident pour nous qu'il a souvent composé avec trop de négligence et de facilité, et qu'il n'a point fait tout ce qu'il pouvait faire, gâté sans doute par l'éclat de ses débuts, par les éloges de ses contemporains, et par je ne sais quelle absence de conscience d'artiste, qui est le défaut général de notre temps. En un mot il n'a point assez cherché, comme on dit, à faire de son mieux, ni travaillé en vue de la perfection idéale et de la postérité, comme le faisaient les grands écrivains du XVIIe siècle. Il a exploité sa renommée, au lieu de s'en faire une obli-

Digitized by Google

gation de ne rien produire d'indigne de lui. C'est pour cela qu'il faudra faire un choix sévère parmi ses œuvres, et que les plus belles n'atteignent point cette pureté soutenue de pensée et de style qui n'appartient qu'à bien peu de poètes, même parmi les plus éminents. C'est ainsi qu'il n'est point tout à fait au rang de Sophocle, de Virgile et de Racine, mais qu'il est un peu au dessous, tandis qu'il aurait pu se mettre à côté d'eux.

Concluons. Animé d'une inspiration vraie, mais un peu accidentelle, et doué des plus heureuses facultés poétiques, par l'absence d'un travail assez sévère et assez consciencieux, Lamartine, qui était naturellement de la famille de ces génies du premier ordre, est resté un peu inférieur à ces grands hommes et à lui-même. En effet, il est moins sublime que Sophocle, moins pur que Virgile, moins tendre que Racine. Comme poète élégiaque et domestique, il n'est pas même aussi vrai que Théocrite, aussi touchant que Tibulle, quoiqu'il se soit élevé au dessus d'eux et du genre qu'il a traité. Dans ce genre lui-même, d'un ordre supérieur il est vrai, il n'est pas non plus aussi parfait qu'Horace, Lafontaine ou Molière, dans le leur. Enfin, moins universel que Voltaire, il restera, ainsi que lui, le représentant éloquent des grandeurs et des misères de notre époque, plutôt peut-être que l'un de ces types divins, que tous les temps et tous les lieux se transmettent, comme étant après les livres saints le plus noble héritage de l'humanité. Mais avec un peu plus de foi, de jugement ou de travail, il les eut peut-être tous surpassés.

Digitized by Google

TABLE DES AUTEURS

POUR LES DEUX VOLUMES

de l'année 1854-1855,

TOMES XXIme ET XXIIme.

ED. DE BARTHÉLEMY.

Royer-Collard, sa vie et ses ouvrages, t. II, p. 75.

BAUDESSON.

De l'influence de la nature variée des aliments sur la santé des animaux et sur leur engraissement, t. II, p. 63.

BOUCHÉ.

Balmès, sa vie et ses ouvrages, t. I, p. 278.

P. CHARLIER.

Rapport sur la maladie des moutons nommée le Piétin, par M. De Vismes, t. II, p. 72.

L.-F. CLICQUOT.

Le Lion et le Singe, fable, t. II, p. 144.

L'aile brisée, apologue, t. II, p. 146.

E. DÉRODÉ.

Discours d'ouverture de la Séance publique, t. II, p. 149.

Digitized by Google

GAINET.

Etude sur Platon, t. I, p. 25.

GUYOT.

Essai de Navigation mixte, t. II, p. 23.

HENRY.

Essai sur la Vie politique de Gerson; Analyse d'un de ses discours (*Vivat rex*), t. I, p. 146.

H. LANDOUZY.

Compte-rendu sur les progrès de l'hygiène publique, à Reims, t. II, p. 16.

LEUCHSENRING.

Rapports sur l'Introduction et la Culture du Pin noir d'Autriche dans les plaines stériles de la Champagne, t. II, p. 29.

TH. LORIN.

Essai sur la locution proverbiale : Bâtir des Châteaux en Espagne, t. II, p. 128.

Essai sur les mystifications nommées vulgairement Poissons d'Avril, t. II, p. 134.

CH. LORIQUET.

Rapport sur le concours d'Histoire littéraire (Etude sur la vie et les ouvrages de l'abbé Pluche), t. II, p. 202.

P. MASSÉ.

Rapport sur les récompenses décernées aux applications scientifiques, t. II, p. 18.

CH. MARTIN.

De la Longévité humaine, t. I, p. 291.

Digitized by Google

Essais faits à Reims de la combustion de la fumée dans les fourneaux industriels, t. II, p. 20.

Reims auPalais de l'Industrie, poésie, t. II, p. 197.

MAUMENÉ.

Recherches sur les Lignites de Reims ou Cendres sulfureuses, t. I, p. 1.

Expérience pour déterminer l'action des Fluorures sur l'économie animale, t. I, p. 53.

De la Transformation que le sucre de cannes éprouve par l'action de l'eau pure et de ses applications, t. I, p. 56.

Nouveau procédé d'extraction du sucre de tous les végétaux, t. II, p. 1.

Sur l'Aluminium, t. II, p. 13.

PIÉTON.

Un mot sur l'Organisation de la Défense devant les tribunaux civils, t. I, p. 135.

POUSSIN.

Etude sur le XIIIe siècle considéré surtout au point de vue de la philosophie, de la littérature et des beaux-arts (Ire Partie), t. II, p. 97.

Les Ecoles de Reims au moyen-âge, t. II, p. 173.

PONSINET.

Bourg-en-Bresse. — Eglise de Brou, t. II, p. 115.

Une Excursion à Cluny, t. II, p. 122.

SELIGMAN.

Quelles sont au point de vue juridique et au point de vue philosophique les Réformes dont notre procédure civile est susceptible (Ire Partie), t. I, p. 65.

Digitized by Google

SEVESTRE.

Un beau Souvenir, ou Ermitage et Vie de saint Walbert, troisième abbé de Luxeuil, par M. l'abbé CLERC, membre correspondant de l'Académie de Reims, t. I, p. 40.

Les Annales du Bien, revue contemporaine des actes qui honorent l'humanité, par M. DELVINCOURT, membre correspondant.

P. SOULLIÉ.

Encore plus haut, Excelsior, t. II, p. 195.

Sur les Harmonies de Lamartine, t. II, p. 258.

MAX. SUTAINE.

Compte-rendu du septième rapport annuel (1852) des administrateurs de l'institution Smithsonienne de Washington au sénat et à la chambre des représentants, t. II, p. 89.

V. TOURNEUR.

Le Siége et la Destruction du très fort Château de Linchamps, par Jean-Louis MICQUEAU, de Reims, t. I, p. 179.

Rapport sur les Travaux de l'Académie pendant l'année 1854-1855, t. II, p. 154.

A. VIOLETTE.

Le Loup et le Braconnier, *fable*, t. II, p. 141.

DE VISMES.

Sur la maladie des moutons nommée le Piétin, t. II. p. 68.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES

de l'année 1854-1855,

TOMES XXIme ET XXIIme.

—

ARCHÉOLOGIE.

Bourg-en-Bresse. — Eglise de Brou, par M. PONSINET, t. II, p. 115.

Une Excursion à Cluny, par le même, t. II, p. 221.

ÉCONOMIE AGRICOLE ET INDUSTRIELLE.

De l'influence de la nature variée des aliments sur la santé des animaux et sur leur engraissement, par M. BAUDESSON, t. II, p. 63.

Sur la maladie des moutons nommée le Piétin, par M. DE VISMES, t. II, p. 68.

Rapport sur la maladie des moutons nommée le Piétin, par M. P. CHARLIER, t. II, p. 72.

Compte-rendu sur les progrès de l'hygiène publique à Reims, par M. LANDOUZY, t, II, p. 16.

Essais faits à Reims de la combustion de la fumée dans les fourneaux industriels, par M. CH. MARTIN, t. II, p. 20.

Digitized by Google

Rapports sur l'Introduction et la Culture du Pin noir d'Autriche dans les plaines stériles de la Champagne, par M. LEUCHSENRING, t. II, p. 29.

HISTOIRE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, LITTÉRATURE.

Royer-Collard, sa vie et ses ouvrages, par M. ED. DE BARTHÉLEMY, t. II, p. 75.

Balmès, sa vie et ses ouvrages, par M. BOUCHÉ, t. I, p. 278.

Etude sur Platon, par M. GAINET, t. I, p. 25.

Essai sur la Vie politique de Gerson; Analyse d'un de ses discours *(Vivat Rex)*, par M. HENRY, t. II, p. 146.

Etude sur le XIIIe siècle considéré surtout au point de vue de la philosophie, de la littérature et des beaux-arts (Ire Partie), par M. POUSSIN, t. II, p. 97.

Les Écoles de Reims au moyen-âge, par le même, t. II, p. 173.

Le Siége et la Destruction du très fort Château de Linchamps, par Jean-Louis MICQUEAU, de Reims, par M. V. TOURNEUR, t. I, p. 179.

Rapport sur le concours d'Histoire littéraire (Etude sur la vie et les ouvrages de l'abbé Pluche), par M. CH. LORIQUET, t. II, p. 202.

Sur les Harmonies de Lamartine, par M. P. SOULLIÉ, t. II, p. 258.

Essai sur la locution proverbiale : Bâtir des Châteaux en Espagne, par M. TH. LORIN, t. II, p. 128.

Essai sur les mystifications nommées vulgairement Poissons d'Avril, par le même, t. II, p. 134.

Digitized by Google

JURISPRUDENCE.

Quelles sont au point de vue juridique et au point de vue philosophique les Réformes dont notre procédure civile est susceptible (Ire Partie), par M. SELIGMAN, t. I, p. 65.

Un mot sur l'Organisation de la Défense devant les tribunaux civils, par M. PIÉTON, t. I, p. 135.

POÉSIE.

Le Lion et le Singe, fable, par M. L.-F. CLICQUOT, t. II, p. 144.

L'Aile brisée, apologue, par le même, t. II, p. 146.

Reims au Palais de l'Industrie, par M. CH. MARTIN, t. II, p. 197.

Encore plus haut, Excelsior, par M. P. SOULLIÉ, t. II, p. 195.

Le Loup et le Braconnier, fable, par M. A. VIOLETTE, t. II, p. 141.

SCIENCES.

Recherches sur les Lignites de Reims ou Cendres sulfureuses, par M. MAUMENÉ, t. I, p. 1.

Expérience pour déterminer l'action des Fluorures sur l'économie animale, par le même, t. II, p. 53.

De la Transformation que le sucre de cannes éprouve par l'action de l'eau pure et de ses applications, par le même, t. I, p. 56.

Nouveau procédé d'extraction du sucre de tous les végétaux, par le même, t. II, p. 1.

Sur l'Aluminium, par le même, t. II, p. 13.

Essai de Navigation mixte, par M. GUYOT, t. II, p. 23.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Un beau Souvenir, ou Ermitage et Vie de saint Walbert, troisième abbé de Luxeuil, par M. l'abbé CLERC, membre correspondant de l'Académie de Reims, par M. SEVESTRE, t. I, p. 40.

Les Annales du Bien, revue contemporaine des actes qui honorent l'humanité, par M. DELVINCOURT, membre correspondant, par le même, t. I, p. 51.

De la Longévité humaine, par M. CH. MARTIN, t. I, p. 291.

Compte-rendu du septième rapport annuel (1852) des administrateurs de l'institution Smithsonienne de Washington au sénat et à la chambre des représentants, par M. MAX. SUTAINE, t. II, p. 89.

Rapport sur les récompenses décerneés aux applications scientifiques, par M. P. MASSÉ, t. II, p. 18.

Discours d'ouverture de la séance publique, par M. DÉRODÉ, président annuel, t. II, p. 149.

Rapport sur les Travaux de l'Académie, pendant l'année 1854-1855, par M. V. TOURNEUR, secrétaire-général, t. II, p. 154.

Prix et Médailles, Concours de 1855, t. II, p. 214.

Programme des Concours ouverts pour l'année 1856, t. II, p. 215.

Tableau des Membres composant l'Académie Impériale de Reims, t. II, p. 221.

Liste des Sociétés correspondantes, t. II, p. 243.

Liste des Ouvrages adressés à l'Académie impériale de Reims, pendant l'année 1854-1855, t. II, p. 247.

Table des Auteurs, t. II, p. 394.

Table des Matières, t. II, p. 398.

Reims, Imp. de P. REGNIER.

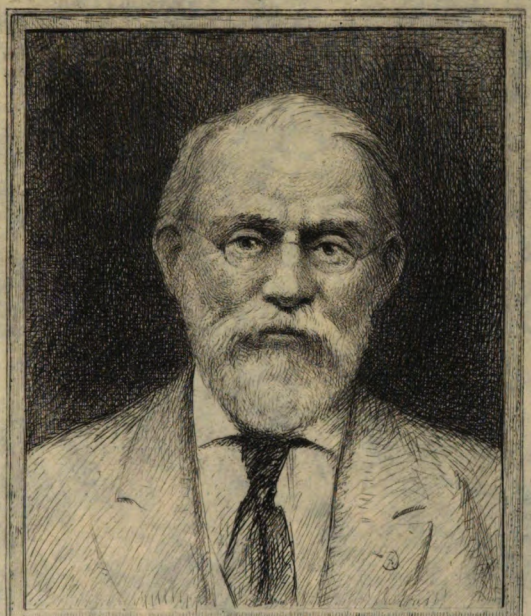
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06441 9651



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Digitized by Google